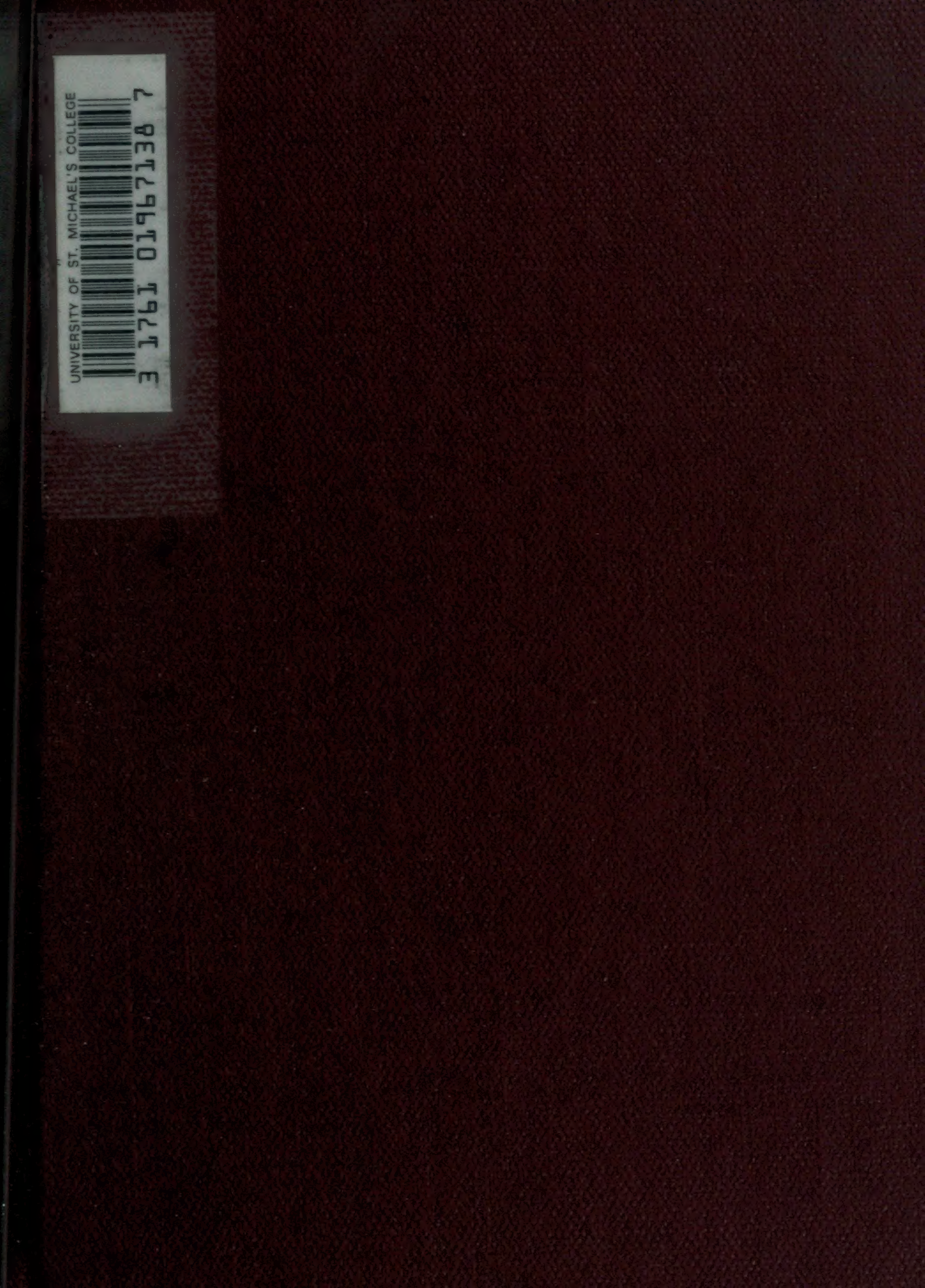
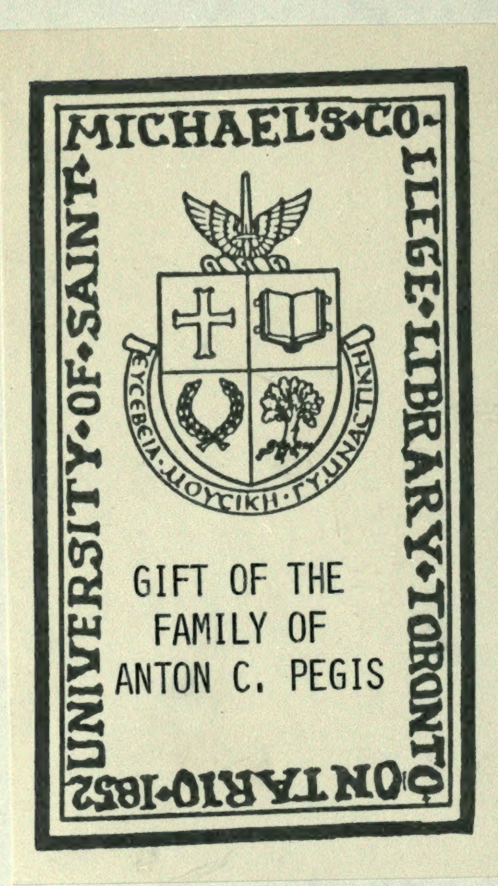
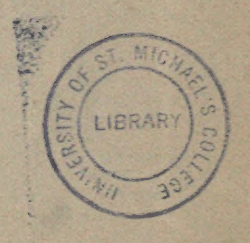

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01967138 7


MICHAEL'S·COLLEGE·LIBRARY·TORONTO·ONTARIO·1852·UNIVERSITY·OF·SAINT
GIFT OF THE
FAMILY OF
ANTON C. PEGIS


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



HISTOIRE DU CHRIST



GIOVANNI PAPINI

HISTOIRE DU CHRIST

TRADUCTION FRANÇAISE DE PAUL-HENRI MICHEL





PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1927

Premier tirage, avril 1922.
Deuxieme tirage, avril 1922.
Troisième tirage, mai 1922.
Quatrième tirage, octobre 1922.
Cinquième tirage, décembre 1922.
Sixième tirage, mars 1923.
Septième tirage, septembre 1923.
Huitième tirage, juillet 1924.
Neuvième tirage, mai 1925.
Dixième tirage, juillet 1926.
Onzième tirage, novembre 1927.

L'AUTEUR A CEUX QUI LISENT

Depuis cinq cents ans, ceux qui se proclament « esprits libres » parce qu'ils ont délaissé la Milice pour l'Ergastule brûlent du désir d'assassiner une seconde fois Jésus. De le tuer dans le cœur des hommes.

A peine sembla-t-il que la seconde agonie en fût aux avant-derniers râles, les nécrophores se présentèrent, buffles présomptueux qui avaient pris les bibliothèques pour des étables ; aérostatiques cervelles qui, grâce au ballon volant de la philosophie, croyaient atteindre les sommets du ciel ; professeurs exaspérés par de dangereuses débauches de philologie et de métaphysique, tous s'armèrent — l'Homme le veut ! — comme autant de croisés contre la Croix.

De facétieux compères firent voir, clair comme le jour, et avec une fantaisie à rendre jalouse Radcliffe, que l'histoire des Evangiles était une légende permettant tout au plus de reconstruire une vie naturelle de Jésus, lequel fut

pour un tiers prophète, pour un tiers nécromant et pour un tiers agitateur populaire ; et il ne fit aucun miracle, hors la guérison hypnotique de quelques obsédés ; et il ne mourut pas sur la croix, mais s'éveilla dans le froid du tombeau pour réapparaître avec des airs mystérieux et faire courir la nouvelle de sa résurrection. D'autres démontraient comme deux et deux font quatre que Jésus est un mythe créé aux temps d'Auguste et de Tibère et que les Evangiles se réduisent à une maladroite marqueterie de textes prophétiques. D'autres représentèrent Jésus comme un homme bon, mais chimérique et exalté à l'extrême, et qui, élève des Grecs, des Bouddhistes et des Esséniens, avait refondu tant bien que mal ses plagiats pour se faire croire le Messie d'Israël. D'autres en firent un humanitaire maniaque, précurseur de Rousseau et de la divine Démocratie : homme excellent pour son époque mais que l'on confierait aujourd'hui aux soins d'un aliéniste. D'autres, pour en finir une bonne fois, reprirent l'idée du mythe et, à force de se creuser la tête, conclurent que Jésus n'était jamais né en aucun lieu du monde.

Mais qui eut pris la place du grand Banni ? Plus profonde chaque jour était la fosse et ils ne réussissaient pas à l'enterrer tout entier.

Et voici la troupe des porte-flambeaux et des badigeonneurs de l'esprit venus pour fabriquer des religions à l'usage des irréligieux. Durant tout le XIX[e] siècle, ils les sortirent du four par douzaines : Religion de la Vérité, de

l'Esprit, du Prolétariat, du Héros, de l'Humanité, de la Patrie, de l'Empire, de la Raison, de la Beauté, de la Nature, de la Solidarité, de l'Antiquité, de l'Energie, de la Paix, de la Douleur, de la Pitié, du Moi, du Futur et ainsi de suite. Certaines n'étaient que rapetassages d'un christianisme découronné et désossé, d'un christianisme sans Dieu ; la plupart étaient des doctrines politiques ou des philosophies s'efforçant de se transmuer en mystiques. Mais les fidèles étaient rares et faible l'ardeur. Ces froides abstractions, même soutenues par des intérêts sociaux ou des passions littéraires, ne suffisaient pas aux cœurs dont on avait voulu arracher le Christ.

On tenta alors de mettre sur pied des contrefaçons de doctrines religieuses, un peu mieux pourvues de ce que les hommes demandent à la religion. Francs-maçons, spirites, théosophes, occultistes, scientistes crurent avoir trouvé le succédané infaillible du christianisme. Mais ces mélanges de superstitions moisies et de cabalistique cariée, ces ragoûts de mauvais rationalisme et de mauvaise science, de symbolique simiesque et d'humanitarisme vinaigré, ces pauvres rapiéçages de bouddhisme d'exportation et de christianisme trahi contentèrent quelques milliers de dames en retraite, de *bipedes asellos*, de condensateurs du vide — et ce fut tout.

Cependant, entre un presbytère allemand et une chaire suisse, se préparait le dernier Antéchrist. Jésus, enseigna-t-il du haut des Alpes, a mortifié les hommes ; le péché

est beau, la violence est belle ; beau tout ce qui dit oui à la Vie. Et Zarathoustra, après avoir jeté dans la Méditerranée les textes grecs de Leipzig et les œuvres de Machiavel, se mit à sautiller avec toute la grâce d'un Allemand fils de pasteur luthérien et tombé à l'instant d'une chaire helvétique au pied de la statue de Dionysos. Certes, ses chants furent doux à entendre mais il ne parvint jamais à expliquer ce qu'était cette Vie adorable à laquelle il fallait sacrifier une si vivante part de nous-mêmes : le besoin de réprimer nos instincts bestiaux ; jamais il ne sut dire en quoi le Christ, le Christ des Evangiles, s'opposait à la vie, lui qui la veut plus heureuse et plus haute. Et le pauvre Antéchrist syphilitique, au bord de la folie, signa sa dernière lettre : le Crucifié.

Après un tel gaspillage de temps et de génie, le Christ n'est pas encore expulsé de la terre. Son souvenir est partout. Aux murs des églises et dans les écoles, au haut des clochers et des monts, dans les tabernacles des rues, au chevet des lits, sur les tombes, des millions de croix rappellent la mort du Crucifié. Détruisez les fresques des églises, ôtez les tableaux des autels : la vie du Christ remplit les musées. Jetez au feu missels, bréviaires et eucologes : son nom et ses paroles sont dans tous les livres. Il n'est pas jusqu'au blasphème qui ne soit une confession involontaire de sa présence.

Quoi qu'on fasse, Jésus est une fin et un principe, un abîme de mystère divin entre deux tronçons d'histoire humaine.

La gentilité et la chrétienté ne peuvent plus se souder ensemble : avant Jésus-Christ, après Jésus-Christ. Notre ère, notre civilisation, notre vie partent de la naissance de Jésus. Ce qui fut avant lui, il nous est loisible de le rechercher, de le connaître, non de le faire nôtre ; nos passions n'en sont plus émues ; même ce qui reste beau est mort. César fut en son temps plus renommé que Jésus ; et Platon fut plus savant. On parle encore de l'un et de l'autre, mais qui s'échauffe pour ou contre César ? Que sont devenus aujourd'hui les sectateurs de Platon et ses adversaires ?

Jésus au contraire est vivant en nous. Il se trouve des hommes pour l'aimer et pour le haïr ; pour souffrir de sa passion, pour s'acharner à le détruire ; et cet acharnement dit qu'il n'est pas mort. Ceux-mêmes qui s'épuisent à nier sa doctrine et son existence passent leurs jours à rappeler son nom. L'ère du Christ est la nôtre et elle dure encore. Pour comprendre notre monde, notre vie, nous-mêmes, il nous faut repartir du Christ. Chaque âge doit écrire à nouveau son Evangile.

Notre époque a déjà rempli cette tâche, et plus qu'aucune autre ; si bien que l'auteur du présent livre devrait ici se justifier. Mais la justification, s'il en est besoin, apparaîtra manifeste à ceux qui liront jusqu'à la

dernière page. Aucun temps plus que le nôtre ne fut loin du Christ et aucun temps n'eut plus besoin de lui. Mais pour le retrouver les vieux livres ne suffisent pas.

Aucune vie de Jésus, même écrite par l'écrivain le plus génial du monde, ne pourrait dépasser la beauté, la perfection des Evangiles. Les merveilles du style et de la poésie ne l'emporteront jamais sur la sobriété candide des quatre premiers historiens. Et nous avons bien peu à ajouter à ce qu'ils dirent. Mais qui lit aujourd'hui les Evangélistes ? Et qui saurait les comprendre ? Les gloses des philologues, les commentaires des exégètes, les variantes des annotateurs ne servent qu'à l'établissement de la lettre et à l'amusement des cerveaux patients : le cœur exige autre chose.

Chaque génération a ses soins, ses pensées, ses folies. Il faut retraduire, pour le secours des égarés, l'antique Evangile. Pour que le Christ soit vivant, soit présent toujours dans la vie des hommes, il faut, de temps à autre, le ressusciter ; non pas certes pour le teindre aux couleurs du siècle mais pour présenter par des mots nouveaux — et rapporter aux temps actuels — son éternelle vérité et son immuable histoire.

Le monde est plein de ces résurrections livresques, doctes ou littéraires. Mais il semble à l'auteur de celle-ci que beaucoup ne conviennent plus, spécialement en Italie, depuis nos dernières expériences. Pour faire l'histoire des histoires du Christ il faudrait un autre volume.

Toutefois, les plus connues se répartissent à peu près en deux grandes catégories : histoires écrites par des hommes d'église pour les croyants ; histoires écrites par des hommes de science pour les laïcs. Les unes ni les autres ne peuvent contenter qui cherche, en une vie, la Vie.

Les vies de Jésus destinées aux dévots exhalent toutes je ne sais quoi de rance qui rebute, dès les premières pages, le lecteur habitué à des mets plus délicats et substantiels. C'est une odeur de cierge éteint, d'encens refroidi, de mauvaise huile qui coupe la respiration. Le téméraire qui s'en approche, s'il a présentes à l'esprit les vies des grands hommes racontées avec grandeur, s'il a quelque notion de la poésie et de l'art d'écrire, se sent défaillir en pénétrant dans cette prose molle et filandreuse, toute rapiécée de lieux hélas trop communs, qui furent vivants il y a des siècles, mais sont aujourd'hui vitrifiés et ternes, sans plus d'âme que des pierres sous vitrine ou que les virgules d'un formulaire. C'est pire quand, à la page suivante, ces chevaux fourbus veulent prendre le trot de l'éloquence ou le galop du lyrisme. Leurs grâces désuètes, leur purisme élégant, leurs exemples de beau style pour académies provinciales, une fausse chaleur attiédie d'une mielleuse dignité découragent les plus opiniâtres. Quand l'auteur ne s'engouffre pas dans les mystères épineux de la scolastique, il retombe

parmi la rosée oratoire de l'homélie. De tels livres sont écrits, en somme, pour qui croit en Jésus, c'est-à-dire pour qui pourrait, en un certain sens, se passer d'eux. Dans leur nombre il en est d'excellents, mais les laïcs, les indifférents, les profanes, les artistes, ceux qui sont habitués à la grandeur des anciens et à la nouveauté des modernes ne cherchent pas ces volumes ou les abandonnent à peine trouvés. Or ce sont là justement les lecteurs qu'il faudrait conquérir, car ce sont eux que le Christ a perdus — et eux, aussi, qui créent l'opinion et comptent dans le monde.

Les autres, les doctes qui écrivent pour les neutres, réussissent encore moins à ramener à Jésus les âmes qui ne savent pas être chrétiennes. En premier lieu, parce que ce n'est point là leur but et qu'ils auraient besoin, presque tous, d'être eux-mêmes reconduits au Christ vrai et vivant ; ensuite, parce que leur méthode qui veut être, comme ils disent, historique, critique, scientifique, les incline plutôt à s'appesantir sur les textes et sur les faits extérieurs, pour les déterminer ou les détruire qu'à chercher dans ces textes et dans ces faits un sens, une valeur, une lumière. La plupart tendent à retrouver l'homme dans le Dieu, la normalité dans le miracle, la légende dans les traditions ; et ils recherchent surtout, dans la première littérature chrétienne, les interpolations, falsifications et apocryphes. Ceux qui ne parviennent pas à nier que Jésus ait existé ébrèchent le plus qu'ils

peuvent les témoignages qui nous restent sur lui et, à force de si et de mais, de considérants, de doutes et d'hypothèses, n'aboutissent à rien de sûr ; pas même, heureusement, à infirmer les Evangiles ; ils se contredisent d'ailleurs les uns les autres, si bien que chaque système nouveau a au moins ce mérite de ruiner les précédents. En somme, ces historiens, avec tout leur attirail de friperie, avec toutes les ressources de la critique textuelle, de la mythologie, de la paléographie, de l'archéologie, de la philologie grecque ou sémitique, ne font que triturer et liquéfier, après un captieux émiettement, la simple vie du Christ. La conclusion naturelle de tout ce remue-ménage essoufflé est que Jésus n'est jamais venu sur la terre ou que, si par hasard il y est venu, nous ne pouvons rien en dire de sûr. Reste, chose difficilement effaçable, le christianisme ; mais tout ce que savent faire ces ennemis du Christ, c'est d'aller cherchant d'Orient en Occident les « sources » de la pensée chrétienne, avec l'intention non dissimulée de la résoudre entièrement dans ses devancières juive, hellénique et mon Dieu, même indienne et chinoise — comme pour dire : Voyez ! votre Jésus, au fond, non seulement c'était un homme, mais quel pauvre homme ! il n'a rien enseigné que le genre humain ne sût par cœur avant sa naissance.

On pourrait alors demander à ces négateurs du miracle comment ils expliquent le miracle d'un syncrétisme de vieilleries qui a créé, autour de la mémoire d'un obscur

plagiaire, un immense mouvement d'hommes, de doctrines, d'institutions, fort au point de changer pour des siècles la face du monde. Mais je ne poserai pas cette question non plus que beaucoup d'autres — du moins pour l'instant.

Bref, si, pour fuir le mauvais goût des compilateurs dévots, on s'adresse, en quête de lumières, aux accapareurs de la « vérité historique », on tombe d'une piété fatigante dans un stérile amphigouri. Les uns ne savent pas ramener à Jésus les égarés et les autres nous égarent dans les broussailles de la controverse. En outre, ni les premiers ni les seconds n'invitent à lire : ils écrivent mal. Si la foi les divise, le mauvais style les unit. Et les esprits cultivés, sensibles à la poésie de l'Evangile, évitent avec une égale répugnance l'emphase onctueuse des uns et le dogmatisme gelé des autres. Cela est si vrai que, depuis tant d'années, malgré tant de changements de goût et d'opinion, la seule vie de Jésus encore lue par un grand nombre de laïcs est celle de Renan. Ce séminariste apostat rebute tout chrétien véritable par son dilettantisme outrageant jusque dans l'éloge et tout historien pur par ses compromis et son insuffisance critique. Mais son livre, bien qu'il semble écrit par un romancier sceptique en coquetterie avec la philologie ou par un hébraïsant souffrant de nostalgies littéraires, a le mérite d'être « écrit », c'est-à-dire de se faire lire même de ceux qui ne sont pas des croyants ou des spécialistes.

Se faire lire volontiers n'est ni le seul ni le premier mérite d'un livre ; et qui s'en contente fait preuve de vanité plutôt que d'amour. Mais puisqu'enfin un livre est fait pour être lu, admettons que ce soit là un mérite, et non négligeable, surtout quand il ne s'agit pas d'un simple outil de travail mais bien d'un ouvrage qui a la prétention d'émouvoir les sentiments et de réformer les cœurs.

Il a paru à l'auteur du présent livre — et s'il se trompe il sera très heureux d'être convaincu de son erreur — que, parmi tant de milliers de volumes qui racontent le Christ, pas un ne satisfait celui qui cherche, indifférent aux contre-preuves dogmatiques et aux fouilles savantes, une nourriture bonne pour l'âme et appropriée aux besoins du siècle.

Un livre de vie et d'amour, qui fasse revivre aux yeux des vivants le Christ vivant Qui le fasse sentir présent d'une éternelle présence aux hommes présents. Qui redise sa vivante, sa présente grandeur — éternelle, donc actuelle aussi — à ceux qui l'ont ignominieusement repoussé, qui ne l'aiment pas parce qu'ils n'ont jamais vu sa vraie face. Un livre qui manifeste ce qu'il y a de surnaturel et de symbolique dans ses origines humaines, populaires et obscures — et inversement, ce qu'il y a d'humanité familière et de populaire simplicité jusque dans sa mission rédemptrice, dans son supplice et dans sa divine résurrection. Qui montre enfin, dans cette épopée

tragique à laquelle ont vraiment contribué ciel et terre, combien d'enseignements faits pour nous, adaptés à notre temps, à notre vie, nous pouvons tirer non seulement des paroles dites mais des événements qui se succèdent de la crèche de Bethléem à la nuée de Béthanie.

Un livre écrit par un laïc pour des laïcs non chrétiens — ou qui font tout juste la grimace de l'être. Un livre sans attendrissements de sacristie et sans l'appareil redoutable de cette littérature qui se dit « scientifique » parce qu'elle tremble devant l'affirmation. Un livre enfin, écrit par un moderne ayant assez le respect et la pratique de l'art pour forcer l'attention d'esprits hostiles.

Ce livre, l'auteur du présent ouvrage ne prétend pas l'avoir fait, mais il avoue y avoir pensé plus d'une fois ; et pour le moins il a tenté, dans la mesure de ses forces, de s'approcher du but.

Il se hâte de déclarer en toute humilité qu'il n'a pas fait une œuvre d' « histoire scientifique ». D'abord parce qu'il en eut été incapable et ensuite parce que, même le pouvant, il ne l'aurait pas voulu. Il prévient qu'il a presque toujours travaillé à la campagne, dans une campagne retirée et sauvage, avec très peu de livres, sans conseils d'amis ni révisions de maîtres. Son livre ne sera donc pas cité par les huissiers de la haute critique et par les examinateurs à quadruples lunettes parmi les « autorités en

la matière ». Qu'importe ? s'il fait un peu de bien à quelques âmes — et même à une seule. Car il veut être une exhumation du Christ, du Christ embaumé dans les parfums ou disséqué sous le scalpel universitaire, et non pas une inhumation nouvelle.

L'auteur s'est fondé sur les Evangiles ; tant sur les synoptiques que sur le quatrième.

Les dissertations et les disputes infinies sur l'autorité des quatre historiens, sur les dates, les interpolations, les dépendances réciproques, les dérivations et les vraisemblances l'ont laissé, il le confesse, indifférent. Nous ne possédons pas de documents plus anciens que les Evangiles, ni aucun écrit juif ou païen de leur époque nous permettant de les corriger ou de les démentir. Ce travail de tri et de contrôle n'est qu'un gaspillage de science qui ne nous fait pas avancer d'un pas dans la connaissance vraie du Christ. Le Christ est dans les Evangiles, dans la tradition apostolique et dans l'Eglise. Hors de cela, il n'y a que ténèbre et silence. Qui accepte les quatre Evangiles doit les accepter tout entiers, syllabe par syllabe ; sinon, tout réfuter et dire : nous ne savons rien. Vouloir distinguer, dans ces textes, le certain du probable, l'historique du légendaire, le fond des additions, le primitif du dogmatique est une entreprise désespérée. Et de fait elle finit par le désespoir du lecteur qui, au milieu de cette confusion de systèmes contradictoires, finit par ne plus se reconnaître et abandonne la partie,

Les plus fameux histologistes néo-testamentaires tombent d'accord sur un seul point : l'Eglise a su choisir, dans le flot de la littérature primitive, les Evangiles les plus anciens et réputés dès lors les plus fidèles. Cela nous suffit.

A côté des Evangiles l'auteur de ce livre a consulté ceux des *logia* et *agrapha* qui avaient le plus de saveur évangélique, et même, avec prudence, quelques textes apocryphes. Enfin, neuf ou dix ouvrages modernes qu'il avait sous la main.

Il croit, d'après ce qu'il a pu voir, s'être parfois écarté des opinions communes et avoir figuré un Christ qui n'est pas toujours celui des icônes habituelles ; mais il ne l'affirme pas avec certitude, et il ne tient pas au mérite de la nouveauté, désirant que son livre soit bon plutôt que beau. D'autant plus qu'il lui sera sûrement arrivé de répéter des choses dites par d'autres et que son ignorance l'a privé de connaître. En ces matières la substance, qui est la vérité, est immuable ; et la renouveler c'est simplement lui donner une forme efficace qui la rende plus accessible.

De même qu'il a voulu éviter les ronces de l'érudition, il n'a pas prétendu s'attarder aux mystères de la théologie. Il s'est approché de Jésus avec la simplicité du désir et de l'amour, comme s'en approchaient les pêcheurs de Capernaüm, encore plus ignorants — pour leur fortune — que lui.

Tout en restant fidèle aux termes de la Révélation et

aux dogmes de l'Eglise Catholique, il s'est parfois efforcé de les traduire d'une façon qui n'est pas l'habituelle, en un style violent, fait d'oppositions et de raccourcis, de mots vifs et crus — pour voir si les âmes d'aujourd'hui, accoutumées aux piments de l'erreur, pourraient s'éveiller sous les coups de la vérité.

A ceux qui d'aventure s'en offenseraient, il répète, en se les appropriant, ces paroles de Saint Paul : « Avec ceux qui n'ont pas de loi, je me suis fait comme si j'étais sans loi, pour gagner ceux qui n'ont pas de loi. Je me suis fait faible avec les faibles pour gagner les faibles ; je me fais à l'image de tous pour en sauver à tout prix quelques-uns. Et je fais tout par amour de l'Evangile... »

L'auteur s'est souvenu non seulement du monde hébraïque, mais du monde païen, dans l'espoir de montrer la nouveauté et la grandeur du Christ en face de tous ceux qui l'ont devancé. Il n'a pas toujours suivi l'ordre des temps et des événements, parce qu'il lui était plus utile, son but n'étant pas proprement historique, de grouper certaines pensées et certains faits pour y jeter une vive lumière que de les disperser au long du récit.

Pour ne pas donner à son livre un air pédantesque, il a supprimé les notes et références. Il ne veut pas paraître ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire un docteur en bibliographie, et il ne veut pas que son œuvre ait la moindre odeur d'huile. Ceux qui s'entendent à ces matières reconnaîtront les autorités non mentionnées et s'expliqueront les solu-

tions choisies à certains problèmes de concordance; les autres, ceux qui veulent seulement savoir comment Jésus est apparu à l'un d'eux, seraient importunés par l'appareil critique et les dissertations de bas de page. Un seul mot, au sujet de la Pécheresse qui pleure aux pieds de Jésus : bien que la plupart voient dans les Evangiles deux scènes et deux femmes différentes, l'auteur s'est permis, pour des raisons d'art, de les réunir en une seule et il en demande pardon, avec l'espoir d'être pardonné, car ce n'est pas là matière dogmatique.

Il doit prévenir aussi qu'il n'a pu développer les épisodes où apparaît la Vierge, pour ne pas trop allonger un livre déjà long et surtout à cause de la difficulté de montrer en passant le riche fond de beauté religieuse que présente la figure de Marie. Un autre volume serait nécessaire et l'auteur se risquera peut-être, si Dieu lui conserve vie et santé, à « dire d'elle ce qui jamais ne fut dit d'aucune ».

Ceux qui pratiquent les Evangiles s'apercevront que certains traits de moindre importance ont été négligés; d'autres au contraire sont accusés de manière insolite, parce qu'ils ont semblé à l'auteur plus appropriés à son but qui est, pour le dire d'un mot désuet et presque répugnant aux beaux esprits, d'édification.

Ceci veut être un livre — les risées sont prévues — d'édification. Non dans le sens de la dévotion mécanique, mais dans le sens humain et viril de reconstruction des âmes.

Edifier une demeure est une grande et sainte action : c'est élever vers le ciel un asile contre l'hiver et la nuit. Mais édifier une âme, construire avec des pierres de vérité ! Quand on parle d'*édifier*, vous ne voyez qu'un verbe abstrait, usé par l'habitude. Edifier, au sens propre, c'est bâtir. Qui de vous a jamais pensé à tout ce qu'il faut pour bâtir, pour bien bâtir, pour construire une maison solide, fermement assise en terre, couverte selon les règles, avec des murs droits et un toit qui ne laisse pas passer l'eau. Il faut des pierres équarries, des briques bien cuites, des poutres sans défauts, de la chaux, du sable fin sans mélange de terre, du ciment frais et non éventé. Chaque chose est à mettre à sa place avec adresse et patience ; les pierres imbriquées une à une ; pas trop d'eau et pas trop de sable dans la chaux ; il faudra tenir les murs humides, reboucher les commissures, bien égaliser le crépi. Et chaque jour la maison s'élève, la maison de l'homme, la maison où il conduira sa femme, où naîtront ses fils, où ses amis trouveront l'hospitalité.

Mais pour faire un livre, la plupart croient qu'il suffit d'avoir une idée, de prendre des mots, de les assembler et qu'ils fassent bonne figure. Non. Une fabrique de tuiles, une carrière de pierres ne sont pas une maison. Edifier une maison, édifier un livre, édifier une âme sont des travaux qui engagent tout l'homme, toute sa responsabilité. Ce livre voudrait édifier des âmes chrétiennes, car en ce pays et en ce temps c'est une nécessité qui n'admet point de

retards ; l'auteur réussira-t-il ou non dans son dessein ? Il ne peut le dire aujourd'hui.

Mais on reconnaîtra, il l'espère, que son livre est un vrai livre et non pas un agrégat de matériaux. Un livre qui peut être manqué, médiocre, mais qui est construit. Non seulement édifiant mais édifié. Un livre avec son ordonnance, son architecture ; une maison avec son atrium, ses architraves, ses cloisons, ses voûtes — et quelque ouverture aussi sur le ciel et la campagne.

L'auteur de ce livre est, ou du moins voudrait être un artiste et n'aurait pas consenti à oublier cette qualité en telle occasion. Mais il déclare qu'il n'a pas voulu faire une œuvre, comme on disait jadis, de « belles lettres » ou, comme on dit maintenant, de « pure poésie », parce que, cette fois, la vérité lui tenait plus à cœur que la beauté. Mais si ses vertus, pour faibles qu'elles soient, d'écrivain aimant son art peuvent entraîner à la foi une seule âme, les dons qu'il a reçus lui seront plus chers. Son inclination à la poésie lui aura servi peut-être à rendre plus actuelle, plus fraîche la mémoire de choses antiques qui semblent pétrifiées dans l'hiératisme des saintes images.

Pour l'homme capable de rêve tout est neuf et présent. Toute grande étoile qui chemine au ciel peut être celle qui t'enseignera la demeure où naît un fils de Dieu ; toute étable a une crèche qui peut devenir un berceau, une fois pleine de foin sec et de paille propre ; toute montagne nue, embrasée d'aurore sur la vallée encore sombre, peut

être le Sinaï ou le Thabor ; dans les feux des charbonniers qui brillent le soir sur les collines, tu peux voir la flamme que Dieu allume pour te guider dans le désert ; et la colonne de fumée montant d'un foyer pauvre désigne au travailleur le chemin de son retour. Le baudet qui porte sur son bât la servante qui vient de traire a porté aussi le prophète vers les tentes d'Israël et le Sauveur en Jérusalem. La colombe qui roucoule au bord du toit d'ardoises est la même qui annonça au patriarche la fin du châtiment et descendit jusqu'à l'eau du Jourdain. Tout est égal et omniprésent pour le poète et toute histoire est histoire sainte.

L'auteur toutefois demande pardon à ses austères contemporains si, plus souvent qu'il n'eut convenu, il s'est laissé aller à ce qu'on nomme aujourd'hui presque avec dégoût : l'éloquence — sœur germaine de la rhétorique, mère adultérine de l'emphase et d'autres hydropisies du beau langage. Mais on admettra que l'Histoire du Christ ne pouvait être écrite dans le même style paisible et plan que celle de don Abbondio. Et Manzoni lui-même, quand il chanta Noël et la Résurrection, ne s'inspira pas du parler de Florence mais recourut aux plus solennelles images de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Il sait très bien que l'éloquence déplaît aux modernes comme une étoffe criarde à une dame élégante ou un orgue d'église à des danseurs de menuet, mais il n'a pas toujours réussi à s'en passer. L'éloquence, quand elle

n'est pas déclamation convenue, est débordement de foi ; et en un âge sans foi l'éloquence n'a plus de place. Pourtant la vie de Jésus est un tel drame et un tel poème qu'elle demanderait sans cesse, au lieu des mots usés qui s'offrent à nous, ces vocables « déchirés et furieux » dont parle Passavant. Bossuet, qui n'ignorait pas l'art oratoire, a écrit : « Plût à Dieu que nous puissions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour ne laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir ! » Très juste, mais : pouvoir !

L'auteur de ce travail aurait parfois voulu posséder une éloquence hardie et brûlante à faire trembler les cœurs, une imagination somptueuse qui eut transporté les âmes, par soudain sortilège, en un monde de lumière, d'or et de feu. Parfois, au contraire, il regrettait presque d'être trop artiste, trop lettré, trop nielleur et mosaïste et de ne savoir laisser les choses dans leur puissante nudité. Un livre, on n'apprend à l'écrire comme on devrait que lorsqu'on a fini de l'écrire. Arrivé au dernier mot, avec l'expérience acquise à la peine, il faudrait le recommencer et le refaire entièrement. Mais qui a — je ne dis pas la force — l'idée de faire ainsi ?

Si quelques pages de ce livre ont l'allure de la prédication, ce ne sera pas un grand mal. En ces temps, aux prêches des églises — où souvent sont dites médiocrement

des choses médiocres, mais où plus souvent encore sont redites des vérités qu'on ne devrait pas oublier — on ne voit plus guère que des femmes et des vieillards : il faut penser aux autres. Aux savants, aux *intellectuels*, aux raffinés, à ceux qui n'entrent jamais à l'église mais, de temps à autre, chez le libraire, et qui pour rien au monde n'écouteraient le sermon d'un moine mais, imprimé, daignent le lire. Et ce livre, encore une fois, est spécialement adressé à ceux qui sont hors de la Maison du Christ : les autres, ceux qui sont restés dedans, unis aux héritiers des Apôtres, n'ont pas besoin de mes paroles.

L'auteur s'excuse enfin d'avoir écrit, sur un même sujet, un si long volume. La plupart des livres d'aujourd'hui — y compris les siens — ne sont que des gerbes de feuillets repris aux journaux, des nouvelles d'un souffle court, des notes de carnet, et ces six cents pages développant un thème unique sembleront bien présomptueuses. Certes ce livre aura des longueurs aux yeux des lecteurs modernes plus habitués aux biscuits légers qu'au gros pain de campagne, mais les livres comme les jours sont longs ou brefs selon comme ils sont remplis. Et l'auteur n'est pas encore assez guéri de son orgueil pour croire que son livre, trop long, rebutera ; il pense même qu'il sera lu sans fatigue. Tant il est difficile de se sauver de l'outrecuidance, même quand on veut en guérir les autres.

L'auteur de ce livre en écrivit un autre, voilà des années, pour raconter la triste vie d'un homme qui voulut, un moment, devenir Dieu. Maintenant, dans la maturité de son âme et de sa conscience, il a tenté d'écrire la vie d'un Dieu qui se fit homme.

Au temps où il laissait errer son humeur folle et inconstante par les chemins de l'absurde, assuré que de la négation de tout transcendant résultait le devoir de se dépouiller de toute bigoterie, même profane et mondaine, pour atteindre l'athéisme parfait — et il était logique comme le « noir chérubin » de Dante, car l'unique choix permis à l'homme est entre Dieu et le Néant et, s'il fuit Dieu, il n'a pas de raison valide de se soumettre aux idoles de la tribu, ni à aucun fétiche de la raison ou de la passion — en ce temps de fièvre et d'orgueil, celui qui écrit ces lignes a offensé Jésus comme peu d'autres l'avaient fait avant lui. Et pourtant, après six ans à peine, mais six ans qui furent de grand travail et de grande dévastation hors de lui et en lui, après de longs mois de pensées tempétueuses, soudain, interrompant un autre travail commencé depuis longtemps, comme sollicité, poussé par une force plus forte que lui, il se mit à écrire ce livre sur le Christ qui, aujourd'hui, lui semble une insuffisante expiation de sa faute. Il est arrivé souvent à Jésus d'être plus tenacement aimé par ceux qui d'abord le détestaient. La haine, parfois, n'est qu'un amour imparfait, incons-

cient de soi : et de toute manière elle est un meilleur apprentissage d'amour que l'indifférence.

Comment l'auteur est arrivé à retrouver Jésus, seul, cheminant sur bien des routes qui toutes, à la fin, le conduisaient au pied de la montagne évangélique, ce serait long et difficile à dire. Mais son exemple : celui d'un homme qui eut dès l'enfance une répulsion pour toutes les fois reconnues, pour toutes les Églises, pour toutes les formes du vasselage spirituel, puis tenta, avec des désillusions d'autant plus profondes qu'étaient puissants ses enthousiasmes, les expériences les plus diverses et les plus neuves — l'exemple d'un homme qui a consumé en soi-même les ambitions d'une époque instable et inquiète et qui, après tant de chevauchées vaines et folles, retourne au Christ, n'a peut-être pas un sens uniquement privé et personnel.

Il n'y retourne pas par fatigue, car voici au contraire que s'ouvre devant lui une vie plus difficile, de plus dures obligations ; ni par terreur sénile, car il peut encore se dire jeune ; ni par désir de rumeur mondaine, car en ces années il serait plus profitable de flatter que de jouer au juge. Mais cet homme revenu au Christ a vu le Christ trahi et, ce qui est pire, oublié. Et un grand désir l'a poussé de le rappeler et de le défendre.

Car ses ennemis n'ont pas été seuls à le délaisser et à le meurtrir. Ceux-mêmes qui furent ses disciples, lui vivant, ne le comprirent qu'à demi et à la fin l'abandon-

nèrent ; et beaucoup de ceux qui sont nés dans son Église font le contraire de ce qu'il ordonna, préfèrent à son exemple ses statues et, quand ils ont usé lèvres et genoux à quelque dévotion matérielle, croient être quittes envers lui, s'imaginent avoir accompli ce qu'il demandait — ce qu'il demande, avec ses Saints, désespérément, depuis dix-neuf siècles.

Une histoire du Christ, aujourd'hui, est une réponse, une riposte nécessaire, une conclusion inévitable : le poids qu'on met sur le plateau vide de la balance pour que de l'éternelle guerre entre la haine et l'amour résulte au moins l'équilibre de la justice. Et ceux qui disent à l'auteur qu'il est un retardataire ne le touchent point. Il paraît un retardataire, souvent, celui qui est né trop tôt. Le soleil couchant est aussi l'aurore d'une autre terre. Le christianisme n'est pas une antiquaille désormais assimilée, dans ce qu'il a de bon, par la prodigieuse et imperfectible conscience moderne, mais pour beaucoup il est si neuf qu'il n'est pas même commencé. Le monde, aujourd'hui, cherche la paix plus que la liberté et il n'est de paix sûre que sous le joug du Christ.

On dit que Jésus est le prophète des faibles et au contraire, il vient rendre force aux languissants et élever les piétinés au-dessus des rois. On dit que sa religion est celle des malades et des moribonds, mais il guérit les infirmes et ressuscite les dormants. On le dit ennemi de la vie et il vainc la mort. Dieu de la tristesse et il exhorte les siens

à se réjouir, leur promet un éternel banquet de joie. On dit qu'il a introduit la tristesse et la mortification dans le monde, mais quand il était vivant il mangeait et buvait, se laissait parfumer les pieds et les cheveux, détestait les jeûnes hypocrites et les vaniteuses pénitences. Beaucoup se sont détournés de lui faute de l'avoir connu : c'est à eux surtout que veut être utile ce livre.

Ce livre, enfin, est écrit — qu'on me pardonne de le rappeler — par un Florentin, c'est-à-dire par un homme issu de cette nation qui, seule entre toutes, a choisi le Christ pour son roi. Savonarole, en 1495, en eut la première idée, mais il ne put la mener à bien. Elle fut reprise dans la détresse du siège de 1527 et approuvée à grande majorité. Au-dessus de la porte du Palais-Vieux qui s'ouvre entre le David de Michel-Ange et l'Hercule de Bandinelli fut murée une dalle de marbre avec ces mots :

JESUS CHRISTUS REX FLORĒTINI
POPULI P. DECRETO ELECTUS

Cette inscription, bien que modifiée par Cosme, existe toujours ; ce décret ne fut jamais formellement abrogé et dénoncé ; et l'auteur de cette œuvre est fier de se reconnaître encore, après quatre cents ans d'usurpations, soldat et sujet du Christ Roi.

HISTOIRE DU CHRIST

L'ÉTABLE

Jésus est né dans une étable.

Une étable, ce n'est pas le portique avenant et léger que les peintres chrétiens, honteux du gîte sale et misérable où reposa leur Dieu, élevèrent au fils de David ; ce n'est pas la crèche de plâtre qu'imagine aujourd'hui la fantaisie des marchands de statuettes, la crèche propre, bien en ordre, avec l'âne et le bœuf en pieuse extase, les anges déroulant sur le toit leur banderole et les deux groupes symétriquement agenouillés des rois en manteau et des bergers en capuchon. La Crèche peut être le rêve des novices, le luxe des curés, le jouet des enfants, le *vaticinato ostello* de Manzoni, mais elle n'est pas l'étable où naquit Jésus.

L'étable est la maison des bêtes, la prison des bêtes qui travaillent pour l'homme. La vieille et pauvre étable du pays de Jésus n'a ni piliers ni chapiteaux ; elle ne sait rien du luxe de nos écuries ; elle n'est pas la gracieuse chaumière des veilles de Noël. Elle n'a que ses quatres murs, son pavé sale, un toit de poutres et de tuiles ; elle est obscure ; on y respire l'odeur du bétail ; rien n'y est propre que la mangeoire où le maître prépare le fourrage.

Les herbes des prairies — fraîches dans les clairs matins, ondoyantes sous le vent, ensoleillées, humides — furent coupees ; les feuilles d'herbe, hautes et fines, tombèrent sous la faux avec les fleurs ouvertes, blanches, bleues, jaunes, rouges. Tout se flétrit, se dessécha, prit la couleur pâle du foin ; et les bœufs tirèrent au couvert la dépouille morte du printemps.

Et voici qu'herbes et fleurs, sèches mais toujours parfumées, sont maintenant dans la mangeoire, pour la faim des bêtes esclaves, qui, lentement, y portent leurs grosses lèvres noires et transforment en humide engrais le champ fleuri.

Telle est, en vérité, l'Étable où Jésus vint au monde. Le lieu le plus souillé fut le premier séjour du seul Être pur né d'une femme. Le Fils de l'Homme, qui devait être dévoré par des bêtes portant le nom d'hommes, eut pour premier berceau la crèche où les bêtes broient sous leurs dents les merveilleuses fleurs printanières.

Et ce ne fut pas un hasard : la terre n'est-elle pas une immense étable où l'homme engloutit et digère ? Les choses les plus belles, les plus pures, les plus divines, une infernale alchimie ne les transmue-t-elle pas en fumier ? Monceau d'ordure où l'on se couche ensuite : et c'est là, en langage humain, « jouir de la vie ».

En un tel monde, taudis précaire dont les ornements ne peuvent cacher la souillure, Jésus parut, une nuit, né d'une vierge sans tache, armé seulement d'innocence.

LE BŒUF ET L'ANE

Les premiers adorateurs de Jésus furent des bêtes et non des hommes. Entre les hommes il cherchait les simples ; entre les

simples, les enfants : plus simples que les enfants, et plus doux, les animaux domestiques l'accueillirent. Créatures humbles et soumises, l'âne et le bœuf avaient pourtant vu les foules se prosterner devant eux. Le peuple de Jahvé, le peuple saint libéré par Jahvé de la servitude d'Égypte, quand Moïse l'eut laissé dans le désert pour s'entretenir avec Dieu, contraignit Aaron à dresser la statue du veau d'or.

L'âne était consacré, en Grèce, à Arès, à Dionysos, à Apollon Hyperboréen. Plus sage que le sage, l'ânesse de Balaam avait, par ses paroles, sauvé le prophète. Ochus, roi de Perse, fit adorer un âne dans le temple de Phtâ.

Peu d'années avant la naissance du Christ, Octave, allant prendre la mer la veille d'Actium, rencontra un ânier avec sa bête. Le baudet s'appelait Nikon : le Victorieux ; et, après la victoire, dans le temple qui devait la commémorer, l'imperator fit dresser un âne de bronze.

Rois et peuples avaient jusqu'alors adoré le bœuf et l'âne. Mais c'étaient les rois et les peuples de la terre et Jésus n'est point né pour leur disputer ce domaine. Avec lui finira l'adoration de la Bête, la faiblesse d'Aaron, la superstition d'Auguste. Les Bêtes de Jérusalem le tueront, mais aujourd'hui celles de Bethléem le réchauffent de leur haleine. Quand Jésus entrera, pour la dernière Pâque, dans la cité de la mort, il sera monté sur un âne ; mais, prophète plus grand que Balaam, venu pour sauver tous les hommes et non pas les seuls Hébreux, il ne se détournera pas de sa route aux braiements hostiles des mulets de Jérusalem.

LES BERGERS

Après les bêtes, les gardiens des bêtes. Même si l'ange n'avait pas annoncé la grande Naissance, ils seraient accourus à l'Etable pour voir le fils de l'étrangère.

Les bergers vivent dans la solitude, ignorant tout du monde lointain et de ses plaisirs ; et le moindre événement qui survient dans leur voisinage les émeut. Ils veillaient sur leurs troupeaux dans la longue nuit du solstice, quand ils furent touchés par la lumière, ébranlés par les paroles de l'ange.

Et à peine eurent-ils découvert, dans la pénombre de l'étable, une femme jeune et belle contemplant son fils en silence, à peine eurent-ils vu l'enfant dont les yeux venaient de s'ouvrir, cette chair délicate, cette bouche qui n'avait pas encore mangé, leur cœur s'attendrit. Une naissance, la naissance d'un homme nouveau, une âme depuis peu d'instants incarnée qui vient souffrir avec les autres âmes, est un mystère si douloureux qu'il éveille la pitié des simples. Et pour ces hommes avertis par le ciel, l'enfant qu'ils voyaient n'était pas un nouveau-né pareil aux autres, mais celui que leur peuple attendait dans la douleur, depuis mille ans.

Les bergers offrirent le peu qu'ils avaient, ce peu qui est tant quand l'amour le donne ; les blanches offrandes de la bergerie : le lait, le fromage, la laine, l'agneau. Aujourd'hui encore, dans nos montagnes où vont s'effaçant les derniers vestiges de la fraternité ancienne, à peine une épouse a-t-elle enfanté que se rassemblent auprès d'elle les sœurs, les filles, les femmes des bergers voisins. Chacune apporte son présent : quelques

œufs frais pondus, une cruche de lait encore tiède, un fromage à peine durci, une poulette pour le bouillon de l'accouchée. Un être est entré dans le monde, un pleur nouveau a commencé ; les dons faits à la mère semblent une consolation.

Les pasteurs antiques étaient pauvres et ne méprisaient point les pauvres ; simples comme les enfants, ils aimaient à les contempler. Ils étaient nés d'un peuple engendré par le pasteur d'Ur, sauvé par le pasteur de Madian. Ses premiers rois, Saül et David, furent pasteurs de troupeaux avant d'être pasteurs de peuples. Mais les Bergers de Bethléem n'en tiraient nul orgueil. Un pauvre était né parmi eux : ils le regardaient avec amour et lui offraient avec amour leurs pauvres richesses. Ils savaient que cet enfant né pauvre et simple dans la pauvreté et la simplicité du peuple devait être le rédempteur des humbles — de ces hommes de bonne volonté pour lesquels l'Ange avait dit : *Paix sur la terre.*

Le roi inconnu, le vagabond Ulysse ne fut accueilli nulle part avec autant de fête que dans la porcherie d'Eumée. Mais Ulysse revenait vers sa maison d'Ithaque pour satisfaire sa vengeance et mettre à mort ses ennemis. Jésus naissait au contraire pour condamner la vengeance et pour prescrire le pardon. Et c'est pourquoi l'adoration des Bergers de Bethléhem a fait oublier la piété hospitalière du porcher d'Ithaque.

LES MAGES

Quelques jours plus tard, trois mages arrivaient de Chaldée et s'agenouillaient devant Jésus.

Peut-être venaient-ils d'Ecbatane ou des rives de la Caspienne.

A dos de chameau, avec leurs sacs gonflés pendus aux selles, ils avaient passé à gué le Tigre et l'Euphrate, franchi le désert des Nomades, côtoyé la Mer Morte. Une étoile nouvelle — pareille à la comète qui parfois annonçait la naissance d'un prophète ou la mort d'un César — les avait guidés jusqu'au pays juif. Ils étaient venus pour adorer un roi et ils trouvaient un nourrisson dans une étable.

Presque mille ans avant eux une reine était venue d'Orient en Judée, elle aussi portant ses dons : or, parfums et pierres précieuses. Mais elle avait trouvé sur son trône le plus grand roi qui eût jamais régné sur Israël et elle avait appris de lui ce que nul ne lui avait encore enseigné. Et les Mages, réputés plus savants que les rois, ne voyaient qu'un enfant de quelques jours, incapable d'interroger ou de répondre, un enfant qui, fait homme, devait dédaigner les trésors matériels et la science de la matière.

Les Mages étaient, en Perse et en Médie, non pas les rois mais les maîtres des rois : ils guidaient ceux qui commandaient au peuple. Sacrificateurs, interprètes des songes, devins, ministres, seuls ils pouvaient communiquer avec Ahura Mazda, le Dieu Bon ; seuls ils connaissaient l'avenir ; ils tuaient de leurs propres mains les animaux ennemis de l'homme : les serpents, les insectes nuisibles, les oiseaux néfastes. Ils purifiaient les âmes et les champs ; Dieu n'agréait que leurs sacrifices, aucun roi n'eut décidé la guerre sans les entendre. Possesseurs des secrets de la terre et du ciel, ils dominaient leur race au nom de la religion et du savoir. Au milieu d'un peuple qui vivait pour la matière, ils représentaient la part de l'esprit.

Il était donc juste qu'ils vinssent adorer Jésus. Après les bêtes qui sont la Nature, après les bergers qui sont le Peuple,

cette autre puissance : le Savoir, s'agenouille devant la crèche de Bethléem. La vieille caste sacerdotale d'Orient fait acte de soumission au maître nouveau dont l'Occident recevra le message : ses prêtres s'inclinent devant celui qui soumettra la science des mots et des nombres à la science nouvelle de l'Amour.

Les Mages à Bethléem signifient les théologies anciennes reconnaissant la Révélation définitive, le savoir s'humiliant devant l'Innocence, la richesse aux pieds de la Pauvreté.

Ils offrent à Jésus cet or qu'il méprisera : non point pour subvenir à l'indigence des Voyageurs, mais pour obéir avant le temps au conseil de l'Evangile : vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres. Ils n'offrent pas l'encens pour vaincre la puanteur de l'étable, mais parce que leurs rites vont mourir et que fumées et parfums seront inutiles à leurs autels. Ils offrent la myrrhe qui sert à embaumer les morts, parce qu'ils savent que le Fils mourra et que la Mère aujourd'hui souriante devra embaumer son cadavre.

Agenouillés sur la paille dans leurs somptueux manteaux, ils s'offrent aussi eux-mêmes, eux les puissants, les doctes, les devins, comme un gage de l'obéissance du monde.

Jésus a obtenu désormais toutes les investitures auxquelles il a droit. A peine les Mages disparus, commence la persécution de ceux qui le haïssent et le haïront jusqu'à la mort.

OCTAVE

Quand Jésus parut sur la terre, la terre obéissait aux criminels. Il naissait soumis à deux maîtres : l'un, plus fort et plus

lointain, à Rome ; l'autre, plus infâme et plus proche, en Judée. Un heureux aventurier avait, au prix de massacres, usurpé l'empire. Un autre, au prix de massacres, avait usurpé le trône de David et de Salomon.

Tous deux avaient atteint leur but par des voies diverses et illégitimes : guerres civiles, trahisons, cruautés. Nés pour s'entendre, ils étaient de fait amis et complices autant que le permettait le vasselage de l'un envers l'autre.

Octave, le fils de l'usurier de Velletri, s'était montré lâche en guerre, haineux dans la victoire, cruel dans les représailles, traître à ses amitiés. A un condamné qui lui demandait au moins la sépulture, il répondait : C'est l'affaire des vautours. Aux Pérugins massacrés et implorant leur grâce, il criait : *moriendum esse.* Sur un simple soupçon, il voulut arracher les yeux lui-même au préteur Q. Gallius avant de le faire égorger. Une fois ses ambitions satisfaites et ses ennemis dispersés, il put se mettre le masque de la clémence et il ne lui resta de ses vices anciens que la luxure. On racontait que dans sa jeunesse, il avait vendu sa virginité par deux fois : à César d'abord, puis, en Espagne, à Hirtius, pour trois cent mille sesterces. Les plaisirs de sa maturité étaient ses nombreux divorces, ses nouvelles noces avec les femmes qu'il arrachait à ses amis, des adultères presque publics et le rôle qu'il se donnait de restaurateur des bonnes coutumes.

Cet homme qui gouvernait l'Occident quand le Christ vint au monde, ignora toujours la naissance de celui qui devait, enfin, ruiner son œuvre. Il se contentait de la philosophie facile d'un Horace : la joie présente, le vin, l'amour ; une mort sans espoir nous guette ; ne perdons pas le jour qui passe. En vain Virgile, l'homme des champs, l'ami des bœufs tranquilles et des abeilles d'or, Virgile qui était descendu aux enfers avec Enée et exhalait

en paroles harmonieuses son inquiète mélancolie, avait annoncé un temps nouveau, un ordre nouveau, une nouvelle race, un Royaume des cieux — pâle auprès de celui qu'annoncera le Christ — mais combien plus noble et plus pur que le Royaume du mal qu'on affermissait sur la terre. En vain : puisque César n'avait vu en ses vers qu'une fantaisie pastorale et avait pensé, peut-être, que lui, le prince des corrompus, était le Sauveur annoncé qui ramènerait le règne de Saturne.

Mais ce pressentiment de la naissance de Jésus, de la redoutable approche du vrai Roi ne fut pas épargné, avant sa mort, au grand client oriental d'Auguste, son vassal de Judée, Hérode.

HÉRODE LE GRAND

Hérode était un monstre ; et l'un des plus perfides qu'aient jamais vomis les déserts d'Orient. Il n'était ni Juif, ni Grec, ni Romain. C'était un Iduméen : un barbare qui rampait devant Rome et singeait les Grecs pour assurer son pouvoir sur les Juifs. Fils d'un traître, il avait usurpé le trône des malheureux Asmonéens. Pour légitimer sa royauté, il épousa une de leurs nièces, Mariamne, qu'il tua par la suite sur d'injustes soupçons. Il n'en était pas à son premier crime : il avait fait noyer son beau-frère Aristobule ; il avait condamné à mort Joseph — son autre beau-frère — ainsi qu'Hyrcan II, dernier souverain de la dynastie vaincue. Il fit tuer Alexandra, mère de Mariamne, non content du meurtre de la fille, et jusqu'aux enfants de Baba parce qu'ils étaient lointains parents des anciens rois. Entre temps il faisait brûler vif Judas de Sarifée et Matthias de Margaloth, avec bien d'autres Pharisiens. Plus tard, craignant que les deux

fils qu'il avait eus de Mariamne ne voulussent venger leur mère, il les fit étrangler ; près de mourir il donna ordre d'exécuter Archelaüs, son troisième enfant. Luxurieux, défiant, impitoyable, avide d'or et de gloire, il n'eut jamais la paix ni en Judée, ni chez lui, ni en lui-même. Pour que ses crimes fussent oubliés, il fit au peuple de Rome un don de trois cents talents, à dépenser en fêtes ; il s'humilia devant Auguste pour l'associer à ses infamies et en mourant il lui laissa, outre dix millions de drachmes, une nef d'or et une d'argent, pour Livie.

Cet Arabe mal civilisé prétendit concilier et se concilier Hellènes et Hébreux : il réussit à acheter les descendants dégénérés de Socrate, mais les Juifs le détestèrent toujours. C'est en vain qu'il réédifia Samarie et restaura le temple de Jérusalem : il était à jamais pour eux le païen et l'usurpateur.

Craintif comme les princes nouveaux et les malfaiteurs vieillissants, il sursautait au moindre souffle, au moindre bruissement de feuillage. Oriental superstitieux, attentif aux présages et aux prophéties, il dut croire sans peine les trois mages de Chaldée conduits par une étoile au pays qu'il s'était approprié par fraude. L'idée seule d'un prétendant le faisait trembler. Et quand il apprit des Mages qu'un Roi des Juifs était né, son cœur de barbare s'effraya. Et ne voyant pas revenir les astrologues pour lui indiquer le lieu où était apparu le nouveau fils de David, il ordonna le massacre de tous les enfants de Bethléem. Flavius Josèphe ne dit rien de ce dernier exploit d'Hérode. Mais celui qui avait fait mettre à mort ses propres fils n'était-il pas capable d'immoler les enfants d'autrui ?

LES INNOCENTS

Personne ne sut jamais le nombre des enfants sacrifiés à la peur d'Hérode. Ce n'était pas la première fois, au pays des Juifs, que l'on passait au fil de l'épée les enfants à la mamelle : dans les temps anciens le peuple hébreu avait châtié les cités ennemies par le massacre des vieillards, des épouses, des jeunes gens et des enfants : les vierges, seules épargnées, devenaient esclaves et concubines. Jahvé lui-même, le Dieu jaloux, avait souvent donné l'ordre du carnage et maintenant l'Iduméen appliquait la loi mosaïque du talion au peuple qui l'avait acceptée.

Nous ignorons le nombre des innocents, mais nous savons, si Macrobe mérite créance, qu'il y eut parmi eux un enfant d'Hérode, en nourrice à Bethléem. Et qui sait si le vieux monarque meurtrier des siens fut capable de souffrir quand on lui avoua l'erreur ? Peu de temps après, il dut quitter la vie à son tour, accablé de maux honteux ; la vermine lui rongeait les testicules, il avait les pieds enflammés, le souffle court, l'haleine insupportable. Répugnant à lui-même, il tenta de se tuer à table d'un coup de couteau. Il mourut enfin, après avoir ordonné à Salomé de faire périr nombre de jeunes gens enfermés dans les prisons.

Le massacre des Innocents fut le dernier geste d'Hérode. Cette immolation d'innocents autour du berceau d'un innocent, ce sang versé pour l'enfant à naître qui devait acheter de son sang le pardon des coupables, ce sacrifice humain à celui qui sera lui-même sacrifié a un sens prophétique. Des milliers d'innocents devront mourir, après sa mort, pour le seul crime d'avoir cru à

sa résurrection ; il naissait destiné à se sacrifier aux autres et voici, des milliers de nouveau-nés meurent pour lui comme en expiation de sa naissance.

Il y a dans cette offrande sanglante, dans cette décimation des purs un redoutable mystère. Ils appartenaient à cette génération qui devait trahir Jésus et le crucifier. Mais eux, qui tombèrent ce jour-là sous les coups d'Hérode ne virent pas mourir leur Seigneur. Leur mort le sauva, et les sauva pour l'éternité. Ils étaient innocents : ils sont restés les Innocents. Leurs pères et leurs frères survivants les vengeront un jour — mais ils seront pardonnés « parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ».

L'EXIL ÉGYPTIEN

Un poète chrétien, italien, chantait à Jésus naissant cette berceuse : *Dors, enfant, ne pleure pas — Dors, enfant céleste — Les tempêtes n'osent — Gronder sur ton chef.*

Mais le fils de Marie ne s'est pas fait chair pour dormir ; et les tempêtes peuvent gronder : elles ne l'épouvanteront point.

Mieux que Siddharta il mérite le nom d'*éveillé*. Il ne pourra dormir dans l'Étable parmi les mugissements du bœuf et les braiements de l'âne — précurseurs de tant d'autres braiements qui suivront ses pas ; parmi les propos des Bergers et les bénédictions des Mages. Il ne pourra dormir tandis que s'approchera le piétinement des sicaires d'Hérode. Jamais il ne dormira, jusqu'à la dernière nuit, jusqu'à l'angoisse solitaire du jardin des Oliviers.

Marie non plus ne peut dormir. Un soir, aux premières ombres de la nuit, aux premières lueurs des lampes de Bethléem, la Mère part secrètement comme une fugitive, comme une voleuse poursuivie : elle dérobe une vie au roi, elle garde une espérance au peuple ; elle serre son enfant sur son cœur.

Elle marche vers l'Égypte, traverse la terre de Chanaan et à petites journées, car c'est l'hiver, elle arrive en vue du Nil, en cette région de Mizraïm qui avait coûté tant de larmes à ses pères.

Jésus, le continuateur de Moïse, mais en même temps l'anti-Moïse, suit à rebours la route du premier rédempteur. Les Hébreux, sous le bâton de l'Égyptien, étaient des esclaves impatients et opprimés. Le pasteur de Madian se fit le pasteur d'Israël et, à travers le désert, conduisit le peuple à tête dure en vue du Jourdain et des vignes merveilleuses. Le peuple de Jésus, parti de Chaldée avec Abraham, était arrivé, avec Joseph, en Égypte ; Moïse l'avait ramené de l'Égypte vers Chanaan ; aujourd'hui, le plus grand des libérateurs cherche un refuge aux rives de ce fleuve où le premier sauveur avait été sauvé des eaux et avait sauvé les siens.

L'Égypte, terre des infamies et des splendeurs anciennes, Inde africaine où les ondes de l'histoire venaient se perdre dans la mort — Pompée et Antoine y terminaient à peine leur rêve impérial et leur vie — pays de prodige, né de l'eau, brûlé de soleil, arrosé du sang des peuples, habité par des bêtes de toutes formes, pays absurde et surnaturel — l'Égypte était, par raison de contraste, l'asile prédestiné du fugitif.

La richesse de l'Égypte était dans sa fange, dans le gras limon que le Nil, chaque année, répandait sur le désert avec ses reptiles ; l'obsession de l'Égypte était la mort ; son peuple la refu-

sait et la niait ; il prétendait la vaincre par les simulations de la matière, les embaumements, les portraits fidèles du corps de chair sculptés par le statuaire. L'Égyptien riche et gras, fils de la boue, adorateur du bœuf et du cynocéphale, ne voulait pas mourir. Il édifiait, pour la seconde vie, d'immenses nécropoles pleines de momies emmaillotées et parfumées, de figures de bois et de marbre ; il élevait des pyramides sur son cadavre pour que la masse des pierres le défendît du néant.

Jésus, quand il pourra parler, condamnera l'Égypte : l'Égypte n'est pas seulement aux rives du Nil ; elle n'a pas disparu encore de la face de la terre avec ses éperviers et ses serpents. Le Christ répondra à sa terreur par des mots éternels ; il condamnera ses fétiches ; il condamnera sa richesse qui vient de la boue et y retourne ; il vaincra la mort sans mausolées ni sarcophages, sans statues de granit ou de basalte. Il vaincra la mort en enseignant que le péché est plus vorace que les vers et que la pureté de l'esprit est l'unique parfum qui sauve de la pourriture.

Les adorateurs de la boue, les serviteurs de la richesse et de la bête ne se sauveront point. Leurs sépulcres auront beau être hauts comme des montagnes, ornés comme des gynécées royaux, blancs comme les tombes des pharisiens, ils ne conserveront que la cendre, un limon qui change de forme, une charogne animale. On ne triomphe pas de la mort en copiant la vie sur le bois ou sur le roc : le roc s'effrite, le bois pourrit, tous deux redeviennent poussière, tous deux sont fange pour l'éternité.

PERDU ET RETROUVÉ

L'exil en Égypte fut court. Jésus fut ramené, dans les bras de sa mère, bercé au pas tranquille de l'âne, jusqu'à la maison paternelle de Nazareth, pauvre échoppe où le marteau frappait et où grinçait la lime jusqu'au coucher du soleil.

Les Évangiles canoniques ne disent rien de ces années ; les apocryphes ne sont que trop prolixes et presque diffamatoires. Luc, sage médecin, se contente d'écrire que l'enfant « croissait et se fortifiait ». Il n'était donc pas chétif et souffrant, mais sain et porteur de santé comme devait l'être celui qui guérirait les malades par le seul toucher de sa main.

Tous les ans, raconte Luc, les parents de Jésus allaient à Jérusalem pour la fête des pains sans levain. Ils y allaient nombreux, avec leurs voisins et leurs amis pour mieux tromper l'ennui et la longueur de la route. Ils allaient joyeux, comme à une fête, à cette commémoration de la douloureuse sortie d'Égypte, car la Pâque était devenue, à Jérusalen, l'immense et solennelle assemblée de tous les Juifs dispersés dans l'empire.

Douze Pâques étaient passées depuis la naissance de Jésus. Cette année-là, après que les pèlerins de Nazareth eurent quitté la ville sainte, Marie s'aperçut que son fils manquait. Tout le jour elle le chercha et elle demanda à ceux de sa connaissance s'ils l'avaient vu. Mais ils ne savaient rien. Le matin suivant la mère revint sur ses pas, parcourut les rues et les places de Jérusalem, fixant de ses yeux noirs tout jeune garçon qu'elle rencontrait, interrogeant les femmes au seuil des portes, priant

les campagnards attardés qu'ils l'aidassent à retrouver la trace de l'enfant disparu. Une mère qui a perdu son fils n'a pas de repos qu'elle ne l'ait trouvé : elle ne pense plus à elle, ignore la fatigue et la faim ; indifférente à la curiosité des autres, elle n'a plus souci de la pousssière de son vêtement, ni du désordre de ses cheveux. Ses yeux ne voient que l'image de celui qui n'est plus à son côté.

Enfin, le troisième jour, elle monta au Temple, épia dans les cours et vit dans l'ombre d'un portique un groupe de vieillards qui parlaient. Elle s'avança, timide (car ces hommes à longs manteaux et à longues barbes semblaient gens de trop d'importance pour écouter une pauvre Galiléenne) et elle découvrit, au milieu du cercle, les yeux brillants, la face brune, a fraîche bouche de son fils. Les vieillards parlaient avec Jésus de la Loi et des Prophètes. Ils le questionnaient et il répondait ; puis c'était à eux de satisfaire à ses demandes ; et ils s'émerveillaient qu'un enfant de cet âge connût si bien la parole de Dieu.

Marie le contempla un instant, croyant à peine ses yeux. Son cœur, un moment plus tôt, battait d'angoisse ; maintenant il battait plus fort, de stupeur. Mais soudain, ne résistant plus, elle cria son nom ; les vieillards s'écartèrent ; la femme prit l'enfant, l'étreignit en silence ; et les larmes, qu'elle osait maintenant répandre, le mouillaient au visage.

Elle le saisit et l'entraîne ; sûre désormais de l'avoir retrouvé, repris, de l'avoir près d'elle, l'heureuse mère se souvient de la mère désespérée : « Pourquoi as-tu agi ainsi avec nous ? Voici, ton père et moi, nous te cherchions dans la douleur. » « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des choses de mon père ? » Paroles graves, quand elles sont dites par un fils de douze ans à une mère qui a souffert trois jours

pour lui. « Et eux, continue l'Évangéliste, ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait ». Mais ces paroles, qui semblent dures et superbes, nous pouvons les comprendre, nous, après vingt siècles d'expérience chrétienne :

Pourquoi me cherchez-vous ? Ignorez-vous peut-être que je ne puis me perdre, que je ne serai jamais perdu par personne, même par ceux qui me coucheront dans la terre ? Je serai où quelqu'un croira en moi, même si les yeux ne me voient point. Je ne serai jamais égaré pour celui qui me gardera dans son cœur. Je ne serai pas perdu quand je serai seul dans le désert, seul sur les eaux du lac, seul au jardin des oliviers, seul au tombeau. Si je me cache je reparais, si je meurs je ressuscite, qui m'a perdu me doit retrouver.

Et quel est ce père dont vous me parlez ? Le père selon la loi des hommes. Mais mon vrai Père est dans les cieux : c'est celui qui a parlé aux patriarches face à face et qui a inspiré les paroles des prophètes. Il me faut connaître ce qu'il leur a dit de moi, sa volonté éternelle, la loi qu'il a imposée à son peuple, le pacte qu'il a conclu avec les hommes. Pour me conformer à son commandement, je dois m'occuper de ce qui est vraiment sien. Qu'est le lien légal et temporel auprès d'un lien spirituel et mystique, d'un lien éternel ?

LE CHARPENTIER

Mais l'heure n'était pas venue de l'évasion définitive : Jésus n'avait pas encore entendu la voix de Jean. Il reprit avec ses parents le chemin de Nazareth et revint à l'échoppe aider Joseph dans son travail.

Jésus ne fréquente pas les écoles des Scribes ni celles des Grecs : mais il connaît trois maîtres, plus grands que les docteurs : la nature, le travail, le Livre saint.

N'oublions jamais que Jésus fut un ouvrier, fils adoptif d'un ouvrier. Il ne faut pas cacher qu'il naquit pauvre parmi des gens qui gagnaient leur vie au travail de leurs mains et que lui-même, avant de porter son message, gagna de ses propres mains son pain de chaque jour. Ces Mains qui bénirent les simples, guérirent les lépreux, illuminèrent les aveugles, ressuscitèrent les morts, ces Mains qui furent percées de clous sur le bois avaient connu la sueur du travail, le cal et la crampe ; c'étaient des mains ayant manié les outils du travail, sachant fixer le clou dans le bois : Mains d'ouvrier.

Jésus a travaillé la matière avant de travailler l'esprit ; il fut pauvre avant de convier les pauvres au festin de son Royaume. Descendant de roi, il n'est pas né parmi la richesse, dans un lit couvert de pourpre ; fils de Dieu, il est né dans une étable. Il n'appartient pas à la caste des grands, à l'aristocratie des guerriers, à la confrérie des riches, au sanhédrin des prêtres. Il nait dans la dernière classe du peuple, celle qui n'a plus au-dessous d'elle que les mendiants, les vagabonds, les esclaves, les criminels, les prostituées. Et quand il sera devenu ouvrier de l'esprit, il s'abaissera encore, jusqu'à cette tourbe inférieure à la plèbe. Avant de descendre à l'enfer des morts, il descendra à l'enfer des vivants. Dans l'éternelle hiérarchie humaine il n'est qu'un pauvre.

Le métier de Jésus est ancien et sacré. Le laboureur, le forgeron, le maçon et le charpentier sont les quatre ouvriers dont les arts manuels sont le plus mêlés à la vie humaine — les plus innocents, les plus religieux : tandis que le soldat dégénère en pillard, le marin en pirate, le marchand en aventurier, eux ne

peuvent trahir ni se corrompre. Ils travaillent les matières les plus familières ; ils doivent les transformer, aux yeux de tous, pour le service de tous en œuvres visibles, solides, concrètes. Le laboureur ouvre la glèbe et en tire le pain qui sera la nourriture du juste aussi bien que de l'homicide ; le maçon équarrit la pierre et dresse à chacun sa maison : au pauvre, au roi, à Dieu ; le forgeron rougit et tord le fer qui sera épée, soc ou marteau ; le charpentier scie et cloue le bois pour construire la porte qui défend la maison, le lit où mourront l'innocent et le coupable.

Ces choses ordinaires, ces choses communes et d'usage, si communes et de tant d'usage que nous ne les voyons plus, qu'elles se dérobent à nos yeux habitués à de plus savantes merveilles, sont les plus simples créations de l'homme, mais les plus nécessaires aussi et miraculeuses.

Jésus, charpentier, vécut dans sa jeunesse au milieu de ces objets qu'il fabriquait de ses mains et c'est par leur moyen qu'il entra tout d'abord dans la communion des hommes, dans l'intimité journalière et sainte de la maison. Il construisit la table où il est si doux de s'asseoir avec ses amis, même quand un traître est parmi eux ; le lit où l'homme respire pour la première et pour la dernière fois ; le coffre où l'épouse paysanne serre ses pauvres hardes, ses tabliers, les mouchoirs des jours de fête, les chemises de son trousseau ; la maie où l'on pétrit la farine avant de la mettre au four ; la chaise où les vieux s'asseoient près du feu, le soir et parlent de leur jeunesse perdue. Et souvent, tandis que les copeaux bouclés s'envolaient au fil du rabot ou que la sciure tombait au rythme grinçant de la lime, Jésus dut penser aux promesses de son Père, aux paroles des prophètes, à une œuvre qui ne serait plus de règles et de poutres mais d'esprit et de vérité.

Le métier lui enseigna que vivre, c'est transformer les choses mortes et inutiles en objets utiles et vivants ; que la matière la plus vile, battue et sculptée, peut devenir précieuse, amie, secourable ; que le salut enfin est une métamorphose : comme de la souche tordue et terreuse de l'olivier on tire le lit de l'enfant ou de l'épouse, ainsi, de la prostituée et de l'argentier sordide, deux citoyens du Royaume de Dieu.

PATERNITÉ

Dans la nature où le soleil éclaire les bons et les méchants, où le blé lève et mûrit pour le Païen et pour le Juif, où les étoiles scintillent sur l'ergastule comme sur la maison du berger, où la vigne donne son vin au banquet des épousailles et à l'ivresse du meurtrier, où les oiseaux chantent librement au ciel et trouvent sans effort leur pâture, où les renards cachent leurs larcins, où les lys des champs sont vêtus avec plus de luxe que les rois, Jésus trouva la confirmation terrestre de cette éternelle certitude que Dieu n'est pas le Maître qui reproche mille ans l'aumône d'un jour, ni le féroce Jahvé qui ordonne l'extermination des ennemis, ni le Monarque qui veut être servi par des satrapes de haut lignage, veillant à la minutieuse observance d'une stricte étiquette rituelle en cette curie royale qu'est son temple.

Jésus savait, étant le Fils, que Dieu est Père ; père de tous les hommes et non du seul peuple d'Abraham. L'amour de l'époux est fort, mais jaloux et charnel ; celui du frère, souvent empoisonné d'envie ; celui du fils, souillé de rébellion ; celui de l'ami, gâté par l'intrigue et celui du maître, gonflé d'une superbe condescendance. Seul l'amour du père pour ses enfants est l'Amour

parfait ; il est désintéressé et pur. Le père fait pour son fils ce qu'il ne ferait pour nul autre. Le fils est son œuvre, chair de sa chair, os de ses os ; une part de lui-même qui grandit à son côté jour après jour ; une suite, un achèvement, un accomplissement de son être ; le vieux revit dans le jeune et s'y contemple ; qui a vécu se sacrifie à qui doit vivre ; le père vit pour le fils, se complaît en lui et s'y exalte. En le nommant sa créature il pense à soi, le créateur ; ce fils est né de lui en un moment de volupté, dans les bras de la femme choisie entre toutes ; il lui est né de la divine douleur de cette femme ; pour lui il a donné larmes et sueurs ; il l'a vu grandir entre ses pieds et à son flanc ; il a réchauffé ses petites mains froides entre les siennes ; il a entendu sa première parole, miracle éternel et toujours nouveau ; il a vu ses premiers pas incertains, au seuil de la maison ; il a vu peu à peu, en ce corps sorti de lui, naître, germer et se manifester une âme — une nouvelle âme humaine : trésor unique et que rien ne compense ; il a surpris sur son visage le lent retour de ses propres traits joints à ceux de sa femme avec laquelle, vraiment, en ce fruit commun, il ne fait plus qu'un être, sans la division des deux corps (ce que l'amour cherche dans l'étreinte il le trouve dans l'enfant), et devant cet être nouveau, son œuvre, il se sent créateur, bienfaisant, puissant, heureux. Car le fils attend tout du père, n'a foi qu'en lui, n'est rassuré qu'auprès de lui ; et le père sait qu'il doit vivre, souffrir et travailler pour son fils. Le père est pour son fils un Dieu terrestre ; le fils est pour son père presque un Dieu.

L'accoutumance fraternelle, le calcul et l'émulation de l'ami, le désir lascif de l'amant, le feint devoûment du serviteur ne sont pour rien dans l'amour paternel. L'amour du père est le seul digne de s'appeler Amour, étant exempt de tout mélange

d'éléments étrangers à son essence, qui est le bonheur de se sacrifier à la félicité d'autrui.

Cette idée d'un Dieu père, qui est une des grandes nouvelles annoncées par le Christ, cette idée consolante que Dieu est Père, qu'il nous aime comme le père aime ses fils et non comme un roi aime ses esclaves, qu'il donne à tous le pain quotidien, qu'il fait bon accueil même à ceux qui ont péché quand ils reviennent appuyer leur front sur sa poitrine ; cette idée qui clôt l'Ancienne Alliance et donne principe à la Nouvelle, Jésus l'a retrouvée dans la nature. Comme Fils de Dieu, un avec le Père, il avait toujours eu conscience de cette paternité à peine entrevue par les plus clairvoyants prophètes, mais à présent qu'il participe à l'expérience humaine, il la voit réfléchie et révélée par l'univers, et c'est grâce aux images du monde naturel qu'il pourra transmettre aux hommes son message de joie.

LA CAMPAGNE

Jésus aimait les champs. Le pécheur pour se purifier, le saint pour adorer son Dieu, le poète pour créer cherchent le refuge des montagnes, l'ombre des arbres, le bruit de l'eau dans les prairies ou le soleil d'un versant abrupt. Jésus a pris à la campagne son langage. Il ne se sert jamais de termes abstraits, de mots savants, de concepts incolores. Dans ses discours, imprégnés de l'odeur des champs et des jardins, vivent les bêtes et les plantes familières. Il a vu, dans sa Galilée, le figuier grossir et mûrir sous ses grandes feuilles noires et le sarment sec des vignes se parer de pampres et s'alourdir de grappes violettes pour la joie des vendangeurs ; il a vu les rameaux légers du sénevé sortir de l'invisi-

ble graine ; il a entendu, la nuit, le triste murmure des roseaux battus du vent ; il a vu le grain qu'on enterre renaître sous forme d'épi ; les beaux lys blancs, noirs et rouges surgir aux premières bouffées d'air tiède, parmi le vert timide du blé ; l'herbe naguère drue et fraîche se dessécher et brûler au four. Il a vu les bêtes pacifiques et les bêtes mauvaises : le ramier qui roucoule d'amour sur le toit, un peu vain de son col changeant ; l'aigle qui fond, ailes déployées, au carnage ; les passereaux de l'air qui ne peuvent tomber, comme les empereurs, si Dieu ne veut ; les corbeaux mangeurs de cadavres ; la poule maternelle qui rassemble ses poussins aux premiers signes d'orage ; le renard qui maraude et va se cacher dans son trou ; les chiens qui s'agitent sous la table du maître pour attraper une bouchée ou un os qu'on jette. Et il a vu glisser dans l'herbe le serpent et se cacher la vipère noire entre les pierres disjointes des tombeaux.

Né parmi les pasteurs pour devenir Pasteur des hommes, il a contemplé et aimé les brebis ; les brebis mères qui recherchent l'agneau perdu ; les agneaux qui bèlent derrière leur mère et qu'on ne voit plus quand ils tettent sous son ventre laineux ; les moutons qui paissaient les pâturages maigres et chauds de ses collines. Il a aimé d'un égal amour la graine à peine visible sur la main ouverte et le vieux figuier qui tient sous son ombre la maison du pauvre ; les oiseaux du ciel qui ne sèment ni ne récoltent, les poissons qui argentent les mailles du filet et qui rassasieront ses fidèles. Et, levant les yeux, dans les soirs etouffants où couve l'orage, il a vu l'éclair qui, d'orient en occident, fouette le ciel noir.

Mais Jésus n'a pas lu seulement au livre déployé et coloré du monde. Il sait que Dieu a parlé aux hommes par le moyen des anges, des patriarches et des prophètes. Ses paroles, ses lois, ses victoires sont dans l'Écriture. Jésus connaît les magiques signes

noirs par lesquels les morts transmettent aux non-nés la sagesse et la mémoire des temps antiques. Jésus n'a lu pour tout livre que celui où ses ascendants ont écrit l'histoire de son peuple, la volonté du Seigneur, les visions des Prophètes ; mais il en connaît la lettre et l'esprit mieux que les docteurs et les scribes ; au point qu'il pourra d'écolier devenir Maître.

L'ANCIEN PACTE

Les Hébreux furent le plus heureux et le plus malheureux des peuples. Leur histoire est un mystère qui commence par l'idylle du Paradis terrestre et s'achève par la tragédie du Golgotha.

Leurs premiers parents furent pétris par les mains lumineuses de Dieu et furent faits maîtres de l'Eden, pays d'éternel été, arrosé et fertile, où les fruits d'orient, lourds de pulpe, pendaient à portée de la main dans l'ombre des feuilles nouvelles. Le ciel, dans sa fraîcheur des premiers jours, ignorant encore la souillure des nuages, la meurtrissure des éclairs, la longue suite des crépuscules, veillait sur eux de toutes ses étoiles.

Adam et Ève devaient aimer Dieu et s'aimer : ce fut le premier pacte. Point de douleur ni de fatigues ; point de mort ni de peur de la mort.

La première désobéissance entraîna le premier châtiment : l'exil. L'homme fut condamné au travail, la femme à l'enfantement. Le travail est pénible mais compensé par la récolte ; l'enfantement est douloureux mais il donne la consolation des fils. Ces félicités inférieures et imparfaites disparurent à leur tour, aussi vite qu'un fruit rongé.

Le frère, pour la première fois, tua le frère. Le sang répandu se

corrompit et de la terre s'éleva l'odeur du péché. Les filles des hommes s'unirent aux démons et enfantèrent les Géants : chasseurs féroces, brutes homicides qui firent du monde un Enfer. Alors Dieu envoya le deuxième châtiment : pour purifier la terre par un immense baptême il noya dans les eaux du Déluge les hommes et leurs crimes. Un seul fut sauvé, un juste ; et Dieu conclut avec lui le second pacte.

Avec Noé commence le temps heureux des Patriarches ; pasteurs nomades, chefs centenaires, errant de Chaldée en Égypte, cherchant les pâturages, les sources, la paix. Sans maison ni patrie, ils traînaient à leur suite, en longue caravane, leurs épouses fécondes, leurs fils, leurs brus soumises, leurs petits-fils sans nombre et leurs arrière-neveux ; les esclaves, les taureaux, les vaches au pis gonflé, les veaux turbulents et roux, les béliers et les boucs puants, les brebis laineuses, les chameaux couleur de terre, les chevaux de croupe robuste, les chèvres au cou tendre, au pied impatient ; enfin, les vases d'or et d'argent, les idoles familières de pierre ou de métal.

Au terme du voyage, on dressait les tentes près d'une citerne et le patriarche, assis à l'ombre des chênes et des sycomores, contemplait le vaste campement d'où s'élevait la fumée des feux ; il écoutait le va-et-vient des femmes, le piétinement des bergers, la rumeur du troupeau. Et il se réjouissait dans son cœur au spectacle de toutes ces femmes, de tous ces enfants sortis de sa semence, de tous ces troupeaux dont il est le maître : de la famille humaine et de la famille animale croissant et multipliant sous ses yeux.

Le soir, il levait le front pour saluer la première étoile qui brûlait comme un feu blanc au sommet de la colline et parfois sa barbe blanche et annelée resplendissait à la lumière de la lune qui tombait pour lui depuis plus de cent ans du ciel nocturne.

Parfois un ange du Seigneur venait le visiter et mangeait à sa table avant de donner son message ; parfois le Seigneur lui-même arrivait à l'heure chaude, vêtu en pèlerin, s'asseyait avec le vieillard à l'ombre d'une tente ; et ils parlaient ensemble, face à face, comme deux amis de jeunesse. Le chef de la tribu, maître des serviteurs, se faisait serviteur à son tour pour écouter les ordres, les conseils et les promesses de son maître divin. Entre Jahvé et Abraham fut conclu le troisième pacte, plus solennel que les deux premiers.

Le fils d'un patriarche, vendu comme esclave par ses frères, devient puissant en Égypte et y appelle tous les siens : les Hébreux croient avoir trouvé une patrie ; ils croissent en nombre et en richesse. Mais ils se laissent séduire par les dieux de l'Égypte et Jahvé prépare leur troisième châtiment. Les Éyptiens envieux les réduisent en esclavage. Le Seigneur, pour prolonger leur peine, endurcit le cœur de Pharaon, mais suscite un second sauveur qui les tirera de la misère et de la boue.

L'épreuve, cependant, n'est pas finie. Ils errent quarante ans dans le désert : une colonne de fumée les guide le jour, une colonne de feu la nuit. Dieu leur a promis une terre merveilleuse, riche d'eaux et d'herbages, ombragée d'oliviers et de vigne, mais ils n'ont ni eau ni pain et ils regrettent les oignons d'Égypte. Dieu fait jaillir la source du roc et tomber la manne du ciel, mais les Hébreux, las et inquiets, le trahissent et adorent le veau d'or. Moïse, triste comme tout prophète, incompris comme tout sauveur, suivi à regret comme tout découvreur de nouvelles terres, traîne péniblement derrière lui cette foule rétive et querelleuse et demande à Dieu la grâce du dernier sommeil. Mais Jahvé veut à tout prix conclure avec son peuple le quatrième pacte. Moïse descend du Sinaï avec les deux tables de pierre où le doigt même de Dieu inscrivit les douze commandements,

Moïse ne verra pas la terre promise, le nouveau Paradis qui remplacera l'Eden perdu. Mais la promesse divine est accomplie : Josué et les autres héros passent le Jourdain, pénètrent dans le pays de Chanaan et sont victorieux des peuples ; les villes tombent au son des trompettes ; Débora peut chanter son chant triomphal. Le Peuple élu garde avec lui le Dieu des batailles sur un char traîné par des bœufs. Mais les ennemis sont nombreux et ne veulent pas céder la place. Les Juifs errent çà et là, pasteurs et brigands, vainqueurs quand ils suivent la Loi, vaincus s'ils la négligent.

Un Géant chevelu tue à lui seul des milliers de Philistins et d'Amalécites ; une femme le trahit : ses ennemis lui arrachent les yeux et le forcent à tourner la roue d'un moulin. Les Héros ne suffisent plus : il faut les Rois. Un jeune homme de la tribu de Benjamin, de belle et haute taille, tandis qu'il cherche des ânesses enfuies du troupeau de son père, rencontre un prophète qui lui verse l'huile sacrée sur le front et le fait roi. Saül, devenu puissant, défait les Ammonites et les Amalécites et fonde un royaume guerrier redouté des voisins. Mais le prophète même qui l'a consacré s'indigne et lui suscite un rival.

Le jeune pâtre David tue le géant ennemi du roi, adoucit par le son de sa harpe la colère du roi, est aimé du fils premier-né du roi, épouse sa fille, combat dans son armée. Mais Saül, dans sa frénésie soupçonneuse, veut sa mort. David se cache dans les cavernes des montagnes, devient chef de bandits, sert les Philistins ; et quand ceux-ci ont vaincu et tué Saül sur les collines de Gelboé, il devient à son tour roi d'Israël. L'audacieux berger, grand poète et grand monarque, mais luxurieux et cruel, fonde sa maison en Jérusalem avec l'aide de ses Gibborim — ou Valeureux — et réduit les peuples d'alentour. Pour la première fois l'Hébreu inspire la crainte. Pendant des siècles il implorera

le retour de David ; toute son espérance sera qu'un descendant de David le sauve de l'abjection.

David est le roi de l'épée et du chant ; Salomon, le roi de l'or et de la sagesse. Sa maison reçoit l'or des tributaires ; la première maison somptueuse de Jahvé est ornée d'or ; des navires cherchent l'or au lointain Ophir ; la reine de Saba dépose à ses pieds des sacs d'or. Mais tant d'or et tant de sagesse ne sauvent pas le roi de l'impureté ni le royaume de la ruine. Il épouse des femmes étrangères, adore les dieux étrangers. Le Seigneur pardonne à sa vieillesse en mémoire du passé, mais après lui le royaume se divise et commencent les siècles obscurs et honteux de la décadence. Intrigues, régicides, séditions, guerres fraternelles et malheureuses, jours d'idolâtrie éhontée suivis d'éphémères repentirs, remplissent l'ère de la Séparation. Les princes n'écoutent point la voix des prophètes. Les ennemis d'Israël reprennent courage : Phéniciens, Égyptiens, Assyriens, Babyloniens envahissent peu à peu les deux royaumes, les soumettent au tribut, et enfin, environ six cents ans avant la naissance du Christ, Jérusalem est détruite, détruit le Temple, et les Hébreux sont emmenés en esclavage aux fleuves babyloniens. C'est le quatrième châtiment, et le plus terrible, car il n'aura pas de fin. Dès lors les Juifs seront éternellement dispersés chez l'étranger et sous le joug de l'étranger. Quelques-uns des leurs iront reconstruire la ville et le temple, mais le pays sera envahi par les Scythes. soumis aux Perses. conquis par les Grecs et, après le dernier effort des Macchabées, remis entre les mains d'une dynastie barbare d'Arabes clients de Rome.

Ce peuple qui vécut tant de siècles riche et libre dans le désert et régna un jour sur une terre, et se crut, sous la tutelle de son Dieu, le premier entre les peuples, maintenant décimé, opprimé, taillé à merci, est devenu peu à peu la victime, la risée des nations. Jésus mort, son destin sera encore plus âpre : une seconde fois

Jérusalem sera détruite ; dans la province dévastée, Grecs et Romains commanderont et les derniers tronçons d'Israël seront éparpillés sur la terre, comme la poussière des routes chassée par le vent du sud.

Jamais peuple ne fut tant aimé de son Dieu, ni si atrocement châtié. Élu pour dominer il devint l'esclave des esclaves ; il voulut une patrie à lui et la victoire : il fut exilé et captif sur les terres d'autrui.

Pastoral plus que guerrier, il n'eut jamais la paix avec lui-même ni avec les autres. Il guerroya contre ses voisins, ses hôtes, ses princes ; il guerroya contre ses prophètes et même contre son Dieu. Corrompu par le crime, gouverné par des maîtres homicides, traîtres, adultères, incestueux, simoniaques et idolâtres, il vit pourtant naître de ses femmes les plus grands saints de l'Orient : justes, solitaires, prophètes, dans l'attente du père des nouveaux saints, de celui dont tous les prophètes avaient annoncé la venue.

Ce peuple qui n'eut ni métaphysique, ni science, ni musique, ni sculpture, ni peinture, ni architecture propres, créa la plus grande poésie des temps antiques : tour à tour candeur sublime dans les Psaumes et chez les Prophètes, tendresse infinie dans les histoires de Joseph et de Ruth, ardeur de passion nocturne dans le Cantique des cantiques.

Ayant grandi parmi les cultes des sauvages dieux locaux, il arrive à l'amour du Dieu universel, du Père unique ; rassasié de terres et d'or, il vante en ses prophètes les premiers défenseurs des pauvres et il arrive à nier la richesse ; le même peuple qui égorgeait sur ses autels des victimes humaines et massacrait des villes entières, donne des disciples à celui qui prêche l'amour des ennemis ; ce peuple, jaloux de son Dieu jaloux, l'a trahi sans cesse pour suivre d'autres dieux : de son Temple, trois fois édifié et

trois fois détruit, il ne reste qu'un mur mutilé juste suffisant à la file des pleurants pour appuyer leur tête et cacher leurs larmes.

Mais ce peuple inquiétant et absurde, surhumain et misérable, le premier et le dernier, le plus heureux et le plus malheureux de tous, bien qu'esclave des nations, domine encore les nations par l'argent et par la parole. Privé depuis vingt siècles d'une patrie, il est maître de toutes les patries ; bien qu'il ait versé le sang du plus grand de ses fils, avec ce sang il a divisé en deux parts l'histoire du monde : et les fils des Déicides sont devenus la plus infâme, mais la plus sacrée des races.

LES PROPHÈTES

Aucun peuple ne fut *averti* comme le peuple juif. Il fut plus que tout autre éveillé, mis en garde : du principe au démembrement de son empire, aux jours victorieux des rois, aux jours douloureux de l'exil et de l'esclavage, au jour sinistre de la dispersion.

L'Inde eut ses ascètes, qui cherchaient la solitude des forêts pour vaincre leur corps et noyer leur âme dans l'infini ; la Chine, ses sages familiers : aïeux placides, enseignant les morales civiles aux paysans et aux empereurs ; la Grèce, ses philosophes créant à l'ombre des portiques d'harmonieux systèmes ou des dialectiques insidieuses ; Rome, ses légistes, qui gravèrent sur le bronze, pour les peuples et les siècles, les règles de la plus haute justice qui soit possible à un empire ; le Moyen-âge, ses prédicateurs, qui s'épuisèrent à secouer la chrétienté assoupie par le souvenir de la Passion et la crainte de l'Enfer. Le peuple juif eut ses prophètes.

Le Prophète n'est pas un devin dans son antre qui, du haut de son trépied, répand bave et paroles. Il parle du futur mais non du seul futur. Il se souvient de l'avenir mais révèle aussi le passé. Les trois parts du temps sont à lui : le passé qu'il déchiffre, le présent qu'il éclaire, l'avenir qu'il menace. Le prophète juif est une voix qui parle ou une main qui écrit. Une voix qui parle dans les palais et dans les cavernes, sur les places de la capitale, au seuil du temple. Une voix qui prie, une prière qui menace, une menace qui déborde en divin espoir. Son cœur se consume dans l'affliction, sa bouche est pleine de reproches, son bras se lève comme pour châtier ; il souffre pour son peuple, le vitupère par amour, lui désigne les peines purificatrices et par delà le fer et le feu lui montre la résurrection et la vie, le triomphe, la béatitude, le règne du nouveau David, le pacte qui ne sera plus renié.

Le Prophète ramène au vrai Dieu les idolâtres, rappelle aux traîtres la foi jurée, la pureté aux corrompus, aux cruels la miséricorde, aux rois la justice, aux rebelles l'obéissance, au pécheur le châtiment, aux orgueilleux l'humiliation. Il va devant le roi et le réprimande ; il mortifie la plèbe, blâme les prêtres, rabroue les riches. Aux pauvres il annonce la consolation, aux affligés la récompense, aux meurtris le salut, aux esclaves la liberté, au peuple humilié la venue du Vainqueur.

Il n'est ni roi, ni prince, ni prêtre, ni scribe : un homme seul, sans armes et sans biens, sans investitures, sans disciples ; une voix solitaire, une voix anxieuse qui se lamente ; une voix forte qui hurle et réprouve, appelle à pénitence et promet l'éternité.

Il n'est point philosophe : peu lui importe que le monde soit fait d'eau ou de feu si l'eau et le feu ne rendent pas meilleures les âmes ; il est poète mais à son insu, quand le flot de l'indignation ou la splendeur du rêve lui inspire ces fortes images que

jamais n'inventera le rhéteur. Il n'est pas prêtre puisqu'il n'a pas reçu l'huile sainte des gardiens mercenaires de l'Arche; il n'est pas roi puisqu'il ne commande pas les armées et n'a d'autre épée que la parole qui vient d'en haut; il n'est pas soldat mais prêt à mourir pour son Dieu et sa race.

Le Prophète est une voix qui parle au nom de Dieu, une main qui écrit sous la dictée de Dieu, un messager que Dieu envoie à qui a perdu la route, oublié le pacte, négligé de faire bonne garde. Interprète et envoyé de Dieu, il est donc supérieur au roi qui ne craint pas Dieu, au prêtre qui n'entend pas Dieu, au philosophe qui le nie, au peuple qui l'abandonne pour des idoles de bois et de pierre.

Le Prophète est celui qui voit, le cœur troublé mais l'œil limpide, le Mal triomphant, le Châtiment proche, le Règne de félicité qui succèdera au châtiment et à la pénitence.

Il est la voix de qui ne peut parler, la main de qui ne sait écrire, le défenseur du peuple, l'avocat des pauvres, le vengeur de l'humble. Il n'est pas du côté de celui qui exerce mais de celui qui subit la tyrannie; il n'est pas avec les rassasiés et les avares mais avec les misérables et les affamés.

Voix importune; voix intempestive. Haï des grands, méprisé par la plèbe, souvent incompris de ses disciples, pareil à la hyène flairant le cadavre, au corbeau jetant toujours le même croassement, au loup affamé hurlant sur les montagnes, le Prophète parcourt les routes d'Israël poursuivi par le soupçon et la malédiction. Seuls les pauvres et les opprimés le bénissent, mais ils sont faibles et ne savent que l'écouter en silence.

Comme tous ceux qui disent la vérité, troublant le repos des dormants et la paix des maîtres, il est le lépreux qu'on évite ou l'ennemi qu'on persécute. Les rois le tolèrent à peine, les prêtres le combattent, les riches le détestent.

Elie doit fuir la colère de Jézabel qui fait mettre à mort les prophètes ; Amos est banni d'Israël par le prêtre de Béthel, Amasias ; Urie est tué sur l'ordre de Joachim ; Isaïe, sur l'ordre de Manassé ; Zacharie est égorgé entre le temple et l'autel ; Jonas est jeté à la mer ; l'épée est prête pour le chef de Jean-Baptiste, la croix pour le corps de Jésus. Le Prophète est un accusateur, mais les hommes ne se reconnaissent point coupables ; un intercesseur, mais les aveugles refusent la main de l'illuminé ; un annonciateur, mais les sourds n'entendent pas ses promesses ; un sauveur, mais les moribonds se complaisent dans leur pourriture et ne veulent point être sauvés. Et c'est pourtant la voix des prophètes qui témoignera éternellement en faveur de ce peuple qui les extermina, mais qui du moins fut capable de les engendrer ; et la mort d'un Prophète plus grand que les prophètes suffira à expier les crimes de tous les autres peuples vautrés dans le limon terrestre.

CELUI QUI VIENDRA

Dans la maison de Nazareth, Jésus médite sur les commandements de la Loi, mais ce sont les pleurs des Prophètes et leurs paroles de feu qui lui désignent son vrai destin. Les promesses sont insistantes, comme les coups redoublés sur la porte qui reste close ; répétées, réitérées, jamais reniées, ni démenties, toujours confirmées. D'une précision terrible, d'une minutie redoutable : histoire anticipée et irrécusable témoignage.

Quand Jésus, dans sa trentième année, se présentera aux hommes comme le Fils de l'Homme, il sait ce qui l'attend jusqu'à la dernière heure ; toute sa vie fut écrite, jour par jour, avant sa naissance terrestre. Il sait que Dieu a promis à Moïse un

nouveau prophète : « Je leur susciterai d'entre leurs frères un prophète tel que toi ; je mettrai mes paroles dans sa bouche et il leur dira tout ce que je lui commanderai ». Car Dieu fera avec son peuple la Nouvelle Alliance : « Non pas comme celle que j'ai contractée avec leurs pères... mais j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'inscrirai dans leur cœur... Je pardonnerai à leurs iniquités et je n'aurai plus mémoire de leurs péchés ». Pacte inscrit dans les âmes, non sur la pierre, pacte de pardon, non de châtiment. Et le Messie aura un précurseur : « Voici que j'enverrai mon messager qui préparera le chemin devant moi. » « Un enfant est né, crie Isaïe, et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix ».

Mais les peuples seront aveugles devant lui et ne l'écouteront pas : « Epaissis les cœurs, bouche les oreilles et les yeux de ce peuple afin qu'il ne voie, n'entende ni ne comprenne, et qu'il ne se convertisse point ». « Et il sera pierre d'achoppement et pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, corde et ruine pour les habitants de Jérusalem ». Il ne recherchera ni la grandeur, ni la pompe. Il ne viendra pas comme un triomphateur : « Exulte, ô fille de Sion, sois transportée de joie, fille de Jérusalem ! Voici que ton roi vient à toi, juste et victorieux ; il est pauvre et monté sur une ânesse et un ânon. »

Il portera la justice et soulagera les malheureux : « Le Seigneur m'a oint pour évangéliser aux débonnaires : il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher l'affranchissement aux esclaves, et aux prisonniers l'ouverture des prisons... pour consoler tous ceux qui pleurent ». « Alors les yeux des aveugles seront ouverts, et les oreilles des sourds seront débouchées. Alors le boiteux sautera comme un cerf, et la langue du muet chantera avec triomphe. » « Moi, l'Eternel, je

t'ai appelé dans ma justice... afin d'ouvrir les yeux des aveugles, et de retirer les prisonniers du cachot, et de leur prison ceux qui sont dans les ténèbres ». Mais il sera méprisé et torturé par ceux mêmes qu'il vient sauver : « Il n'y a en lui ni forme, ni éclat, quand nous le regardons ; il n'y a rien en lui, à le voir, qui nous le fasse désirer. Il est méprisé, et le dernier des hommes : *un homme de douleurs* et qui sait ce qu'est souffrir... Il s'est véritablement chargé de tous nos maux et il a porté nos douleurs ; nous l'avons réputé lépreux, flagellé par Dieu et humilié. Mais il a été navré pour nos forfaits, et frappé pour nos iniquités... et nous avons la guérison par sa meurtrissure... Il a été offert parce qu'il l'a voulu et il n'a point ouvert sa bouche ; il a été mené à la tuerie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond ; et il n'a point ouvert sa bouche... L'Eternel l'a voulu frapper et l'a mis dans les tourments ; mais après qu'il aura fait de son âme une hostie pour nos fautes, il se verra une longue descendance... Par sa doctrine il justifiera beaucoup d'hommes et prendra sur soi leurs iniquités ». Il ne reculera pas devant les pires insultes : « J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai point caché mon visage pour éviter l'ignominie et les crachats ». Tous seront contre lui dans l'heure suprême : « Leurs langues menteuses ont parlé contre moi et ils m'ont environné de paroles de haine et ils me font la guerre sans cause... Ils me rendent mal pour bien et et haine pour mon amour ». « A toi sont connus, crie le fils au père, l'opprobre, la honte et l'ignominie dont je suis couvert... j'ai attendu la compassion et il n'y en a point eu ; des consolateurs, mais je n'en ai point trouvé ; et ils m'ont donné du fiel pour aliment et m'ont abreuvé de vinaigre ».

Et enfin ils le cloueront et ils partageront ses vêtements : « Une

meute de chiens m'a entouré ; une tourbe de malins m'a environné. *Ils ont percé mes mains et mes pieds*... Ils se partagent mes vêtements et tirent au sort ma robe ». Ils s'apercevront trop tard de ce qu'ils ont fait et se repentiront : « et ils regarderont vers moi, qu'ils auront percé ; ils en porteront le deuil comme d'un fils unique, et ils en seront en amertume comme pour la mort d'un premier né ».

« Et tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront, car il libérera le pauvre du puissant et il sauvera les âmes des pauvres ». « Les fils de ceux qui t'humilièrent se courberont devant toi et ceux qui t'insultaient adoreront la trace de tes pieds ». « Les ténèbres couvriront la terre et l'obscurité couvrira les peuples ; mais l'Eternel se lèvera sur toi, Israël, et sa gloire paraîtra sur toi. Et les nations marcheront à ta lumière et les rois à la splendeur qui naîtra de toi. Lève les yeux et regarde : tous ceux-ci sont rassemblés pour toi ; de loin viendront tes fils, de tous côtés te naîtront des filles ». « C'est Lui que j'ai donné comme témoin aux peuples, comme conducteur et maître aux nations... et les nations qui ne te connaissaient pas courront à toi, Israël, par amour du Seigneur ton Dieu ».

Ces paroles, Jésus se les rappelle à la veille de son départ. D'avance il sait tout et il ne se refuse pas à son destin ; il connaît l'ingratitude des cœurs, la surdité des amis, la haine des puissants, les soufflets, les crachats, les insultes, les mépris et les outrages, les clous des mains et des pieds, les tourments de la mort ; il connaît l'effrayante épreuve de l'*homme de douleurs* et pourtant il ne recule pas.

Il sait que les Hébreux charnels, matériels et mondains, abreuvés d'humiliation, pleins de rancœurs et d'idées de vengeance, n'attendent pas un Messie détesté, pauvre et doux. Tous

moins les voyants et les annonciateurs, rêvent d'un Messie terrestre, roi armé, second David, guerrier massacrant l'ennemi : et il répandra le vrai sang, le sang rouge de l'ennemi ; il relèvera le palais de Salomon et le temple de Salomon ; et tous les rois lui porteront tribut, non pas de respect et d'amour, mais d'or pesant et d'argent compté ; et ce roi de la terre et de la vie présentes punira les ennemis d'Israël, ceux qui firent souffrir Israël et tinrent son peuple en servitude ; et les esclaves deviendront maîtres et les maîtres seront esclaves ; Jérusalem sera capitale des nations et les rois couronnés s'agenouilleront devant son roi ; les champs d'Israël seront plus fertiles que tous les autres et ses prairies plus grasses ; ses troupeaux mutiplieront sans fin ; deux fois l'an on récoltera le blé et l'orge ; les épis seront plus chargés de grains ; deux hommes plieront sous le poids d'une seule grappe ; et il n'y aura plus assez d'outres pour le vin nouveau ni de jarres pour garder l'huile ; on trouvera le miel au creux des arbres et dans les haies des chemins ; la branche de l'arbre rompra sous le poids des fruits et les fruits seront pulpeux et doux comme jamais.

Voilà ce qu'attendent les Hébreux charnels qui vivent autour de Jésus. Et il sait qu'il ne pourra leur donner ce qu'ils cherchent ; qu'il ne pourra pas être le guerrier vainqueur, le roi dominant les rois de toute sa taille. Il sait que son règne n'est point de cette terre : il ne pourra offrir qu'un peu de pain, tout son sang, tout son amour. Et ils ne croiront pas en lui et ils le tourmenteront et le tueront comme faussaire et charlatan. Il sait tout cela comme s'il l'avait vu de ses yeux, comme s'il l'avait souffert dans son corps et dans son âme. Mais il sait aussi que la semence de sa parole, jetée à terre parmi les chardons et les épines, foulée aux pieds des meurtriers, germera peu à peu, lèvera au premier printemps, croîtra, frêle d'abord sous la tempête, et deviendra enfin

l'arbre dont les rameaux atteindront le ciel, l'arbre qui couvrira la terre et autour duquel pourront s'assembler tous les hommes et s'y remémorer la mort de qui le sema.

LE PROPHÈTE DU FEU

Tandis que Jésus, à Nazareth, maniait la hache et l'équerre, une voix s'élevait du désert, vers le Jourdain et la Mer Morte.

Le dernier des prophètes, Jean le Baptiseur, appelait les Juifs à la pénitence, annonçait l'approche du règne céleste, prédisait l'imminente venue du Messie, réprimandait les pécheurs qui venaient à lui et les plongeait dans les eaux du fleuve, cette ablution des corps devant être comme le principe d'une purification des âmes.

En cette trouble époque hérodienne, la vieille Judée, profanée par les usurpateurs iduméens, contaminée par l'infiltration grecque, opprimée par la soldatesque romaine, sans roi, sans unité, sans gloire, déjà dispersée à demi, trahie par ses prêtres mêmes, pleurant toujours sa puissance temporelle perdue depuis mille ans, espérant obstinément une grande revanche, une résurrection miraculeuse, un retour de la victoire, un triomphe de son Dieu, la venue d'un Sauveur consacré par l'onction, destiné à règner sur une Jérusalem nouvelle plus forte que celle de Salomon, à dominer, de Jérusalem, toutes les nations, à réduire les princes, à assujettir les empires, à donner la félicité à son peuple et à tous les hommes — la vieille Judée mécontente de ses maîtres, de ses scribes mercenaires et de ses pharisiens dévots, soumise aux exactions des publicains, divisée, humiliée, mise à sac mais, en dépit de toutes les hontes, pleine de foi en l'avenir, tendait

volontiers l'oreille à la voix du désert, accourait aux rives du fleuve.

La figure de Jean était faite pour séduire l'imagination. Fils de la vieillesse et du miracle, il fut destiné dès le berceau à être *nazir*, c'est-à-dire : pur ; il ne s'était jamais rasé la chevelure, n'avait jamais bu de vin ni d'aucun breuvage enivrant, n'avait jamais approché une femme ni connu d'autre amour que celui de Dieu.

Jeune encore, il avait quitté ses père et mère. Caché dans le désert, il y vivait depuis des années seul, sans maison ni tente, ni serviteur, ni rien qui fut sien hors son vêtement. Enveloppé d'une peau de chameau serrée à la taille par une ceinture de cuir, grand, osseux, brûlé et grillé de soleil, la poitrine velue, les cheveux sur les épaules, la barbe hirsute, il lançait de dessous ses sourcils broussailleux des regards chargés de foudres en même temps que de sa bouche sortaient les malédictions.

Solitaire comme un yoghi, dédaigneux comme un stoïcien, ce sauvage au mystérieux pouvoir était, pour ceux qu'il baptisait, le suprême espoir d'Israël.

Jésus en entendait parler par ceux qui revenaient du Jourdain et reprenaient la vie coutumière, comme on reprend le matin l'habit du travail dépouillé le soir. Et il comprit que son temps était proche.

Il avait alors trente ans, l'âge propice et destiné. Avant trente ans, l'homme n'est qu'un essai, une ébauche ; les sentiments communs à tous le dominent ; connaissant mal les hommes, il ne peut ressentir pour eux cet amour doux et pitoyable qu'il convient de leur témoigner ; il n'a ni le droit de leur parler en maître, ni le pouvoir de se faire écouter d'eux, ni le don de les sauver.

LE PREMIER MESSAGE

Jean, le corps brûlé au soleil du désert, l'âme brûlée par le désir du *Règne*, est l'annonciateur du Feu. Il voit dans le Messie qui va venir le maître de la Flamme. Le nouveau roi sera un paysan féroce : l'arbre qui ne fera pas bon fruit sera coupé et jeté au feu ; le blé sera vanné sur l'aire, la paille et la balle seront brûlées dans un feu inextinguible. Il sera celui qui baptisera avec le feu.

Rigide, irrité, âpre, hérissé de pointes, impatient et prompt à l'insulte, Jean ne caresse point ceux qui l'approchent bien qu'il pût se glorifier de les avoir attirés jusqu'à lui. Et quand viennent au baptême Pharisiens et Sadducéens, gens notables, versés dans l'Écriture, réputés et écoutés, il leur fait honte plus qu'aux autres :

« Engeance de vipères, qui vous a avisés de fuir l'ire qui est à venir ? Faites donc fruits convenables à repentance et n'allez pas dire en vous-mêmes : nous avons pour père Abraham ; car je vous dis que Dieu peut de ces pierres-ci faire sourdre des enfants à Abraham ».

Vous qui vous cachez dans vos maisons de pierre comme les vipères sous les rochers, vous Pharisiens et Sadducéens, vous êtes plus durs que la pierre ; pétrifié est votre esprit dans la lettre de la loi et dans les rites ; pétrifié, votre cœur égoïste ; à l'affamé qui vous demandait du pain vous donniez un caillou et vous jetiez la pierre à qui avait péché moins que vous-mêmes ; vous êtes d'orgueilleuses statues de pierre que le feu seul pourra vaincre. car l'eau ne fait que couler dessus et sèche aussitôt. Mais

ce Dieu qui pétrit la terre et fit Adam, pourra faire avec les galets du rivage, avec les cailloux de la route, avec les roches du rocher d'autres hommes vivants, ses fils : il changera le granit en chair et âme, tandis que vous avez transformé l'âme et la chair en granit. C'est donc peu que l'eau du Jourdain. L'ablution n'est que le principe : changez votre vie, faites le contraire de ce que vous fîtes jusqu'alors ou vous serez réduits en cendres par celui qui baptisera de feu. »

Et eux l'interrogeaient disant : « Que devons-nous faire ? » Et il leur répondait : « Qui a deux tuniques en donne une à qui n'en a point ; et qui a de quoi manger agisse de même ».

Des publicains vinrent aussi au baptême et ils lui dirent : « Maître, que ferons-nous ? » Et lui : « N'exigez rien au-delà de ce qui vous a été ordonné ».

Et des soldats aussi l'interrogeaient : « Et nous, que devons-nous faire ? » Et il leur dit : « Ne commettez ni extorsion ni fraudes, mais contentez-vous de votre paye ».

Ainsi Jean, si grand, surhumain presque, quand il annonce le terrible choix entre bons et méchants, semble tomber, à peine il descend au détail de la vie, dans le juste milieu de la tradition pharisienne. Il ne sait conseiller que l'aumône : le don du superflu. Des publicains il n'exige qu'une stricte justice : Qu'ils prennent ce qui leur est demandé et rien autre. Aux soldats, gent féroce et maraudeuse, il ne recommande que la discrétion : Soyez satisfaits de votre solde, ne volez point. Nous sommes en plein mosaïsme. Amos et Isaïe étaient allés beaucoup plus loin.

Il est temps désormais que l'accusateur de la Mer Morte laisse place au libérateur de la mer de Tibériade.

Triste est le sort des précurseurs : ils savent mais ne verront pas ; ils arrivent aux bords du Jourdain mais n'entreront pas

dans la Terre Promise ; ils aplanissent la route à celui qui marche derrière eux et les dépassera ; serviteurs d'un maître que souvent ils ne connaissent point. La férocité de Jean se justifie par cette conscience qu'il a d'être un ambassadeur et rien de plus ; conscience qui ne va pas jusqu'à l'envie mais laisse un fond de tristesse même à son humilité.

Ils vinrent de Jérusalem lui demander qui il était : « Es-tu Elie ? » « Non ». « Es-tu le Prophète ? » « Non ». « Es-tu le Christ ? » « Non. Je suis une voix criant dans le désert. Après moi viendra celui dont je ne suis pas digne de délacer les souliers ni de porter les sandales ».

Mais à Nazareth, un Ouvrier inconnu se préparait à lacer ses souliers de ses propres mains pour aller au désert où retentissait la voix qui, par trois fois, avait dit « non ».

LA VIGILE

Jean appelle les pécheurs à l'ablution préparatoire de la pénitence. Jésus se présente à Jean pour être baptisé : se confesse-t-il donc pécheur ? Les textes sont explicites. Le prophète « prêchait le baptême de pénitence en rémission des péchés ». Qui allait à lui se reconnaissait coupable.

L'ignorance où nous sommes de la vie de Jésus de douze à trente ans — les années dangereuses de l'adolescence, les années chaudes et passionnées de la jeunesse — fit penser qu'il fut peut-être alors, ou tout au moins se crut un pécheur comme les autres.

Ce que nous savons des trois années qui lui restent à vivre (les plus éclairées par la parole des quatre témoins, car des

morts on se rappelle mieux les derniers jours et les derniers mots) ne donne nul indice de ce prétendu passage du péché entre l'innocence première et la gloire finale.

Chez le Christ est impossible l'apparence même d'une conversion. Ses premières paroles ont l'accent des dernières : elles coulent dès le premier jour d'une source limpide ; il n'y a pas de fonds bourbeux et troubles. Sa prédication commence, sûre d'elle-même, absolue ; il a l'autorité visible de qui est pur. Sa voix est haute, libre, déployée : chant mélodieux que n'altère pas l'ivresse de la veille, que n'assourdit pas le remords. La transparence du regard, du sourire, de la pensée n'est pas la sérénité qui suit l'orage, ni l'incertaine candeur de l'aube triomphant lentement de l'ombre maligne. C'est la limpidité de qui, né une seule fois, reste enfant dans son âge mûr : limpidité, transparence, paisible tranquillité d'un jour qui finira dans la nuit, mais ne s'est pas obscurci avant le soir. Jour éternel, jour égal, enfance intacte, non ternie jusqu'à la mort.

Il va parmi les impurs avec la simplicité naturelle au pur ; parmi les pécheurs avec la force naturelle à l'innocent ; parmi les malades avec la hardiesse naturelle de la santé.

Le converti, lui, cache toujours une inquiétude. Une goutte amère demeurée aux lèvres, une ombre d'immondice, le soupçon d'un regret, le souffle d'une tentation suffisent à renouveler son angoisse. Il garde toujours la crainte de n'avoir pas dépouillé la dernière peau du vieil homme ; de n'avoir qu'étourdi et non tué l'autre qui habitait son corps. Il a payé pour son salut ; il a souffert ; c'est pour lui un bien précieux et fragile qu'il a toujours peur de perdre ; il ne fuit pas les pécheurs, mais il les approche avec un involontaire frisson ; avec la terreur parfois inavouée d'une contagion nouvelle ; avec la crainte de voir renaître, au spectacle de la souillure où lui aussi se complut, le

fantôme insupportable de sa honte est d'avoir à désespérer encore de son salut. Le serviteur devenu maître n'est pas clément aux serviteurs; l'enrichi n'est pas généreux pour les pauvres ; le repenti manque parfois d'indulgence pour le pécheur. Ce reste d'orgueil qui gît au cœur des saints mêle un ferment de mépris à leur pitié : pourquoi ne font-ils pas ce qu'il a su faire ? La voix du salut est ouverte à tous, aux corrompus, aux plus endurcis ; la récompense est haute : pourquoi restent-ils dans la profondeur des ténèbres ?

Et quand le converti parle à ses frères pour les convertir, il ne peut s'empêcher de rappeler l'expérience de sa chute et de sa libération. Par désir de convaincre, sans doute, plus que par orgueil, il s'offre en vivant exemple de la grâce, en véridique témoignage de la douceur d'être sauvé. On peut renier le passé, non le détruire ; il affleure, même à leur insu, chez ceux qui recommencent leur vie après la seconde naissance du repentir.

En Jésus, ce passé du converti ne refleurit d'aucune façon ; nulle allusion n'y est faite par le moindre de ses actes, par la plus obscure de ses paroles. Son amour pour les pécheurs ne sait rien de la fièvre tenace du repenti qui veut faire des prosélytes. Amour de nature, non de devoir. Tendresse fraternelle, fraternité spontanée sans reproches sous-entendus ni répugnance qu'on surmonte. Attirance vers l'impur de qui sait pouvoir purifier. Amour désintéressé. Amour des saints dans les heures suprêmes. Amour au prix duquel tout autre semble vulgaire. Amour inconnu avant lui. Amour retrouvé rarement, en imitation, en mémoire de lui. Amour que l'on dira *chrétien* et que nul autre mot n'exprimera jamais. Amour divin. Amour de Jésus. Amour.

Il venait parmi les pécheurs mais il était sans péché. Il venait se laver au fleuve baptismal mais il était sans tache. Son âme

était si enfantine qu'il dépassait les sages en sagesse et les saints en sainteté. Il ignore le rigorisme du puritain et la frayeur du naufragé sauvé à grand'peine. A certains, d'une sensibilité scrupuleuse, le péché apparaît dans la moindre fissure à la perfection, dans l'involontaire négligence de quelqu'un des six cents commandements de la Loi. Jésus n'est pas un pharisien maniaque. Il discernait le bien du mal sans perdre son esprit dans le labyrinthe de la lettre. La vie le connaissait. Il acceptait la vie qui n'est pas un bien mais la condition de tout bien. Le mal n'est point de manger et de boire ; ni de donner au monde un regard — fût-il pitoyable au voleur qui fuit dans l'ombre et à la femme qui se teint les lèvres pour effacer la trace d'un baiser sans amour.

LE BAPTÊME

Et pourtant Jésus vient, avec les pécheurs, se plonger dans l'eau du Jourdain. Ce mystère n'est pas mystérieux pour qui voit dans le rite renouvelé par Jean plus que son sens familier.

Le cas de Jésus est unique. Son baptême, que rien ne semble distinguer des autres, se justifie par d'autres raisons. Le baptême n'est pas seulement la détersion de la chair, symbole de la purification de l'âme, suivant une analogie primitive entre les taches matérielles et les souillures de l'esprit. Cette métaphore physique, utile à la symbolique vulgaire, cette cérémonie nécessaire aux yeux de ceux dont la croyance en l'immatériel a comme besoin d'un appui matériel, n'était pas faite pour Jésus.

Mais il est allé vers Jean pour que la prophétie du précurseur s'accomplisse : en s'agenouillant devant le Prophète du feu, il reconnaît sa mission d'annonciateur, son mérite de loyal mes-

sager qui, ayant fait son devoir, peut dire désormais qu'il a fini sa tâche. Jésus, se soumettant à cette symbolique investiture, donne en réalité à Jean l'investiture légitime du Précurseur.

Qui voudrait donner un second sens au Baptême du Christ pourrait rappeler que l'immersion est une survivance du sacrifice humain. Les anciens peuples avaient cette coutume de sacrifier quelqu'un de leurs ennemis, ou même de leurs frères, à la colère des dieux, soit pour expièr un crime, soit pour obtenir une grâce exceptionnelle, un salut désespéré. Les Juifs consacraient au Seigneur la vie des premiers-nés ; et l'ordre divin qui, au temps d'Abraham, abolit cet usage, ne fut pas toujours respecté par la suite.

L'immersion était une des manières de tuer les victimes. A Kerynia de Chypre, à Terracine, à Marseille, en des temps déjà historiques, on jetait chaque année un homme à la mer pour le salut de la cité. Le Baptême est un reste de l'immersion rituelle : en cette offrande propitiatoire à l'Eau, déjà réputée profitable aux sacrificateurs et méritoire pour la victime, il était facile de voir le principe d'une vie nouvelle. Celui qui est noyé dans l'eau meurt pour le bien de tous et il est digne de revivre. Le Baptême, même après l'oubli de cette cruelle origine, est demeuré un symbole de résurrection.

Or Jésus allait entrer dans un nouvel âge de sa vie, dans sa vraie vie. Il témoignait par son immersion sa volonté de mourir et sa certitude de ressusciter. Sa descente dans le Jourdain marque le principe de sa seconde vie ; et elle signifie que sa mort ne sera qu'apparence, comme n'est qu'apparence cette purification.

LE DÉSERT

Jésus, à peine baptisé, va au désert : de la multitude à la solitude. Après les champs de Galilée et les prairies du Jourdain : les monts caillouteux où ne jaillit nulle source, où le blé ne pousse pas, où croissent seulement ronces et reptiles. Après la société des artisans de Nazareth et des repentis du Baptiseur : les monts solitaires où l'on ne voit nulle face, où l'on n'entend nulle voix humaine. Entre les hommes et lui, l'homme nouveau met le Désert.

Qui a dit : « Malheur au solitaire » n'a donné que la mesure de sa peur. La société est un sacrifice d'autant plus méritoire qu'il coûte davantage. La solitude, pour une âme riche, est récompense et non expiation, promesse d'un bien sûr, création intérieure de beauté, libre réconciliation avec les absents. Dans la solitude seulement nous vivons avec nos égaux : avec ceux qui trouvèrent, seuls, les hautes pensées qui consolent de l'abandon de tous les biens.

La solitude est insupportable au médiocre, à celui qui n'a rien à donner ; qui a peur de soi et de son vide ; qui est condamné à l'éternelle solitude de son esprit, désert intérieur où ne croît que l'herbe empoisonnée des lieux infertiles ; qui est inquiet et sans courage dès qu'il ne peut s'oublier en autrui, s'étourdir de paroles, échanger avec d'autres l'illusion d'une vie factice ; qui ne peut vivre sans se mêler chaque jour, atome passif, à la foule sordide des rues.

Jésus a été parmi les hommes et retournera parmi eux parce qu'il les aime. Mais souvent il les évitera pour rester seul, loin

même de ses disciples. Pour aimer les hommes il faut quelquefois les abandonner.

Loin d'eux nous les retrouvons. Le médiocre ne se souvient que du mal qu'ils lui ont fait ; sa nuit est agitée par la rancune ; sa bouche est sèche de colère. Le grand se rappelle le bien et en faveur de ce peu qui est bien, oublie tout le mal. Cela même qu'il n'avait pas pardonné sur-le-champ, il l'efface de son cœur. Puis il revient à eux comme à ses frères.

Pour Jésus ces quarante jours de solitude sont l'ultime préparation. Le peuple hébreu, figure prophétique du Christ, dut errer quarante ans dans le désert avant d'entrer dans la terre promise ; quarante jours, Moïse dut rester auprès de Dieu pour entendre sa Loi ; quarante jours, Elie dut cheminer dans le désert pour fuir la vengeance de sa reine.

De même, le nouveau Libérateur dut attendre quarante jours avant d'annoncer le Règne promis et demeurer quarante jours avec Dieu pour recevoir de lui les suprêmes inspirations.

Non pas seul, mais en compagnie des bêtes féroces et des anges, des êtres inférieurs et des êtres supérieurs à l'homme, de ceux qui sont tout matière et de ceux qui sont tout esprit.

L'homme est une bête qui doit devenir ange : Matière se transmuant en Esprit. Si la Bête l'emporte, l'homme tombe au-dessous des bêtes car il met le reste de son intelligence au service de la bestialité ; si l'Ange est vainqueur, il égale les anges, il est même plus qu'un simple soldat de Dieu, il participe de la nature divine. Mais l'Ange déchu et condamné à prendre forme de Bête est le tenace ennemi des hommes qui veulent s'élever jusqu'aux hauteurs d'où il fut précipité.

Jésus est l'ennemi de la vie bestiale du monde. Il est venu pour que les bêtes devinssent hommes et les hommes anges. Il est né pour vaincre le monde — pour combattre le roi du monde,

l'Adversaire de Dieu et des hommes, le malin, le suborneur, le séducteur : pour chasser Satan de la terre, comme le Père l'a chassé des cieux.

Et Satan, au bout des quarante jours, vient au désert tenter son ennemi.

L'ADVERSAIRE

La nécessité quotidienne de nourrir son ventre est la marque de l'asservissement à la matière : or Jésus veut vaincre la matière. Parmi les hommes il boira et mangera pour tenir compagnie aux siens, parce qu'il faut donner à la chair ce qui est de la chair, pour protester enfin aux yeux de tous contre le jeûne des dévots hypocrites. Mais si le dernier acte de sa mission doit être la Cène, le premier, après le baptême, est le Jeûne. Seul, ne pouvant humilier ses simples compagnons ni passer pour un Pharisien, il néglige la nourriture.

Mais après quarante jours il eut faim, Satan, aux aguets, attendait ce moment : si la matière demande la matière l'espoir est permis. Et l'adversaire parla : Si tu es fils de Dieu, fais que ces pierres deviennent des pains ».

La réponse est prête : « L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole de Dieu ».

Satan ne se donne pas pour vaincu : de la cime d'un mont il montre à Jésus les royaumes de la terre : « Je te donnerai toute cette puissance et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été donnée et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi elle sera toute à toi ».

Et Jésus : « Arrière Satan. car il est écrit : tu adoreras le Seigneur Dieu et ne serviras que lui ».

Alors Satan le transporte à Jérusalem sur le haut du Temple : « Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas ».

Mais Jésus, aussitôt : « Il a été dit : tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu ».

« Après l'avoir ainsi tenté, poursuivit Luc, le diable s'éloigna de lui *jusqu'à un moment favorable* ». Nous verrons son retour et sa dernière tentative.

Ce dialogue ne semble à première vue qu'une bataille à coup de textes bibliques. Satan et Jésus ne tirent rien d'eux-mêmes : ils citent. On pense à une dispute de théologiens ; or c'est au contraire la première parabole, figurée et non parlée, de l'Évangile.

Que Satan soit venu avec l'absurde espoir de séduire Jésus, que Jésus, en tant qu'homme, soit soumis à la tentation, il n'y a rien là pour surprendre. Le démon ne tente que les grands et les purs ; il peut s'épargner, pour ce qui est des autres, la fatigue d'un encouragement : ils sont à lui à peine hors de l'enfance. Ils lui obéissent de plein gré ; avant d'être appelés ils sont dans ses bras ; beaucoup ne savent même pas qu'il existe car il n'a jamais eu à les approcher. Bien plus, ne l'ayant point connu ils sont enclins à le nier. Les diaboliques ne croient pas au Diable : la suprême astuce du Diable, a-t-on écrit, est de répandre le bruit de sa mort. Il prend toute forme — et de si belles qu'elles dissimulent sa nature. Satan n'a point de place dans l'Olympe des dieux grecs, mais il n'est pas un d'entre eux qui, sous sa couronne de pampre ou de laurier, ne montre les cornes. Satan c'est Jupiter tyrannique et libidineux, Vénus adultère, Apollon écorcheur, Mars homicide, Bacchus ivrogne. Ils sont tellement avisés, ces dieux de la Grèce, qu'ils versent aux mortels philtres et parfums pour qu'ils ne sentent point l'ordure qui peu à peu couvre la terre.

Mais si les plus nombreux l'ignorent ou en rient comme d'un spectre inventé pour les besoins de la pénitence, c'est qu'il s'acharne contre ceux-là seuls qui, le connaissant, ne le suivent pas. Il séduit l'innocence d'Adam et d'Ève ; il suborne David le Fort ; il corrompt Salomon le Sage ; accuse devant Dieu Job le Juste. Tous les saints cachés au désert, tous les amants de Dieu seront éprouvés par Satan. Plus on l'évite, plus il s'approche. Plus nous sommes haut, plus il s'efforce de nous tirer en bas. Il ne peut salir que ce qui est propre ; prendrait-il souci du fumier qui fermente spontanément au souffle chaud des voluptés ? Subir la tentation est un signe de pureté et de grandeur. Qui a connu Satan et l'a vu en face, peut espérer en soi-même. Jésus méritait cette consécration plus que personne : Satan lui lance deux défis et lui fait une offre. Il lui demande de transformer la matière morte en matière vivifiante et de se précipiter du haut du temple afin que Dieu, en le sauvant, le reconnaisse pour son fils. Il lui offre les royaumes et la gloire des royaumes pourvu qu'il promette de servir le Démon et non plus Dieu. Il lui demande le pain matériel et le miracle matériel ; il lui offre la puissance matérielle ; Jésus repousse le défi et dédaigne l'offre.

Il n'est pas le Messie charnel et temporel attendu par la plèbe juive et tel que l'imagine, dans sa bassesse, le Tentateur. Il n'est pas venu porter la nourriture du corps, mais la nourriture de l'âme, qui est seulement de vérité. Quand ses frères, loin de toute maison, manqueront de pain, il leur partagera le peu qu'ils auront en sorte qu'ils seront tous rassasiés et qu'il leur restera de pleines corbeilles. Mais, hors de la nécessité, il ne distribuera pas ce pain qui vient de la terre et y retourne. S'il changeait en pain les pierres des routes chacun le suivrait par amour de son propre corps et feindrait de croire en sa parole ; même les chiens viendraient à son banquet. Mais non : qui croit

en lui doit croire au mépris de la faim, de la douleur, de la misère. Bien plus, qui veut le suivre doit abandonner le champ qui donne le blé et l'argent qui donne le pain; il doit le suivre sans porter besace, avec sa seule tunique et vivre comme les oiseaux de l'air, égrenant les épis des champs ou demandant l'aumône au seuil des portes. On peut se passer du pain terrestre: une figue oubliée sur l'arbre, un poisson pêché dans le lac le remplaceront. Mais du pain céleste nul ne peut se passer s'il ne veut mourir pour toujours comme ceux qui jamais ne le goûtèrent. L'homme ne vit pas seulement de pain mais d'amour, d'enthousiasme et de vérité. Jésus est prêt à transformer le royaume de la terre en Royaume des cieux, mais il dédaigne de transformer les pierres en pains, la matière en une autre matière.

Pour des raisons de même nature, Jésus repousse l'autre défi. Les hommes aiment le merveilleux — le merveilleux extérieur, le prodige, l'impossibilité physique faite possible. Ils ont faim et soif du monstrueux. Ils sont prêts à se prosterner devant le thaumaturge, fût-il le diable ou un charlatan. Tous demanderont à Jésus *un signe*, c'est-à-dire un gigantesque jeu d'illusion. Mais Jésus refusera toujours et ne voudra pas les séduire ainsi. Il guérira les malades, les malades d'esprit surtout, et les pécheurs, mais il leur demandera le secret et même il évitera souvent l'occasion de pareils miracles. Pour son propre salut, jamais il n'usera de sa puissance: même à Gethsémani, quand Satan le tentera pour que le calice soit éloigné de ses lèvres, même sur la croix, quand Satan répètera son défi par la bouche des Juifs: « Si tu es le fils de Dieu descends de la croix ». Dans la nuit de la vigile et dans le jour de la mort, il résistera à Satan et ne recourra pas au miracle pour se sauver. Les hommes devront croire, en dépit de toute évidence, à sa grandeur dans l'heure la

plus atroce de son humiliation, à sa divinité dans l'abaissement de son apparence humaine. Se jeter du haut du temple quand cela n'est pas nécessaire à l'allègement de la souffrance d'autrui, à seule fin de conquérir les hommes par la stupeur et la terreur et de les entraîner à sa suite ; mettre Dieu en demeure d'accomplir un miracle superflu et téméraire pour que Satan ne gagne pas son pari infâme, ce n'est point le fait de Jésus. Cœur, il veut parler aux cœurs ; pur esprit, il veut purifier les esprits ; amour, il veut embraser d'amour ; âme grande, il veut faire plus grandes les âmes abandonnées. Au lieu de se jeter, en magicien vulgaire, dans l'abîme ouvert sous le temple, il montera du temple au sommet de la montagne, pour y enseigner les béatitudes du Règne divin.

L'offre des royaumes de la terre doit lui faire horreur, et plus encore le prix que Satan demande. Satan a le droit d'offrir ce qui est sien ; les royaumes de la terre sont fondés sur la force et maintenus par la ruse ; là est son domaine, son paradis retrouvé ; Satan dort chaque nuit sur l'oreiller des puissants, qui lui payent chaque jour en pensées et en œuvres leur tribut d'adoration. Mais si Jésus offrait à tous le pain sans travail, s'il voulait, funambule prestigieux, ouvrir un théâtre de miracles populaires, il arracherait aux rois leurs royaumes sans s'abaisser aux genoux du démon. S'il voulait être le Messie que rêvent les Juifs dans leur nostalgique insomnie d'esclaves, il lui serait facile de corrompre les hommes par la profusion des biens. Il transformerait la terre en un pays d'enchantements et il occuperait le trône des procurateurs de l'Enfer.

Mais Jésus ne veut pas relever le royaume déchu ni conquérir les royaumes ennemis. Il dédaigne l'autorité et la gloire. Le règne qu'il annonce et prépare n'est pas de ce monde et doit annuler les règnes terrestres. Le Royaume des cieux est en nous ;

qu'une âme se repente, et il s'accroît d'un citoyen nouveau au dépens des royaumes de la terre. Quand chacun sera bon et juste, quand tous aimeront leurs frères comme les pères aiment les fils, quand ils aimeront leurs ennemis mêmes, s'il est encore des ennemis, quand ils ne penseront plus à convoiter et à se disputer les richesses mais donneront le pain à l'affamé et le vêtement au nu, où seront-ils, alors, les royaumes de la terre ? A quoi bon les soldats, quand nul ne voudra plus agrandir son domaine en usurpant celui du voisin ? A quoi bon les juges et les sbires, quand le crime sera inconnu aux hommes ? A quoi bon les rois, quand la loi sera dans les consciences, quand il n'y aura plus d'armées à commander ni de magistrats à choisir ? A quoi bon l'argent et l'impôt, quand chacun sera satisfait du pain quotidien et qu'il n'y aura plus à payer leur solde aux mercenaires ? Quand les âmes seront transformées, ces choses que nous nommons société, patrie, justice s'évanouiront comme les hallucinations d'une longue nuit. La parole du Christ n'a pas besoin d'argent ni de soldats. Qu'elle devienne vie universelle dans les consciences, et tout ce qui lie et aveugle l'homme : le pouvoir injuste et nécessaire, la gloire criminelle des batailles, tombera comme la nuée du matin sous le soleil et la force du vent. Le Royaume des cieux qui est un, supplantera les royaumes de la terre qui sont multiples ; l'esprit libéré de la matière en oubliera la tyrannie. Les hommes ne seront plus rois ou sujets, maîtres ou esclaves, riches ou pauvres, pécheurs hypocrites ou pécheurs cyniques ; pécheurs humiliés ou vertueux superbes. Le soleil de Dieu resplendira sur tous. Ils ne seront qu'une seule famille, pères et frères, et les portes du Paradis se rouvriront devant les fils d'Adam, devenus désormais pareils aux dieux.

Jésus a vaincu Satan en lui-même ; il sort maintenant du désert pour le vaincre parmi les hommes.

LE RETOUR

Dès son retour parmi les hommes, Jésus apprit que le tétrarque, second mari d'Hérodiade, avait fait enfermer Jean dans la forteresse de Machéronte.

La voix clamant dans le désert était étouffée et l'on ne voyait plus sur l'eau du Jourdain la grande ombre du Baptiseur. Il a joué son rôle ; il doit céder la place au plus puissant. Il attend, dans son cachot, que sa tête sanglante soit servie dans un vaisseau d'or à la table des épousailles, dernière pâture de la trahison.

Jésus est averti que son jour commence. Il traverse la Samarie et revient en Galilée pour annoncer que le Royaume de Dieu est proche.

Il ne va pas à Jérusalem, la ville du grand roi. Il vient pour la détruire, cette Jérusalem de pierre et d'orgueil. Orgueilleuse sur ses trois collines, dure de cœur comme la pierre. Il vient pour combattre ceux-là mêmes qui sont glorifiés dans les cités royales, dans les Jérusalem du monde.

A Jérusalem vivent les puissants de la terre : les Romains, maitres du monde et de la Judée, avec leurs soldats en armes ; les représentants des empereurs : de Tibère, scélérat ivrogne, digne héritier d'Octave le pédéraste et de l'adultère César.

A Jérusalem vivent les grands-prêtres, gardiens du Temple, les Pharisiens, les Sadducéens, les Scribes, les lévites ; les descendants de ceux qui chassèrent et mirent à mort les prophètes ; les dévots esclaves de la lettre, les hautains dépositaires d'une loi pétrifiée.

A Jérusalem sont les trésoriers de Dieu et de César, les gardiens des trésors, les amants des richesses, les publicains et leurs parasites, les riches avec leurs serviteurs et leurs concubines, les marchands dans leurs comptoirs ou dans leurs banques en plein air, la bourse pleine de sicles sonnant sur leur poitrine, sur leur cœur.

Jésus vient contre eux tous. Il vient pour vaincre les maîtres de la terre — qui appartient à tous, pour confondre les maîtres de la parole — que Dieu inspire à son gré, pour condamner les maîtres de l'or.

Il vient pour renverser le règne des soldats de Rome, qui oppriment les corps ; le règne des prêtres du Temple, qui oppriment les âmes ; le règne des entasseurs de monnaies, qui oppriment les pauvres. Il vient sauver les corps, les âmes, les pauvres. Prêcher la liberté contre Rome, contre le Temple l'amour, contre les riches la pauvreté.

Il ne veut donc pas donner son premier message à Jérusalem où ses ennemis sont rassemblés et plus forts. Il veut la tourner, la prendre par le dehors, y arriver plus tard avec un peuple derrière lui, quand le Royaume des cieux l'aura investie lentement. La conquête de Jérusalem est sa dernière bataille, la bataille suprême, la bataille terrible du plus grand des prophètes contre la cité qui dévore les prophètes. A Jérusalem, où il entrera comme un roi, où il sera enseveli comme un malfaiteur, on l'emprisonnerait aujourd'hui et il ne pourrait aller semer sa parole sur une terre moins ingrate.

Jérusalem, comme toutes les capitales où afflue la lie des nations, est habitée par une foule sans honneur d'oisifs, d'indifférents, de sceptiques ; par un patriciat à qui il ne reste plus que la pompe extérieure, la tradition du rite et la rancœur de la décadence ; par une aristocratie de spéculateurs : le troupeau de

Mammon ; par une plèbe indocile, troublée, ignorante, partagée entre la superstition du Temple et la crainte des épées étrangères. Jérusalem n'était pas un bon champ pour la semence de Jésus.

Homme de province, sain et solitaire, il retourne à sa province. Il veut porter la bonne nouvelle à ceux qui, avant tous, la doivent recevoir. Aux pauvres, aux petits, aux humbles : car son Message est d'abord pour ceux qui l'ont attendu plus que les autres et en auront une plus grande joie.

Jésus cherche les pauvres ; et c'est pourquoi, évitant Jérusalem, il entre en Galilée et va enseigner dans la synagogue.

LE ROYAUME DE DIEU

Les premières paroles de Jésus sont simples et brèves. Elles rappellent celles de Jean : Le temps est accompli ; le Royaume de Dieu est proche ; faites pénitence et croyez à l'évangile.

Paroles nues, que leur sobriété même rend incompréhensibles aux modernes. Pour les entendre, pour sentir combien le message de Jésus s'écarte de celui de Jean, il faut les traduire à nouveau, les remplir à nouveau de leur sens éternellement vivant.

Le temps est accompli : le temps attendu, prophétisé, annoncé. Jean prédisait la prochaine venue d'un roi qui fonderait le Royaume des cieux. Le Roi est venu et il donne la nouvelle que les portes du royaume sont ouvertes. Il est le guide, la voie et la main avant d'être Roi dans sa gloire céleste.

Ce temps n'est point telle année précise du règne de Tibère. Le temps de Jésus est maintenant et toujours, il est l'éternité, il est l'instant de son apparition et celui de sa mort ; il est le temps de son retour, celui de son parfait triomphe encore non advenu.

A tout moment le temps est accompli ; en chaque heure est sa plénitude si l'ouvrier est prompt ; chaque jour est sien ; son ère ne s'inscrit pas en chiffres ; l'éternité n'admet pas de chronologie. Chaque fois qu'un homme s'efforce d'entrer dans le Royaume, de l'enrichir, de le défendre, d'en proclamer l'existence, la perpétuelle sainteté et la primauté éternelle sur tous les autres royaumes — car ils sont humains et non divins, terrestres et non célestes — alors le temps est accompli. Ce temps s'appelle l'ère de Jésus, l'ère chrétienne, la nouvelle alliance. Moins de deux mille ans nous en sépare : moins de deux jours, car pour Dieu et pour ceux qui savent, mille années ne sont qu'un seul jour. Le Temps est accompli ; aujourd'hui encore nous sommes dans la plénitude des temps. Jésus nous appelle encore; son second jour n'est point passé ; à peine son règne commence. Nous qui vivons en cet an, en ce siècle (nous, mortels, qui ne verrons peut-être pas la fin de cette année, sûrement pas la fin de ce siècle), nous, dis-je, vivants, présents nous pouvons prendre notre part du Royaume des cieux, y pénétrer, y trouver la vie et la joie. Ce Royaume n'est pas le rêve oublié d'un pauvre Juif d'il y a vingt siècles ; une vieillerie, une mémoire morte, une frénésie dépassée. Il existe aujourd'hui. Demain. Toujours. Une réalité du futur ; une réalité actuelle, nôtre. Un travail qu'on vient d'entreprendre : chacun peut y mettre la main et le poursuivre. La parole, après les échos de deux mille ans, semble vieille, mais le Royaume — comme fait, comme accomplissement — est nouveau, jeune, né d'hier ; prêt à croître, à fleurir, à prospérer. Jésus jeta en terre la semence, mais deux mille ans passèrent comme un hiver attardé ; et la semence, après soixante générations d'hommes, germe à peine. Vient-il enfin, après ce déluge de sang, le printemps attendu ?

Quel est ce Royaume ? Nous l'apprendrons page à page des

paroles mêmes du Christ. Mais il ne faut pas l'imaginer comme un nouveau paradis de délices, comme une Arcadie fastidieuse, comme un chœur de bienheureux debout sur les nuées, dressant leur front jusqu'aux étoiles.

Le Règne de Dieu, dans les paroles du Christ, est opposé au règne de Satan, le Royaume des cieux aux royaumes de la terre. Le règne de Satan est le règne du mal : de la ruse, de la cruauté, de l'orgueil. Règne de Dieu signifie donc : règne du bien, de la sincérité, de l'amour, de l'humilité.

Le règne de la terre est celui de la matière et de la chair ; de l'or et de l'envie, de l'avarice et de la luxure ; le règne de tout ce qu'aiment les hommes fous et corrompus.

Le Règne des cieux sera, au contraire, le règne de l'esprit et de l'âme, du renoncement et de la pureté, de ces biens que cherchent les hommes quand ils ont compris le néant de tout le reste.

Dieu est Père ; il est la Bonté. Le ciel est ce qui est supérieur à la terre, c'est-à-dire l'Esprit. Le ciel est le siège de Dieu : l'Esprit est le domaine de la Bonté.

La bête rampe sur le sol et se complaît dans la matière : le saint regarde au ciel, désire le ciel, espère y vivre éternellement. Les hommes pour la plupart sont des bêtes. Jésus veut qu'ils deviennent des saints. Tel est le sens simple et vivant de la promesse du Règne des cieux.

Le Royaume de Dieu appartient aux hommes : « Le Royaume des cieux est en nous ». Il est notre œuvre, il est notre félicité en cette vie, sur cette terre. Il dépend de notre volonté, de notre oui ou de notre non. Soyez parfaits et le Royaume des cieux s'étendra à la terre et sera fondé parmi les hommes.

Jésus en effet ajoute : Faites pénitence. Ici encore la vieille parole fut détournée de son sens magnifique. Le mot de Marc :

μετανοεῖτε est mal traduit par *pœnitemini* : faites pénitence. Μετανοια est proprement *mutatio mentis* : de même que Métamorphose signifie changement de forme, Métanoia signifie changement d'esprit, transformation de l'âme. C'est proprement la rénovation de l'homme intérieur, la *conversion*. L'idée de *repentir* et de *pénitence* est déjà une illustration et un commentaire à la parole de Christ.

La condition de l'entrée au Royaume céleste — et comme la substance même de l'ordre nouveau — était, selon Jésus, la conversion complète, la transvalutation des valeurs, le changement total de la vie, des sentiments, des jugements, des intentions : ce qu'il appela d'un mot, parlant à Nicodème, « la seconde naissance ».

Il expliquera peu à peu en quel sens et comment cette transformation complète de l'âme humaine doit advenir : toute sa vie sera consacrée à cet enseignement et à l'exemple. Mais il se contente ce jour-là de cette seule conclusion : « croyez à l'Evangile ».

Par Evangile nous avons l'habitude d'entendre le livre où se trouve imprimée et reliée la quadruple histoire de Jésus. Mais Jésus n'écrivait pas et ne songeait pas aux livres. Par Evangile il entendait — selon le sens de ce mot simple et doux — ce que la tradition littéraire appelle la Bonne Nouvelle, ce qu'il vaudrait mieux appeler : l'Heureux Message. Jésus est un messager (Ἄγγελος) qui porte la félicité. Il porte cet heureux message : les malades seront guéris, les aveugles verront, les pauvres hériteront d'inépuisables trésors, les affligés seront consolés ; leurs fautes seront remises aux pécheurs, les imparfaits pourront devenir parfaits ; les Bêtes pourront devenir des Saints et les Saints des Anges semblables à Dieu.

Pour que le Règne arrive, pour que chacun travaille à sa

venue, il faut croire à ce Message, il faut croire que le Règne est proche. Nul, s'il n'a foi en cette promesse, ne fera ce qui est nécessaire pour qu'elle puisse être tenue. Seule la certitude que la Nouvelle n'est pas trompeuse, que le Règne n'est pas le mensonge d'un aventurier ou l'obsession d'un visionnaire, seule la foi en la sincérité, en la validité du message peut pousser les hommes à mettre la main au grand œuvre de la fondation.

Jésus, par ces quelques mots, rarement compris, pose les principes de son enseignement. L'accomplissement des temps : il faut commencer sans retard. La venue du Règne : victoire de l'esprit sur la matière, du bien sur le mal. La Métanoia : transformation complète des âmes. L'Evangile : l'heureuse nouvelle que tout cela est vrai et éternellement possible.

CAPERNAÜM

Voilà ce qu'enseignait Jésus à ses Galiléens, au seuil des maisons blanches, sur les places ombreuses des villes ou au bord du lac, appuyé contre une barque tirée sur la grève, les pieds dans les cailloux, à l'heure où le soleil déclinant et rouge appelait au repos.

Beaucoup l'écoutaient et le suivaient parce que, dit Luc, « sa parole était puissante ». Et si ses paroles n'étaient pas nouvelles pour tous, l'homme était nouveau ; cette voix chaude et bienfaisante qui allait du cœur aux cœurs, on ne l'avait jamais entendue ; nouveau était l'accent de ces paroles, et le sens qu'elles prenaient dans cette bouche, illuminées par ce regard. Ce n'était plus, vociférant sur les sommets arides, le Prophète lointain et solitaire, obligeant à aller vers lui ceux qui veulent l'entendre. Celui-ci est un prophète vivant comme un homme parmi les

hommes, à tous ami ; aimant ceux que nul n'aime, un bon compagnon, un ami familier, qui va vers ses frères et les cherche là où ils sont : au travail, chez eux, dans la rue ; qui mange le pain et boit le vin à leur table, qui au besoin donne la main au pêcheur pour tirer ses filets et dit une bonne parole à l'affligé, au malade, au mendiant.

Les simples, comme les animaux et les enfants, reconnaissent d'instinct celui qui les aime ; ils ont confiance en lui ; leur visage s'éclaire à sa venue et s'attriste à son départ. Parfois ils ne peuvent le quitter et le suivent jusqu'à la mort.

Jésus passait ses jours parmi eux, cheminant d'un village à l'autre, ou s'asseyant pour parler aux amis de la première heure. Il aima toujours cette rive ensoleillée au long du Lac tranquille, conque d'eau limpide et sereine, à peine agitée par le vent du désert, où passent des barques silencieuses qui, de loin, semblent sans maître. C'était là son vrai royaume. Il y trouva ses premiers auditeurs, ses premiers convertis, ses premiers disciples.

S'il se montra à Nazareth il y resta peu. Il y retournera plus tard accompagné des Douze et précédé du cri de ses miracles. Et Nazareth le traitera comme toutes les cités du monde (même les plus nobles : Athènes, Florence) ont traité ceux d'entre leurs fils qui les firent grandes à jamais. Après l'avoir raillé — nous l'avons connu enfant : peut-il donc être Prophète ? — on tentera de le jeter dans un précipice.

Il ne séjourne en aucune ville. C'est un Errant. Un vagabond, dirait le sédentaire ventru, debout devant sa porte. Sa vie est un éternel voyage. Avant l'autre, qui par un condamné à mort fut condamné à l'immortalité, il est le vrai Juif errant. Il naît à l'étape d'un voyage — même pas à l'auberge car il n'y a pas de place à Bethléem pour sa mère enceinte. Enfant à la mamelle, on le porte au long des routes brûlantes qui vont en Égypte ; d'Égypte

il revient à la verdure et à la fraîcheur de Galilée. De Nazareth il va souvent, pour la Pâque, à Jérusalem ; la voix de Jean l'appelle au Jourdain ; une voix intérieure le pousse au désert. Et après les quarante jours de la faim et de la tentation commence l'inquiète erreur, de ville en ville, de village en village, à travers la Palestine divisée. Nous le trouvons le plus souvent en Galilée : à Capernaüm, à Chorazin, à Cana, à Magdala, à Tibériade. Mais il traverse aussi la Samarie et s'asseoit volontiers près du puits de Sichar. Nous le suivons parfois dans la tétrarchie de Philippe, à Bethsaïda, à Gadara, à Césarée ou dans la Pérée d'Hérode Antipas. En Judée, il s'arrête de préférence à Béthanie, près de Jérusalem, ou à Jéricho. Il ose même franchir les limites de l'ancien royaume et descendre chez les Gentils : nous le voyons, de fait, en Phénicie dans les contrées de Tyr et de Sidon et sa Transfiguration a lieu sur la cime de l'Hermon en Syrie. Ressuscité, il apparaît à Emmaüs ; et c'est enfin près de la maison du ressuscité de Béthanie qu'il quitte ses amis pour toujours.

Il est le Pèlerin sans repos ni maison ; l'exilé par amour, l'exilé volontaire dans sa propre patrie. Il dit lui-même qu'il n'a pas une pierre où poser sa tête ; il n'a pas un lit où il s'étende chaque soir ; ni une maison qu'il puisse dire sienne. Sa vraie maison est la route où il marche avec ses amis en quête d'amis nouveaux ; son lit est le sillon d'un champ, le banc d'une barque, l'ombre d'une olivaie. Parfois il dort sous le toit de ceux qui l'aiment — hôte fugitif, de peu de jours.

Au début de sa prédication il se trouve souvent à Capernaüm. Cette ville, « sa ville », selon Mathieu, est le point de départ et le terme de ses voyages. « Capharnaüm » est devenu, dans nos langues, autant que désordre et confusion. C'est qu'en effet ce vieux village de pêcheurs et de paysans s'était agrandi et enflé. Situé sur la route des caravanes qui de Damas à travers l'Iturée

gagnaient la mer, il était devenu peu à peu un comptoir de quelqu'importance. Artisans, boutiquiers, gens de trafic et de négoce s'y fixaient. Et, comme les mouches aux poires blettes, y étaient accouru les hommes de finance : exacteurs, publicains et autres de même sorte. Le petit bourg campagnard était devenu une ville où toute la société du temps était représentée, jusqu'aux prostituées et aux soldats. Mais Capernaüm, étendue au miroir du lac, aérée par la brise d'eau et le vent des proches collines, n'était pas toute putréfiée comme Jérusalem et comme les villes de Syrie. L'air était respirable : il y avait encore de pauvres et braves gens, des hommes simples et cordiaux, des paysans, des pêcheurs qui chaque jour allaient à leur terre ou montaient en barque.

Le jour du sabbat Jésus allait à la synagogue. C'était une maison simple et nue, ouverte à tous. Chacun y pouvait lire et commenter la lecture. On s'y rendait de compagnie, entre frères, pour parler, pour rêver de Dieu.

Jésus se levait, demandait un rouleau des écritures — les Prophètes plutôt que la Loi — et lisait quelques versets d'une voix calme. Puis il parlait avec une éloquence intrépide qui confondait les Pharisiens, touchait les pécheurs, entraînait les pauvres, enchantait les femmes.

Le vieux texte, soudain, se transfigurait : il devenait clair, il vivait pour tous ; c'était une vérité nouvelle, on la découvrait, on l'entendait pour la première fois ; les mots durcis par l'âge, desséchés par la répétition reprenaient vie et couleur : un soleil nouveau les dorait un à un, syllabe par syllabe : de fraîches paroles, à l'instant forgées, brillaient à tous les yeux comme une imprévue révélation.

PAUVRES GENS

A Capernaüm, on n'avait jamais entendu semblable *rabbi*. Quand il parlait la synagogue était pleine et la foule débordait sur la route. Entrait qui pouvait.

Car le jour du sabbat, le jardinier laissait son hoyau et ne tirait pas l'eau du puits pour arroser ses plants de légumes ; le forgeron du pays n'était plus l'homme noir de fumée, de poussière et de limaille, suant et sale, devant le feu de sa forge : net et lavé, la face encore brune mais propre — et les mains aussi, la barbe peignée, parfumée d'un onguent peu coûteux (mais il sent bon comme ceux des riches), il allait à la synagogue écouter la parole du Dieu de ses pères. Il y va par dévotion, certes, mais aussi parce qu'il y retrouve parents, amis et voisins : et c'est là le seul lieu de réunion à Capernaüm ; et ces jours de fête sont bien longs sans marteau en main ni tenaille. Et le maçon — celui même qui a travaillé à la synagogue : et il l'a faite petite parce que les chefs de la communauté, bonnes personnes mais un peu avares, ne voulaient pas trop de dépense — le maçon dont les bras sont encore endoloris et rompus par six journées d'ouvrage et qui ne compte plus les pierres qu'il a portées, et disposées, et cimentées au mur cette semaine ; lui qui tous les autres jours est debout, l'œil attentif pour que le travail soit bien fait et que le maître soit content, il est là aussi, dans son vêtement neuf, assis par terre ; il est entré dans cette maison qui est bien un peu à lui.

Et les pêcheurs sont venus : le jeune et le vieux, tous deux brunis du soleil ; les yeux mi-clos, par l'habitude du lac miroitant ; le vieux est plus beau à cause de cette blancheur des che-

veux et de la barbe autour du visage noirci et ridé. Ils ont renversé leur barque sur le sable et l'ont attachée à un pieu : ils ont mis leurs filets sur le toit et ils sont venus à la synagogue. Mais sans doute, mal à l'aise entre ces murs, regrettent-ils confusément l'assaut des vagues contre la proue.

Et voici ceux des champs. Paysans presque riches, qui n'ont pas à rougir de leur tunique et espèrent une abondante moisson; ceux-là ne veulent pas oublier Dieu qui fait pousser l'orge et fleurir la vigne. Et voici les pasteurs, bergers et chevriers, traînant à leur suite l'odeur des bêtes ; ils ont passé toute la semaine sur les hautes prairies sans voir âme qui vive, seuls avec leurs troupeaux broutant paisiblement l'herbe nouvelle.

Les maîtres des petits domaines, les négociants, les notables de Capernaüm sont tous là. Gens estimables et dévots. Debout aux premiers rangs, graves, les yeux baissés, ils sont contents de leurs affaires et satisfaits de leur conscience car ils ont observé sans erreur les commandements de la Loi. On voit la file de leurs dos couverts de fins vêtements ; dos voûtés mais larges et dignes, dos de maîtres, dos de gens en règle avec le monde et avec Dieu, dos pleins d'autorité et de religion. Voici encore les étrangers de passage qui viennent à Tibériade ou vont en Syrie. Ils ont daigné entrer, peut-être en quête d'un client, et regardent autour d'eux avec cette arrogance hautaine que donne l'argent aux âmes indigentes.

Au fond de la salle — la synagogue n'est qu'une longue salle aux murs blancs, à peine plus qu'une salle d'école ou qu'une cuisine — se tiennent accroupis, près de la porte, comme des chiens qui s'attendent à être chassés, les pauvres du pays, les plus pauvres, ceux qui vivent de petits travaux, d'une aumône qu'on leur jette ou même — ô misère ! — de quelque modeste larcin ; les déguenillés, les malheureux, les pouilleux, ceux qu'on évite et

qu'on repousse ; les orphelins qui ne savent encore gagner leur vie ; les vieilles veuves dont les fils sont loin ; les vieux bossus que nul ne reconnait ; les malades, les incurables, ceux qui ne peuvent travailler parce que la tête ne va plus ; les faibles d'esprit et de corps ; les abandonnés. Ceux qui mangent un jour oui un jour non, et jamais ne se rassasient ; ceux qui ramassent le rebut des autres, le pain dur, les têtes de poissons, les épluchures ; ceux qui dorment ici ou là, souffrent du froid l'hiver et attendent l'été : paradis des pauvres, car les fruits poussent au bord des routes. Eux aussi les pauvres mendiants, les teigneux vont à la synagogue le jour du sabbat pour entendre lire les Livres. On ne ne peut les mettre dehors : ils ont le même droit que les autres ; ils sont fils du même Père et servent le même Seigneur. Ce jour-là ils se sentent un peu consolés de leur misère car les mêmes paroles qu'écoutent les bien-portants et les riches vont à leurs oreilles aussi. Ils reçoivent ici le même aliment que les autres ; ce n'est pas comme au seuil des maisons, quand le maître a mangé le meilleur et qu'ils se contentent du reste. Le repas est le même ici pour qui a tout et pour qui n'a rien. Eternellement les mêmes sont les paroles de Moïse pour le maître du plus gras troupeau et pour celui qui n'a même pas un quartier d'agneau pour la Pâque. Mais la parole des Prophètes est meilleure encore : meilleure aux petits, plus cruelle aux grands. La pauvraille attend, chaque sabbat, que quelqu'un lise un chapitre d'Isaïe ou d'Amos. Car les Prophètes prenaient le parti des nus, ils annonçaient le châtiment et le monde nouveau : « Et celui-là qui fut vêtu de pourpre sera contraint à s'agiter dans l'ordure ».

Et voilà justement que ce sabbat quelqu'un venait exprès pour eux, parlait pour eux. Il avait quitté le désert pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres et aux malades. Personne n'avait parlé d'eux comme lui, ne leur avait montré tant d'amour.

Comme ces anciens prophètes, qui n'étaient plus revenus les consoler, il avait pour eux une partialité qui offensait les riches mais remplissait leur cœur de consolation et d'espérance.

Quand Jésus cessait de parler, notables et bourgeois, seigneurs, pharisiens secouaient la tête d'un air de mauvais augure. Ces hommes sachant lire et s'enrichir se levaient, la bouche tordue, se faisant des signes complices. A peine dehors un murmure de désapprobation prudente sortait de leurs grandes barbes noires ou grises, exprimant leur dépit et leur scandale. Mais nul ne riait.

Les marchands les suivaient, redressant la tête, pensant déjà au lendemain. Seuls restaient les travailleurs et les pauvres : bergers et paysans, jardiniers, forgerons, pêcheurs : et puis la troupe des loqueteux, les orphelins sans héritage, les vieux malades ; les gens sans foyer, sans ami, sans un sou, les estropiés et les galeux. Ils ne pouvaient détacher les yeux de Jésus. Ils eussent voulu qu'il parlât encore, qu'il révélât le jour du nouveau Règne, le jour où ils se dédommageraient enfin de cette misère et où leurs yeux verraient la Revanche. Les paroles de Jésus faisaient battre plus vite leurs cœurs fatigués. Une lumière, une porte ouverte sur la gloire du firmament, une vision de vendange, de festin, de repos et d'abondance naissait de ces grandes paroles dans l'âme somptueuse des pauvres. Peut-être n'avaient-ils pas pleinement compris, eux non plus, ce que le Maître voulait dire : le règne qu'ils entrevoyaient, n'était-ce pas un peu le pays de Cocagne du Philistin ?

Mais personne ne l'aimait comme eux, personne jamais ne l'aimera comme ces Galiléens affamés de pain et de vérité. Et les pauvres moins pauvres, ceux qui travaillaient et qui souffraient moins de la faim l'aimaient pour l'amour des autres.

Et tous, quand il sortait de la synagogue, l'attendaient sur la

route pour le revoir ; ils le suivaient, timides, comme en un rêve. S'il entrait pour manger dans la maison d'un ami, ils attendaient devant la porte qu'il réapparut. Alors, se faisant plus hardis, ils s'approchaient de lui et tous allaient ensemble sur la rive du lac. D'autres le rejoignaient et quelques-uns, plus courageux sous le ciel libre, osaient interroger Jésus. Et lui, s'arrêtant, répondait à cette foule obscure par des mots qui ne seront jamais oubliés.

LES QUATRE PREMIERS

Parmi les pêcheurs de Capernaüm Jésus trouva ses premiers disciples. Il allait chaque jour au bord du lac : parfois les barques prenaient le large ; parfois il les voyait revenir, la voile enflée par la brise ; et les hommes en descendaient, pieds nus, marchant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, portant leurs filets ruisselants, leurs paniers pleins de poissons, les bons et les mauvais pêle-mêle, brillants comme de l'argent humide.

Souvent quand ils partaient la nuit au clair de lune et revenaient avant le lever du soleil, Jésus les attendait sur la plage et était le premier à les saluer. Mais la pêche n'avait pas toujours été bonne : s'ils revenaient les mains vides, fatigués et le front triste, Jésus les accueillait par des mots qui faisaient du bien au cœur. Alors, malgré leur déception et leur nuit sans sommeil, ils l'écoutaient volontiers.

Un matin deux barques regagnaient Capernaüm tandis que Jésus, sur la grève, parlait à un groupe d'hommes rassemblés autour de lui. Les pêcheurs descendirent et commencèrent à ranger leurs filets. Alors Jésus, étant entré dans l'une des barques, demanda qu'elle fût un peu écartée du rivage. Et ainsi, hors de la foule, debout près du gouvernail, il enseignait à ceux qui

étaient demeurés à terre. Ayant fini de parler il dit à Simon : Prenez le large et jetez vos filets ». Simon, fils de Jonas, patron de la barque, répondit : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre. Toutefois, pour t'obéir, nous jetterons nos filets ».

A peine furent-ils un peu éloignés de la terre, Simon et son frère André jetèrent un grand filet dans l'eau. Et quand ils le retirèrent, il était si plein de poissons que les mailles se rompaient. Alors ils appelèrent leurs compagnons de l'autre barque pour qu'ils vinssent à leur aide ; et ayant à nouveau jeté les filets, ils les retirèrent encore pleins de poissons.

Simon, André et les autres criaient au miracle et remerciaient Jésus à qui ils devaient cette fortune. Simon, nature impétueuse, se jeta aux genoux de son hôte, criant : « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis pécheur et indigne d'avoir un saint dans ma barque ».

Mais Jésus sourit et lui dit : « Viens avec moi et crois en ma parole et je te ferai pêcheur d'hommes ».

Revenus à terre ils mirent les barques au sec ; et les deux frères, ayant abandonné leurs filets, suivirent Jésus. Et peu de jours après Jésus vit deux autres frères : Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient les associés de Simon et il les appela tandis qu'ils réparaient leurs filets. Et eux aussi, ayant pris congé de leur père et de leurs compagnons, laissèrent là leurs filets et le suivirent.

Jésus n'était plus seul. Deux couples de frères, qui plus profondément devenaient frères dans la foi commune, étaient prêts à l'accompagner partout où il lui plairait d'aller, à partager son pain, à répéter ses paroles, à lui obéir comme à un père et mieux qu'à un père. Quatre pauvres pêcheurs du lac, quatre hommes simples qui ne savaient pas lire et savaient tout juste parler,

quatre hommes humbles que personne n'avait su distinguer des autres étaient appelés par Jésus à fonder avec lui un Royaume qui devait occuper toute la terre. Pour lui ils laissaient les barques qu'ils avaient tant de fois poussées à l'eau et tant de fois amarrées, le tramail et la nasse qui leur avaient donné des milliers de poissons ; parents, maison, famille, ils laissaient tout pour suivre cet homme qui ne promettait ni argent ni terre et parlait seulement d'amour, de pauvreté, de perfection.

Même si leur esprit, toujours un peu rude et grossier, reste trop inférieur à celui du Maître ; même si parfois ils doutent et n'entendent point ses paraboles ; même après l'abandon final, tout leur sera pardonné pour la promptitude candide et sûre avec laquelle ils le suivirent au premier appel.

Qui de nous, aujourd'hui, de nous vivants, serait capable d'imiter les quatre pauvres de Capernaüm ? Si un prophète venait et disait au marchand : laisse là ton comptoir et ta caisse ; au professeur : descends de ta chaire et brûle tes livres ; au ministre : renonce à ta charge et à tes mensonges ; à l'ouvrier : range tes outils car je te donnerai un autre travail ; au paysan : laisse le soc au sillon commencé car je te promets une moisson plus merveilleuse ; au machiniste : arrête ta machine et suis-moi car l'esprit est plus que le métal ; au riche : distribue ton bien et je te ferai possesseur de biens innombrables — si un prophète nous parlait ainsi à nous, présents, combien le suivraient avec la simple spontanéité des pêcheurs de Tibériade. Mais Jésus n'a pas fait signe aux marchands qui trafiquent sur les places ; ni aux dévots qui savent par cœur les moindres versets de la Bible ; ni aux paysans, trop attachés à leur terre et à leurs bêtes ; et encore moins aux riches, aux repus qui ne se soucient pas d'un autre règne quand, depuis si longtemps, le leur est arrivé.

Ce n'est pas au hasard que Jésus a choisi ses premiers compa-

gnons parmi les pêcheurs. Le pêcheur, qui passe une grande partie de ses jours dans la solitude marine, est l'homme qui sait attendre. L'homme patient et sans hâte qui jette son filet et s'en remet à Dieu. Le lac a ses caprices ; les jours sont bons ou mauvais. Peut-être ramènera-t-il sa barque pleine, peut-être n'aura-t-il pas même un poisson à mettre au feu pour son dîner. Il n'en sait rien et part ; il est dans la main du Seigneur qui donne ou refuse ; il se console du jour mauvais en pensant au jour qui viendra. Il ne demande pas que son gain l'enrichisse, bien heureux d'échanger le produit de sa pêche contre un peu de pain et de vin. Il est pur d'âme et de corps ; il lave ses mains dans l'eau, son esprit dans la solitude.

De ces pêcheurs qui seraient morts obscurément sans que nul ne s'en fût aperçu hors leurs voisins de Capernaüm, Jésus fit des saints qui vivent encore aujourd'hui dans la mémoire et dans les prières des hommes. Celui qui est très grand suscite des grands ; d'un peuple dormant il tire des éveilleurs ; d'un peuple amolli, des guerriers ; d'un peuple ignare, des maîtres. De tout temps le feu s'élève quand une main sait l'allumer. Qu'un David apparaisse et il trouve aussitôt ses ghibborim ; un Agamemnon ses héros ; un Arthur ses pairs ; un Charlemagne ses paladins ; un Napoléon ses maréchaux. Ainsi Jésus trouva, parmi le peuple de Galilée, ses Apôtres.

Jésus ne cherchait pas des guerriers tueurs d'hommes et conquérants de terres. Ses Apôtres devaient combattre le bon combat : celui de la perfection contre la corruption ; de la sainteté contre le péché ; de la santé contre la maladie ; de l'esprit contre la matière ; du futur contre le passé stérile. Ils l'aideront à transmettre son message de joie aux affligés ; ils parcourront les lieux qu'il n'a pu visiter lui-même ; ils répandront sa parole : et, en son nom, ils continueront son œuvre après sa mort.

LA MONTAGNE

Le Sermon sur la Montagne est le plus grand titre des hommes à l'existence. A la présence de l'homme dans l'univers infini. Notre justification suffisante. La patente de notre dignité d'êtres pourvus d'âme. Le gage que nous pourrons nous surmonter et être plus qu'homme. La promesse de cette possibilité suprême, de cette espérance, de cette ascension.

Si un Ange venu à nous d'un monde supérieur nous demandait ce que nous avons chez nous de meilleur et de plus précieux, la preuve de notre réalité, le chef-d'œuvre de l'esprit dans sa suprême puissance, nous ne lui montrerions pas nos machines, ces prodiges mécaniques dont nous tirons sottement orgueil quand elles ont fait notre vie plus esclave, plus haletante (et qu'elles ne sont que matière au service de la matière), mais nous lui offririons le Sermon sur la Montagne et après, après seulement, quelques centaines de pages arrachées aux poètes de tous les peuples. Mais le *Sermon* serait toujours le diamant unique, splendeur limpide et lumière pure parmi la misère colorée des émeraudes et des saphirs.

Et si les hommes étaient appelés devant un tribunal surhumain et devaient rendre compte aux juges de leurs fautes inexpiables, des infamies anciennes chaque jour renouvelées, des massacres millénaires, de tout le sang fraternel répandu, de toutes les larmes versées par les enfants des hommes, de notre dureté de cœur et de notre perfidie qui n'a d'égale, peut-être, que notre sotte faiblesse, nous ne porterions pas devant ce tribunal les raisons — sages et bien déduites — des philosophes ni les

sciences, systèmes éphémères de recettes et de symboles, ni les lois, louches compromis entre la férocité et la peur. Non, mais en contre-poids à tant de mal, en acompte de notre dette, en excuse de soixante siècles d'atroce histoire, en unique atténuant de nos crimes, nous ne pourrions offrir que les quelques versets du Sermon sur la Montagne.

Qui l'a lu une fois et n'a pas senti, au moins pendant le court moment de cette lecture, un frisson de reconnaissante tendresse, le désir d'un sanglot au fond de la gorge, une angoisse d'amour et de remords, le besoin confus mais poignant de faire quelque chose pour que ces mots ne soient pas que des mots, pour que ce discours ne soit pas qu'un bruit et un signe mais un imminent espoir, la vie de tout vivant, vérité présente, éternelle vérité — qui l'a lu une seule fois et n'a pas éprouvé tout cela, mérite plus que tout autre notre amour, car tout l'amour des hommes ne compensera jamais ce qu'il a perdu.

La Montagne où Jésus prononça le Sermon était moins haute que celle d'où Satan lui avait découvert les royaumes de la terre. Cette fois la vue ne s'étendait qu'à la campagne reposée sous le soleil caressant du soir, à l'ovale vert-argent du lac, à la longue crête du Carmel où les serviteurs de Baal furent défaits par le prophète. Mais de cet humble mont, qui ne devint montagne que par l'hyperbole des mémorialistes, et peut-être fut un coteau, une hauteur à peine sensible, Jésus fit voir le Royaume qui n'a ni fin ni confins et écrivit dans la chair des cœurs — non sur la pierre, comme Jahvé — le Chant de l'homme nouveau, l'Hymme du triomphant passage par delà l'humain « Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui, sur les monts, annonce et prêche la paix ! » Isaïe ne fut jamais aussi prophète comme à l'instant où ces paroles lui jaillirent de l'âme.

HEUREUX LES PAUVRES

Jésus était assis sur une colline au milieu de ses premiers apôtres; une multitude l'environnait; tous les yeux regardaient ses yeux; et quelqu'un lui demande à qui devait échoir ce Royaume des cieux dont il parlait si souvent.

Jésus répondit par les neuf Béatitudes qui sont comme le péristyle « étincelant de foudre » du Sermon.

Les Béatitudes, souvent épelées aujourd'hui par ceux-mêmes qui en ont perdu le sens, sont presque toujours incomprises. Mutilées, contaminées, déformées, abîmées, distordues. Et pourtant elles résument la première journée, la journée de fête de l'Enseignement du Christ.

Heureux les pauvres en esprit car le Royaume des cieux est à eux

Luc négligea les mots « en esprit » et entendit « les pauvres », sans plus. Beaucoup le suivirent. Puis, la malice des modernes proposa : « les simples », les sots, les Béotiens. Il faut choisir, en somme, entre les indigents et les imbéciles.

Or Jésus ne pensait ni aux uns ni aux autres. Il n'aimait pas les riches et détestait de toute son âme l'avidité de la richesse, premier obstacle à l'enrichissement de l'âme; il aimait les pauvres; il les consolait parce qu'ils manquent de consolation; il s'approchait d'eux parce qu'ils ont plus que les autres besoin d'être réchauffés; il leur parlait car ils ont faim aussi de paroles d'amour, mais il n'était pas si fou de penser qu'il aurait suffi d'être pauvre, d'une pauvreté matérielle, mondaine, sociale, pour avoir droit au bonheur du divin règne.

Jésus n'a jamais témoigné d'admiration pour l'intelligence qui

n'est qu'intelligence de concepts et mémoire verbale ; purs métaphysiciens, constructeurs de systèmes, sophistes, fouilleurs de la nature et rongeurs de livres n'auraient pas trouvé grâce devant lui. Mais l'intelligence, la puissance d'entendre les signes de l'avenir et le sens des symboles — l'intelligence de l'illuminé et du prophète, amoureuse étreinte de la vérité — cela était un don, même à ses yeux et il en regretta souvent l'absence chez ses auditeurs et ses disciples. L'intelligence suprême, pour lui, c'était de comprendre que l'intelligence seule ne suffit pas, qu'un changement de toute l'âme est nécessaire pour obtenir la félicité (car la félicité est éternellement accessible), mais que l'intelligence est un des moyens de cette totale transmutation. Il ne pouvait donc appeler à la joie du Royaume des cieux la niaiserie et la sottise.

Pauvres en esprit sont ceux qui ont pleine et douloureuse conscience de leur pauvreté spirituelle, de l'imperfection de leur âme, du peu de bien qu'il y a en nous, de l'indigence morale où gît la plupart des hommes. Seuls les pauvres qui se savent pauvres souffrent de leur pauvreté et s'efforcent d'en sortir. Et combien ils diffèrent des faux riches qui se croient accomplis, imperfectibles, en règle avec tous, agréables à Dieu et aux hommes ; à qui manquent le désir et l'ardeur de gravir un sommet qu'ils croient atteint et qui jamais ne seront riches faute d'avoir connu leur insondable misère.

Ceux donc qui s'avoueront pauvres et souffriront pour acquérir cette vraie richesse qu'est la perfection, seront saints comme Dieu est saint et le Royaume des cieux leur appartiendra ; ceux, au contraire, qui se montreront satisfaits d'eux-mêmes et ne sentiront point l'ordure que dissimule le manteau de leurs vanités, ne franchiront pas le seuil du Royaume.

Heureux ceux qui sont doux car ils hériteront la terre. La terre ici

promise n'est pas un champ qu'on laboure ni une monarchie où se dressent les cités. Dans le langage messianique hériter la terre signifie participer au nouveau Règne. Le soldat qui combat pour la terre terrestre a besoin d'être féroce. Mais celui qui lutte, en soi-même, pour la conquête de la terre nouvelle et du ciel nouveau, ne doit pas s'abandonner à la rage, conseillère du mal, ni à la cruauté, négation de l'amour. Être « doux » c'est supporter le voisinage des méchants et le sien propre, souvent plus ingrat ; c'est savoir, sans se révolter contre les méchants, les vaincre par la mansuétude ; c'est ne s'emporter point aux premières contrariétés mais se surmonter avec cette calme obstination qui révèle plus de force d'âme que ne font de stériles et soudaines fureurs ; c'est être pareil à l'eau qui est douce à la main et fait place à toute chose mais qui monte peu à peu, envahit en silence et, paisible, détruit d'un patient effort les plus durs rochers.

CEUX QUI PLEURENT

Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés. Les affligés ceux qui ont dégoût d'eux-mêmes et pitié du monde — qui ne vivent point dans la passive et stupide ivresse de la vie commune — qui pleurent sur leur infélicité et sur celle de leurs frères, sur les stériles efforts, sur les vaines tentatives et sur l'aveuglement qui retarde la victoire de la lumière (car la lumière du ciel ne vient aux hommes que si leurs yeux la réfléchissent), et sur l'éloignement de ce bien tant de fois rêvé, tant de fois promis mais que nos fautes à tous éloignent toujours davantage ; ceux qui pleurent sur les offenses reçues au lieu d'en accroître les douleurs par la vengeance ; sur le mal qu'ils ont

fait, sur le bien que, moins négligents, ils eussent pu faire ; ceux qui ne s'affligent point de la perte d'un trésor visible mais qui cherchent l'invisible avec angoisse, ceux qui pleurent hâtent par leurs larmes la conversion et il est juste qu'ils soient un jour consolés.

Heureux ceux qui ont faim et soif de justice parce qu'ils seront rassasiés. La justice qu'entend Jésus n'est pas la justice des hommes, l'obéissance aux lois humaines, la conformité aux codes, le respect des coutumes et des conventions établies. Le Juste, dans la langue des psalmistes, des prophètes, des saints, est l'homme qui vit selon la volonté de Dieu, archétype suprême de toute perfection. Non pas selon la loi écrite par les scribes, diluée dans les casuistiques talmudiques, obscurcie par les subtilités des pharisiens, mais selon la loi unique et simple que Jésus réduit à un seul commandement : Aimez tous les hommes, proches et lointains, concitoyens et étrangers, amis et ennemis. Ceux qui souffrent d'un constant désir de cette Justice seront rassasiés quand viendra le Règne. Même s'ils n'ont pas atteint toute perfection, il leur sera beaucoup pardonné à cause de leurs souffrances.

Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde. Qui aimera sera aimé, qui secourra obtiendra secours. La loi du talion, abrogée dans le mal, vaut toujours dans le bien. Nous commettons à toute heure des péchés contre l'esprit et ces péchés nous seront remis si nous remettons ceux qui sont commis contre nous. Le Christ est en tous les hommes : ce que nous leur ferons sera fait à nous. « Ce que vous ferez au plus petit d'entre vous sera fait à moi ». Si nous avons pitié des autres nous pourrons avoir pitié de nous-mêmes ; si nous pardonnons le mal que nous font les autres, Dieu pourra nous pardonner celui que nous nous faisons à nous-mêmes.

Heureux les purs de cœur car ils verront Dieu. Sont purs de cœur ceux qui n'ont d'autre désir que la perfection, d'autre joie que la victoire sur le mal, partout aux aguets. Celui dont le cœur déborde de désirs insensés, d'ambitions terrestres, des gloires de la chair, de toutes les voluptés où se tord la vermine, ne verra jamais Dieu en face, ne saura jamais la douceur de s'abîmer en sa magnificence.

Heureux les pacifiques car ils seront appelés fils de Dieu. Les pacifiques ne sont pas les « doux » de la seconde béatitude qui ne répondent pas au mal par le mal. Les « pacifiques » sont ceux qui portent le bien là où est le mal, la paix là où sévit la guerre. Quand Jésus a dit qu'il était venu porter la guerre et non la paix, il entendait la guerre au mal, à Satan, au monde. Mais le mal est une offense, Satan un bourreau, le monde une éternelle mêlée. Il entendait donc la guerre à la guerre. Les pacifiques sont ceux-là mêmes qui font la guerre à la guerre ; les apaiseurs, les artisans de concorde. L'origine de toute guerre est l'amour de soi — qui devient amour des richesses, orgueil de posséder, envie de qui a davantage, haine contre les émules — et la nouvelle Loi vient enseigner la haine de soi, le mépris des biens qui se peuvent mesurer, l'amour de tous les êtres, de ceux-mêmes qui nous haïssent. Les pacifiques, qui enseignent et pratiquent cet amour, sapent la racine de toute guerre. Quand chacun aimera ses frères plus que soi-même il n'y aura plus de guerre, petite ou grande, domestique ou impériale, de paroles ou de mains, d'homme à homme, entre castes, de peuple à peuple. Les pacifiques auront apaisé la terre : ils seront appelés avec justice fils légitimes de Dieu et entreront des premiers en son Royaume.

Heureux les persécutés par amour de la justice car le royaume des cieux est à eux. Je vous mande à fonder le Règne, Règne

céleste de cette plus haute Justice qui est l'Amour, de cette paternelle Bonté qu'on nomme Dieu ; je vous envoie donc combattre les soutiens de l'injustice, les valets de la matière, les prosélytes du Malin. Assaillis, ils se défendront ; pour se défendre, ils vous attaqueront. Vous serez torturés dans votre corps et dans votre âme, privés de liberté et peut-être de vie. Mais si vous acceptez de souffrir avec joie pour apporter à autrui la justice, la persécution sera pour vous un titre incontestable à entrer dans le Royaume, que vous aurez, pour votre part, fondé.

Heureux serez-vous lorsqu'on vous outragera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal. Réjouissez-vous et exultez : grande est votre récompense dans les cieux ; car ainsi, avant vous, furent persécutés les prophètes. La persécution est matérielle, d'ordre physique, d'ordre juridique et politique. On pourra vous ôter le pain, la lumière du jour et la divine liberté, on pourra vous rompre les os ; mais la persécution ne suffira point. Attendez-vous à la calomnie et à l'insulte. Les hommes vautrés dans la bestialité et résolus à n'en pas sortir ne se contenteront pas de vous condamner parce que vous voulez faire d'eux des saints ; ils ne se contenteront pas de déchirer votre corps. Ils atteindront votre âme : ils vous accuseront de toute turpitude, vous lapideront d'outrages et d'opprobres ; et les porcs vous trouveront sales, et les ânes, ignorants ; les corbeaux vous accuseront de manger les charognes et les béliers fuiront votre odeur infecte ; les dissolus crieront au scandale de votre luxure et les voleurs dénonceront vos larcins. Mais votre allégresse ne devra qu'augmenter car l'insulte des méchants consacre les bons, et la boue que vous jettent les impurs est gage de votre pureté. C'est là, dira Saint François, la joie parfaite. « Entre toutes les grâces que le Christ concède à ses amis, la plus haute est de se vaincre soi-même et de supporter volontiers peines,

injures, opprobres et tourments ; car de tous les autres dons de Dieu nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils ne sont pas de nous mais de Dieu ; tandis que des tribulations et des afflictions, nous pouvons nous glorifier car ceci est nôtre ». Tous les prophètes, dans le passé, furent insultés par les hommes et ils auront le même sort dans l'avenir. Là où nous reconnaissons le Prophète : c'est quand il passe, couvert de boue et poursuivi par l'injure, le visage heureux, parlant plus outre, selon son cœur. La boue ne suffit pas à fermer les lèvres de ceux qui doivent parler. Même en le tuant, les hommes ne réduiront pas au silence cet importun tenace, car sa voix, multipliée par les échos de la mort, résonnera en toutes les langues et dans tous les siècles.

Sur cette promesse finissent les Béatitudes.

Les citoyens du royaume sont trouvés et désignés à tous. Chacun peut les reconnaître. Les réfractaires sont avertis ; les timides encouragés.

Les riches, les orgueilleux, les satisfaits, les violents, les injustes, les guerroyeurs, ceux qui rient, ceux qui n'ont pas faim de perfection, ceux qui persécutent et outragent n'entreront point dans le royaume des cieux. Ils ne pourront y entrer tant qu'ils ne seront pas, eux aussi, vaincus et transformés, devenus le contraire de ce qu'ils sont. Ceux qui paraissent heureux selon le monde et que le monde envie, imite et admire sont plus loin infiniment de la vraie béatitude que ceux pour qui le monde n'a que haine et mépris. Par ces premières paroles de joie, Jésus a inversé les hiérarchies humaines ; il va continuer, inversant les valeurs de la vie ; et nulle autre transvalueation ne sera aussi divinement paradoxale que la sienne.

LE RENVERSEUR

Les Gymnosophistes et l'Eunuchisme et la secte paresseuse des Saturniens (il s'agit des hommes graves qui arrivent quand une chose est faite, non pour la refaire mais pour la redire et la gâter) ont toujours montré visage hostile à ce qu'on appelle paradoxe ; et, pour s'éviter la peine de distinguer les saints paradoxes des sots divertissements de cerveaux brouillés, ils se tirent d'affaire en prononçant que tout paradoxe n'est que le renversement d'une vérité antique et reconnue ; mensonge donc, et même — ceci pour couper les ailes à la vanité — mensonge facile. Car le difficile pour eux, semble-t-il, c'est de marcher sur la route aplanie et d'épeler ligne à ligne ce qu'écrivirent, avant leur naissance, des hommes qui certes n'avaient pas ces mêmes lâches habitudes.

Si ces pontifes du déjà-dit, supportables en ce qu'ils consignent la tradition, pernicieux en tant qu'obstacles au nouveau, avaient pour agréable de rappeler du fond de leur mémoire encombrée les rares idées-mères sur lesquelles vit, ou mieux agonise la pensée moderne (car si les situations dramatiques sont, à en croire Gozzi, au nombre de trente-six, les positions philosophiques n'arrivent pas aux deux douzaines, les autres n'étant que variantes), ils s'apercevraient, quel scandale ! qu'elles sont toutes, ou presque toutes, des renversements, des paradoxes.

Quand Rousseau vous dit que les hommes naissent bons et que la société les rend mauvais, il renverse le dogme reçu du péché originel ; le théoricien du Progrès affirme que le mieux

dérive du pire, celui de l'Evolution, que le complexe jaillit du simple ; le moniste, que toutes les diversités ne sont que des manifestations de l'Unique et le marxiste, que l'économique engendre le spirituel ; quand les savants modernes affirmèrent que l'homme n'était pas, comme on l'avait toujours cru, centre de l'univers, mais une minuscule espèce animale sur une des innombrables sphères éparpillées dans l'infini ; quand les protestants crièrent : l'Ecriture seule compte et non le Pape ; et les révolutionnaires Français : le tiers état n'est rien, il devrait être tout — que firent-ils tous sinon renverser des opinions communes et anciennes.

Mais le plus grand et le plus hardi de tous ceux qui renversent et bouleversent est Jésus ; il est le suprême *paradoxiste.* Sa grandeur est là. Son éternelle nouveauté ; sa jeunesse. La secrète raison pourquoi tout grand cœur, tôt ou tard, gravite vers son Évangile.

Il s'est incarné pour tirer les hommes de l'erreur et du mal ; il trouve dans le monde l'erreur et le mal ; comment ne renverserait-il pas les maximes du monde ?

Relisez les paroles sur la Montagne. A chaque pas Jésus veut que le Bas soit reconnu le Haut, que le Dernier devienne le Premier ; ce qui était rejeté et méprisé doit être l'objet de notre préférence et de notre vénération ; la vieille vérité n'est plus qu'erreur ; la vie commune : corruption et mort.

Au Passé engourdi et rigide, à la Nature trop volontiers suivie, à l'Opinion vulgaire, il dit le plus décisif NON qu'ait jamais enregistré l'histoire. Fidèle en cela à l'esprit d'une race qui trouva toujours dans sa chute des raisons de plus grand espoir. Le peuple le plus esclave rêve de dominer les autres par le Fils de David ; le plus méprisé se sent promis à la gloire : le plus châtié par Dieu se croit le plus aimé : le plus

coupable est sûr que lui seul gagne son salut. Mais cette absurde revanche de la conscience hébraïque devient en Christ une révision des valeurs qui, par la logique de son supraterrestre principe, s'élève jusqu'à cette réforme divine des principes que l'humanité suit et respecte.

La première et tacite découverte de Jésus est celle même de Bouddha. Les hommes sont malheureux. Tous. Quelle que soit l'apparence.

Siddharta, pour supprimer la douleur, enseigne qu'il faut supprimer la vie. Jésus s'attache à un autre espoir, d'autant plus sublime qu'il apparaît plus absurde. Les hommes sont malheureux faute d'avoir su trouver la vraie Vie ; qu'ils deviennent l'opposé de ce qu'ils sont, qu'ils fassent le contraire de ce qu'ils font et sur la terre commencera la fête de la Félicité.

Jusque-là ils ont eu pour guide la Nature et leurs instincts ; ils ont accepté, de bouche, une loi insuffisante et provisoire ; ils ont adoré les dieux menteurs ; ils ont cru trouver la félicité dans le vin, la chair, l'or, la cruauté, le pouvoir, l'art, la sagesse et ils n'ont fait qu'irriter leur mal. C'est qu'ils ne sont pas dans la bonne route. Il leur faut revenir sur leurs pas, renoncer à ce qu'ils croyaient être le bien, ramasser ce qu'ils ont jeté à terre ; adorer ce qu'ils ont brûlé et brûler ce qu'ils ont adoré ; vaincre les instincts animaux au lieu de les satisfaire ; lutter contre la nature au lieu de la justifier ; faire une loi neuve et, sans réserve, la vivre. Ce que nous cherchions nous a jusqu'ici échappé : il ne reste donc qu'à renverser la vie présente, c'est-à-dire à changer notre âme.

Nous restons malheureux : c'est la preuve que l'expérience du vieux Monde est manquée ; que la Nature est ennemie ; que le Passé a tort ; que de vivre en Bêtes, suivant nos ins-

tincts élémentaires, sous un verni, sous un mince fard d'humanité, équivaut à nous débattre dans les tourments et le désespoir.

Ceux qui, gémissants ou rieurs, ont dénoncé l'infinie misère de l'homme ont vu juste. Les pessimistes ont raison : accusateurs de nos méfaits, contempteurs de notre impuissance, détracteurs de notre infamie, comment les réfuter ?

Quiconque n'est pas né pour ramper parmi la vermine et engloutir sa part de terre, qui n'a pas seulement un ventre et deux mains mais une âme et un cœur, qui est doté d'une âme de plus subtile trempe — et, pour cela, constamment blessé — éprouve par force l'horreur des hommes. Cette horreur, chez les natures arides, devient répugnance et haine ; chez les natures plus généreuses et plus riches : pitié et amour.

Quand Leopardi, après avoir perdu — peut-être par la faute des chrétiens imparfaits qui l'environnent — l'amour du Christ de son enfance, se consume dans le désespoir raisonnant et conclut : « Amertume et ennui, la vie n'est que cela », qui donc aura le courage de lui dire : Tais-toi, infortuné ! Ne sens-tu pas que l'amertume provient de l'absinthe qui te reste aux lèvres et que tu es coupable de ton propre ennui, ayant brûlé, à la pierre infernale de la logique, les sentiments qui auraient rendu ta vie joyeuse ou à tout le moins supportable.

Non, Leopardi ne s'est pas trompé. Quand un homme voit les hommes tels qu'ils sont, sans espoir de les changer, de les sauver, quand, trop différent d'eux, il ne peut vivre à leur manière ; quand il ne réussit pas à les aimer, les croyant condamnés à être éternellement méchants et misérables ; quand selon lui ils resteront toujours brutaux et lâches et se complairont toujours dans leur fumier, que peut-il conseiller à son cœur sinon de se taire et d'espérer la mort ?

Il n'y a qu'un problème : les hommes sont-ils non-susceptibles d'être changés, transformés, améliorés ? Ou au contraire peuvent-ils dépasser l'humain, devenir saints, devenir dieux ? La réponse est d'une gravité terrible. Les plus grands parmi les hommes n'ont généralement pas eu pleine conscience du dilemme. Beaucoup ont cru et croient que de la vie les formes seules peuvent changer et que tout est possible à l'homme, hors d'altérer la nature de son esprit. L'homme pourra augmenter sa maîtrise du monde, sa richesse, son savoir mais sa structure morale est immuable ; ses sentiments, ses premiers instincts resteront à jamais les mêmes : ce qu'ils étaient chez les troglodytes, chez les constructeurs de cités lacustres, dans les hordes primitives, dans les royaumes anciens.

D'autres ont une égale horreur de l'homme, passé et présent, mais avant de s'enfoncer dans le désespoir du *nullisme*, ils considèrent l'homme tel qu'il pourrait être, croient fermement à l'amélioration des âmes et trouvent le bonheur dans la divine mais redoutable entreprise de préparer le bonheur de leurs frères.

Il n'est point d'autre choix : ou l'angoisse la plus inconsolée ou la foi la plus téméraire. Ou mourir ou sauver.

Le passé fait horreur, le présent répugne. Donnons toute notre vie, offrons tout notre pouvoir d'aimer et de comprendre pour que le futur soit meilleur, pour que Demain soit heureux Si jusqu'ici nous nous sommes trompés (et notre malheur en est la preuve) travaillons à la naissance d'un homme nouveau, d'une vie nouvelle. C'est là l'unique lumière. Ou la félicité ne sera jamais donnée aux hommes ou, comme croit fermement Jésus, si la félicité peut être notre bien commun et éternel, c'est seulement à ce prix. Changer de route, transformer, créer des valeurs nouvelles, nier les anciennes, dire le NON de la

sainteté aux OUI fallacieux du Monde. Si le Christ s'est trompé, il ne nous reste que l'universelle et absolue négation, l'anéantissement volontaire. Ou l'athéisme rigoureux, et non le scepticisme mutilé et hypocrite d'aujourd'hui, ou la foi opérante en Jésus-Christ qui sauve et ressuscite dans l'Amour.

IL A ÉTÉ DIT

L'histoire humaine est l'histoire d'un enseignement. D'une guerre entre le petit nombre, fort par l'esprit et le grand nombre, fort par la masse. D'une éducation toujours recommencée ; d'une éducation ingrate, difficile, subie à contre cœur, souvent refusée ; à tout instant oubliée et reprise.

Les premiers prophètes, les plus anciens législateurs, les pasteurs des nations naissantes, les rois fondateurs de cités et instituteurs de justice, les maîtres sages et saints ont commencé dès longtemps à dompter la Bête. Leurs paroles, prononcées ou gravées, domestiquèrent les hommes-loups, réfrénèrent les barbares, instruisirent les enfants chenus, adoucirent les féroces, firent plier les violents et les inhumains. Par la douceur du verbe ou la crainte des châtiments, les Orphée et les Dracon, promettant au nom des dieux du ciel ou menaçant au nom des puissances souterraines, taillèrent les griffes, imposèrent aux dures mâchoires la muselière et la gourmette, protégèrent les faibles, les victimes, les voyageurs, les femmes.

La vieille Loi, celle qui se retrouve à peu près la même dans le Manava Dharmasastra, le Pentateuque, le Ta-Hio et l'Avesta, dans les traditions de Solon et de Numa, dans les sentences

d'Hésiode et des sept Sages, est un premier effort — imparfait, grossier, insuffisant — pour tirer de l'animalité la plus basse une ébauche, un principe, un simulacre d'humanité.

Cette loi se réduisait à quelques prohibitions élémentaires : elle interdisait le vol, le meurtre, le parjure, la fornication, l'oppression du faible, l'excès de cruauté contre l'étranger et l'esclave ; règles strictement nécessaires pour rendre possible et utile la vie du groupe. Le législateur se contente de diminuer le nombre des crimes les plus communs ; il se satisfait d'un minimum de défenses : son idéal dépasse rarement une approximative justice.

Mais la Loi suppose, avant elle, à côté d'elle, la prédominance du Mal, la souveraineté de l'Instinct. Tout précepte implique l'infraction, toute norme la pratique contraire. Aussi la Loi antique, la Loi primitive n'est-elle qu'une digue insuffisante contre le Bestial éternel et triomphant ; ensemble de compromis et de demi-mesures entre la coutume et la justice, entre la nature et la raison, entre la bête rétive et le modèle divin.

Les hommes des temps antiques, les hommes charnels, corporels, corpulents, sanguins, trapus, bien charpentés, les hommes velus et de face rouge, mangeurs de chair crue, violeurs de vierges, voleurs de troupeaux, déchireurs d'ennemis, dignes d'être appelés, comme Hector, « tueurs d'hommes », les guerriers affamés et robustes qui, ayant traîné par les pieds l'adversaire mort, mangeaient à belles dents le gras des bœufs et des moutons et buvaient le vin à grandes tasses, les hommes mal domptés, mal soumis à la loi tels que nous les voyons dans le Mahabharata et dans l'Iliade, dans les Poèmes d'Izdubar et dans le Livre des Guerres de Jahvé, auraient été, sans la terreur des châtiments et des dieux, encore plus déchaînés et plus féroces. En

des temps où pour un œil on demandait la tête, pour un doigt le bras, pour une vie cent vies, la loi du talion (qui demandait seulement œil pour œil et vie pour vie) était une signalée victoire de la générosité et de la justice, bien qu'elle nous semble à nous, depuis Jésus, effroyable.

Mais la loi était plus souvent enfreinte qu'observée ; les forts la supportaient à contre-cœur ; les puissants qui devaient la défendre y échappaient ; les mauvais la violaient ouvertement ; les faibles la fraudaient. Et eut-elle été obéie toujours et partout, elle ne suffisait pas à vaincre le mal sans cesse bouillonnant et affleurant à la surface, contenu mais non supprimé, condamné mais non aboli. C'était une réduction, mais non pas complète, de la férocité native. Et les hommes, entravés mais rebelles, tombaient dans la simulation de l'obéissance, faisaient quelque bien aux yeux de tous pour être plus libres de faire le mal en secret, exagéraient l'observance littérale pour mieux trahir l'esprit et la substance de la loi.

C'est à ce point qu'ils en étaient lors du Sermon sur la Montagne. Jésus comprit que l'antique Loi, sans nerf et sans force, s'enfonçait dans l'eau dormante du formalisme. L'œuvre millénaire de l'éducation humaine devait être reprise à son principe. Il fallait écarter et balayer les cendres pour rallumer le feu de l'enthousiasme originaire ; reconduire l'homme à sa destination initiale : la Metanoia, la transformation de l'esprit. Accomplir, donc, la Loi antique, la loi desséchée et morte. Mais pour l'accomplir le mieux était de la porter à l'extrême, de l'exaspérer jusqu'au paradoxe, de créer enfin une Loi nouvelle substituant l'ancienne et opérant un vrai et propre renversement de l'humaine nature.

Un passage des Évangiles semble nier que tel fût le suprême dessein du Christ : « Ne croyez pas que je sois venu pour

abolir La loi et les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir mais pour compléter ». Mais cette affirmation si nette est suivie, chez le même Matthieu, d'une pensée qui la limite et, en partie au moins, la contredit. Pensée dont le sens propre nous échappe souvent parce que nous sommes dominés par l'idée que la loi de Jésus n'est que la continuation de la loi de Moïse : « Tant que ne passeront point ciel et terre, rien ne disparaîtra de la loi, ni un iota, ni un point qui n'ait reçu son plein accomplissement ». C'est-à-dire : de même que le ciel et la terre ne peuvent jamais disparaître, jamais ne disparaîtra la plus petite partie de la loi, *que toute chose n'en ait été accomplie.* Ces derniers mots nous les traduisons à la lettre car ils sont la clef du mystère. Jésus ne veut dire que ceci : Tant que toute chose (tout ce qu'il y a dans l'ancienne Loi de juste et de vrai) n'aura pas été accomplie, ne sera pas devenue règle constante de vie, habitude universelle et préliminaire, les commandements antiques seront pleinement en vigueur. Ils sont un minimum, donc un premier degré nécessaire pour s'élever à la Loi nouvelle. Mais quand *tout* sera effectué, quand la Loi antique sera sang de votre sang et que la Loi nouvelle sera annoncée, alors vous n'aurez plus besoin des vieilles législations défectueuses ; la Loi que vous avez connue jusqu'à ce jour ne vaudra plus et une Loi supérieure et majeure, qui laissera l'autre en arrière et en partie la niera, sera mise à sa place.

Aux Pharisiens, dans l'ardeur de la dispute, Jésus dit plus explicitement : « *La Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ; depuis, est annoncée la bonne nouvelle du Royaume de Dieu et chacun y entre par force* ». Non par violence mais par la force intime de son infiniment plus grande perfection. Avec Jésus s'ouvre la Loi nouvelle ; l'ancienne est abrogée et déclarée insuffisante. A chaque exemple il commence par ces mots : « Il a été dit ».

Et aussitôt, au vieux commandement qu'il renverse ou purifie dans le paradoxe, il oppose le nouveau : « Mais moi je vous dis... »

Une nouvelle phase de l'éducation humaine commence avec ces « mais ». Et ce n'est pas la faute de Jésus si nous tâtonnons encore dans le crépuscule du matin.

MAIS MOI JE VOUS DIS

« Il fut dit aux anciens : tu ne tueras point... Mais moi je vous dis : quiconque s'irrite contre son frère sera soumis au tribunal ; et qui dira à son frére : raca sera soumis au sanhédrin ; et qui lui dira : fou sera puni au feu de la géhenne ». Jésus va droit à l'extrême. Il n'admet même pas la possibilité de tuer ; il ne veut pas penser qu'un homme soit capable de tuer son frère. Ni de le blesser. Il ne conçoit même pas l'intention, la volonté du meurtre. Un seul mouvement de rage, un seul mot d'insulte, une offense équivalent à l'assassinat. Exagération, disent les esprits mous et lâches. C'est que toute grandeur suppose la passion, l'exagération. Jésus a sa logique et ne se trompe pas. L'homicide n'est que le terme dernier d'un sentiment. De la colère on passe aux mauvaises paroles, des paroles aux coups, des coups au meurtre. Il ne suffit donc pas de défendre l'acte final, l'acte matériel et extérieur. Il n'est que le moment résolutif d'un processus intérieur qui l'a désormais rendu nécessaire. Il faut couper le mal dès sa racine ; brûler au premier germe la male plante de haine, qui porte fruits empoisonnés.

Le fils de Pélée, ce même Achille qui s'irrita parce qu'on

lui enlevait sa concubine et qui devant son ennemi mort demanda aux dieux qu'ils le rendissent cannibale pour pouvoir porter la dent à cette chair, Achille, à sa mère aux pieds d'argent, disait : « Oh ! maudites des dieux et des hommes soient la querelle et la bile qui font que l'homme, même sage, se courrouce ! Courroux qui, beaucoup plus doux que le miel, croît dans le cœur des hommes et pullule comme la fumée ».

Achille, après le massacre de ses compagnons, après la mort de l'ami préféré, découvre enfin quelle chose est la colère qui monte et gagne et qu'un fleuve de sang n'éteint pas. Il le sait, l'irascible héros, mais il ne s'amende point. Il ne renonce à son courroux contre le Roi des hommes que pour donner cours à sa fureur vengeresse contre le corps meurtri d'Hector.

La colère est comme le feu : étincelle, on peut l'éteindre. Il est trop tard ensuite. Jésus, avec profonde raison, condamne la première injure à la même peine que le meurtre. Quand chacun étouffera en lui la rancune et ravalera l'imprécation, nulle rixe de mots ou de mains ne surgira plus ; l'homicide ne sera plus qu'un noir souvenir de l'antique férocité.

« Vous avez entendu qu'il fut dit : tu ne commettras point adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis adultère avec elle en son cœur ».

Jésus, ici encore, ne s'arrête pas au fait matériel qui compte seul pour les hommes grossiers. Il remonte du corps à l'âme, de la chair à la volonté, du visible à l'invisible. L'arbre se connaît à ses fruits, mais la semence se connaît à l'arbre.

Le mal que tous voient est vu trop tard. A ce point de sa maturation il n'est plus évitable. Le péché est la pustule qui soudain éclate, mais ne serait pas apparue si le sang avait été purgé à temps des humeurs malignes.

Quand un homme a convaincu la femme d'un autre homme et qu'elle partage son désir, la trahison est complète, l'adultère parfait qu'ils aillent ou non au lit ensemble. L'homme n'épouse pas seulement la chair mais l'âme d'une femme : s'il a perdu cette âme l'essentiel est désormais perdu et, pour insupportablement douloureuse que puisse être la perte du reste, elle est moindre. Une femme forcée et violée contre son gré et son amour n'est pas adultère. Ce qui compte est l'intention, le sentiment. Qui veut rester pur doit s'abstenir même de la concupiscence passagère et muette. Car le regard de désir s'il n'est réprimé, est réitéré ; des regards on passe aux paroles, au baiser et l'amour à nul aimé ne pardonne.

Penser, imaginer, désirer la trahison c'est déjà trahir : seul qui tranche le premier fil peut échapper au vaste rêt perfide qui naît d'un regard et qu'ensuite la mort même ne peut rompre. Jésus donne ce conseil de s'arracher l'œil et de le jeter si le mal vient de l'œil, de se couper la main si le mal vient de la main. Conseil qui épouvante les pusillanimes et même les forts ; terrible comme la logique de l'absolu. Et pourtant les plus lâches, quand la gangrène menace, se font scier bras et jambes et ils se font ouvrir le ventre pour qu'on les guérisse de la tumeur qui se forme dans leurs entrailles. Mais il s'agit de sauver le corps. Pour garder la santé de l'âme, sans laquelle le corps n'est qu'une machine sans objet, tout sacrifice semble monstrueux.

« Vous avez entendu qu'il fut dit aux anciens : tu ne parjureras point. Mais moi je vous dis : ne jure point du tout ; ni par le ciel car c'est le trône de Dieu ; ni par la terre car c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem car c'est la ville du grand roi ; ne jure point non plus par ta tête car tu n'en peux faire devenir un seul cheveu blanc ou noir, mais que ta parole soit : oui, oui ; non, non ; ce qui est dit en plus vient du Malin ».

Qui jure le vrai a peur ; qui jure le faux trahit. Le premier croit que le pouvoir invoqué pourrait le punir ; le second est un imposteur qui profite de la foi des autres pour les mieux duper. Dans les deux cas jurer est mal. Appeler, nous chétifs, un pouvoir supérieur pour qu'il se fasse témoin et sbire de nos misérables conflits d'intérêt ; jurer sur notre tête ou sur celle de nos fils, quand nous ne pouvons même pas changer l'aspect de la moindre partie de notre corps est un absurde défi, un blasphème. Qui parle vérité, non par crainte des maléfices mais par volonté naturelle de l'âme, n'a pas besoin de recourir aux serments. Ils n'ont même pas l'avantage de pleinement rassurer ceux qui font mine de s'en contenter, car l'histoire nous montre que les serments sont plus souvent reniés que tenus ; et celui qui jure avec les plus grands mots c'est celui-là qui pense à trahir.

« Il a été dit : honore ton père et ta mère. Mais moi je vous dis : qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». Bien plus : « Si celui qui vient à moi ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». Ici encore, le vieux précepte qui lie les hommes nouveaux aux hommes anciens par l'entrave du respect, est renversé crûment.

Jésus ne condamne pas l'amour filial, mais le remet à son rang qui n'est pas le premier, comme le croyaient les anciens. Le plus grand, le plus pur amour est selon lui l'amour paternel. Le père aime en son fils l'avenir, la jeunesse ; le fils aime en son père la vieillesse et le passé. Mais Jésus vient pour changer le passé ; la révérence envers les parents, tout ce qui nous renferme dans la tradition, dans la famille fait obstacle à la rénovation du monde. L'amour pour tous les hommes est plus que l'amour pour ceux qui nous ont donné la vie ; le salut de tous les

hommes est préférable infiniment au service de l'étroite famille. Pour le plus, il faut abandonner le moins. Il nous serait facile de n'aimer que les nôtres et, dans cet amour, souvent forcé et feint, de trouver une excuse à notre manque de sympathie pour les autres hommes. Mais celui qui a consacré sa vie à une entreprise qui le dépasse, le réclame tout entier, occupe toutes ses minutes jusqu'à la dernière heure; celui qui veut servir l'univers avec un esprit universel doit abandonner et au besoin renier les affections communes. Qui veut être père au sens profond et divin, même sans la paternité physique, ne peut pas n'être que fils. « Laissez les morts ensevelir leurs morts ».

La Loi ancienne (et surtout les traditions doctorales) contenaient des centaines de règles pour la purification du corps. Préceptes minutieux, fastidieux, compliqués et sans vrai fondement terrestre ou céleste. Mais les Pharisiens faisaient consister dans l'observance de ces traditions le meilleur de la foi. Laver un verre coûte moins d'effort que laver son âme. De l'eau et un torchon suffisent pour la chose morte; l'âme exige les pleurs d'amour et le feu de volonté.

« Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui souille l'homme... Ne comprenez-vous pas que ce qui entre dans la bouche va dans le ventre et puis est rejeté dans les latrines ?... Ce qui sort de l'homme, cela souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les calomnies. »

L'eau du puits ou de la fontaine, le bain corporel et rituel ne dispense pas de l'ablution intérieure, combien plus nécessaire; mieux vaut manger avec des mains sales de sueur que de repousser son frère avec des mains lavées à trois eaux.

L'ordure du corps devient l'engrais des jardins et des champs.

Mais nombre de gens bien vêtus sont pleins jusqu'à la gorge d'une autre ordure dont l'odeur infecte sort avec leurs paroles, de leur bouche si souvent rincée. Et cette ordure-là ne descend pas dans la fosse : elle contamine l'air et souille jusqu'à l'innocent. Tenons-nous loin de ces hommes empestés même s'ils se lavent douze fois le jour : on savonne la peau en vain si la pensée qui vient du cœur est corrompue. Le videur de latrine s'il ne pense pas au mal, est plus propre mille fois que le riche qui, dans l'eau parfumée de son bassin de marbre, médite quelque brutalité ou quelque débauche nouvelle.

NE RÉSISTE POINT

Mais Jésus n'est pas encore arrivé au plus étonnant de ses parodoxes. « Vous savez qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Mais je vous dis, moi : ne résistez pas au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre; si quelqu'un veut plaider contre toi et prendre ta tunique laisse-lui aussi le manteau ; si quelqu'un te force à faire un mille, fais en deux avec lui ».

La vieille loi du talion ne pouvait être renversée en termes plus absolus. La majeure partie de ceux qui se disent chrétiens, non seulement n'ont jamais observé ce nouveau commandement, mais n'ont même pas voulu feindre de l'approuver. Le principe de non-résistance au mal fut pour une infinité de croyants le scandale insupportable et inacceptable du christianisme. Il n'est que trois façons de répondre à la violence : se venger, fuir, tendre l'autre joue. La première est la loi barbare du talion; ennoblie et masquée dans les codes, elle domine encore dans

l'usage. Au mal on répond par le mal — ou soi-même ou par le moyen de ces mandataires de la horde civilisée : juges et bourreaux. Au mal commis par le premier coupable s'ajoute le mal commis par le justicier. Souvent le châtiment se retourne contre le vengeur et la chaîne terrible des vengeances s'allonge sans trêve. Le mal est réversible. Même fait avec bonne intention il retombe sur son auteur. Qu'il s'agisse de nations, de familles, d'individus, un premier crime engendre des expiations et des châtiments qui se distribuent entre offenseurs et offensés avec une impartialité sinistre. La loi du talion peut être un soulagement bestial pour le premier atteint, mais au lieu de réduire le mal elle le multiplie.

La fuite n'est pas un meilleur parti. L'ennemi redouble de courage si l'on se cache. Parfois la peur de la vengeance peut retenir la main du violent, mais qui fuit invite à poursuivre et qui se donne pour mort excite son ennemi à l'achever. La faiblesse se fait complice de la férocité d'autrui. Ici encore le mal engendre le mal.

L'unique voie, en dépit de l'absurdité apparente, est celle que Jésus impose. Si quelqu'un te donne un soufflet et si tu réponds par deux soufflets vous en serez aux coups bientôt, vous tirerez ensuite vos armes et l'un de vous, peut-être, pour une vaine querelle perdra la vie. Si tu fuis, ton ennemi te poursuivra : s'il te retrouve, enhardi par l'expérience, il te donnera des coups de pieds. Tendre l'autre joue c'est ne pas recevoir le second soufflet. C'est couper au premier anneau la chaîne des maux inévitables. Ton adversaire, qui prévoyait ta résistance ou ta fuite, est humilié devant toi et devant lui-même. Il attendait tout, hors cela. Sa confusion est presque honte. Ton immobilité gèle sa rage, lui donne temps pour réfléchir. Il ne peut t'accuser de provocation puisque tu ne ripostes pas ; il ne peut t'accuser de peur puisque

tu es prêt au second coup et lui montre toi-même l'endroit où te frapper. Chaque homme a un obscur respect du courage d'”autrui — du courage moral surtout qui est le plus rare et difficile. L'offensé qui ne s'irrite ni ne s'enfuit montre plus de force d'âme, de maîtrise de soi, d'héroïsme vrai que celui qui, aveuglé de colère, se précipite sur l'agresseur et lui rend le mal avec usure. L'impassibilité, quand elle n'est pas niaiserie, la douceur, quand elle n'est pas lâcheté, stupéfient, comme toutes les choses merveilleuses, les âmes les plus vulgaires, font sentir à la bête que cet homme est plus qu'un homme ; et la bête, que n'excite pas la résistance ou la fuite, reste interdite, timide, presque craintive, devant cette force nouvelle qu'elle ignorait et qui la confond.

D'autant plus que celui qui frappe pense déjà à la colère et à la résistance de sa victime. Un grand stimulant est pour lui le goût de cette lutte qui va naître de son attaque. L'homme est un animal agonistique. Mais ici le plaisir manque, le goût est annulé. Plus d'adversaire, mais un supérieur qui dit avec calme : N'es-tu pas satisfait ? Voici l'autre joue ; frappe tant qu'il te plaira. Que mon visage souffre plutôt que mon âme. Tu pourras me faire souffrir, mais non me forcer à être brutal et furieux comme toi ; tu ne pourras me forcer à faire le mal avec cette excuse que je le subis.

Pour suivre à la lettre le commandement de Jésus, il faut une maîtrise des nerfs, de tous les instincts de l'âme inférieure que bien peu possèdent. C'est un devoir ingrat et rebutant. Mais Jésus ne l'a jamais donné pour facile. Il n'a jamais dit qu'il fût possible de lui obéir sans de durs renoncements, sans d'âpres et continuels combats ; sans le reniement du vieil Adam et la naissance d'un homme nouveau.

Mais les fruits de la non-résistance, même s'ils n'arrivent pas

toujours à nouer, même s'ils s'étiolent au premier retour du mauvais temps, sont incomparablement supérieurs à ceux de la résistance et de la fuite. L'exemple d'une domination spirituelle à ce point extraordinaire, impossible et impensable pour la commune espèce des hommes ; cette surnaturelle attirance qu'exerce une conduite si contraire à nos passions et à nos habitudes ; cet exemple, ce spectacle de force, ce miracle absurde, inattendu comme tout miracle, difficile à comprendre comme tout prodige ; l'exemple d'un homme saint et valide, dont l'aspect est d'un homme et dont l'attitude est presque d'un dieu, d'un être si différent, si au-dessus des autres êtres, si supérieur aux forces qui meuvent ses semblables ; cet exemple, s'il est répété plusieurs fois et non imputable à la stupidité ; s'il est accompagné de preuves de courage physique, quand un tel courage est nécessaire non pour nuire mais pour servir, cet exemple a une efficace que nous pouvons, tout imbus que nous sommes de l'idée de représaille, imaginer. Imaginer avec effort, éprouver non, car nous avons eu trop peu de ces exemples pour pouvoir alléguer une expérience, même partielle, à l'appui de la prévision.

Mais si le commandement de Jésus ne fut pas ou fut trop rarement suivi, on ne peut dire qu'il soit « insuivable » et moins encore qu'il soit à rejeter. Il répugne à la nature humaine, mais il en est ainsi de toutes les grandes conquêtes morales. Elles sont l'amputation salutaire d'une partie de notre âme — de la pousse la plus vive parfois — et il est juste que la menace du tranchant fasse frémir.

Qu'il plaise ou non, le précepte du Christ est le seul qui puisse résoudre le problème de la violence. Le seul qui au mal n'ajoute pas le mal, le mal centuplé ; qui ne laisse pas s'envenimer la blessure ; qui taille l'abcès quand il n'est que bouton. Rendre coup pour coup, délit pour délit, c'est accepter le principe du

méchant, se reconnaître son semblable. Fuir, c'est s'humilier devant lui et l'exciter à poursuivre. Répondre par des paroles de raison à son courroux intraitable, c'est vaine fatigue. Mais répondre d'un simple geste d'acceptation, offrir la poitrine à qui te frappe dans le dos, donner mille à qui te dérobe cent, supporter trois jours celui qui veut te tourmenter une heure, c'est l'acte héroïque par excellence dans son apparence de lâcheté ; prodigieux au point de vaincre la brutalité de l'offenseur par l'insoutenable majesté du divin. Qui s'est vaincu soi-même peut seul vaincre l'ennemi ; seuls les saints disposent à la mansuétude les loups ; seul qui a transformé son âme peut transformer l'âme de ses frères et faire en sorte que la vie devienne à tous moins douloureuse.

ANTINATURE

La non-résistance au mal répugne profondément à notre nature. Mais Jésus est au monde pour que notre nature arrive à prendre en dégoût ce qui lui plaît aujourd'hui et à aimer ce qui hier lui faisait horreur. Toute parole qu'il prononce suppose cette totale rénovation de l'esprit humain. Il contredit sans crainte nos plus profonds instincts et nos plus communes inclinations. Il loue ce qu'on évite, condamne ce que tous cherchent. Il ne dément pas seulement ce que les hommes enseignent (et qui souvent diffère de ce qu'ils pensent et font), mais il s'oppose à leurs pensers et à leurs actes quotidiens.

Il ne croit pas à la perfection de l'âme naturelle, de l'âme première. Il croit à sa perfection future, qu'elle n'atteindra que par le renversement radical de l'état présent. Sa tâche est la

réforme de l'homme ; plus que la réforme, la réfection. Avec lui commence la nouvelle race ; il est le modèle, l'archétype, l'Adam de l'humanité remodelée et refondue. Socrate voulut réformer la raison ; Moïse la loi ; d'autres se contentèrent de modifier un rite, un code, un système, une science. Jésus, lui, ne veut pas changer une partie de l'homme mais l'homme, de fond en comble : l'homme intérieur, moteur et origine de toute parole et de toute action. Il n'est donc rien hors de sa compétence. Il n'a pas à faire de concessions prudentes au mal, point de compromis avec l'imparfaite nature ; il ne lui trouvera point, comme font les philosophes, de justifications spécieuses. On ne peut la servir et servir Jésus. Qui est avec Jésus est contre la vieille nature bestiale et travaille à la victoire de la nature angélique. Le reste est bavardage et poussière.

Rien n'est commun, chez les hommes, comme l'appétit des richesses. Amasser l'argent par tous les moyens, même les plus infâmes, a toujours paru la plus douce et la plus respectable occupation. Mais qui veut suivre Jésus, doit abandonner tout ce qu'il a et accepter le troc des biens visibles et présents contre les biens futurs et invisibles. La pauvreté est d'abord requise pour être citoyen du Royaume.

Tout homme pense au lendemain avec angoisse ; il a toujours peur que la terre lui manque sous les pieds, de n'avoir pas assez de pain jusqu'à la prochaine récolte, d'être à court d'étoffe pour se couvrir et couvrir ses enfants. Mais Jésus dit : Ne vous inquiétez pas du lendemain ; à chaque jour suffit sa peine.

Chacun voudrait primer, même entre ses égaux. Être supérieur d'une façon ou d'une autre à ceux qui l'entourent. Commander, dominer, apparaître plus grand, plus riche, plus beau, plus sage. Toute l'histoire des hommes n'est que la terreur du second rang. Mais Jésus enseigne : Si l'un d'entre vous veut

être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. Le plus grand est le plus petit ; le plus puissant doit servir le plus faible. Qui s'élève sera humilié ; qui s'humilie sera élevé.

La vanité est une autre lèpre pour les hommes. Elle empoisonne même le bien, car ce peu de bien qu'ils font ils le font seulement pour être vus. Ils font le mal en secret, le bien sur la place. Jésus ordonne le contraire : que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. Quand tu veux prier, enferme-toi dans ta chambre et ne te frappe pas la poitrine au coin des rues parmi la foule. Si tu jeûnes, ne prends pas un visage défait et triste afin que tous voient que tu fais pénitence ; oins tes cheveux et montre gai visage comme les autres jours. Ne fais jamais le mal ni en public ni en secret, mais quand tu fais le bien, cache-toi pour qu'on n'ait pas à croire que tu le fais en vue de la louange.

L'instinct de la conservation est le plus fort de ceux qui nous gouvernent. Infamie, violence, lâcheté : rien ne nous coûte dès qu'il s'agit de sauver ce peu de poussière vivante. Mais qui veut sauver sa vie, avertit Jésus, la perdra et qui la perd la sauvera. Car ce que le grand nombre nomme vie n'est pas vraie vie et qui renonce à l'âme perd aussi la chair.

Chacun de nous veut juger ses frères. En les jugeant, il nous semble être au-dessus d'eux ; meilleurs, plus justes. Accuser c'est dire : moi, je suis innocent. Et de fait, le bossu dénonce le dos voûté. Mais Jésus crie : Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés ; pardonnez et il vous sera pardonné.

Tout homme se vante d'être vraiment homme : personne grave, mûre, instruite, pondérée et respectable, connaissant tout, sachant raisonner et décider de toute chose. Un discours trop sincère est dit puéril ; un simple est appelé avec mépris : enfant, Mais quand ses disciples lui demandent qui est le plus grand

dans le Royaume des cieux, Jésus répond : « Je vous le dis en vérité, *si vous ne changez pas* et ne devenez pas comme ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux ».

L'homme grave et dévot, le pur, le pharisien fuit le plus qu'il peut la compagnie des pécheurs et n'admet à sa table que les justes, du moins ceux qu'il croit tel. Mais Jésus annonce sans se lasser qu'il est venu pour chercher les pécheurs et non les justes, les mauvais et non les bons ; et il n'a pas honte de partager le repas des publicains et de se faire oindre les pieds par les prostituées. Celui qui est vraiment propre n'est souillé à nul contact et, par crainte de se salir, il ne doit pas laisser mourir ses frères dans la corruption.

L'avarice des hommes est grande et chacun s'ingénie à prendre beaucoup et à rendre peu. Tous cherchent à prendre : les louanges de la largesse sont un masque décent de la mendicité. Mais Jésus affirme : Plutôt donner que recevoir.

Nous haïssons la plupart des hommes avec lesquels nous vivons : pour ce qu'ils ont, pour ce qu'ils ne nous donnent pas, pour le peu de soin qu'ils prennent de nous, parce qu'ils sont différents de nous, — parce qu'ils existent. Nous arrivons à haïr nos amis, même ceux qui nous ont fait le bien. Et Jésus ordonne d'aimer les hommes, de les aimer tous, même ceux qui nous haïssent.

Qui n'observe pas ce commandement ne peut se dire chrétien. Même prêt à mourir, s'il n'aime pas son meurtrier il ne peut se dire chrétien. Car l'amour de nous-mêmes, origine première et dernière de notre haine des autres, résume toutes nos propensions ou passions. Qui vainc l'amour de soi et la haine des autres est déjà transformé. Le reste est conséquence et dérivation naturelle. La haine de soi et l'amour pour ses ennemis sont le principe et la fin du christianisme. C'est la plus grande victoire

sur l'ancien homme aveugle et féroce. Les hommes ne pourront renaître dans le bonheur de la paix, tant qu'ils n'aimeront pas ceux qui les offensent. Aimer ses ennemis est le seul moyen pour qu'il ne reste plus sur terre un ennemi.

AVANT L'AMOUR

Les renieurs du Christ — ils ont mille raisons, car accepter le Christ ce serait se renier eux-mêmes; et ils ne voient pas ce qu'ils gagneraient au change; et ils ont trop peur d'y perdre, car ils tiennent à ces balayures qui pour eux sont magnificence — les renieurs du Christ, pour mieux se justifier de ne pas le suivre, ont été chercher, voilà longtemps, une raison de plus, une raison « docte » : il n'a rien dit qui fût nouveau. Ses paroles, l'Orient et l'Occident les avaient dites, depuis des siècles; ils n'est donc pas si grand qu'on pense et nous n'avons pas à l'écouter. C'est affaire aux ignorants de l'admirer et aux simples de lui obéir. En attendant, ces lucumons de la généalogie idéale ne disent pas ce que valent, vieilles ou non, les idées de Jésus; ils n'osent soutenir que reconsacrer par la mort une grande vérité non pratiquée et tombée en oubli, soit autant que rien; ils ne regardent pas si entre la doctrine de Jésus et les doctrines antérieures, il y a vraiment identité de sens et d'esprit ou non pas plutôt une assonance, une lointaine ressemblance verbale; en attendant, et dans le doute, ils repoussent la loi de Jésus — ou de ses prétendus maîtres — et continuent à vivre tranquilles leur vie de pourceaux, comme si l'Évangile ne leur était pas adressé à eux aussi.

Il fut un temps, après la promulgation de la Loi, où s'ai-

maient entre eux les hommes de même sang ; où les citoyens de la même ville se toléraient et s'épargnaient : l'étranger, s'il n'était pas l'*hôte*, n'avait à attendre que haine et extermination. Dans la famille : un peu d'amour ; dans la cité : une approximative justice ; hors des murs et des frontières : haine inextinguible.

Alors quelques voix se levèrent, à des siècles d'intervalle, pour demander un peu d'amour hors de la famille, entre les hommes de même nation ; un peu de justice même pour l'étranger, même pour l'ennemi. C'eut été un progrès admirable ; mais ces voix, faibles et lointaines, furent entendues rarement, ne furent jamais écoutées.

Quatre siècles avant le Christ, un sage de la Chine : Mé-ti, écrivit tout un livre, le Kié-siang-ngai, pour dire que tous les hommes devraient s'aimer. « Le Sage, disait-il, qui veut améliorer le monde, ne peut le faire que s'il connaît avec certitude l'origine des désordres... Pourquoi naissent les désordres ? Parce que nous ne nous aimons pas les uns les autres. Les sujets et les fils manquent de respect aux princes et aux pères ;... les frères cadets s'aiment eux-mêmes et n'aiment pas leurs aînés... Le père n'a pas d'indulgence pour le fils ni le grand frère pour le plus petit ; ni le prince pour ses sujets. Le père s'aime lui-même et n'aime pas son fils ; il nuit à son fils s'il y trouve avantage... Ainsi, sous le ciel, les brigands aiment leur maison et saccagent les maisons d'autrui pour remplir la leur. Les larrons aiment leur corps et n'aiment pas les hommes ; aussi dérobent-ils aux hommes pour le bien de leur corps. S'ils considéraient les corps des autres hommes comme leur corps, qui déroberait ?... Si l'on atteignait à l'universel amour réciproque, les États ne se querelleraient pas, les familles ne seraient point troublées, les voleurs disparaîtraient, les princes, les sujets, les parents et les enfants

seraient respectueux et indulgents et le monde serait amélioré. »

Pour Mé-ti, l'amour — ou mieux cette affection faite d'indulgence et de respect — est la chaux qui doit cimenter les citoyens et l'état : un remède contre les maux de la vie en commun, une panacée sociale.

« Réponds à l'offense par la gentillesse », suggère, timidement, le mystérieux Lao-Tsé. Mais la courtoisie est douceur et prùdence, non pas amour.

A la même époque, Confucius prêchait une doctrine qui, selon Thseng-Tsé son disciple, imposait la rectitude du cœur et d'aimer le prochain comme soi-même. Le « prochain » et non le « lointain », l'étranger, l'ennemi. Comme soi-même et non plus que soi-même. Confucius enseignait l'amour filial et la bienveillance nécessaire à la prospérité des royaumes, mais il ne songeait pas à condamner la haine. Dans les Lun-Yu, où nous lisons les paraboles de Thseng-Tsé, nous trouvons ces mots, repris du plus ancien texte confucianique, le Ta-hio : « L'homme juste et humain seul est capable d'aimer et de haïr les hommes comme il convient ».

Son contemporain Gautama, fit un devoir d'aimer tous les hommes, même les plus misérables et méprisés, mais aussi et d'un même amour les moindres d'entre les animaux, tous les êtres vivants. Dans le bouddhisme, l'amour des hommes n'est qu'un exercice salutaire en vue d'extirper complètement l'amour de soi, premier soutien de l'existence. Le Bouddha veut supprimer la douleur et pour supprimer la douleur, il ne voit d'autre moyen que de noyer l'âme personnelle dans l'âme universelle, dans le nirvana, le néant. Le bouddhiste n'aime pas son frère par amour pour son frère, mais par amour de soi-même : pour éviter la douleur, pour surmonter l'égoïsme, pour faire un pas vers l'anéantissement. Son amour universel est glacé et inté-

ressé ; égoïste : une forme de l'indifférence stoïcienne à la douleur comme à la joie.

En Égypte, tout cadavre emportait au sépulcre une copie du Livre des morts, apologie préventive de l'âme devant le tribunal d'Osiris. Le mort se loue lui-même : « Je n'ai affamé personne ! Je n'ai pas fait pleurer ! Je n'ai pas tué ! Je n'ai pas ordonné traîtreusement l'homicide ! Je n'ai commis nulle fraude !... J'ai donné le pain à l'affamé, l'eau à l'altéré, le vêtement au nu, une barque au voyageur arrêté, des sacrifices aux dieux, des banquets funèbres aux morts ». Nous trouvons ici la justice et les œuvres de la miséricorde (les ont-ils vraiment accomplies ?), mais nous ne trouvons point l'amour, encore moins l'amour des ennemis. Pour savoir comment les Égyptiens traitaient leurs ennemis, lisons cette inscription du grand roi Pepi Ier Mirirî : « Cette armée alla en paix : elle entra comme il lui plut dans le pays des Hirushaitu. Cette armée alla en paix : elle coupa leurs figuiers et leurs vignes. Cette armée alla en paix : elle mit le feu à toutes leurs maisons. Cette armée alla en paix : elle massacra leurs soldats à myriades. Cette armée alla en paix : elle emmena en grand nombre hommes, femmes et enfants ; et de ceci, plus que de tout le reste, se réjouit sa sainteté. »

Zarathoustra aussi laissa une loi aux Iraniens. Cette loi ordonne aux dévots d'Ahura Mazda d'être bons pour leurs frères dans la foi : ils donneront un vêtement au nu et ne refuseront pas le pain au travailleur affamé. Il s'agit toujours de charité matérielle envers ceux qui nous appartiennent, nous servent, nous sont proches — d'amour, non.

On a dit que Jésus n'avait rien ajouté à la loi mosaïque, et n'avait fait que redire avec plus d'emphase les anciens commandements. « Œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, plaie pour plaie, contu-

sion pour contusion ». Ainsi parle Moïse dans l'Exode. « Tu dévoreras tous les peuples que le Seigneur ton Dieu remettra en ton pouvoir. *Que ton œil ne s'apitoie pas sur eux...* ». Ainsi dans le Deutéronome. Encoré un pas et nous voici à l'amour : « Tu ne feras pas tort à l'étranger et ne l'affligeras point ; car vous aussi fûtes étrangers en terre d'Égypte ». C'est un commencement. Mais l'étranger qui vit parmi nous n'est pas l'ennemi et *ne pas lui faire tort* ne signifie pas : lui faire du bien. L'Exode prescrit de ne pas l'affliger ; le Deutéronome est plus généreux. « Si un étranger habite votre pays et demeure parmi vous, ne lui faites pas de reproches, mais qu'il soit au milieu de vous comme s'il était né au milieu de vous et aimez-le comme vous-mêmes... ». C'est toujours l'étranger vivant parmi vous, l'étranger qui se fait votre concitoyen, devient comme l'un des vôtres, votre ami.

Dans le même livre nous lisons : « Ne cherche pas vengeance et ne garde pas mémoire de l'injure *de tes concitoyens* ». Autre pas en avant : Ne fais pas le mal à qui t'offense, pourvu qu'il soit de ta nation. Nous en sommes, non au pardon, mais à un généreux oubli, réservé toutefois à nos seuls proches.

« Tu aimeras ton ami comme toi-même ». L'ami, c'est-à-dire le concitoyen, le frère de race, celui qui peut t'être utile. Et l'ennemi ? Mais voici un mot pour l'ennemi : « Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne échappé, reconduis-les à lui. Si tu vois tomber sous la charge l'âne de celui qui te hait, ne t'éloigne pas mais aide-le à relever l'âne ». O grande bonté des anciens Hébreux ! Il serait si doux de chasser le baudet plus loin, pour que son maître ait plus de peine à le retrouver ! Et quand l'âne est tombé à terre sous le faix exagéré, il serait bien beau de pouvoir ricaner dans sa barbe et passer outre ! Mais le cœur du vieux Juif n'est pas pétrifié à ce point. L'âne est un trop précieux animal en ces lieux et en ces temps. Et personne ne se tire d'affaire

sans une ânesse, au moins, dans son étable. Tous ont une ânesse : l'ami et l'ennemi ; la tienne s'est enfuie aujourd'hui, la mienne pourrait s'enfuir demain. Ne nous vengeons pas sur les bêtes, même si le maître est une bête, car si je suis son ennemi il est le mien. Donnons-lui l'exemple — un exemple, espérons-le, profitable. Ramenons-lui le baudet ; donnons-lui la main pour remettre en place la bardelle et le bât en équilibre. Faisons aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, Et en cet instant, sur les oreilles et sur la croupe du baudet, déposons, miséricordieux, toute pensée mauvaise.

C'est peu. Et le vieux Juif a pourtant pris beaucoup sur lui pour se soucier de la bête de son ennemi. Les Psaumes, en compensation, résonnent à chaque vers d'imprécations contre les ennemis et d'invocations violentes au Seigneur pour qu'il les persécute et les détruise : «... que les charbons ardents leur tombent sur le dos ; qu'ils soient précipités dans le feu, dans des abîmes d'où ils ne puissent plus se relever... qu'une soudaine ruine les surprenne et qu'ils soient la proie des rêts qu'ils ont tendus ; dans la fosse qu'ils ont creusée, puissent-ils s'effondrer en perdition ! Alors mon âme sera en joie dans l'Eternel ». En un monde ainsi fait, il est juste que Saül s'étonne de n'être pas tué par son ennemi David et que Job se glorifie de n'avoir pas exulté du malheur de son ennemi. Seulement dans les tardifs Proverbes, nous trouvons quelques promesses des paroles de Jésus : « Ne dis pas : Je rendrai le mal ; attend le Seigneur et il te sauvera ». L'ennemi doit être châtié mais par des mains plus puissantes que les tiennes. Cependant l'anonyme moraliste s'élève jusqu'à la charité : « Si celui qui te hait a faim, donne-lui du pain à manger ; s'il a soif, donne-lui de l'eau à boire ». C'est un progrès : la miséricorde s'étend de la bête au patron. Mais de ces timides maximes, cachées dans les recoins de l'Écriture, ne pouvaient certes pas

jaillir les merveilles d'amour du Sermon sur la montagne.

Mais il y a, ajoute-t-on, Hillel : le grand Hillel, le rabbin, le maître de Gamaliel, Hillel Hababli ou le Babylonien. Ce pharisien fameux vivait un peu avant Jésus et enseignait, dit-on, ce que Jésus enseigna par la suite. C'était un Juif libéral, un pharisien raisonnable, un rabbin intelligent ; mais chrétien, pourquoi ? Il est vrai, il a dit ces mots : « Ne fais pas à autrui ce qui ne te plaît pas à toi. Toute la loi est là, le reste n'est que commentaire ». Belles paroles pour un maître de l'ancienne loi, mais combien distantes encore de celles du renverseur de l'ancienne loi ! Le précepte est négatif : Ne fais pas... Il ne dit pas : Fais le bien à qui te fait le mal, mais : Ne fais pas aux autres (et il s'agit certainement des proches, des concitoyens, des amis) ce que tu sentirais comme mal. C'est l'interdiction de nuire et non l'ordre absolu d'aimer. Les descendants de Hillel furent les talmudistes qui embourbèrent la Loi dans le marais de la casuistique ; les descendants de Jésus furent les martyrs qui bénissaient leurs bourreaux.

Philon, Juif d'Alexandrie et métaphysicien platonisant, d'une vingtaine d'années plus vieux que Jésus, a laissé aussi un traité, sur l'*Amour des hommes*. Mais Philon, avec tout son talent et toutes ses spéculations mystiques et messianiques reste, comme Hillel, un théoricien, un homme de plume et d'encrier, d'études livresques, de systèmes, de concepts, d'abstractions et de classifications. Sa stratégie dialectique met en campagne des milliers de mots bien alignés, mais il ne sait trouver la parole qui en un instant consume le passé et réunit les cœurs. Il a parlé d'amour plus que le Christ, mais il n'a pas su dire et n'aurait pu comprendre ce qu'à ses ignorants amis, le Christ disait sur la montagne.

ACHILLE ET PRIAM

Mais en Grèce, ne trouverons-nous pas l'amour pour les ennemis ? En Grèce il y a tout. La Grèce, cette Chine occidentale, est mère de toute invention, dans le domaine des choses de l'esprit. Ainsi disent les paganisants, ennemis des « superstitions de Palestine ».

Dans l'Ajax de Sophocle, Ulysse s'émeut devant l'ennemi réduit en état misérable. En vain Athéna elle-même, la chouette sacrée personnifiant la sagesse hellénique, lui rappelle que « le rire le plus agréable, c'est quand on rit de son adversaire ». Ulysse n'est pas persuadé. « Je le plains, bien qu'il me soit ennemi, car je le vois infortuné, lié à un mauvais destin. Et, le regardant, je pense à moi-même. Car je vois que nous ne sommes que fantômes et ombres vaines, nous tous qui vivons... Il n'est pas juste de faire mal à un homme qui meurt, même si tu le haïssais ». Nous sommes loin du but. L'astucieux Ulysse ne l'est pas au point de nous cacher les motifs de son peu naturel attendrissement. Il plaint son ennemi parce qu'il pense à soi-même et il lui pardonne parce qu'il le voit déconfit et mourant.

Un plus sage qu'Ulysse, le fils du sculpteur Sophronisque, s'est posé, entre tant d'autres questions, celle-ci : quelle doit être l'attitude du juste envers ses ennemis. Mais, à lire les textes, nous découvrons avec surprise deux Socrate d'avis contraire. Le Socrate de Xénophon accepte franchement le sentiment commun : les amis seront bien traités ; les ennemis, le plus mal possible. Mieux vaut même les prévenir dans le mal faire : « Il me semble digne d'éloge dit-il à Chérécrate, celui qui prévient ses

ennemis en les traitant mal et ses amis en leur rendant service ». Mais le Socrate de Platon n'accepte pas l'opinion vulgaire : « On ne doit pas, dit-il à Criton, rendre mal pour mal, injustice pour injustice, quelle que soit l'injure qu'on ait reçue ». Et il l'affirme à nouveau dans la République, ajoutant à l'appui que la vengeance qu'on en tire n'améliore pas les méchants. Mais ce qui règne dans la tête de Socrate, c'est l'idée de la justice, non le sentiment de l'amour. En aucun cas le juste ne doit faire le mal, et cela par respect pour soi-même, prenons-y garde, non par affection pour son ennemi. Le méchant doit se punir lui-même ou être puni, après la mort, par le juges infernaux. L'élève de Platon, Aristote, reviendra tranquillement à la vieille idée : « Ne pas réagir à l'offense, dira-t-il dans l'éthique à Nicomaque, est d'un lâche et d'un esclave. »

Les dénicheurs de précédents chrétiens trouveront peu leur compte en Grèce.

Mais pour faire croire que le christianisme existait avant le Christ, ceux qui refusent Jésus lui ont trouvé un rival à Rome, au palais même de César : Sénèque. Sénèque, le directeur de conscience des petits-maîtres d'alors et leur guide vers le stoïcisme réformé; l'aristocrate philosophe sans émotion devant la peine des humbles; le propriétaire contempteur mais gardien jaloux des richesses, qui affirmait l'égalité des esclaves et des hommes libres, mais se servait d'esclaves; l'ingénieux anatomiste des maux et des scrupules, des vertus désirées, des vices effectifs; celui qui canalisa la vieille doctrine de Chrysippe, insensée mais limpide, vers l'estuaire de la préciosité; Sénèque aurait été chrétien sans le savoir au temps même où le Christ vivait. En effet, à force de fouiller son œuvre trop abondante — écrite en grande partie après la mort de Jésus, car Sénèque ne se suicida qu'en l'an 65 — on a trouvé que « le sage ne se venge pas mais oublie l'offense » ; que « pour

imiter les dieux il faut faire le bien aux ingrats, car le soleil luit pour les mauvais et la mer supporte les corsaires »; et même qu' « il faut secourir l'ennemi d'une main amie ». Mais l'oubli du philosophe n'est pas le « pardon » et « secourir » est une œuvre de bienfaisance, non d'amour. Le Stoïcien, le Pharisien, le Philosophe orgueilleux de sa doctrine, le Juste satisfait de sa justice peuvent mépriser les offenses des petits, les morsures des adversaires ; ils peuvent aussi daigner, pour se montrer magnanimes et gagner l'admiration des peuples, tendre un morceau de pain à l'ennemi affamé, l'humiliant ainsi plus durement de la hauteur de leur perfection. Mais ce pain fut cuit avec le levain de la vanité et cette main amie ne saurait pas panser une plaie, essuyer une larme.

Le monde antique ne connaît pas l'Amour. Il connaît la passion pour la femme, l'amitié pour l'ami, la justice pour le citoyen, l'hospitalité pour l'étranger. Mais non l'amour. Zeus protège les voyageurs et les étrangers ; qui frappe à la porte du Grec obtiendra un morceau de viande, une coupe de vin, un lit. Les pauvres seront hébergés, les malades assistés, ceux qui pleurent seront consolés par de belles paroles. Mais les anciens ne connaîtront pas l'amour, l'amour qui souffre et s'abandonne, l'amour pour les souffrants et les abandonnés, l'amour pour les humbles, pour les pauvres gens, pour ceux qui sont foulés aux pieds, chassés, maudits ; l'amour pour tous les hommes qui ne distingue pas le concitoyen d'avec l'étranger, le laid d'avec le beau, le malfaiteur et le philosophe, le frère et l'ennemi.

Au dernier chant de l'Iliade nous voyons un vieillard, un pleurant, un père qui baise la main de son plus cruel ennemi, de celui qui a tué ses fils, qui vient de tuer son fils le plus cher. Priam, l'antique roi, le chef de la cité profanée, le maître de grandes richesses, le père de cinquante fils, est agenouillé aux

pieds d'Achille, le plus grand héros et le plus grand infortuné parmi les Grecs, le vengeur de Patrocle, le meurtrier d'Hector. La tête blanche du vieillard se courbe devant la jeunesse indomptée du vainqueur. Priam pleure son fils tué, le plus fort, le plus beau, le plus cher de ses cinquante fils et il baise la main de qui l'a tué. Toi aussi, dit-il, tu as au loin un père chenu, sans force et sans défense. Au nom de l'amour de ton père, rends-moi au moins le cadavre de mon fils.

Achille, le massacreur, le féroce, écarte doucement le suppliant et se met à pleurer. Et les deux ennemis, vainqueur et vaincu, le père qui n'a plus de fils et le fils qui ne reverra plus son père, le vieux tout blanc et le jeune aux cheveux blonds et ras, tous deux pleurent ensemble, frères pour la première fois, dans la douleur. Les autres, autour d'eux, regardent stupéfaits et muets. Et nous-mêmes, après trente siècles, nous ne pouvons nous défendre d'être ému par leurs sanglots.

Mais dans le baiser de Priam, il n'y a ni pardon ni amour; le roi ennemi s'est humilié aux pieds d'Achille pour obtenir une grâce difficile et insolite. Si un Dieu ne l'avait inspiré il n'aurait pas quitté Ilion. Et Achille ne pleure ni sur Hector ni sur Priam, mais sur l'ami perdu, sur Patrocle qui lui est cher entre tous les hommes ; sur Pélée abandonné à Phtia, sur ce père qu'il n'embrassera jamais plus, car ses jeunes jours sont comptés. Et s'il rend au père le corps du fils — ce corps qu'il a traîné dans la poussière — c'est que Zeus le veut ainsi et non pas que sa soif de vengeance soit apaisée. Chacun des deux pleure sur soi-même : le baiser de Priam est une dure nécessité ; la restitution d'Achille est obéissance aux dieux. Dans le plus noble monde héroïque de l'antiquité, il n'y a pas place pour l'amour qui détruit et supplante la haine, pour l'amour plus fort que la force de la haine, plus fidèle, plus ardent, plus implacable ; pour l'amour qui n'est

pas oubli du mal mais amour du mal ; pour l'amour des ennemis.

De cet amour nul ne parla avant Jésus, parmi ceux qui parlèrent de l'amour. Nul ne le connut jusqu'au Sermon sur la Montagne.

C'est la grandeur et la nouveauté de Jésus. Sa grande nouveauté, sa grandeur éternellement neuve : neuve pour nous encore, puisque non entendue, non imitée, non obéie ; éternelle comme la vérité.

AIMEZ

« Vous avez entendu qu'il fut dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez imitateurs de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains n'agissent-ils pas de même ? Et si vous saluez seulement vos frères que faites-vous de singulier ? Les païens n'agissent-ils pas de même ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ».

Peu de paroles, nues et simples, sans philosophie : mais elles sont la grande charte de la nouvelle race, de la troisième race non encore née. La première fut celle des Bêtes sans lois, et son nom fut Guerre ; la deuxième celle des Barbares dégrossis par la loi, et son plus haut idéal fut la Justice ; et c'est la race qui dure encore, car la justice n'a pas encore vaincu la guerre et la loi n'a pas encore supplanté la bestialité. La troisième doit être la race

des Hommes véritables, non seulement justes mais saints, non semblables aux Bêtes mais à Dieu.

L'idée de Jésus est une et seule : transformer les hommes de bêtes en saints par le moyen de l'amour. Circé la magicienne, la satanique épouse des belles mythologies, changeait les héros en bêtes par le moyen du plaisir. Jésus, Antisatan et Anticircé, sauve de l'animalité par une force plus puissante que le plaisir.

Pour travailler à cette œuvre qui à nous, hommes tout juste ébauchés, nous semble impraticable, il ne nous faut rien moins que recourir à l'imitation de Dieu. Pour approcher de la sainteté il faut avoir la divinité en vue. Soyez saints parce que Dieu est saint. Soyez parfaits parce que Dieu est parfait.

Cet appel éveille l'écho de souvenirs au cœur de l'homme. Satan a dit : Vous serez comme des dieux, Jahvé a dit à ses Juges : Soyez des dieux, soyez justes comme Dieu est juste. Mais maintenant il ne s'agit plus d'être savant comme Dieu. Il ne suffit même pas d'être juste à l'égal de Dieu. Dieu n'est plus seulement Science et Justice, Avec Jésus, Dieu est devenu notre Père ; il est devenu Amour. Sa terre donne le pain et les fleurs à l'homicide. Qui le blasphème voit chaque matin, s'éveillant, le même soleil qui réchauffe les mains jointes pour la prière. Le Père aime d'égal amour qui l'abandonne et qui le recherche, qui lui obéit en sa demeure et qui le vomit avec son vin. Un père peut être attristé, il peut pleurer, souffrir — mais nul méchant ne sera capable de le rendre pareil à lui, de l'induire à la vengeance.

Et nous qui sommes si au-dessous de Dieu, créatures condamnées à finir qui avons à peine la force de nous rappeler la surveille et ignorons le lendemain, nous créatures inférieures et misérables, n'avons-nous pas bien plus sujet d'être pour nos frères en infortune ce que Dieu est pour nous ?

Dieu est l'hypostase suprême de notre idéal, de notre vouloir-

être. L'abandonner, nous éloigner de lui, ne pas être comme nous le prions d'être avec nous, n'est-ce pas nous détourner de notre unique destination, rendre à tout jamais impossible et désespérément inabordable cette félicité pour laquelle nous sommes faits, pour laquelle nous croyons vivre, qui est nôtre, qui par nous fut rêvée, voulue, cherchée, invoquée et vainement poursuivie en tous les faux bonheurs qui ne sont pas de Dieu. « Soyons des Dieux, crie Bossuet, soyons des Dieux, il nous le permet par l'imitation de sa sainteté ».

Et qui refusera d'être pareil à Dieu ? *Dii estis*. La divinité est en nous. La bestialité l'enserre : dure écorce qui retarde notre croissance. Qui refusera d'être Dieu ? Êtes-vous vraiment satisfaits, hommes, d'être tels que vous êtes : mi-hommes, mi-bêtes ; centaures sans vaillance, sirènes sans douceur, démons aux pieds de chèvres ? Êtes-vous satisfaits de votre humanité bâtarde, de votre animalité réfrénée à peine, de votre sainteté qui n'est qu'un désir ? La vie humaine telle qu'elle fut, telle qu'elle est encore, vous semble-t-elle heureuse au point qu'on ne doive rien tenter pour la rendre tout diverse, pour la rendre tout opposée de ce qu'elle est et plus semblable à celle que, depuis des siècles, nous imaginons dans le futur et dans le ciel ? Ne pourrait-on pas de cette vie faire une autre vie, transformer ce monde en un monde plus divin, faire descendre enfin sur la terre le ciel, la loi du ciel ?

Cette vie nouvelle, ce monde terrestre mais céleste, c'est le Règne des cieux ; et pour que le Règne arrive nous devons dépasser l'humain, faire de nous-mêmes des dieux, devenirs pareils à Dieu, imiter Dieu.

Le secret de cette imitation est l'amour, la voie sûre qui mène par delà l'humain est l'amour, l'amour de l'homme pour l'homme, ami ou ennemi. Si cet amour est impossible, notre salut l'est

également. S'il nous répugne, c'est que la félicité nous répugne. S'il est absurde, nos espérances de rédemption ne sont qu'absurdité. L'amour des ennemis semble folie à la raison commune : c'est que dans la folie est notre salut. L'amour des ennemis ressemble à la haine de soi ; c'est que la haine de soi est le seul chemin de la béatitude.

Rien ne doit nous faire peur au point où nous en sommes. Tout a été éprouvé, toute expérience est consommée. N'allons pas dire que le temps a manqué à nos entreprises. Depuis des semaines de millénaires nous sommes en ce monde, accumulant les expériences. Nous avons fait l'expérience de la férocité et le sang a appelé le sang. L'expérience de la volupté et la volupté nous a laissé en bouche un goût de pourri et une plus cuisante brûlure. Nous avons forcé nos corps aux plaisirs les plus raffinés et les plus pervers et nous nous sommes réveillés, meurtris et tristes, sur un lit de fumier. Nous avons fait l'expérience de la Loi et cette loi nous l'avons enfreinte, changée, enfreinte encore ; et la Justice n'a pas rassasié nos cœurs. Nous avons fait l'expérience de la Raison : nous avons fait le bilan du créé, dénombré les étoiles, décrit les plantes, les choses mortes et vives ; nous les avons liées ensemble aux fils ténus des concepts, nous les avons transfigurées dans les magiques vapeurs des métaphysiques et les choses restaient à la fin éternellement les mêmes ; elles ne nous suffisaient plus et nous ne pouvions les renouveler ; noms et nombres ne calmaient pas notre faim et les plus sages ont fini par des aveux ennuyés d'ignorance. Nous avons fait l'expérience de l'Art et notre impotence a désespéré les plus forts, car l'Absolu ne réside pas dans les formes ; le Divers déborde l'Unique, la matière travaillée ne retient pas l'Ephémère. L'expérience de la richesse et nous nous sommes trouvés plus pauvres ; de la force et nous nous sommes relevés plus faibles. En rien notre âme ne s'est apaisée.

à nulle ombre notre corps étendu n'a goûté son repos. Et notre cœur, toujours en quête et toujours déçu, est plus vieux, plus las et plus vide, car en aucun bien il n'a trouvé sa Paix, en aucun plaisir sa Joie, en aucune conquête sa Félicité.

L'ULTIME EXPÉRIENCE

Jésus nous propose son expérience, l'ultime. L'expérience de l'Amour. Celle que nul n'a faite et que peu ont tentée, à de rares moments de leur vie. La plus ardue, la plus contraire à notre instinct, mais la seule qui puisse tenir ce qu'elle promet.

L'homme tel qu'il sort de la nature ne pense qu'à soi, n'aime que soi. Il réussit, lentement, au prix d'indicibles efforts, à aimer quelque temps sa femme, à aimer ses enfants, à supporter ses complices de chasse, de meurtre et de guerre. Il peut aimer, rarement, un ami ; volontiers il hait ceux qui l'aiment ; il ne veut pas aimer qui le hait.

Et c'est là ce qu'ordonne Jésus : l'amour des ennemis. Pour créer l'homme nouveau il faut extirper la racine la plus tenace du vieil homme. Malheurs, massacres, misère naissent tous de l'amour de soi. Pour dompter l'ancien Adam il faut arracher de lui cet amour et le remplacer par l'amour le plus contraire à sa présente nature. La transformation totale de l'homme est une sublime absurdité qu'on n'atteindra que par une route absurde. Une entreprise extraordinaire, innaturelle et folle qu'on ne réalisera que par une folie contre la nature et contre l'ordre.

Jusqu'ici l'homme s'aime lui-même et hait qui le hait ; l'homme du règne futur devra se haïr soi-même et aimer qui le haïra. Aimer son prochain comme soi-même est une formule

insuffisante, une concession à l'universel égoïsme. Car celui qui s'aime ne peut aimer parfaitement les autres et se trouve forcément en conflit avec eux. La haine de nous-même est seule décisive. Nous nous aimons trop, nous nous admirons, nous nous caressons. Pour surmonter cet aveugle amour il est bon de voir notre bassesse, notre néant. La haine de soi est humilité, donc principe de repentir et de perfection. Et seuls les humbles entreront dans le Royaume des cieux, puisque seuls ils ont conscience du long chemin qui les en sépare. Nous nous irritons contre les autres parce que nous jugeons qu'ils ont fait tort à notre cher moi, qu'ils ne l'ont pas assez servi ; nous tuons notre frère parce qu'il nous semble un obstacle à *notre* bien ; nous dérobons par amour de *notre* corps ; pour complaire à notre corps nous sommes luxurieux ; l'envie, mère des discordes, c'est la douleur qu'un autre ait plus que nous, l'orgueil c'est l'ostentation de notre certitude d'être plus que les autres, de leur être supérieurs par la richesse, par le savoir. Tout ce que les religions, les morales, les lois nomment péché, vice ou délit, tire origine de cet amour de nous-mêmes et de la haine d'autrui qu'engendre ce sentiment désordonné, ce solitaire et unique amour.

Quel droit avons-nous de haïr nos ennemis, si nous sommes tombés aussi dans cette faute qui nous paraît justifier notre haine : la haine ?

Quel droit avons-nous de les haïr même s'ils ont commis quelque mal, même si nous les croyons pervers, quand nous-mêmes, le plus souvent, sommes coupables d'autant de mal, souillés des mêmes perversités ?

Quel droit avons-nous de les haïr, quand presque toujours nous sommes responsables de leur haine, quand nous les avons contraints, par les erreurs infinies du monstrueux amour de nous-mêmes, à nous haïr !

Malheureux est celui qui hait ; il est le premier à souffrir. Ne serait-ce qu'en dédommagement de cette souffrance, dont nous sommes si souvent la cause proche ou lointaine, nous devrions répondre par l'amour à cette haine, par la douceur à cette dureté.

Notre ennemi est aussi notre sauveur. Nous devons lui être reconnaissant chaque jour. Lui seul sait voir et dit sans feinte ce qui est en nous de laid et d'ignoble. Il nous rappelle à notre vraie nature, réveille la conscience de notre pauvreté morale, principe essentiel de nouvelle vie. Et nous lui devons — au moins par gratitude — l'amour.

Car notre ennemi a besoin d'amour et proprement de notre amour. Qui nous aime a déjà en soi sa joie et son paiement. Il n'a pas besoin de notre échange. Mais celui qui nous hait ne fait qu'exhaler ainsi l'amertume de sa peine. Il hait parce qu'il souffre et pour une part nous sommes coupables de cette souffrance. Et même si, dans notre présomptueuse confiance, nous croyons en être innocents, notre devoir est d'adoucir par l'amour le malheur de notre ennemi, d'alléger son mal, de l'apaiser, de le rendre meilleur, de le convertir lui aussi à la béatitude de l'amour. L'aimant, nous le connaîtrons mieux ; le connaissant mieux, nous l'aimerons davantage. Si nous l'aimons, son âme nous apparaîtra plus claire et plus transparente ; et mieux nous la pénètrerons, plus nous découvrirons qu'il a droit à notre pitié, à notre amour. Car tout ennemi est un frère méconnu ; on hait volontiers ceux à qui l'on ressemble ; quelque chose de nous-même, que peut-être nous ignorons, est dans notre ennemi et cause parfois notre inimitié. Aimant notre ennemi, nous purifions notre esprit dans la connaissance et nous y élevons le sien. D'une haine qui divise peut naître une lumière libératrice. Du pire des maux, le meilleur des biens.

De là ce renversement qu'ordonne Jésus. Quand l'homme

aimera ce qu'il hait aujourd'hui et haïra ce qu'aujourd'hui il aime, sa vie sera l'opposé de cette vie. Et si cette vie d'à présent est faite de maux et de désespoirs, la vie nouvelle tout à l'inverse ne sera que bonté et consolations. La félicité, pour la première fois, sera nôtre; le Règne des cieux commencera sur terre. Nous retrouverons pour l'éternité le Paradis. Il fut perdu parce que les premiers hommes voulurent connaître le bien d'avec le mal. Mais grâce à l'amour absolu égal à celui du Père, il n'est plus de bien ni de mal. Le mal est surmonté, détruit par le bien. Le Paradis était l'Amour. Amour entre Dieu et l'Homme, entre l'Homme et la Femme. Et voici, l'amour de chaque homme pour tous les hommes sera le nouveau Paradis terrestre, le Paradis reconquis. En ce sens, le Christ est celui qui reconduit Adam au seuil de l'Eden, qui lui enseigne comme il y peut rentrer et y demeurer toujours.

Les fils d'Adam ne l'ont point cru; ils ont répété ses paroles et ne les ont point suivies; et les hommes, par la surdité de leur cœur, gémissent encore dans un Enfer terrestre qui va, de siècle en siècle, devenant plus infernal. Jusqu'au jour où les tourments seront si atroces que chez les damnés, soudain, naîtra la haine de la haine; où les moribonds révoltés arriveront, dans la frénésie de leur désespoir, à aimer leurs bourreaux. Alors, de la grande ténèbre douloureuse, surgira, enfin la splendeur chaste d'un miraculeux printemps.

NOTRE PÈRE

Les Apôtres demandèrent à Jésus une prière.

Il leur avait dit de faire des prières courtes et secrètes. Mais il

n'étaient point satisfaits de celles que recommandaient les prêtres tièdes et livresques du Temple. Ils voulaient une prière à eux et qui fût, pour ceux qui suivaient Jésus, comme un ralliement.

Jésus, sur la Montagne, enseigna pour la première fois le *Notre Père*. La seule prière que Jésus ait conseillée. Une des plus simples qui soit. Une prière sans littérature, sans théologie, sans hardiesse, sans servilité. La plus belle de toutes.

Mais si le *Pater* est simple, tous ne l'entendent point. La séculaire, la mécanique répétition de la langue et des lèvres, la répétition millénaire, formelle, rituelle, distraite, indifférente en a fait quasiment un collier de syllabes dont s'est perdu le sens originel et familier. A le relire mot par mot, comme un texte neuf, tombé sous nos yeux pour la première fois aujourd'hui, il perd son caractère de banalité rituelle, il retrouve, dans son premier sens, sa virginité.

Notre Père : donc nous sommes issus de toi et tu nous aimes comme fils, de toi nous n'aurons aucun mal.

Qui es dans les cieux — en ce qui s'oppose à la terre, en la sphère opposée à la Matière — donc dans l'Esprit, et en cette partie minime et pourtant éternelle de l'Esprit : notre âme.

Soit sanctifié ton Nom. Nous ne devons pas seulement t'adorer de bouche mais être dignes de toi, t'approcher d'un plus fort amour. Pour que tu ne sois plus le Vengeur, le Seigneur des batailles, mais le Père qui enseigne la béatitude dans la paix.

Advienne ton Règne : Règne des cieux, Règne de l'Esprit et de l'Amour, de l'Évangile.

Soit faite ta volonté dans le ciel et sur la terre : que ta loi de bonté et de perfection domine en l'Esprit et en la Matière, dans le visible et dans l'invisible univers.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, car la matière de notre corps, soutien nécessaire de l'esprit, a besoin chaque jour

du soutien d'un peu de matière. Nous ne te demandons pas la richesse, pernicieux encombre, mais seulement ce peu qui nous permet de vivre, pour devenir plus dignes de la vie que tu promets. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais, faute de ce morceau de pain, l'âme habitante de ce corps ne pourrait se nourrir des aliments plus précieux.

Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. Pardonne-nous, comme nous pardonnons aux autres. Tu es notre créancier éternel et infini : jamais nous ne serons quittes envers toi. Mais pense qu'il en coûte plus à notre mauvaise nature de remettre une seule dette à un seul de nos débiteurs qu'à toi d'annuler le souvenir de tout ce que nous te devons.

Ne nous induis pas en tentation. Nous sommes faibles et encore en proie au charnel, en ce monde qui semble parfois si beau et nous invite à toutes les mollesses de l'infidélité. Aide-nous pour que notre conversion ne soit pas trop difficile et combattue, et pour que notre entrée dans le Royaume ne souffre pas de délais.

Délivre-nous du mal. Toi qui es aux cieux, qui es l'Esprit, qui as pouvoir sur le mal, sur l'irréductible et hostile Matière — et il est difficile d'échapper sans cesse à son entrave — toi, adversaire de Satan, négation de la Matière, aide-nous. En cette victoire sur le mal qui toujours pullule, car il ne sera jamais vraiment vaincu sinon quand *tous* l'auront vaincu, en cette décisive victoire réside notre grandeur, mais elle sera moins éloignée par le secours de ton alliance.

Sur cet appel finit le *Notre Père*. On n'y trouve pas la fastidieuse flatterie des prières orientales, chapelets de louanges et d'hyperboles qui semblent inventés par un chien, adorant de son âme canine le maître qui lui permet de vivre et de manger. On n'y trouve pas la supplication larmoyante du psalmiste qui demande à Dieu tous les secours, temporels plus souvent que spirituels,

qui se lamente si la récolte est mauvaise, s'il ne jouit pas du respect des siens et qui invoque plaies et flèches contre les ennemis que, seul, il ne sait vaincre.

Ici l'unique éloge est le mot *Père*. Louange qui est une obligation, un témoignage d'amour. A ce Père on ne demande qu'un peu de pain — qu'on est prêt à gagner, car l'annonce du Règne est un labeur nécessaire — et ce même pardon que nous accordons à nos ennemis ; et enfin une valide protection pour combattre le mal, ennemi commun de tous, muraille opaque interdisant l'entrée du Royaume.

Qui dit : Notre Père, n'est ni orgueilleux ni avili. Il parle à son père avec l'accent intime et tranquille de la confidence, presque d'égal à égal. Sûr d'être aimé, il sait que son père connaît ses désirs et qu'il n'est pas besoin de longs discours. « Votre Père, avertit Jésus, sait ce qu'il vous manque avant que vous ne le lui demandiez ». La plus belle des prières est aussi le rappel quotidien de tout ce qu'il s'en faut pour que nous soyions pareils à Dieu.

ŒUVRES PUISSANTES

Jésus, après avoir intimé la Loi nouvelle de l'imitation de Dieu, descendit de la Montagne.

On ne peut demeurer toujours sur les montagnes. A peine le sommet gravi nous sommes destinés à descendre. Condamnés à descendre. Nécessairement, inéluctablement obligés à descendre. Toute montée engage la descente, promet le retour vers le bas. Est un compromis avec le rabaissement. L'ascension est payée par la descente. Expiée, compensée. La tristesse de descendre est le

prix de la joie de monter. La volupté de l'ascension est un dédommagement anticipé à la mélancolie de la descente.

Qui a à parler doit se faire ouïr. S'il ne parle que sur les cimes, peu resteront avec lui : il fait froid sur les cimes pour ceux qui ne sont pas tout de feu ; sa voix touchera peu d'oreilles. Qui est venu pour donner ne peut prétendre que les hommes, traînant sur les sentes escarpées leurs jambes boiteuses et leur corps débile, le suive vers les hauteurs. Il doit les chercher dans les plaines, dans les maisons où ils se nichent : s'abaisser à eux pour les élever.

Jésus, pour que la Bonne Nouvelle soit de tous apprise, sait que les trop hauts discours ne suffisent pas. Qu'il est besoin de paroles moins générales, de paroles qui ressemblent plus aux faits, de paroles qui soient images, récits, qui soient presque des faits. Et il sait que ces paroles même ne suffisent pas.

Le peuple simple, rude, grossier, le petit peuple qui suit Jésus est composé d'hommes qui vivent dans les choses matérielles, qui n'atteignent les choses spirituelles (avec quelle lenteur et quelle peine !) qu'à travers les preuves matérielles, les signes, les symboles matériels. Ils ne comprennent pas une vérité spirituelle sans une incarnation, une incorporation, un revêtement matériels. Sans un témoignage matériel, une preuve, une contre-épreuve. Une image sensible les mettra sur le chemin de la révélation morale ; un prodige confirmera pour eux une vérité nouvelle, une mission contestée.

La prédication — qui procède par axiomes et aphorismes — ne suffisait pas à ces imaginations orientales. Jésus recourut au merveilleux et à la poésie : il fit des miracles et parla par paraboles.

Les miracles que racontent les évangélistes ont été, pour beaucoup de modernes, la première raison d'abandonner Jésus et

l'Évangile. Ils ne peuvent croire au Miracle. Le Miracle n'entre pas dans leur cervelle desséchée : donc l'Evangile ment et s'il ment en tant de lieux on ne peut plus même croire au reste. Jésus ne peut avoir ressuscité les morts. *Ergo*, ses paroles n'ont aucune valeur.

Ceux qui raisonnent ainsi — et ils raisonnent mal car seule une doctrine peut donner valeur aux miracles, mais les miracles ne prouvent pas toujours les doctrines — donnent aux miracles bien plus de poids et de sens que Jésus ne leur en avait accordé.

S'ils avaient lu les quatre Évangiles, ils se seraient aperçus que *Jésus répugne souvent aux miracles*. Qu'il se dérobe quand il est appelé à les faire ; qu'il ne donne pas une suprême importance à ce pouvoir divin.

Il refuse chaque fois qu'il est une juste raison de refuser. Si l'on insiste, il cède pour récompenser la foi des souffrants qui l'implorent. Mais pour lui-même, pour son salut, il ne fait jamais de miracles. Ni au Désert, pour se défaire de Satan, ni à Nazareth, quand on veut le tuer ni à Gethsémani, lorsqu'on vient l'arrêter, ni sur la Croix, quand on le défie d'en descendre. Son pouvoir n'est que pour les autres, pour le bien de ses frères mortels.

Ils sont tant à lui demander un signe, un signe du ciel, et qui fasse les incrédules convaincus que sa Parole est Parole de vérité. « Cette perverse et adultère génération demande un signe et aucun signe ne lui sera donné hors le signe du prophète Jonas ». Et quel est-il? Les Évangélistes, écrivant après la Résurrection, entendent que Jonas, sorti le troisième jour du ventre de la baleine, est la figure de Jésus qui sortira le troisième jour du tombeau. Mais la suite du discours démontre que Jésus entendait encore autre chose : « Les Ninivites ressusciteront au jour du jugement avec cette génération et ils la condamneront, *car ils se repentirent à la prédication de Jonas;* et en voici un qui est plus grand que

Jonas ! » Ninive ne demanda pas de prodiges ; la parole seule la convertit. Ceux qui ne se convertissent point à la seule prédication de Jésus — qui annonce des vérités infiniment plus grandes — sont au-dessous des Ninivites, des idolâtres, des barbares.

Vous ne devez pas me croire seulement *parce que* je fais des miracles, mais vous devez vous souvenir que la foi — plus haute et parfaite sans le secours du miracle — peut accomplir *aussi* des miracles. Même le plus grand miracle ne peut convertir les cœurs endurcis, clos à la vérité : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne seront point persuadés par la résurrection d'un mort ». Les villes où il accomplit ses plus grands prodiges l'ont abandonné : « Malheur à toi Chorazin ! Malheur à toi Bethsaïda ! Car si à Tyr et à Sidon eussent été faites les puissantes œuvres qui furent faites pour vous, elles se seraient dès longtemps repenties, prenant le cilice et la cendre ».

Jésus ne croyait pas que le miracle était son privilège exclusif. Quand on vint lui dire qu'un tel chassait les démons en son nom, il répondit qu'on le laissât faire. Aux disciples n'était pas refusé ce pouvoir : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ; vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. »

Tous peuvent faire des prodiges qui semblent des miracles, même les charlatans et les sorciers. Les disciples des Pharisiens en faisaient ; et un certain Simon, en Samarie. Mais ils ne compteront pour rien. Les miracles ne suffisent pas pour entrer dans le Royaume : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur ! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom, n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom et fait en ton nom beaucoup d'œuvres puissantes ? Et moi, alors, je leur dirai en face . Je ne vous ai jamais connu , allez-vous-en de moi, vous tous, opérateurs d'iniquités ! » Ce n'est pas assez de chasser les démons si tu

ne chasses point le démon d'orgueil et de cupidité qui est en toi.

Après sa mort d'autres viendront et feront des miracles. De faux christs se dresseront, et de faux prophètes; et ils feront grands signes et prodiges, propres à séduire, s'il se pouvait, les élus mêmes. Je vous ai mis en garde : ne croyez pas à ces signes et à ces prodiges jusqu'à la venue du Fils de l'Homme. Les miracles des faux prophètes ne prouvent pas la vérité de leurs discours.

Pour toutes ces raisons Jésus évitait le Miracle, mais il ne pouvait toujours résister aux demandes des malheureux; et parfois sa pitié prévenait la demande. Car le Miracle est puissance de foi et sa foi est infinie, et grande celle des implorants. Mais souvent, à peine la guérison accomplie, il recommandait le secret : Va et ne le dis à personne.

Ceux qui n'écoutent pas la vérité du Christ, parce qu'ils sont scandalisés des miracles, devraient se rappeler la profonde parole de Jésus à Thomas : « Heureux qui a vu et qui a cru, mais plus heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. »

LES AVEUGLES VOIENT

Trois choses sont indispensables à l'homme : le pain, la santé et l'espérance.

Privé des autres il parvient, tout maugréant, à vivre. Mais faute de ces trois il appelle en hâte la mort. Car sa vie est pareille à la mort. C'est la mort augmentée de la souffrance, aggravée, irritée, sans cette paix du sommeil insensible; la faim est la consomption du corps, la douleur fait haïr le corps, le désespoir ôte toute saveur à tout. Toute raison d'être, toute raison d'agir. Il en est qui ne se tuent point car même se tuer est un acte.

Pour attirer à soi les hommes, il faut leur donner le pain, la santé, l'espérance. Rassasier, guérir, créer la foi en une vie plus belle.

Jésus a donné cette foi. A ceux qui le suivaient au désert ou sur les montagnes, il a distribué le pain matériel et le pain spirituel. Il n'a pas voulu transformer les pierres en pain, mais il a fait en sorte que les vrais pains suffisent aux milliers. Et les pierres que les hommes portaient en leur poitrine, il en a fait des cœurs aimants.

Et il n'a pas repoussé les infirmes. Jésus n'est pas un tourmenteur de soi-même, un flagellant. Il ne croit pas que la douleur soit nécessaire pour vaincre le mal. Le Mal est Mal, il faut le chasser ; et la Douleur en est une forme. Pour atteindre la vraie santé [1] les douleurs de l'âme suffisent ; pourquoi souffrir sans nécessité celles du corps. Les anciens Juifs ne voyaient dans la maladie qu'un châtiment ; les Chrétiens y voient surtout une aide à la conversion.

Mais Jésus n'attend pas des tortures, ulcères et cilices le vrai salut. Donnez au corps ce qui est du corps et à l'âme ce qui est de l'âme. Il ne lui déplaît pas de s'étendre à table pour le repas du soir ; il ne refuse pas le vin vieux qu'on lui prépare ; il ne repousse pas les femmes qui versent des parfums sur ses cheveux et sur ses pieds. Jésus peut jeûner plusieurs jours. Il peut se contenter d'une bouchée de pain et d'un demi-poisson rôti ; il peut dormir à terre, la tête sur un caillou. Mais il ne cherche pas, avant que son destin ne le lui impose, la peine, la faim, la douleur. Pour lui la santé est un bien , et ce sont des biens permis, tant que nul autre n'en souffre, l'innocent plaisir de manger avec ses amis, le verre de vin qu'on boit ensemble, le parfum d'un vase de nard.

1. *La vera salute*. Le mot italien *salute* signifie à la fois *santé* et *salut* (n. d. t.).

Si un malade l'approche il le guérit. Jésus n'est pas venu pour nier la vie mais pour l'affirmer. Pour affirmer, pour instaurer une vie parfaite et plus heureuse. Il ne va pas chercher exprès les malades. Sa mission est de chasser la douleur spirituelle, de porter la joie spirituelle. Mais si, chemin faisant, il trouve occasion de chasser la douleur charnelle, de calmer un tourment, de rétablir, avec la santé de l'âme, celle du corps, il ne s'y refuse point. Il y répugne souvent parce que ce n'est point là son art ; son but est plus haut ; il ne voudrait pas apparaître aux yeux du peuple comme un sorcier vagabond ou comme le Messie attendu par le siècle. Mais comme enfin il veut vaincre le Mal et que certains le croient capable de vaincre *tous* les maux, son amour est contraint de réduire aussi ceux du corps.

Quand, sur les routes que foulent les hommes sains, viennent à lui par dizaine les lépreux repoussants et défigurés, montrant sous leurs haillons cette enflure squameuse et blanche, cette peau maculée et fendillée, cette peau ridée et rugueuse qui déforme la bouche, engloutit les yeux, gonfle les mains ; quand ces spectres douloureux que tous évitent, dont tous s'éloignent avec horreur (et c'est faveur s'ils ont un peu de pain et une écuelle pour boire et une vieille masure où se cacher), quand, détachant à grand'-peine les mots de leurs lèvres tuméfiées, ils lui demandent, à lui qu'ils savent puissant en paroles et en œuvres, à lui dernier espoir des désespérés, la santé, la guérison, le prodige, comment Jésus pourrait-il refuser comme les autres de les approcher et de les entendre ?

Et les épileptiques qui se tordent dans la poussière, le visage contracté en un spasme immobile, l'écume à la bouche ; les possédés qui hurlent parmi les tombes, chiens sinistres et inconsolés dans la nuit ; les paralytiques, sensibles autant qu'il faut pour souffrir, cadavres hantés d'une âme prisonnière et suppliante ; et

les aveugles, reclos, depuis leur naissance, dans la nuit, trébuchant parmi les heureux qui vont où ils veulent aller, les aveugles qui marchent terrifiés, la tête haute et les yeux fixes, comme si la lumière devait les atteindre du fond de l'infini, les aveugles pour qui le monde n'est qu'une succession de résistances au contact des mains : les aveugles, éternels solitaires qui ne savent du soleil que sa tiédeur et sa brûlure.

Comment Jésus dirait-il non à ces misères? Son amour, qui surpasse la commune pitié autant que sa nature transcende la nature humaine, ne peut repousser des implorations capables d'émouvoir un païen. Touchantes même quand elles sont muettes.

LA RÉPONSE A JEAN

Jésus guérit mais n'a rien du sorcier ou de l'exorciste. Il laisse là tétragrammes, incantations, talismans, fumées, voiles et mystères. Il n'appelle pas à son aide les forces d'en haut ou d'en bas. Un mot lui suffit, un cri, une douce parole, une caresse. Sa volonté et la foi de qui l'implore. A tous il demande : Crois-tu que je puisse faire ceci? Et quand la guérison est survenue : Va, c'est ta foi qui t'a sauvé.

Le miracle est, pour Jésus, la confluence de deux bonnes volontés. Le contact vivant d'une foi agissante et d'une foi passive. La collaboration de deux forces. Une rencontre, une convergence de certitudes salvatrices.

« Car je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi autant qu'un grain de sénevé, vous pourriez dire à ce mûrier : déracine-toi et jette-toi dans la mer, et il vous obéirait ». Ceux qui n'ont

pas de foi — même pas autant que la millième partie d'un grain de sénevé — jurent que ce pouvoir n'est à personne et que Jésus est un imposteur.

Dans les Évangiles les miracles sont appelés de trois noms : Δυναμεις (forces) ; Θηρατα (merveilles) ; Σημεια (signes). Signes pour qui a mémoire des prophéties messianiques; merveilles pour qui en est témoin. Mais pour Jésus et en Jésus : simplement forces, œuvres puissantes, éclairs victorieux d'un surhumain pouvoir.

Les guérisons de Jésus ont un double caractère. Elles ne sont pas seulement guérisons de corps mais d'esprits. Et justement de ces infirmités spirituelles que Jésus veut réduire pour que le Royaume des cieux puisse être fondé sur terre.

La majeure part des maladies ont une double nature et prêtent singulièrement à la métaphore. Jésus guérit des mutilés, des estropiés, des fiévreux, un hydropique, une femme affligée d'une perte de sang et même le blessé Malchus dont Pierre avait coupé l'oreille — mais ceci uniquement pour que sa loi : fais le bien à qui te fait le mal, soit observée jusqu'au bout.

Mais ceux que Jésus guérit sont presque toujours des possédés ; des paralytiques, des lépreux, des aveugles, des sourds-muets. « Possédés » est l'ancien nom des malades de l'esprit : même le professeur Aristote croyait à la possession. On croyait que les obsédés, lunatiques, épileptiques et hystériques étaient envahis d'esprits malins. Les explications modernes contradictoires et souvent verbales de ces maux n'infirment pas le fait que les démoniaques, en bien des cas, sont tels au sens le plus propre du terme.

Pour Jésus, cette interprétation, docte et populaire, des maladies mentales se prêtait merveilleusement à cet enseignement allégorique et allusif qu'il aimait. Il voulait fonder le Règne de

Dieu et détruire celui de Satan. Chasser les démons était dans sa tâche. Il lui importait peu de distinguer entre ce qui était coupable désordre ou possession maligne. Entre les infirmités du corps et celles de l'esprit, il est un parallélisme consacré par le langage et qui repose sur d'effectives affinités. Le furieux et l'épileptique, le fainéant et le paralysé, l'immonde et le lépreux, l'aveugle, le sourd et ceux qui ne voient point, n'entendent point la vérité ; le sauvé et le ressuscité.

Lorsque Jean, de son cachot, envoya deux disciples pour qu'ils demandassent à Jésus s'il était l'Attendu ou s'il convenait d'en attendre un autre, Jésus leur répondit : « Allez et dites à Jean ce que vous voyez et entendez : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Jésus ne sépare pas l'Évangile des guérisons miraculeuses. Elles sont œuvres du même ordre : il veut dire par cette réponse qu'il a guéri les corps pour que les âmes soient mieux disposées à recevoir la bonne nouvelle.

Ceux qui ne voyaient pas la lumière du soleil, maintenant voient aussi celle de la vérité ; ceux qui n'entendaient pas même les paroles des hommes écoutent aussi celle de Dieu ; ceux qui étaient possédés par Satan sont libérés de Satan ; ceux qui n'étaient que plaies et pourriture sont purs comme des enfants ; ceux qui étaient perclus et ne pouvaient se mouvoir suivent mes pas ; ceux qui étaient morts à la vie de l'âme ressuscitent à ma parole — et les pauvres, après la Bonne Nouvelle, sont plus riches que les riches. Voilà mes lettres de crédit et de légitimation.

Jésus, médecin et libérateur, n'est pas tel que le veulent ses modernes ennemis dont la très-mauvaise foi tente de relever contre l'ascétisme la païenne facilité. Il est, disent-ils, le Dieu

des malades, des faibles, des malpropres, des misérables, des impuissants, des esclaves. Mais toute l'œuvre de Jésus est un don de beauté, de force, de pureté, de richesse, de liberté. Mais il approche les malades pour chasser la maladie, les faibles et les esclaves pour les affranchir, les impurs pour les rendre nets. Il ne les aime pas pour ce qu'ils sont infirmes. A l'égal des antiques il aime la santé — et à ce point qu'il veut la rendre à qui l'a perdue.

Jésus est le Prophète de la félicité, le Garant de la vie, d'une Vie plus digne d'être vécue. Et les miracles ne sont que les gages de sa promesse.

TALITHA QUMI

« Les morts ressuscitent ». C'est un des signes qui doivent suffire au Baptiseur prisonnier. A la bonne et travailleuse Marthe, Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit en moi, quand il serait mort, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. » La résurrection est une renaissance dans la foi ; l'immortalité est l'affirmation permanente de cette foi. Les paroles de Jean l'Évangéliste sont une parabole abstraite, presque théologique et renvoient à une expérience rigoureusement individuelle.

Mais les Évangélistes connaissent trois résurrections, faits historiques, racontés avec l'appareil sobre mais explicite du témoin. Jésus a ressuscité trois morts : un jeune homme, une enfant et un ami.

Il allait entrer à Naïm — la « belle », assise au sommet d'un coteau non loin de Nazareth — et il rencontra un convoi. On portait en terre le jeune fils d'une veuve. Celle-ci avait perdu son

mari peu de temps auparavant. Et maintenant on enterrait son fils. Jésus vit la mère marchant parmi les femmes, pleurant de ce pleur effaré et contenu des mères, qui consterne. Elle avait au monde deux hommes seulement pour l'aimer; ils étaient morts tous les deux l'un après l'autre et elle restait seule, sans mari, sans fils, sans un soutien, sans la consolation de pouvoir au moins confier sa douleur à un être qui la partagerait. Perdus, ces deux simples amours : mémoire de sa jeunesse, espérance de son déclin. Désormais son visage ne sera jamais plus baisé. Jésus fut ému de compassion. Ce pleur était comme un reproche.

« Ne pleure pas », dit-il. Il s'approcha, toucha le cercueil. Le jeune homme y gisait, enveloppé dans le drap mais le visage découvert, composé dans la pâleur anxieuse des morts. Les porteurs s'arrêtèrent. Tous se turent. La mère aussi, s'étant avancée, se calma.

— Jeune homme, je te le dis, lève-toi. Il n'est plus temps d'être couché. Tu dors tranquille et ta mère se désole Lève-toi !

Et le fils obéissant se leva, s'assit sur la bière et se mit à parler. « Et Jésus le rendit à sa mère ». Le « rendit », car il était sien. Il l'avait repris à la mort pour le restituer à qui ne pouvait vivre sans lui. Pour qu'une mère cessât de pleurer.

Un autre jour, comme il venait de Gadara, un père se jeta à ses pieds. Sa fille unique était mourante. L'homme s'appelait Jaïre, et bien qu'il fût des chefs de la synagogue il croyait en Jésus.

Ils se mirent en chemin. Mais un serviteur de Jaïre vint à leur rencontre : Ta fille est morte ; il est inutile que tu conduises le Maître. Mais Jésus ne croit pas à la mort : Ne crains pas, dit-il au père, crois et elle sera sauvée.

Ils arrivèrent à la maison. Dehors il y avait des joueurs de flûte et une foule bruyante. Dedans, des femmes et des amis

— Allez et ne pleurez pas. Car l'enfant *n'est pas morte mais elle dort.*

Il entra dans la chambre suivi seulement de trois disciples et des parents ; et ayant pris la main de la petite endormie il s'écria :

— *Talithà qumi !* ce qui signifie : jeune fille, lève-toi !

Et aussitôt l'enfant se leva et se mit à marcher ; « car elle avait douze ans », ajoute Marc. Mais comme elle était faible et pâle après cette longue maladie, Jésus ordonna qu'on la fît aussitôt manger : ce n'était pas un esprit visible, un spectre. Mais un corps vivant, s'éveillant, un peu las, pour une nouvelle journée, après les rêves de la fièvre.

L'ÉVEIL DE LAZARE

Lazare et Jésus s'aimaient. Plusieurs fois Jésus avait mangé en sa maison de Béthanie avec lui et ses sœurs.

Or, un jour, Lazare tomba malade et elles l'envoyèrent dire à Jésus. Et Jésus dit : Cette maladie n'est point à la mort. Et il demeura encore deux jours où il était. Et le troisième jour il dit à ses disciples : Lazare, notre ami, dort; je vais le réveiller.

Il approchait de Béthanie quand Marthe vint à sa rencontre et, comme pour lui faire reproche :

— Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort !

Et peu après survint Marie :

— Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort !

Ce reproche répété toucha Jésus. Non qu'il craignît d'être venu

trop tard, mais parce qu'il s'attristait toujours du peu de foi des plus aimés :

— Où l'avez-vous mis ?

Et ils lui dirent : Viens voir. Et Jésus pleura ; et, pleurant — c'était la première fois qu'on le voyait pleurer — il se rendit au sépulcre.

— Levez la pierre

Marthe, la ménagère, la femme de tête et de bon sens, intervint :

— Seigneur, il sent déjà, il est de quatre jours.

Mais Jésus ne l'écoutait point :

— Levez la pierre.

Et la pierre fut ôtée. Et Jésus, après une courte prière, le front levé au ciel, s'approcha de la tombe et appela l'ami à grande voix :

— Lazare, sors !

Et Lazare sortit du tombeau, trébuchant, car il avait les mains et les pieds dans les bandelettes et le visage couvert d'un linge.

— Déliez-le et laissez-le aller.

Et tous quatre, suivis des Douze et d'un cortège de Juifs confondus de stupeur, revinrent chez eux. Les yeux de Lazare se réaccoutumaient à la lumière, ses pieds le portaient, quoique faibles et il se touchait les mains. La prompte Marthe dressa la table du mieux qu'elle put en ce désordre, après quatre jours de deuil et le ressuscité mangea avec ses sœurs et ses amis ; Marie pouvait à peine détacher ses yeux du vainqueur de la mort qui, s'étant essuyé la face, rompait le pain et buvait le vin comme si ce jour avait été semblable à tous les autres.

Telles sont les résurrections que racontent les Évangélistes. Et de leurs récits nous pouvons tirer quelques observations qui

nous dispenseront de tout commentaire doctoral — *id est* intempestif.

Jésus ressuscite, en toute sa vie, trois morts seulement ; et non pour faire pompe de sa puissance et frapper l'imagination des peuples, mais par pitié pour la douleur de qui aimait ces morts : pour consoler une mère, un père, deux sœurs. Deux de ces résurrections furent publiques ; une, celle de la fille de Jaïre, fut faite en présence de peu de personnes, à qui Jésus recommanda le silence.

Outre cela, ceci, plus important : dans les trois cas Jésus parle du mort comme s'il n'était pas mort, mais endormi. Du fils de la veuve il n'a pas le temps de parler, car sa décision est trop soudaine, mais il s'adresse à lui comme à un enfant paresseux qui s'attarderait à dormir : Jeune homme, je te le dis, lève-toi. Quand on lui dit que la fille de Jaïre est morte, il répond : Elle n'est pas morte, mais elle dort.

Il ne prétend pas ressusciter, mais réveiller. La mort n'est pour lui qu'un sommeil. Plus profond que le sommeil de chaque jour. Si profond que seul un amour surhumain le secoue. Amour des survivants plus que de l'endormi. Amour de celui qui pleure, voyant les larmes de ceux qui aiment.

LES NOCES DE CANA

Jésus allait volontiers aux noces.

Pour l'homme du peuple qui si rarement fait dépenses et folies, qui jamais ne mange et ne boit tout son saoul, le jour des épousailles est le plus mémorable de l'existence. Un interstice de fête, de générosité, de richesse dans la longue et grise médiocrité des jours.

Les riches qui peuvent festoyer chaque soir ; les riches d'aujourd'hui qui engloutissent en une fois ce qui, au pauvre de jadis, eut suffi pour une semaine, ne sentent plus la gaîté sacrée de ce jour. Mais le pauvre antique, le travailleur, l'homme des champs, l'Oriental qui se nourrissait tout l'an de pain d'orge, de figues sèches, de quelques œufs durs, d'un peu de poisson et seulement aux grandes solennités tuait le chevreau ou l'agneau ; l'homme accoutumé à peiner, à ménager, à se passer de tant de choses, à se contenter du nécessaire, voyait dans les Noces la plus vraie, la plus belle fête de toute la vie. Les autres, celles du peuple et de l'église, étaient à tous, égales pour tous ; mais ses épousailles étaient une fête à lui, rien qu'à lui — et elle n'interrompait qu'une seule fois le cours de son âge.

Et alors toutes splendeurs et richesses étaient convoquées autour des époux pour que ce jour leur fut inoubliable. Un cortège de flambeaux avec musiciens et danseurs allait au devant de l'époux, dans la nuit. A la maison tout abondait : viandes diverses et diversement cuites, outres de vin contre les murs, vases d'onguent pour les amis. La lumière, la musique, le parfum, l'ivresse, la danse : rien ne manquait au contentement des sens. Toutes les choses qui sont le privilège quotidien des princes et des riches triomphaient en cette journée unique dans la pauvre maison du pauvre.

Jésus aimait cette innocente joie. La vive joie de ces simples, arrachés pour si peu d'heures à leur mélancolique effacement, l'émouvait. Dans les noces il ne voyait pas seulement une fête. Le Mariage est la tentative suprême de la jeunesse de l'homme pour vaincre le destin par l'Amour, par la jonction de deux amours, par l'amoureux accord de deux jeunesses. C'est l'affirmation d'une double foi en la vie, l'affirmation qu'il faut continuer la vie et qu'elle est désirable. L'homme qui épouse est un

otage aux mains de la société des hommes. Se créant chef d'une société nouvelle et père d'une génération il se fait plus libre et se professe plus esclave.

Le mariage est promesse de bonheur et acceptation de martyre. L'illusion et la conscience y ont part. Dans l'ombre de tragédie qui projette sur l'avenir une terrible espérance de joie est la grandeur héroïque et sainte du mariage. Car on ne peut s'y dérober et pourtant, à donner raison à la raison égoïste, on s'y déroberait. Qui a jamais vu, hors cela, une condamnation si avidement désirée ?

Pour Jésus, le mariage a une signification plus profonde encore : il est principe d'une éternité. Ce que Dieu a lié, l'homme ne le déliera point. Quand les cœurs se sont entendus, quand les corps se sont joints il n'est épée ni loi qui les puisse désunir. En cette vie humaine changeante, éphémère et fragile, il est une seule chose qui doive durer toujours, jusqu'à la mort et au-delà : le Mariage. Le seul anneau d'éternité en un collier périssable.

Souvent, aux lèvres de Jésus, revient le souvenir des noces et des banquets. Parmi les plus belles paraboles nous trouvons le roi conviant aux noces de son fils ; les vierges qui attendent, la nuit, l'ami de l'époux ; le seigneur qui offre un festin. Lui-même se compare à l'époux fêté par les amis, quand il répond à qui se scandalise parce que ses disciples mangent et boivent.

Il ne méprisait pas le vin comme les abstinents hypocrites — et quand il boira avec les Douze ce vin qui est son sang, il pensera au vin nouveau du Royaume.

Ce n'est donc pas merveille qu'il ait accepté d'aller aux Noces de Cana. Le prodige qu'il fit ce jour-là, tous le savent. L'eau de six urnes fut par lui changée en vin et en vin meilleur que celui qu'on avait bu. Les vieux rationalistes disent que ce fut là un

cadeau tenu caché jusqu'à la fin du repas, une surprise faite par Jésus en l'honneur des époux. Et six cents litres de bon vin, ajoutent-ils, montrent la libéralité du Maître.

Ces poux voltairiens n'ont pas pris garde que seul Jean, l'homme des allégories et des symboles philosophiques, raconte le miracle de Cana. Lequel ne fut pas un jeu, ni de surprise ni de prestige, mais une vraie transmutation, obtenue par le pouvoir qu'a l'Esprit sur la Matière et en même temps une parabole, non pas dite, mais représentée par le moyen d'événements réels.

Pour qui ne s'arrête point à la lettre de l'anecdote, l'Eau changée en Vin est une des figures de l'époque nouvelle qui commence avec l'Évangile. Au désert, avant le Message, l'eau suffisait : le monde était abandonné et douloureux. Mais voici l'Heureuse Nouvelle : le Règne est proche. On quitte la tristesse pour la félicité et la joie ; le veuvage de l'ancienne Loi pour les noces de la Loi nouvelle. L'Époux est parmi nous. Ce n'est pas le temps de l'accablement mais de l'enthousiasme ; non plus du jeûne mais de l'ivresse, non plus de l'Eau mais du Vin.

Rappelez-vous les paroles de l'ordonnateur du repas à l'époux : « Chacun sert d'abord le bon vin, puis le moins bon, après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent ».

Tel était l'usage antique des vieux Juifs et des Païens. Mais Jésus veut renverser jusqu'à cette tradition amphytrionale. Les anciens donnaient d'abord le bon, puis le mauvais ; et lui, après le bon, il donnera le meilleur. Le vinaigre acerbe, la piquette qu'on sert au début du festin c'est le vin de l'ancienne Loi, le vin gâté qui a fleuri et tourné et qu'on ne peut boire. Mais le vin qu'apporte Jésus, plus exquis et plus vigoureux, gaîté du cœur et chaleur du sang, c'est le vin nouveau du Règne, le vin destiné aux noces du ciel et de la terre, le vin qui donne cette divine ivresse qu'on nommera, plus tard, la « folie de la croix ».

Les Noces de Cana — chez Jean, le premier des miracles — sont une allégorie de la révolution évangélique.

LE FIGUIER MAUDIT

Une autre parabole exprimée en forme de miracle est celle du Figuier Desséché.

Un matin, vers la Pâque, allant de Béthanie à Jérusalem, Jésus eut faim. Il s'approcha d'un figuier et n'y trouva que feuilles. Il était trop tôt pour qu'il portât des fruits, même étant de race précoce et en terre méridionale.

Mais Jésus, selon Marc et Mathieu, s'irrita contre le pauvre arbre et le maudit : « Que jamais fruit ne naisse de toi désormais ! » Et à l'instant le figuier sécha. Selon Marc, il dit : « Que nul jamais ne mange plus de ton fruit ! » Et quand ils repassèrent, le soir, le figuier était desséché.

Chez les Évangélistes le récit des effets de la malédiction est suivi d'un retour sur cette pensée familière à Jésus qu'on peut obtenir tout ce qu'on demande avec une foi puissante.

Mais d'autres y voient la transposition figurée d'une plainte qui revient souvent aux lèvres du Christ. Le Figuier est Israël, la vieille religion judaïque qui n'a plus désormais que la frondaison inutile et incomestible de ses rites : feuilles qui font ombre, feuilles vaines destinées à se dessécher sans avoir nourri personne. Jésus, affamé de justice, affamé d'amour, cherchait parmi ces feuilles les fruits substantiels de la miséricorde et de la sainteté. En vain : Israël ne l'a pas rassasié ; il n'a pas répondu à son espérance. Désormais rien n'est plus à attendre de ce vieil arbre, feuillu mais infécond : qu'il se dessèche pour l'éternité ! Les fruits, les donneront d'autres peuples.

Le miracle du Figuier Maudit n'est au fond qu'une glose visible de la Parabole du Figuier Stérile que nous lisons chez Luc : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne et il vint y chercher du fruit et il n'en trouva point. Alors il dit au vigneron : voilà trois ans que je viens chercher du fruit de ce figuier, et je n'en trouve point : coupez-le ; pourquoi occupe-t-il encore la terre ? Mais le vigneron, répondant, lui dit : Seigneur, laisse-le encore cette année : je creuserai tout autour et je le fumerai ; peut-être à l'avenir donnera-t-il du fruit, sinon tu le couperas ».

L'arbre n'est pas condamné tout d'abord mais après trois ans d'infécondité. Et la sentence, par l'intercession de l'ouvrier, est prorogée d'un an, durant lequel la plante sera soignée et traitée avec amour. Ce sera la dernière épreuve. Si elle échoue, reste la hache et le feu.

Depuis trois ans Jésus prêche aux Juifs ; il pense à les abandonner pour annoncer à d'autres le Règne. Mais un de ses travailleurs, un disciple, encore attaché à son peuple, demande grâce : un délai encore. Voyons si à force d'amour cette génération adultère et bâtarde ne se convertira point. Mais quand ils sont sur la route de Béthanie, l'épreuve a été faite ; du judaïsme il n'y a plus à espérer que deux poutres en croix ; le mauvais Figuier juif est digne d'être brûlé et nul ne mangera plus de ses fruits gâtés et tardifs.

PAINS ET POISSONS

Il y a deux multiplications des pains en tout semblables sauf dans les proportions des quantités — et c'est là justement que réside leur sens spirituel.

Des milliers de pauvres ont suivi Jésus en un lieu désert. De trois jours ils n'ont point mangé, si grande est leur faim du pain de vie qu'est sa parole. Mais le troisième jour Jésus a pitié d'eux et il dit à ses disciples de donner à manger à la multitude. Ils n'ont que peu de pains et peu de poissons pour des milliers de bouches ; alors Jésus les fait tous asseoir sur l'herbe, par groupes de cinquante et de cent, bénit ce peu qu'il y a à manger ; et tous sont rassasiés ; et il reste des paniers pleins de nourriture.

A confronter les deux multiplications, on s'aperçoit d'un fait singulier. La première fois il y avait cinq pains, cinq mille personnes et il resta douze corbeilles. La deuxième fois il y a sept pains — deux de plus, quatre mille personnes — mille de moins — et à la fin il ne reste que sept corbeilles. Moins les pains sont nombreux, plus il en reste et plus grand est le nombre des personnes rassasiées ; et inversement. Quel est le sens de ces proportions ? Moins nous avons de nourriture, plus nous en pouvons distribuer. Le moins donne le plus. S'il y avait eu encore moins de pains le double de personnes eussent été nourries et le superflu eut été plus grand. Le vrai pain, le Pain de Vérité, satisfait d'autant plus qu'il est moindre. La Loi Ancienne est abondante, copieuse, divisée en portions innombrables. Elle est composée de centaines de préceptes écrits dans les livres et de milliers inventés par les scribes et les pharisiens. A première vue c'est une table gigantesque où tout un peuple peut manger. Mais tous ces préceptes, ces règles, ces formules ne sont que feuilles sèches, chiffons et vains copeaux. Nul ne peut vivre de tels mets : plus ils sont, moins ils rassasient. Le peuple des humbles et des simples ne peut calmer sa faim de justice avec ces aliments sans nombre mais incomestibles. Il suffit au contraire d'une parole seule qui résume toutes les paroles, dépasse les dévotions pétrifiées des satisfaits et des repus,

d'une parole qui remplisse l'âme, réconcilie le cœur, apaise la faim de justice — et les multitudes sont rassasiées, et il restera même à manger pour ceux qui n'étaient pas présents au premier jour.

Le pain spirituel est par soi-même miraculeux. Le pain de blé suffit à peu et, une fois fini, ne nourrit plus personne. Mais le pain de vérité, le pain de joie, le pain mystique ne peut être consommé. Faites en des milliers de parts : il reste intact. Chacun a pris sa part, comme les hommes et les femmes dans le désert, et plus il en a été donné, plus il en reste pour ceux qui viendront.

Un autre jour que les disciples avaient oublié de prendre des pains, Jésus les avertit de se garder du levain des pharisiens et des sadducéens. Et les disciples, presque toujours lents à comprendre, disaient entre eux : Il parle ainsi parce que le pain manque. Mais Jésus, l'ayant connu, leur dit avec reproche : « O gens de peu de foi, comment pensez-vous en vous-mêmes sur ce que vous n'avez pas de pain ? *Ne comprenez-vous point encore* et ne vous rappelez-vous plus les cinq pains et les cinq mille hommes et combien de corbeilles vous emportâtes ? Comment n'avez-vous pas compris que *ce n'est pas de pain* que je parlais ? Mais gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens ! » Des gardiens aveugles de la loi déchue.

Ce sont les Douze, les élus, les meilleurs, les fidèles : et ils ne savent point comprendre au premier mot, et ils ne croient point quand il est nécessaire.

Même sur la barque, la nuit de la tempête, Jésus dut les réprimander. Le Maître s'était endormi à la poupe, la tête sur le coussin d'un rameur. Soudain le vent se leva ; un tourbillon se déchaîna sur le lac ; les vagues s'abattaient sur la barque et semblaient devoir la renverser d'un instant à l'autre. Les disci-

ples, effrayés, réveillent Jésus : Sauve-nous, nous périssons. N'as-tu point souci de nous ?

Et Jésus, s'étant levé, dit au vent : Tais-toi — et à la mer : Apaise-toi. Et le vent tomba et il se fit un grand calme.

Alors il cria à ses disciples : Pourquoi eûtes-vous peur, gens de peu de foi ? Pourquoi manquez-vous de foi ? Où donc est votre foi ?

Et ils disaient, sauvés et honteux : Qui est donc celui-ci à qui les vents et la mer obéissent ?

C'en est un, ô Simon Pierre, qui n'a point peur. Non seulement sa nature dépasse la nature humaine mais sa foi, son amour, sa volonté sont grands ; et à ces trois grandeurs nulle chose, animée ou inanimée, ne résiste. Il a renoncé à tout ce qui est temporel et il a la victoire sur le temps ; il a renoncé aux biens de la chair et c'est pourquoi il peut sauver la chair ; il a renoncé à ce qui vient de la matière et c'est pourquoi il est maître de la matière. Chacun peut avoir sa part de cette maîtrise. La foi suffit, pourvu qu'elle ne soit pas seulement foi en soi-même.

Peu d'années avant le Christ, un grand homme d'Italie, capitaine de bien des guerres, corrompu mais digne de commander à la putréfaction de la république, se trouva en mer, sur la grande mer, dans une nef de peu de rames ; en quête d'une armée qui tardait trop à venir lui donner victoire. Et le vent se leva, la tempête assaillit la barque et le pilote voulait regagner le port. Mais César, ayant pris la main du pilote, lui dit : Va en avant et n'aie pas peur ; César est avec toi et sa fortune navigue avec vous.

Ces paroles d'orgueilleuse foi rendirent cœur à la chiourme et chacun, comme si un peu de la force de César fût entrée en son âme, s'efforça de surmonter le flot contraire. Mais en dépit de

tout effort le navire allait être submergé et dut revenir en arrière. La foi de César n'était qu'orgueil et ambition : foi en soi-même; la foi de Jésus était tout amour: amour du père, amour des hommes.

Grâce à cette foi, il put aller au devant de ses disciples dont la barque voguait avec peine contre le vent, marchant sur l'eau comme sur l'herbe d'un pâturage. Ils crurent, dans l'ombre, que c'était un fantôme et, cette fois encore, il dut les rassurer: Ne craignez point, c'est moi. A peine fut-il monté en barque, le vent cessa et en peu d'instants ils accostèrent. Et cette fois encore les disciples furent stupéfaits, « car, ajoute l'honnête Marc, leur cœur était endurci et *ils n'avaient pas compris le miracle des pains.* »

Le rapprochement peut sembler naïf, il est révélateur : le miracle des pains est le fondement de tous les autres. Toute parabole, exprimée en paroles de poésie ou en prodiges visibles, est une même nourriture, diversement préparée ; car il faut que les siens, au moins, comprennent cette seule vérité nécessaire : l'Esprit est le seul aliment digne de l'homme et l'homme qui se nourrit de cet aliment est maître du monde.

NON PAS SECRET : POÈTE

Jésus semble, à première vue, enclin à la dissimulation et au secret. Il ordonne aux miraculés de ne dire à personne qu'il les a guéris ; il veut que prières et aumônes soient faites secrètement ; quand les Disciples le reconnaissent pour le Messie, il les supplie de n'en rien répéter ; après la Transfiguration il demande le silence aux trois témoins ; et son enseignement est fait presque toujours de paraboles que tous ne sont pas capables d'entendre.

A mieux voir, ce mystère n'est plus mystérieux. Jésus n'a rien d'ésotérique. Il n'a pas une doctrine secrète à transmettre à quelques hiérophantes. Son œuvre fut publique et ostensible. Il parla toujours sur les places, au bord des lacs, dans les synagogues, parmi la foule.

Il voulut qu'on fît silence sur les miracles pour ne pas être confondu avec les sorciers et les exorcistes ; il ordonna de faire le bien secrètement pour éviter que la vanité ne détruisît le mérite ; il défendit aux Douze de dire qu'il était le Christ avant son entrée à Jérusalem, inauguration publique de sa messianité ; et il parla en paraboles pour être mieux entendu des simples, plus volontiers attentifs à un récit qu'à un sermon et plus prompts à retenir une histoire qu'un raisonnement.

Trois Évangélistes rapportent un récit qui semble dire le contraire : il l'aurait fait pour ne pas être compris de tous. « Car il est donné à vous, dit-il à ses disciples, de connaître les mystères du Règne des cieux, mais cela n'est pas donné à eux... Je leur parle en paraboles parce qu'ils ont des yeux et ne voient point et parce qu'ils ont des oreilles et n'entendent point ».

Mais Jésus veut dire simplement ceci : Ces mystères, vous les entendez, mais nombreux sont ceux qui ne les entendent point, bien qu'ils aient des oreilles comme les vôtres. Et à ceux-ci je parle en paraboles, c'est-à-dire en un langage illustré de faits et par là plus familier et plus facile. On instruit les enfants par des apologues, les simples par des histoires ; or ces hommes sont rétifs comme les simples et naïfs comme les enfants. Pour vaincre leur surdité j'adapte mes paroles à leur nature. Je parle à leur fantaisie qui est grande et non pas à leur raison qui est faible. Je ne veux pas ainsi cacher la vérité, mais la mieux révéler à ceux qui ne pourraient la voir sous une forme rationnelle. Et s'ils ne la comprennent pas davantage, la faute en est

à l'obstination qui souvent clôt les yeux et les oreilles de l'âme.

Jésus n'avait pas de secrets à masquer. Il voulait que les plus humbles, les plus ignorants l'entendissent. Les Paraboles n'étaient pas faites pour cacher son enseignement aux profanes mais pour le rendre plus explicite, plus accessible à tous. Que l'intelligence des Douze eux-mêmes fût parfois inférieure à la tâche, c'est là un triste résultat non ignoré de Jésus.

La merveilleuse unicité de son Message a mis dans l'ombre son originalité poétique non moins merveilleuse. Jésus n'a jamais écrit — hors une seule fois, quelques mots sur le sable, que le vent, pour l'éternité, effaça — mais il eut été, parmi ce peuple de puissante imagination, ce peuple qui a donné le Psautier, l'Histoire de Ruth, le Livre de Job et le Cantique des Cantiques, un des plus grands poètes de tous les temps.

La victorieuse enfance de son esprit, le terroir qui le vit croître, la lecture de peu de livres — mais parmi les plus riches de toutes les poésies, son amoureuse communion avec la vie des champs et des bêtes et avant tout son divin et passionné désir d'illuminer qui souffre dans les ténèbres, de sauver qui se perd, de porter la félicité aux malheureux (car la vraie poésie ne s'allume pas aux lampes mais aux astres, ne se trouve pas dans les écrits hérités de nos aïeux mais dans l'amour, dans la douleur et dans la profondeur émue de l'âme), firent de Jésus un poète, un créateur d'images vives et éternelles par lesquelles il accomplit ce miracle nouveau que les Évangélistes ne mentionnent pas : ce miracle de communiquer les plus hautes vérités par le moyen de récits familiers, simples et si pleins de grâce qu'ils resplendissent encore, après vingt siècles, de cette unique jeunesse qui est l'Éternité.

Certains de ces récits ne sont que des transpositions idylliques

ou épiques de vérités révélées par lui ailleurs en paroles abstraites; mais certains nous disent des choses qui dans sa prédication n'ont jamais revêtu d'autre forme. Les paraboles sont le commentaire figuré du Discours sur la Montagne tel que pouvait le faire un poète à qui s'applique, plus proprement qu'à tous ceux nés de la terre, le nom de Divin.

LE BANQUET

Nous n'entrons dans le Royaume des cieux que dignes et purifiés. Le Royaume est une fête éternelle où il faut aller en vêtements de fête. Ce roi qui célébrait les noces de son fils, comme ses invités ne venaient pas, convia des gens de peu, vagabonds et mendiants ; mais quand il entra dans la salle du festin et vit l'un d'eux tout souillé de graisse et de boue, il le fit jeter dehors pour qu'il grinçât des dents dans le gel de la nuit.

Au banquet du royaume, si les premiers appelés ne viennent pas, tous sont admis: même les misérables et les pécheurs. Le roi avait convié à temps ses élus, mais l'un achetait un domaine, l'autre cinq paires de bœufs, un troisième prenait femme justement ce jour-là. Tout à leurs intérêts, ils n'accoururent point à l'appel. Alors le roi envoya ses serviteurs pour ramasser par les rues les borgnes, les gens en guenilles, les estropiés, la canaille. Et il restait des places vides : alors il ordonna de faire entrer de force ceux qui passaient devant son palais, quels qu'ils fussent ; et le banquet commença.

C'était un festin royal, une magnificence. Mais enfin il ne s'agissait que de se gorger d'agneau et de poisson, de s'enivrer de vin et de boissons fortes. Le jour suivant, la bombance terminée et la table desservie, chacun devrait retourner à sa maison et à sa

misère. Si à ce plaisir charnel quelqu'un des premiers conviés préférait un autre plaisir charnel, il était encore pardonnable.

Mais le banquet du Royaume divin promet une Félicité de l'esprit absolue, rassasiante, perpétuelle. Nous sommes loin des récréations passagères de la vie terrestre, des beuveries qui font vomir, des mangeailles qui gonflent la panse, des joutes luxurieuses qui nous laissent les os rompus, l'âme avilie! Eh bien, les invités que Jésus a choisis entre tous les hommes, qu'il a appelés les premiers à la Fête divine de la seconde naissance n'ont pas répondu. Ils détournent la tête, se dérobent, vont à leurs malpropres affaires de chaque jour. Ils préfèrent le bourbier des biens temporels à la splendeur de la haute espérance, unique raisonnable raison de vivre.

Alors tous les autres sont appelés à leur place: les mendiants au lieu des riches, les pécheurs au lieu des pharisiens, les prostituées au lieu des grandes dames, les ignorants au lieu des doctes, les malades et les souffrants au lieu des heureux et des sains.

Même les derniers venus, pourvu qu'ils arrivent à temps, seront admis à la fête. Le maître de la vigne vit sur la place des travailleurs qui attendaient l'ouvrage et les envoya émonder ses vignes, ayant fixé avec eux le prix d'un denier. Plus tard, à midi, il en vit d'autres sans ouvrage et il les envoya aussi à sa vigne. Et plus tard, d'autres encore. Et tous travaillaient, qui de la bêche et qui de l'émondoir. Et le soir venu, le maître leur donna à tous un salaire et à tous le même denier. Mais ceux qui avaient commencé tôt le matin murmuraient: Pourquoi ceux qui ont travaillé moins que nous ont-ils autant que nous? Mais le maître, les ayant entendus, leur dit : N'ai-je pas fixé avec vous le prix d'un denier? De quoi vous plaignez-vous? Si je veux donner autant aux ouvriers de la dernière heure, vous fais-je tort à vous autres.

L'apparente injustice du maître n'est qu'une justice plus généreuse. A tous il donne ce qu'il a promis et qui arriva le dernier, mais travailla avec une égale espérance, a droit comme les autres à jouir du Royaume pour lequel il a peiné jusqu'à la nuit.

Mais malheur à qui tarde trop. Le jour précis nul ne le sait, ni l'heure après laquelle celui qui n'est pas entré frappera en vain à la porte et souffrira dans les ténèbres extérieures.

Le maître est allé aux noces et les serviteurs ne savent quand il rentrera. Heureux ceux qui auront attendu et qu'il trouvera éveillés. Le maître lui-même les fera asseoir à table et les servira. Mais s'il les trouve endormis, si nul n'est prêt à l'accueillir, s'ils le laissent s'agiter à la porte et viennent enfin au devant de lui, ébouriffés et somnolents, s'il trouve les lampes éteintes et l'eau refroidie, il prendra ses serviteurs par le bras et les chassera sans miséricorde.

Que chacun soit prêt, car le Fils de l'Homme vient la nuit comme un voleur et ne fait pas connaître son heure. Ou comme l'époux qui attend et qui tarde, retenu en chemin. Dans la maison de l'épouse dix vierges l'attendent pour aller à sa rencontre et l'accompagner avec des lumières. Cinq, les Prévoyantes, ont préparé l'huile et sont aux aguets, écoutant les voix et les pas qui se rapprochent. Les cinq autres, les Imprévoyantes, n'ont pas pensé à l'huile et, fatiguées d'attendre, s'assoupissent. Tout à coup, voici qu'on entend au loin le bruit du cortège nuptial. Les vierges sages allument leurs lampes et courent, heureuses, à la rencontre de l'époux. Les autres s'éveillent en sursaut et demandent un peu d'huile à leurs compagnes. Mais celles-ci répondent : Pourquoi n'en êtes-vous pas pourvues ? Allez plutôt chez ceux qui en vendent ! Et les Imprévoyantes courent d'une maison à l'autre pour mendier un peu d'huile, mais tout dort, les boutiques sont closes, les chiens errants aboient après elles. De retour

à la maison des noces elles trouvent la porte fermée. Les cinq Sages sont entrées déjà et font fête à l'époux. Les Folles frappent, crient, supplient, mais personne ne vient leur ouvrir. Par les fentes des tentures elles voient la lueur rouge de la cène ; elles entendent le cliquetis des plats, le tintement des verres, les chants, la musique, mais elles ne peuvent entrer. Exclues du festin nocturne, elles devront rester là, jusqu'au jour, dans les ténèbres ; et le vent et la peur les feront trembler.

LA PORTE ÉTROITE

« Entrez par la porte étroite, car la porte large et la voie spacieuse mènent à la perdition et nombreux sont ceux qui y passent ; mais la porte étroite et la voie resserrée mènent à la vie et rares sont ceux qui les trouvent ». Ceux qui chercheront à entrer à la fin ne le pourront, car le maître, une fois sa porte fermée, ne reconnaîtra plus personne.

Jusqu'au grand Jour, jusqu'à ce qu'il soit trop tard, demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. Les hommes qui sont durs, paresseux, impitoyables ne résistent pas à l'obstination du postulant et finissent par céder : combien plus sûre ne sera pas la réponse d'un Père qui nous aime ?

Un homme, à minuit, frappe à la porte d'un ami et le réveille. A travers la porte il lui dit : Prête-moi trois pains, car un hôte m'est venu à l'improviste et je n'ai rien à lui donner. Et l'ami ensommeillé répond : Ne me tourmente pas, car je suis las et ne veux point me lever, j'ai au lit mes enfants qui dorment et si je me lève ils s'éveilleront et pleureront. Mais l'autre ne se tient pas pour battu ; il frappe encore, hausse la voix, supplie à mains

jointes : il n'a pas d'autre ami et son hôte affamé l'attend. Et il fait tant de vacarme que l'ami saute du lit, le fait entrer et lui donne autant de pains qu'il lui faut.

L'ami paresseux avait bon cœur. Mais les mauvais agissent de même. Il était dans une ville un juge qui n'avait d'égards pour personne. Un homme triste et irritable qui voulait que tout fût à son gré. Une veuve allait chaque jour chez lui demander justice et, bien qu'elle fût dans son droit, le juge la rebutait et ne voulait pas la contenter. Mais la veuve supportait les rebuffades et ne se lassait point de l'importuner. Et à la fin, le juge, pour se débarrasser de cette femme qui depuis si longtemps lui cassait la tête par ses suppliques, instances et sollicitations, prononça la sentence et la renvoya en paix.

Mais il ne faut pas demander plus qu'il n'est juste. Qui a fait sa tâche mangera et boira mais n'occupera pas un poste d'honneur et ne sera pas mieux servi que son frère ni, encore moins, que son maître.

Quand le serviteur, après avoir été semer le grain ou paître les bêtes, revient à la maison, le maître ne l'appelle pas à table avec lui mais se fait servir d'abord et lui donne ensuite sa juste part. C'est une parabole que Jésus a dédiée à ses Apôtres qui déjà se disputaient le premier rang au Royaume des cieux. « Se tiendra-t-il pour obligé envers ce serviteur parce qu'il a fait ce qui lui a été ordonné ? Ainsi vous autres, quand vous aurez fait tout ce qui vous est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce qu'il était de notre devoir de faire ».

Faire est la seule chose qui importe. Il en est qui répondent oui au commandement, puis ne travaillent pas : ils seront plus châtiés que ceux qui dirent non, mais ensuite, s'étant repentis, obéirent. Un père avait deux fils et dit à l'aîné : Va à la vigne et travaille. Et le fils dit oui ; mais au lieu d'aller à la vigne il

s'étendit à l'ombre et s'endormit. Le père dit au plus jeune : Va aussi à la vigne et travaille avec ton frère. Et le plus jeune répondit : Non, aujourd'hui je suis las et je veux me reposer. Mais ensuite, pensant à son vieux père attristé de son refus et incapable de faire tout seul l'ouvrage, il surmonta sa fatigue et alla à la vigne et travailla de bon cœur jusqu'au soir.

Ecouter la Parole ne suffit pas. Y consentir de bouche et vivre comme par le passé sans même tenter de changer son cœur est moins que rien. « Quiconque vient à moi et écoute mes paroles et les met en pratique sera semblable à un homme avisé qui, voulant se bâtir une maison, a creusé et creusé profond et a posé le fondement sur le roc. Mais qui écoute mes paroles et ne les met pas en pratique est semblable à l'insensé qui a édifié sa demeure sur le sable. Et la pluie est tombée, la crue est venue, les vents ont soufflé, le fleuve a envahi la maison et la fait crouler aussitôt et la ruine a été grande ».

La parabole de la Semence contient le même enseignement : « Le semeur sortit pour ensemencer son champ ; et tandis qu'il semait, une part de la semence tomba le long de la route ; elle fut piétinée et les oiseaux du ciel la mangèrent ; une autre part tomba en des lieux rocheux où il n'y avait pas beaucoup de terre ; et aussitôt elle leva, car le terrain n'était pas profond ; mais le soleil ayant paru, elle fut brûlée ; et, comme elle n'avait pas de racines, se dessécha ; une autre part tomba au milieu des épines et les épines l'étouffèrent ; une autre enfin tomba sur la bonne terre et, ayant grandi, elle donna cent pour un ». C'est là la parabole que les Disciples n'étaient pas capables de comprendre. Et Jésus dut être son propre glossateur. La Semence est la Parole. Chez celui qui ne l'entend pas Satan vient et la dérobe. Qui la comprend et la reçoit avec joie, mais sans lui laisser prendre racine en son âme, à la première persécution il l'oublie. D'autres

l'écoutent et l'accueillent, mais ne savent pas chasser les soucis du monde, des richesses et des honneurs : ces broussailles envahissantes l'étouffent. Mais qui écoute la Parole et la comprend, en fait la maîtresse unique de son esprit et la règle de sa vie est vraiment semblable au champ fécond où le grain centuple.

Et ce n'est pas assez même de l'écouter, de la comprendre et de la pratiquer : qui l'a reçue ne doit pas la tenir pour soi.

Qui est celui qui, ayant une lumière, la cache sous le lit ou la mette sous le boisseau? La lumière doit être placée haut et au milieu de la maison pour que tous la voient et soient illuminés.

Un seigneur qui devait partir pour un long voyage laissa à chacun de ses serviteurs une mine, pour qu'il la fît fructifier. Et de retour il en demanda compte. Le premier lui rendit onze mines, car avec la première il en avait gagné dix autres. Et le maître le fit fermier de tous ses biens. Le second lui rendit six mines, n'ayant pu en gagner que cinq. Quant au troisième, il se présenta devant lui en tremblant et lui montra, enveloppée dans un morceau de toile, la mine qu'il avait eue en garde : Seigneur, voici ta mine ; je savais que tu es un homme dur et que tu moissonnes où tu n'as pas semé et que tu récoltes où tu n'as rien répandu. Dans ma crainte j'ai tenu ton argent caché. Et le maître : Serviteur mauvais et paresseux, je te jugerai d'après tes propres paroles. Prenez-lui sa mine et donnez-la à celui qui en a onze. — Mais n'en a-t-il point déjà assez? — Je vous le dis, répliqua le maître, on donnera à celui qui a le plus, mais à celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir. Et l'inutile serviteur, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Qui a reçu la parole doit faire tout pour qu'elle redouble ses bénéfices. Un trésor tel lui fut confié que s'il le laisse inactif, il est juste qu'on le lui ôte. Ce n'est plus là le pauvre à qui il faut

donner parce qu'il n'a rien, mais le paysan paresseux, le dépositaire infidèle du champ le plus fécond de l'univers.

Heureux l'économe que le Maître trouvera occupé à faire ses comptes avec ses subordonnés et à faire entre tous une juste part du grain. Mais si l'économe ne songe qu'à frapper serviteurs et servantes, à manger et à s'enivrer, quand le maître reviendra — un jour qu'il ne sera pas attendu — il le fera frapper de verges et lui assignera le sort des infidèles.

Car le serviteur qui ignore la volonté du maître et, l'ignorant, ne l'exécute point recevra peu de coups, mais celui qui connaît cette volonté et ne s'y conforme pas sera beaucoup battu et on le chassera de la maison où il commandait. Les Porteurs de la Parole n'ont aucune excuse s'ils ne sont pas les premiers à en suivre les commandements. A qui fut donné beaucoup même le surplus sera réclamé.

L'ENFANT PRODIGUE

Un homme avait deux fils. Sa femme était morte mais il lui restait ces deux fils. Deux seulement. Mais deux valent mieux qu'un. Si l'un est absent l'autre est là ; si le plus petit est malade le plus grand travaille pour deux ; et si l'un devait mourir — les jeunes meurent aussi et parfois avant les vieux — au moins il y en aurait un encore pour s'occuper du pauvre père.

Cet homme aimait ses fils. Il les aimait tous deux, le grand et le petit : peut-être le cadet un peu plus que l'aîné mais si peu qu'il ne s'en avisait pas lui-même. Pour leur dernier petit, papas et mamans ont toujours un faible : c'est le dernier qui fut bambin dans la maison, si bien que son enfance, encore si récente, se

prolonge, s'étend et trace presque jusqu'au seuil de l'âge adulte un sillage obstiné de tendresse. N'était-ce pas hier qu'il têtait — et qu'il faisait ses premiers pas dans sa petite robe, et qu'il sautait sur les genoux.

Mais cet homme ne faisait point de différences. Ses deux fils lui étaient comme les deux yeux, comme les deux mains, également chers et il veillait à ce que rien ne manquât à l'un comme à l'autre.

Pourtant, parmi les fils d'un même père, qui a une idée et qui une autre. Il n'arrive presque jamais que deux frères soient d'humeurs semblables.

L'aîné était un garçon sérieux, sage, posé avec déjà des airs d'homme mûr, de chef de famille. Il respectait son père mais plutôt comme un patron que comme un père, sans un signe de sentiment ; il ne négligeait rien de sa propre tâche mais il était aigre et chicanier avec les serviteurs ; il faisait les dévotions imposées mais pour les pauvres qui passaient il n'y avait rien, à l'en croire, dans la maison, si pleine pourtant des biens de Dieu. Envers son frère il montrait au dehors de l'affection mais dans son cœur il n'avait que de l'envie. Par les mots : s'aimer comme des frères, on dit le contraire de ce qu'on veut dire. Entre frères l'amour vrai est rare. L'histoire juive, pour ne rien dire des autres, commence avec Caïn ; puis c'est Jacob dupant Esaü ; Joseph vendu par ses frères; Absalon tuant Amnon; Salomon faisant égorger Adonias : le sang versé sur la longue route des jalousies, des discordes, des trahisons.

Le second fils semblait d'une autre race. Plus jeune, il n'avait pas honte de sa jeunesse. Il y nageait comme en un lac chaud. Il avait tout les appétits de son âge — et toutes les ardeurs ; les grâces et les disgrâces. Selon les jours il aurait voulu tuer son père ou le porter aux nues ; il le boudait des semaines entières et

soudain se jetait à son cou, lui faisant fête. Il préférait au travail la promenade avec ses amis, ne refusait pas à boire, regardait les femmes, voulait paraître bien vêtu. Mais d'un bon cœur : il payait pour les insolvables, faisait la charité en cachette de son frère, ne renvoyait personne sans consolation. On le voyait rarement à la synagogue, ce qui, joint au reste, le faisait regarder d'un mauvais œil par les gens du voisinage, gens de bien, convenables et timorés, intéressés et religieux. On recommandait aux jeunes gens de l'éviter ; d'autant plus, disait-on, qu'il voulait faire le grand seigneur plus que ne le comportaient les ressources de son père — bon homme mais faible et aveuglé — et qu'il tenait de certains discours malséants à un fils de famille élevé comme faire se doit. Cette petite vie lui donnait la nausée. Il eut préféré courir l'aventure en des pays riches, peuplés, lointains, par de là mers et montagnes, parmi le luxe des grandes villes ornées de colonnes de marbre, là où l'argent et la soie s'étalent aux boutiques et où des femmes pareilles à des reines, macérées dans les parfums, donnent toute leur chair étendue en échange d'une pièce d'or.

Ici, à la campagne, il fallait être à l'ordre et refouler ces humeurs nomades. Le père, tout riche et bon qu'il était, comptait les drachmes comme talents ; le frère faisait les gros yeux si on remplaçait une tunique ou si on rentrait au logis un peu gai ; en famille il n'était question que du champ et du soc, de la prairie et des bêtes : ce n'était pas là une vie, mais une consomption.

Et un jour — il y avait pensé souvent sans trouver le cœur de parler — il durcit son visage et dit à son père : Donne-moi ma part, ce qui me revient, et je ne te demande plus rien.

Le vieux, à ce discours, eut de la peine mais, sans répondre, il gagna sa chambre pour ne pas laisser voir qu'il pleurait. Aucun des deux ne parla plus de la chose, assez longtemps. Mais

le fils souffrait; son visage était chagrin; il avait perdu son ardeur et jusqu'aux couleurs de ses joues. Le père souffrait de voir souffrir le fils et plus encore à la pensée de le perdre. Finalement l'amour paternel triompha. On fit les estimations et les comptes; chacun des deux fils reçut sa légitime part et le père garda le reste pour lui-même. Le cadet, sans perdre de temps, vendit ce qu'il ne pouvait emporter, réunit une belle somme d'argent et, sans un mot à personne, partit à cheval un soir. Ce départ ne déplut point à l'aîné : je suis désormais fils unique — celui-ci n'aura plus le courage de revenir, je commanderai seul et personne ne m'ôtera le reste du patrimoine.

Mais le père, en secret, pleura toutes ses larmes; toutes les larmes de ses vieilles paupières et chaque ride de son vieux visage en fut lavée; et tout son vieux visage fut humide de pleurs. L'amour qu'il portait à son autre fils lui fut nécessaire pour supporter la douleur de cette séparation.

Une voix pourtant lui disait que peut-être il ne l'avait pas perdu pour toujours, son deuxième enfant, que la grâce lui serait faite de le baiser avant de mourir — et cette voix était son réconfort.

Quant au jeune fugitif, il avançait à grandes journées vers le pays où il avait résolu de vivre; et à chaque tournant de la route il tâtait les sacs de monnaies qui pendaient à droite et à gauche de sa selle. Bientôt, il atteignit son but et la fête commença. Son trésor lui semblait inépuisable. Il loua une belle demeure, acheta cinq ou six esclaves, se vêtit comme un prince; il eut bientôt des amis et des amies qui mangeaient chez lui matin et soir et buvaient de son vin ce que leur ventre en pouvait tenir. Il choisit sans lésiner les plus belles femmes de la ville, entre celles qui savaient la danse et la musique, l'art de se vêtir magnifiquement et de se dévêtir avec grâce. Aucun présent n'était

trop beau pour jouir de ces chairs qui s'abandonnaient avec tant de voluptueuse mollesse et lui faisaient goûter les extrêmes tourments du plaisir. Le petit seigneur provincial, avide de grandeurs, venu d'une campagne austère, mis à la diète à l'âge de la sensualité, donnait carrière, en cette vie dangereuse, à ses appétits contenus de faste et de luxure.

Cette vie ne pouvait durer : « Ote et ne mets rien, le tas diminue », disent les paysans qui prennent de leur blé pour le porter au moulin. Les sacs du Prodigue avaient un fond et un jour vint où il ne trouva plus argent ni or, ni bronze même, mais des chiffons de toile et de cuir jetés sur les dalles. Les amis disparurent et aussi les femmes ; serviteurs, lits et tables furent vendus si bien qu'on put manger encore, bien juste. Puis une grande disette frappa le pays et le Prodigue eut faim parmi un peuple d'affamés. Nul ne le regardait. Les femmes étaient parties vers d'autres terres, plus accueillantes ; et ses compagnons d'ivresse avaient du mal à se nourrir eux-mêmes.

L'infortuné, nu comme un ver, quitta la ville à la suite d'un seigneur qui possédait un riche domaine aux champs. Et tant il le supplia que l'autre l'accepta comme porcher ; car il était jeune et sain et que les porchers étaient rares, chacun, dès qu'il était possible, se détournant d'un tel métier. Pour un Juif c'était le pire châtiment. Même en Égypte, où l'on adorait les bêtes, aux seuls porchers était interdite l'entrée du temple ; aucun père ne leur donnait sa fille en mariage et nul n'aurait épousé, pour tout l'or du monde, la fille d'un porcher.

Mais le Prodigue n'avait pas le choix et il dut garder les porcs. Il n'avait point de salaire et la pitance, pour lui comme pour tous, était maigre. Pour les porcs, point de disette car ils mangent de tout et le pays était riche en caroubes, si bien qu'ils se rassasiaient. Le pauvre affamé regardait avec envie ces grosses bêtes noires et

roses qui, le groin à terre, dévoraient fèves et racines ; il eut voulu s'emplir le ventre de ces choses et il pleurait sur l'abondance de sa maison et sur les festins de la grande ville. Parfois, vaincu par la faim, il disputait au groin des porcs le fruit noirâtre du caroubier, tempérant de cette fade douceur l'amertume du repentir. Et malheur à lui si le maître l'avait vu !

Sur le dos il avait une robe d'esclave sale et puante ; aux pieds des sandales trouées, sur la tête un chiffon sans couleur. Et son beau visage de jeune amant, bruni au soleil des collines, s'était allongé et décharné, avait pris une teinte de plomb et de boue.

Qui porte désormais ses manteaux de bonne laine, filée et tissue à la maison et qu'il laissa dans les coffres pour son frère ? Où sont les belles tuniques de pourpre qu'il dut vendre à vil prix aux fripiers ? Les serviteurs de son père étaient vêtus mieux que lui, mangeaient plus que lui.

— Ils ont du pain de reste, pensait-il, et moi je meurs de faim !

Jusque-là l'idée du retour, à peine elle l'effleurait, il la chassait. Revenir en cet état, après avoir méprisé sa maison, après avoir fait pleurer son père et laissé à son frère la victoire. Revenir sans habits, sans chaussures, sans une drachme, privé de l'anneau des hommes libres, défiguré, enlaidi par la servitude et la faim, souillé du contact de ces bêtes abominables et ainsi donner raison à la sagesse du frère et des voisins, s'humilier aux genoux du vieux père qu'il avait quitté sans un adieu ! Revenir comme une guenille quand il était parti comme un roi. Retourner à l'écuelle où il avait craché. Dans une maison où il n'avait plus rien à lui.

Si, pourtant : il avait encore son père. Son père était à lui comme lui était à son père. Il était sa créature et le fruit de son amour. Et le père, même offensé, ne chasserait pas son propre sang. S'il ne le veut plus pour fils, au moins le prendra-t-il pour

valet, plutôt qu'un autre, plutôt que le fils d'un autre. « J'irai à mon père et lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et à ta face et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils : fais-moi un de tes serviteurs. Je ne reviens pas comme fils mais comme serviteur ; je ne te demande plus ton amour auquel je n'ai plus droit mais un peu de pain dans ta cuisine. »

Et le jeune homme, ayant rendu au maître les porcs, prit le chemin de son pays. Il mendiait un peu de pain aux campagnards; et ce pain d'amour et de miséricorde il le mangeait, à l'ombre des sycomores, avec le sel de ses larmes. Ses pieds écorchés le portaient à peine, mais sa foi dans le pardon le conduisait, pas à pas, vers sa demeure.

Un jour enfin, à l'heure chaude, il arriva devant la porte. Mais n'osant frapper ni appeler ni entrer, il tournait autour de la maison, attendant que quelqu'un sortît. Et voici, son père paraît sur le seuil, le reconnaît — il a changé mais les yeux d'un père, même abîmés par les larmes, ne se trompent pas — court à sa rencontre, le serre contre sa poitrine, le baise et le rebaise, sans se lasser de poser ses vieilles lèvres pâles sur ce visage consumé, sur ces cheveux poudreux mais toujours onduleux et souples, sur cette chair qui est sienne.

Le fils, confus et attendri, ne peut répondre aux baisers. Et sitôt libéré des bras paternels il se jette à terre et répète en tremblant le discours préparé : Père, j'ai péché envers le ciel et envers toi ; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.

Mais tandis que le jeune s'humilie jusqu'à refuser le nom de fils, le vieux a davantage le sentiment d'être père ; d'être fait père une nouvelle fois. Et sans même répondre, les yeux humides, mais de sa voix claire des beaux jours, il appelle ses serviteurs :

— Portez le vêtement le plus beau et l'en revêtez, mettez l'anneau à son doigt et les souliers à ses pieds.

Le fils du maître ne doit point entrer dans la maison en cet équipage de loqueteux. Et les serviteurs le doivent servir car lui aussi est leur maître.

— Et portez le veau gras et tuons-le ; mangeons et festoyons parce que mon fils qui était mort est ressuscité ; il était perdu et nous le retrouvons. Nous gardions le veau gras pour la fête. Mais quelle fête pour moi est plus belle que celle-ci ? J'avais pleuré ce fils comme mort et le voici vivant auprès de moi ; je l'avais perdu dans le monde et le monde me l'a restitué. Il était loin et il est avec nous ; il mendiait aux portes des maisons étrangères et il est maître dans sa maison ; il était affamé et il fera festin à sa table.

Les serviteurs obéirent ; le veau fut abattu et mis en quartier ; on prit le vin le plus vieux de la cave ; la plus belle salle fut préparée pour la fête du retour ; les amis du père furent conviés et des musiciens furent appelés en hâte.

Quand tout fut prêt, quand le fils se fut baigné et que le père l'eut encore embrassé à plusieurs reprises — comme pour s'assurer que c'était bien là son fils et non pas la vision d'un songe — ils commencèrent à festoyer ; on mêla les vins et les joueurs de flûte accompagnèrent les chants de joie.

L'aîné était aux champs, au travail ; et le soir, comme il revenait vers la maison, il entendit des battements de mains et le piétinement des danseurs. Il ne savait que penser. Qu'y a-t-il? Mon père est fou peut-être? ou c'est un cortège de noce venu chez nous à l'improviste?

Ennemi du bruit et des visages nouveaux, il ne voulut pas entrer voir lui-même. Mais il appela un serviteur qui passait et lui demanda pourquoi ce tapage.

— Ton frère est revenu ; et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a revu sain et sauf.

L'aîné eut un coup au cœur et pâlit. Non de plaisir mais de jalousie et de rage. En lui, l'antique haine bouillonna, car il croyait avoir toutes les raisons de son côté. Sans vouloir entrer, indigné, il restait devant la maison.

Alors le père sortit et l'appela : Viens, car ton frère est revenu ; il s'est informé de toi, il sera content de te voir et nous ferons fête ensemble.

Mais le sage ne put contenir ses paroles et, pour la première fois de sa vie, il osa condamner son père en face :

— Depuis tant d'années je te sers comme un esclave sans jamais transgresser tes ordres et tu ne m'as jamais donné un chevreau pour dîner avec mes amis. Et voici, quand ce tien fils, après avoir gaspillé ton bien dans les lupanars, revient à la maison, tu fais tuer pour lui le veau engraissé.

Ces quelques mots découvrent son âme ignoble, cachée jusqu'alors sous le manteau pharisien de la sagesse. Il reproche à son père sa propre obéissance ; il lui reproche son avarice — tu ne m'as jamais donné un chevreau ; il lui reproche, fils sans amour, d'être un père de trop d'amour. « Ce tien fils ». Il ne dit pas : mon frère ; que son père le reconnaisse pour fils ; lui, pour frère, il ne veut pas le reconnaître. « Il a consumé ton bien avec des prostituées ». Ni le bien ni les femmes ne lui appartenaient ! Et moi j'étais avec toi et suais dans ton champ sans récompense.

Mais le père, comme il a pardonné ses fautes à l'autre fils, pardonne encore.

— Mon enfant, tu es toujours avec moi et tout ce qui est mien est tien. Mais il fallait bien banqueter et se réjouir puisque *ce tien frère* était mort et ressuscita, était perdu et fut retrouvé.

Le père est sûr que ces paroles suffiront à lui fermer la bouche. « Il était mort et il ressuscita... » Est-il besoin d'autres raisons ? En serait-il de plus fortes ? Qu'il ait donc fait ce qu'il a fait : il a

jeté mon bien aux femmes ; il l'a dissipé tant qu'il a pu ; il m'a quitté sans un adieu et il m'a laissé pleurer. Et quand il aurait fait pire, il serait toujours mon fils. Quand il aurait dérobé, assassiné sur les routes, je ne pourrais oublier qu'il est mon fils, mon sang. Il était parti et il est revenu ; il était perdu et il est retrouvé. Il était mort et il est ressuscité. Que demanderais-je de plus ? Pour fêter ce miracle, un veau gras est bien peu de chose à mes yeux. Toi, tu ne m'as jamais abandonné. Tu as été ma joie. Mes chevreaux sont les tiens ; il suffit que tu les demandes. Tous les jours tu as mangé à ma table. Mais ton frère était loin depuis tant de jours et tant de mois. Je ne le voyais plus qu'en songe ; il n'avait plus mangé une bouchée de pain avec moi depuis si longtemps. N'aurais-je pas le droit de triompher aujourd'hui ?

Ici Jésus s'est arrêté. Il n'avait plus rien à ajouter au sens de la parabole. Mais aucun récit raconté par une bouche humaine — après celui de Joseph — n'est plus beau et ne saisit plus profondément le cœur des hommes. Les exégètes sont libres de gloser : le Prodigue serait l'homme nouveau, purifié par l'épreuve ; le Sage serait le Pharisien, observateur de la vieille loi mais ignorant de l'amour. Ou bien : le Sage serait le peuple juif qui ne comprend pas l'amour du Père, lequel accueillera le Païen souillé par les passions obscènes de la gentilité et ayant vécu en compagnie des pourceaux.

Jésus ne pose pas d'énigmes. Lui-même a dit à la fin de la parabole qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur repenti que pour tous les justes qui se font gloire de leur bâtarde justice, pour tous les purs enorgueillis de leur pureté extérieure, pour tous les dévots zélés qui cachent l'aridité de leur cœur sous l'apparent respect de la loi.

Les vrais justes seront accueillis au Royaume des cieux. Mais d'eux, on était sûr. Ils ne nous ont pas fait trembler et souffrir. A

quoi bon les réjouissances ? Au contraire, pour celui qui fut à deux doigts de sa perte, qui a souffert pour se refaire une âme neuve, pour vaincre sa nature bestiale, qui a d'autant plus mérité sa place qu'il a dû renier tout son passé pour l'obtenir, pour celui-là s'élèveront les chants de liesse.

« Quel homme d'entre vous, s'il a cent brebis et qu'il en perde une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller après celle qui est perdue jusqu'à ce qu'il la trouve ? Lorsqu'il l'a trouvée, il la met avec joie sur ses épaules, et, de retour à la maison, il appelle ses amis et ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi car j'ai trouvé une brebis que j'avais perdue.

« Ou quelle femme, si elle a dix drachmes et qu'elle en perde une, n'allume sa lampe, ne balaie la maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Lorsqu'elle l'a trouvée, elle appelle ses amies et ses voisines, et dit : Réjouissez-vous avec moi car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. »

Et qu'est-ce donc qu'une brebis au prix d'un fils ressuscité ? Et que vaut une drachme au prix de la guérison d'un homme perdu ?

LES PARABOLES DU PÉCHÉ

Mais le pardon crée un devoir qui n'admet point d'exemptions : transmissible, il doit être transmis. L'amour est un feu qui s'éteint si tu n'en embrases pas les autres. On t'a brûlé de joie : brûle qui t'approche ou tu ne seras qu'une pierre enfumée et froide. Qui a reçu doit restituer ; une part au moins — et plus serait mieux.

Un roi voulut un jour faire compte avec ses serviteurs et les

appela devant sa face. Parmi les premiers on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents. Et comme il n'avait de quoi payer, le roi ordonna qu'il fût vendu, lui et sa femme et ses enfants et tout son bien, afin que sa dette fût payée. Le serviteur désespéré se jeta aux pieds du roi. Il n'était plus qu'un paquet de haillons d'où sortaient sanglots et promesses : Aie patience ; encore un peu de temps et je te rendrai tout, mais ne permets pas que ma femme et mes petits soient conduits au marché comme des moutons, séparés de moi et emmenés qui sait où.

Le roi s'attendrit — lui aussi avait des fils — il le relâcha et lui quitta sa dette.

Le serviteur sortit, mais son cœur n'avait point changé après une telle grâce. Et ayant rencontré un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, un rien à côté des dix mille talents, il se jeta sur lui et le prit à la gorge : Paye ce que tu dois ou je te fais lier par les gardes. Le malheureux, ainsi attaqué, se jeta aux pieds de son persécuteur comme celui-ci avait fait devant le roi ; il le supplia, pleura, promit de le payer dans peu de jours, baisa le bord de son vêtement, lui rappela leur amitié ancienne et lui demanda un délai au nom de ses enfants qui l'attendaient.

Mais ce coquin — il était esclave et non roi — n'eut pas de compassion : il prit son débiteur par le bras et le fit mettre en prison. La nouvelle se répandit parmi les autres serviteurs et chacun en fut attristé ; si bien qu'elle arriva aux oreilles du roi, lequel, ayant fait appeler l'Impitoyable, le livra au bourreau : Je t'ai remis cette grande dette, ne devais-tu pas remettre celle de ton frère qui était beaucoup moindre ? J'eus pitié ; ne devais-tu pas avoir pitié ?

Les pécheurs, quand ils reconnaissent le mal qui est en eux et l'abjurent d'un cœur contrit, sont plus près du Royaume de Dieu que les dévots qui se font une gloire de leur dévotion.

Deux hommes entrèrent au Temple pour prier ; l'un était pharisien, l'autre publicain. Le Pharisien, les philactères pendus au front et au bras gauche, le manteau bordé de longues franges brillantes, debout et raide comme qui se sent chez lui priait ainsi : O Dieu, je te rends grâce de n'être pas comme les autres hommes — rapaces, injustes, adultères — ou comme ce publicain. Je m'impose le jeûne deux fois par semaine ; je paie toutes les dîmes ; j'observe tous les articles de la loi.

Le Publicain au contraire n'osait pas même lever les yeux et semblait avoir honte de paraître devant le Seigneur. Il soupirait, se frappait la poitrine et ne disait d'autres mots sinon : O Dieu, aie miséricorde d'un pécheur !

« Je vous dis, moi, que celui-ci retourna chez lui justifié et cet autre non, car qui s'élève sera abaissé et qui s'abaisse sera élevé. »

Un docteur de la loi demandait à Jésus qui était le prochain ; Jésus fit le récit suivant : Un Juif descendait de Jérusalem à Jéricho par les gorges des montagnes. Les voleurs l'assaillirent et, l'ayant blessé et dépouillé, le laissèrent demi-mort sur la route. Passe un prêtre, un de ceux qui sont au premier rang dans les fêtes et les assemblées, et se vantent de savoir sur le bout du doigt la volonté de Dieu ; il voit le malheureux étendu mais il ne s'arrête pas et, pour éviter les contacts immondes, il prend l'autre bord de la route. Voici bientôt un lévite. Lui aussi était renommé pour son zèle et connaissait par le menu toutes les saintes cérémonies ; plutôt qu'un sacristain il se croyait un des maîtres du temple. Il regarde de biais le corps sanglant et va plus outre. Finalement passe un Samaritain. Pour les Juifs les Samaritains étaient infidèles, traîtres, détestables presqu'à l'égal des Gentils, car ils ne voulaient pas sacrifier à Jérusalem et accepter la réforme de Néhémie. Mais le Samaritain ne s'attarde pas à voir si le malheu-

reux étendu sur les cailloux du chemin est ou non circoncis, de Samarie ou de Juda. Il s'approche et, le voyant si mal en point, il est ému de compassion. Il tire ses fiasques de sa selle ; verse sur la blessure un peu d'huile et un peu de vin, la bande de son mieux avec un linge, couche l'inconnu en travers de sa mule, le porte jusqu'à une hôtellerie, le fait mettre au lit, le restaure de quelques mets chauds et ne le quitte qu'après l'avoir vu en état de parler et de manger. Le jour suivant il compte deux deniers à l'hôte et lui dit : Prends soin de lui, veille sur lui le mieux que tu pourras ; ce que tu dépenseras en plus je te le paierai en repassant.

Le prochain donc est celui qui souffre et a besoin d'aide, quel qu'il soit. De quelque nation ou religion qu'il soit. Ton ennemi, s'il a besoin de toi, et même s'il ne te prie pas, est ton prochain au premier chef.

La charité est le titre le plus valide d'admission au Royaume des cieux. Il le sut, l'Épulon vêtu de pourpre et de byssus qui, tout le jour, avec ses amis faisait ripaille. A la porte de son palais se tenait Lazare le pauvre, l'affamé couvert d'ulcères qui se serait contenté des miettes et des os qui tombaient sous la table du Mangeur. Les chiens avaient pitié de Lazare et de sa misère : ne pouvant faire plus pour lui ils léchaient ses plaies et lui, de sa main décharnée, caressait ces bêtes aimantes. Mais le Riche n'avait pas pitié de Lazare ; jamais il ne lui vint à l'esprit de l'appeler, une seule fois, à sa table ; il ne lui aurait même pas envoyé une bouchée de pain ou les débris de sa cuisine, balayures que refusaient même les esclaves. Il advint que tous deux — le pauvre et le riche — moururent ; et le pauvre fut accueilli à la table d'Abraham, et le riche fut précipité au supplice du feu. Une soif cruelle le tourmentait et personne ne le consolait. De loin, il vit Lazare au banquet des Patriarches et cria d'au milieu des flammes :

Abraham, mon père, aie pitié de moi et envoie Lazare pour qu'il mouille mes lèvres du bout de son doigt, car je me meurs dans cette flamme.

Il ne lui avait pas même donné une miette, de leur vivant, et il ne demandait pas d'être libéré du feu ; il ne demandait même pas une gorgée, une goutte d'eau mais le contact d'un doigt humide, le bout du petit doigt du pauvre. Mais Abraham répondit : Mon fils, souviens-toi que sur terre tu avais reçu tous les biens et Lazare tous les maux. Maintenant lui est consolé et tu es torturé. Si tu lui avais donné la moindre part de ton repas (tu savais qu'il avait faim et qu'il était accroupi à ta porte comme un chien et que les chiens même en avaient compassion plus que toi), si tu lui avais donné une seule fois une bouchée de pain, tu n'aurais pas besoin aujourd'hui de demander le bout de son doigt mouillé d'eau.

Le riche se complait de son bien et souffre de devoir en donner la moindre parcelle, car il croit que la vie ne finira point et que le futur sera semblable au passé. Mais la mort vient aussi pour lui et sans qu'il y songe. Une année, le maître d'un champ tira de son domaine plus de fruit que de coutume. Il allait déjà rêvant à sa nouvelle richesse. Il disait : j'abattrai mes greniers et j'en ferai construire d'autres plus grands qui pourront contenir toutes mes récoltes — blé, orge, avoine ; je ferai d'autres cabanes pour la paille et le foin, d'autres étables pour les bœufs que j'achèterai et une grande bergerie pour les moutons et les chèvres. Et je dirai à mon âme : maintenant tu as des richesses en réserve pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois, jouis et ne pense à rien autre.

Et il ne lui vint pas à l'esprit un instant que de ce fruit de la terre il aurait pu réserver une part à la consolation des pauvres. Mais cette nuit même, après avoir rêvé tant d'em-

bellissements, le Riche mourut et le lendemain il fut enseveli seul et nu sous la terre ; et personne au ciel n'intercéda pour lui.

Celui qui ne sait pas gagner l'amour des pauvres et ne fait pas de sa richesse le soulagement de leur misère, qu'il n'espère point entrer au Royaume des cieux. Parfois les Fils du Siècle connaissent mieux leurs affaires terrestres que les Fils de la Lumière ne s'entendent aux choses du ciel. Témoin ce métayer qui, ayant trompé son maître, dut quitter sa place. Il appela un à un les débiteurs de la ferme et à tous effaça une partie de leur dette. De la sorte, quand il fut congédié, s'étant fait çà et là, par ce frauduleux stratagème, beaucoup d'amis, ceux-ci ne le laissèrent pas mourir de faim. Il avait fait du bien à lui-même et aux autres aux dépens de son maître : c'était un voleur mais un judicieux voleur. Si les hommes employaient au salut de l'esprit l'astuce qu'il employa à la conservation de son corps, combien plus seraient convertis à la foi !

Qui ne se convertit pas à temps sera abattu comme le figuier stérile. Mais la conversion doit être parfaite car les rechutes en éloignent bien plus que les remords n'en ont rapproché. Un homme était possédé par un esprit malin et réussit à le chasser. Le démon alla dans les lieux arides en quête de repos et ne le trouvant pas, il pensa à revenir où il était ; mais il s'aperçut que sa maison (l'âme de cet homme) était vide, nettoyée, ornée tant qu'il avait peine à la reconnaître. Alors il appela sept esprits plus malins que lui et à la tête de la bande il réussit à rentrer dans sa maison, si bien que la dernière condition de cet homme fut pire que la première.

Au jour du triomphe, regrets et justifications compteront moins que le murmure du vent dans les roseaux. Alors sera fait le choix ultime et sans appel. Comme celui du pêcheur

qui, ayant tiré à terre ses filets pleins de poissons, met dans ses corbeilles ceux qui sont bons à manger et jette les autres aux ordures. Aux pécheurs est accordée une longue trève pour qu'ils aient le temps de s'amender. Mais le jour venu, qui n'est pas arrivé à la porte ou qui n'est pas digne d'entrer reste dehors. Un paysan avait semé le bon grain. Mais voici qu'un sien ennemi entre la nuit dans son champ et sème à poignée l'ivraie malfaisante. Au bout de quelque temps le champ verdit, les serviteurs aperçoivent l'ivraie et vont dire à leur maître :

— Veux-tu que nous l'allions cueillir ?

Mais le bon paysan répondit :

— Non, de crainte qu'en cueillant la zizanie vous n'arrachiez aussi le bon grain. Laissez croître toute chose. Quand viendra le jour de moissonner je dirai aux moissonneurs : Coupez d'abord l'ivraie, liez-la en gerbe et réduisez-la en cendre, mais le bon grain portez-le dans mon grenier.

Ainsi Jésus, en honnête laboureur, attend le jour de la moisson. Un jour une multitude immense était autour de lui pour l'écouter et, voyant ces hommes et ces femmes affamés de justice et d'amour, il en eut compassion et dit à ses disciples : La moisson est abondante mais peu nombreux sont les ouvriers ; priez donc le Maître du champ pour qu'il envoie d'autres moissonneurs.

Sa voix n'arrivait pas partout. Même les Douze ne suffisent pas ; il faut d'autres annonciateurs pour que la bonne nouvelle soit portée à tous ceux qui souffrent et l'attendent.

LES DOUZE

Le sort, ne sachant de quelle autre manière faire expier aux grands leur grandeur, leur donne en châtiment les disciples.

Le disciple — justement parce que disciple — ne comprend pas tout et il n'y a rien à dire s'il comprend à moitié, c'est-à-dire à sa façon, selon la capacité de son esprit ; mais ainsi, sans le vouloir, il trahit l'enseignement du maître, le déforme, le rend vulgaire, le rapetisse, le corrompt.

Le disciple a des condisciples et, n'étant pas seul, il jalouse les autres ; il voudrait être au moins le premier entre les seconds ; c'est pourquoi il diffame ses compagnons et leur tend des pièges. Chacun croit être ou veut être cru le seul parfait interprète du maître.

Le disciple sait qu'il est disciple et parfois il se sent honteux de manger à la table d'un autre. Alors il torture et abîme la pensée du maître pour paraître avoir une pensée propre. Ou encore il enseigne juste le contraire de ce qui lui fut enseigné : ce qui au reste est la plus grotesque et servile façon d'être disciple.

En tout disciple, même chez ceux qui semblent soumis et loyaux, il y a la graine d'un Judas.

Un disciple est un parasite, un passif. Un intermédiaire qui trompe le vendeur et l'acheteur. Un pique-assiette qui, invité à dîner, goûte à toutes les sauces et grapille les fruits mais ne s'attaque point à l'os, faute de dents pour le briser et puis en sucer la substancielle moelle. Le disciple paraphrase les phrases,

obscurcit les mystères, complique ce qui est simple, multiplie les difficultés, glose les syllabes, altère les principes, efface l'évidence, magnifie l'accessoire, énerve l'essentiel, allonge le vin fort ; mais ce qu'il dégorge il le fait passer pour élixir, essence et quintessence. Au lieu d'une torche répandant feu et lumière, il est un lumignon fumeux impropre à s'éclairer soi-même.

Nul génie pourtant n'a pu éviter, même l'eut-il voulu, la tourbe des écoliers. Car le génie, distant et solitaire, trop étranger à la multitude, a besoin de sentir une présence auprès de lui. Il a besoin de cette illusion que quelqu'un entend ses paroles, reçoit son idée, la transmet aux autres, la propage avant sa mort, après sa mort. Ce nomade qui n'a pas de foyer à soi demande le foyer d'un ami. Ce déraciné qui ne peut avoir une famille selon la chair aime les fils selon l'esprit. Ce capitaine, dont les soldats ne naîtront qu'après que son sang aura imprégné la terre, a l'ambition d'avoir autour de lui une cohorte.

Une des formes du tragique immanent à toute grandeur est celle-ci : les disciples sont répugnants et dangereux mais de disciples — même faux — nul ne peut se passer. Les prophètes souffrent de n'en point trouver ; les ayant trouvés ils souffrent peut-être davantage.

Car une pensée, plus encore qu'un enfant, est liée de mille liens à toute l'âme. Précieuse, délicate, fragile, d'autant plus incommunicable qu'elle est plus neuve. La confier à autrui, la greffer sur une pensée étrangère, plus basse, remettre ce dépôt si rare en des mains qui ne sauront le respecter, c'est une responsabilité sans mesure, c'est un tourment continuel, une douleur.

Mais il y a le désir ardent, chez le génie, de partager entre

tous ce qu'il a reçu et ce travail est trop lourd pour lui seul; il y a la vanité qui s'insinue dans le plus haut orgueil; et la vanité a besoin de paroles flatteuses, d'éloges même offensants, d'assentiments même verbaux, de consécration même médiocre, de victoires ne fussent-elles qu'apparentes.

Le Christ est exempt de toute petitesse, mais ayant accepté toutes les charges de l'humanité il n'a pas voulu refuser celles des disciples. Avant de l'être par ses ennemis, il fut tourmenté par ses amis.

Les prêtres le firent mourir une seule fois; les disciples le firent souffrir chaque jour. Sa passion n'aurait pas été parfaitement cruelle si, outre les Sadducéens, les sbires, les Romains, la plèbe, il n'y avait pas eu l'abandon des Apôtres.

Nous savons qui ils étaient. Galiléen, il les choisit parmi les Galiléens; pauvre, parmi les pauvres; simple, mais d'une simplicité divine qui surpassait toutes les philosophies, il appela à lui des simples dont la simplicité restait attachée à la terre. Il ne pouvait choisir les siens parmi les riches qu'il venait combattre; parmi les docteurs et les scribes dont il venait renverser la loi, ni parmi les philosophes, car il n'y avait pas de philosophes en Palestine; et s'il y en avait eu, ils auraient cherché à éteindre sa mystique supranaturelle sous le boisseau de la dialectique.

Il savait que ces âmes rudes mais intactes, ignorantes mais enthousiastes, il pourrait à la longue les transformer selon son désir, les élever jusqu'à lui, les modeler comme le limon du fleuve qui n'est que fange mais qui peut devenir, cuit et durci, beauté éternelle. Mais il y fallait la flamme descendue de la Troisième Personne. Trop souvent, jusqu'à la Pentecôte, l'avantage resta à la nature imparfaite, complice de toutes les chutes.

Aux Douze beaucoup sera pardonné, car ils eurent, sauf en quelques moments, foi en lui ; car ils s'efforcèrent de l'aimer comme il voulait l'être ; et surtout parce qu'après l'abandon de Gethsémani, ils ne l'oublièrent jamais plus et laissèrent pour l'éternité mémoire de sa vie et de ses paroles.

Mais si nous regardons de près ceux dont les Évangiles nous apprennent quelque chose, nous ne pouvons nous défendre d'avoir le cœur serré. Ces heureux qui eurent l'inestimable grâce de vivre auprès du Christ, à ses côtés, de cheminer, de manger, de dormir avec lui, de le voir en face, de toucher sa main, de le baiser, d'écouter ses paroles de sa propre bouche, ces douzes fortunés que, secrètement, à travers les siècles, ont enviés des millions d'âmes, ne se montrèrent pas toujours dignes de la félicité suprême qui, à eux seuls, fut réservée.

Nous les voyons, durs de tête et de cœur, tarder à entendre les plus limpides paraboles ; incapables de comprendre, même après sa mort, qui fut Jésus et quel était ce royaume qu'il annonçait ; manquant de foi, d'amour et d'une âme fraternelle ; ambitieux de salaires, envieux les uns des autres ; impatients de la revanche dont leur attente sera payée ; intolérants, vindicatifs ; en proie au sommeil et au doute ; matériels, avares, poltrons.

L'un le renie trois fois, l'autre attend pour le vénérer qu'il soit au tombeau ; un troisième refuse de croire à sa mission parce qu'il vient de Nazareth ; un autre doute de sa résurrection ; un autre enfin le vend à ses ennemis et le désigne, par un suprême baiser, à leurs émissaires ; quelques-uns, après des discours trop élevés, « se retirèrent en arrière. Et ils n'allaient plus avec lui ».

Jésus dut plusieurs fois leur reprocher la lenteur de leur esprit. Ils ne comprennent pas la parabole du Semeur : « N'en-

tendez-vous point cette parabole ? Et comment entendrez-vous toutes les autres paraboles ? » Il les avertit de se garder du levain des Pharisiens et des Sadducéens et eux croient qu'il s'agit du pain charnel : « Ne réfléchissez-vous pas et ne comprenez-vous pas encore ? Avez-vous le cœur endurci ? Ayant des yeux, ne voyez-vous point ? Et n'avez-vous aucune mémoire ? »

Ils croient presque toujours, comme la plèbe, que Jésus est le Messie charnel, guerrier et politique venu pour relever le trône de David. Au moment de son Ascension ils lui demandent encore : « Seigneur, le temps est-il venu où tu dois *rétablir le royaume d'Israël ?* » Et déjà, après la Résurrection, les deux disciples d'Emmaüs avaient dit : « Nous espérions que ce serait lui qui *rachèterait Israël*, et au contraire... »

Ils se disputèrent entre eux pour savoir qui tiendrait la première place dans le nouveau règne et Jésus dut les réprimander : « De quoi disputez-vous ? Et ils se taisaient car il était question entre eux de savoir qui était le plus grand. Et lui, s'étant assis, appela les Douze et leur dit : Si l'un veut être le premier il sera le dernier de tous et le serviteur de tous ».

Jaloux de leur privilège, ils dénoncent à Jésus un homme qui chassait les démons en son nom : « Ne le lui défendez pas, répond Jésus, car il n'est personne qui ayant fait quelqu'œuvre puissante en mon nom puisse soudain parler mal de moi ; car qui n'est point contre nous est pour nous ».

Après un discours, à Capernaüm, quelques-uns s'indignèrent de ses paroles. « Si bien que beaucoup de ses disciples, l'ayant entendu : Il est dur, dirent-ils, celui qui peut écouter ces paroles. Et ils le laissèrent ».

Et pourtant Jésus, à qui veut le suivre, n'épargne pas les

avertissements. Un scribe lui dit qu'il le suivra partout « et Jésus : Les renards ont leur tanière et les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête ». Un autre — et c'était un disciple — voulait d'abord ensevelir son père, « mais Jésus répondit : Suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts ». Et un autre : « Seigneur, je te suivrai mais laisse-moi prendre congé de ceux de cette maison. Mais Jésus : Quiconque après avoir mis la main à la charrue tourne le regard en arrière n'est pas fait pour le Royaume de Dieu ».

Et aussi s'approcha de lui un jeune riche qui observait ses commandements. « Et Jésus, le regardant avec tendresse, lui dit : Il te manque quelque chose ; va, vends ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi. Mais celui-ci, à ces paroles, s'en alla tout attristé parce qu'il avait de grands biens ».

Pour être avec lui il faut laisser la Maison, les Morts, la Famille, l'Argent — tous les amours communs, tous les biens communs. Ce qu'il donne en échange est tel que tous ces renoncements sont payés. Mais de ces renoncements, peu sont capables et quelques-uns, après avoir cru, faibliront.

Pour les Douze, tous pauvres, c'était chose plus facile et cependant ils ne parvinrent pas toujours à être comme voulait Jésus : « Simon, Simon, dit-il à Pierre, Satan a demandé à vous cribler comme le grain qu'on vanne. » Mais pour serré que fût le crible de Jésus, parmi le bon grain il resta de mauvaises semences.

SIMON SURNOMMÉ PIERRE

Pierre, avant la Résurrection, est un corps auprès d'un esprit, une voix de la matière accompagnant le chant de l'âme. Il est la terre qui croit au ciel mais demeure terrestre. Le Royaume des cieux est encore, dans son imagination d'homme inculte et dans son espoir de plébéien, un peu trop semblable au Règne messianique des Prophètes.

Jésus prononce la fameuse parole contre les riches : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu ». A Pierre, cette intransigeante condamnation paraît bien dure. « Et prenant la parole il dit : Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi; *qu'en retirerons-nous ?* » On dirait d'un prêteur réclamant ses intérêts. Et Jésus pour le consoler lui dit qu'il siègera sur un trône avec les onze autres et que chacun jugera une tribu d'Israël — et il ajoute qu'il recevra cent fois autant qu'il a donné.

Jésus affirme que seulement ce qui sort de l'homme peut le souiller, mais Pierre ne comprend pas. « Et Pierre dit : Explique-nous cette parabole. Et Jésus : Êtes-vous encore privés d'intelligence?... » Parmi les disciples, Pierre est une des têtes les plus dures. Son surnom : Cefa, Petra, Morceau de caillou — ne lui vient pas seulement de la solidité de sa foi (souvent Jésus lui reprochera son peu de foi ; et le reniement final en est la douloureuse preuve), mais de la dureté de sa tête.

Ce n'était pas un esprit éveillé, au figuré non plus qu'au simple. Il avait le sommeil facile même dans les moments

suprêmes. Il s'endormit sur le mont de la Transfiguration ; il s'endormit la nuit de Gethsémani — après cette Cène où Jésus avait prononcé des paroles capables de ruiner à jamais le sommeil d'un scribe.

Pourtant son assurance était grande. Quand Jésus, au dernier soir, annonce qu'il devra souffrir et mourir, Pierre éclate : « Seigneur, je suis prêt à te suivre en prison et à la mort. Quand tu serais pour tous une occasion de chute, tu ne le serais pas pour moi. Quand je devrais mourir avec toi, non, je ne te renierais point. Et Jésus : Pierre, je te le dis, cette nuit, avant le chant du coq tu me renieras trois fois ».

Jésus le connaissait mieux que lui ne se connaissait. Et dans la cour de Caïphe, se chauffant au brasier, tandis que les prêtres interrogeaient et insultaient son Dieu, il nia par trois fois être de ceux qui le suivaient.

A l'heure de la capture il avait fait, contre l'enseignement du Christ, un simulacre de résistance : il avait coupé l'oreille de Malchus. Il n'avait pas encore compris, après des années de vie commune, que toute forme de violence matérielle répugnait à Jésus. Il n'avait pas compris que si Jésus avait voulu se sauver, il aurait pu se cacher dans le désert à l'insu de tous ou échapper aux mains des soldats, comme naguère à Nazareth. Jésus donna si peu de prix à cet acte contraire à son cœur qu'il guérit aussitôt la blessure et réprimanda l'intempestif vengeur.

Ce n'était pas la première fois que Pierre se montrait inférieur à la grandeur des événements. Il avait, comme tous les esprits bruts, une tendance à voir la scorie matérielle dans les manifestations de l'esprit, le bas dans le haut, le banal dans le tragique. Sur le mont de la Transfiguration, quand il se fut éveillé, il vit Jésus, resplendissant de blancheur, qui parlait avec deux esprits, deux prophètes. Et la première idée qui lui vint, au

lieu d'adorer en silence, fut de faire un abri pour ces grands personnages : « Maître, par bonheur nous sommes ici ; dressons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » Et Luc, homme sage, ajoute pour l'excuser : « Il ne savait pas ce qu'il disait ». Quand il vit Jésus marcher sans peur sur le lac il pensa faire comme lui. « Et Pierre, descendu de la barque, commença à marcher sur les eaux et à aller vers Jésus. Mais voyant la violence du vent il fut effrayé et, comme il s'enfonçait déjà, il cria : Seigneur, sauve-moi ! Et Jésus ayant aussitôt tendu la main le saisit et dit : Pourquoi as-tu douté, homme de peu de foi ? » Le bon pêcheur, familier du lac et de Jésus, croyait pouvoir imiter son maître, ignorant qu'il fallait une âme beaucoup plus grande que la sienne et une foi beaucoup plus puissante pour commander aux tempêtes.

Le puissant amour pour Christ qui rachète toutes ses fautes l'entraîna un jour jusqu'à contredire son maître. Jésus avait annoncé à ses disciples sa passion et sa mort. Alors « Pierre, l'ayant pris à part, se mit à le tancer disant : Dieu t'en garde, Seigneur, ceci ne t'adviendra point. Mais lui, s'étant retourné, dit à Pierre : Arrière de moi, Satan, tu m'es à scandale. Tu ne penses pas selon l'esprit de Dieu, mais comme les hommes ». Jamais si terrible jugement ne fut prononcé contre Pierre : appelé à travailler pour le Royaume de Dieu, *il pensait comme les hommes*. Son esprit, encore mal dégagé des idées vulgaires de la messianité triomphante, se refusait à concevoir un Messie persécuté, condamné et crucifié. Elle ne vivait pas encore en son âme l'idée de l'expiation divine, l'idée qu'on n'apporte point le salut sans une offrande de douleur et de sang et que le Grand doit sacrifier son corps à la férocité des Petits pour que sa vie soit leur lumière et qu'une pareille mort leur soit épargnée. Il aimait Jésus mais son amour, pour affectueux et puissant qu'il

fût, gardait quelque chose de terrestre : il se révoltait à la pensée que son Roi devait être maltraité, son Dieu livré à la mort. Mais il avait été le premier à reconnaître en Jésus, le Christ et cette primauté est si grande que rien n'a pu l'effacer.

Après la Résurrection il fut tout à son maître. Quand Jésus lui apparaît au bord du lac de Tibériade et lui demande : M'aimes-tu? Pierre qui l'a renié lui répond timidement : Tu sais bien que tu m'es cher. Mais Jésus, une deuxième fois : M'aimes-tu? Et Pierre : Oui, Seigneur, tu sais que tu m'es cher. Et Jésus encore : Simon fils de Jonas, m'aimes-tu vraiment? Et alors Pierre, vaincu, dit ce mot que Jésus lui arrache de la bouche : Seigneur, tu sais tout et tu sais que je t'aime.

Trois fois, dans la nuit qui précéda la mort, Pierre l'avait renié. Après la victoire sur la mort, Pierre affirme trois fois son amour. Et à cet amour qui bientôt sera illuminé par la parfaite sagesse, il restera fidèle jusqu'au jour où, à Rome, il mourra sur un bois de supplice semblable à la croix du Christ.

LES FILS DU TONNERRE

Jacques et Jean, les deux frères qui, sur la rive de Capernaüm, avaient abandonné barques et filets pour suivre Jésus et qui, avec Pierre, furent toujours les préférés — eux trois et eux seuls accompagnèrent Jésus à la maison de Jaïre, sur le mont de la Transfiguration et sur le mont des Oliviers — n'avaient pas acquis dans le long commerce du maître une humilité suffisante. Jésus leur avait donné le surnom de Boanerges : Enfants du Tonnerre. Surnom ironique : allusion, sans doute, à leur caractère impétueux.

Quand ils se mirent en route tous ensemble pour aller vers Jérusalem, Jésus envoya en avant quelques-uns d'entre eux pour qu'ils préparassent un logis. Comme ils traversaient la Samarie, ils furent mal reçus dans un village : « Mais ceux-ci ne voulurent point le recevoir car il allait à Jérusalem. Et Jacques et Jean ses disciples l'ayant vu, dirent : Seigneur, veux-tu que nous disions que descende le feu du ciel et qu'il les consume ? » Pour eux, Galiléens fidèles à Jérusalem, les Samaritains étaient toujours des ennemis. En vain ils avaient écouté le Sermon sur la Montagne — faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent ; en vain ils avaient reçu ce commandement : « Si quelqu'un ne vous reçoit pas... sortant de cette maison et de cette ville, secouez la poussière de vos pieds ». Offensés dans la personne de Jésus, ils pensaient pouvoir commander au feu du ciel. Et ils croyaient faire œuvre de juste justice en réduisant en cendre un village coupable d'inhospitalité.

Et pourtant, si loin qu'ils fussent de cette rénovation par l'amour qui seule constitue la réalité du Règne divin, ils prétendaient en occuper, aux jours du triomphe, les premiers rangs.

« Et Jacques et Jean fils de Zébédée s'approchèrent de lui et lui dirent : Maître, nous désirons que tu fasses ce que nous te demanderons. Et il leur dit : Que voulez-vous que je fasse ? Et eux : Permets que, quand tu seras dans ta gloire nous soyons assis, l'un à ta droite et l'autre à ta gauche. Mais Jésus : Vous ne savez ce que vous demandez... Et les dix autres, ayant entendu, se prirent à s'indigner contre Jacques et Jean. Mais Jésus, les ayant appelés à soi, leur dit : Quiconque voudra être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque voudra être le premier, qu'il soit le serviteur de tous ; car le Fils de l'Homme lui-même n'est pas venu pour être servi mais *pour servir* ».

Le *Renverseur* tire parti de la pétulance naïve des Fils du Ton-

nerre pour redire le mot qui convient à tous les magnanimes. Seuls les inutiles, les parasites, les nuls veulent être servis par leurs inférieurs — si tant est qu'ils ont, dans l'Absolu, des inférieurs. Mais qui est supérieur, et justement parce que supérieur, est toujours au service des petits.

Cette miraculeuse absurdité qui répugne à l'égoïsme des égoarches, à la singerie des surhommes, à la misère des avares — car le peu qu'ils ont ne leur suffit pas à eux-mêmes — est l'épreuve du feu du génie. Qui ne veut ou ne peut servir manifeste qu'il n'a rien à donner : il est infirme, impuissant, vide. Mais le génie n'est vraiment le génie que s'il déborde au bénéfice des autres.

Servir n'est pas le même qu'obéir. Un peuple on le sert mieux parfois en se mettant à sa tête pour le tirer de gré ou de force à son salut. Servir ne dit pas : être servile.

Jacques et Jean entendirent la forte parole de Jésus. Jean, nous le revoyons le plus amoureux des disciples. Le soir de la Cène il appuie sa tête contre la poitrine de Jésus et le Crucifié, du haut de la croix, lui confiera la Vierge Mère pour qu'il la garde avec lui comme un fils.

LES AUTRES

Thomas doit sa popularité à ce qui aurait dû être sa honte, Thomas le Jumeau est le patron de la modernité comme Thomas d'Aquin fut l'oracle du moyen âge. Il est le protecteur orthodoxe de Spinoza et de tous les autres négateurs de résurrections. L'homme qui ne se contente pas du témoignage des yeux — plus respectueux mais plus trompeur — et demande celui des mains. Mais son amour pour Jésus le fit digne de pardon,

Quand on vint dire au Maître que Lazare était mort, les disciples hésitaient à aller en Judée, terre ennemie ; Thomas fut seul à dire : Partons, pour mourir avec lui. Le martyre, il le trouva, non pas alors, mais plus tard, dans l'Inde, après la mort du Christ.

Matthieu nous est le plus cher. C'était un gabelou, une manière de sous-publicain — probablement plus instruit que ses compagnons. Pourtant son adhésion à Jésus ne fut pas moins prompte que celle des pêcheurs. « En passant il vit un homme appelé Matthieu, assis au banc de la gabelle, et lui dit : Suis-moi. Et lui, ayant laissé toute chose, se leva et le suivit... Et il lui fit un grand festin dans sa maison ». Matthieu ne laissait pas qu'un tas de mauvais filets mais une charge, un salaire assuré, un gain croissant. Renoncer aux richesses était facile à qui n'avait presque rien. Matthieu était certainement le plus riche des Douze avant la conversion. D'aucun autre on ne nous raconte qu'il ait pu « offrir un festin ». C'est d'un banc où l'or s'entassait qu'il se leva au premier appel et sa prompte obéissance en est plus méritoire.

A Matthieu — qui était peut-être, avec Judas, le seul qui sût écrire — nous devons, s'il faut croire le très ancien témoignage de Papias, la première récolte des « logia » ou « dits » mémorables de Jésus. L'évangile qui porte son nom donne le texte le plus complet du Discours sur la montagne. La gratitude des hommes envers le pauvre péager devrait être infinie. Sans lui beaucoup de paroles du Christ — et des plus belles — seraient peut-être perdues. Ce manieur de drachmes, de sicles et de mines, que son métier réputé infâme devait disposer à l'avarice, a mis de côté pour nous un trésor qui vaut plus que toutes les monnaies qui furent jamais frappées en ce monde.

Philippe de Bethsaïda savait compter lui aussi. Jésus s'adresse à lui quand la multitude affamée le presse et lui demande combien

il faudra pour acheter du pain à tout ce peuple. « Deux cents deniers n'y suffiront pas », répond Philippe ; et cette somme — cent cinquante francs de notre monnaie — lui semble inouïe. Mais il devait être un propagateur de la gloire de son maître. Ce fut lui qui annonça à Nathanaël la venue de Jésus et c'est à lui que s'adressèrent les Grecs de Jérusalem qui voulaient parler au nouveau Prophète.

Nathanaël fils de Tholomé et plus connu sous le nom de Bartholomé, répondit par un sarcasme à l'annonce de Philippe : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? » Mais Philippe fit tant qu'il l'amena devant Jésus ; et Jésus, à peine le vit-il, s'écria : « Voici un vrai Israëlite, en qui il n'y a point de fraude ». Nathanaël lui demanda : « D'où me connais-tu ? Jésus lui dit : Avant que Philippe t'appelât je t'ai vu, quand tu étais sous un figuier. Et Nathanaël aussitôt : Maître, tu es le fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. Et Jésus : Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous un figuier tu crois ; tu verras de plus grandes choses que ceci ».

D'un enthousiasme moins fougueux fut Nicodème, qui ne voulut jamais paraître disciple de Jésus. Nicodème était vieux ; il avait fréquenté les écoles des rabbins ; il était ami des sinédristes. Mais les récits des miracles l'avaient ébranlé et il alla *de nuit* voir Jésus pour lui dire qu'il le croyait envoyé de Dieu. « Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme n'est pas né de nouveau il ne peut voir le Royaume de Dieu ». Nicodème ne comprit pas ces mots ou peut-être en fut-il épouvanté : au lieu d'un thaumaturge il trouvait une sibylle. Et avec son gros bon sens d'homme qui ne veut point être dupe il demande : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître ? Jésus lui répond ces profondes paroles : S'il ne naît pas une seconde fois

dans l'esprit il ne pourra entrer dans le Royaume. Mais Nicodème continue à ne pas comprendre : Comment tout ceci est-il possible ? Et Jésus : Eh quoi ! tu es docteur d'Israël et tu ne comprends pas ces choses ?

Il garda toujours envers le jeune Galiléen un sentiment de respect mais sa sympathie fut circonspecte, comme sa visite. Un jour, quand les chefs des prêtres et des pharisiens pensèrent à s'emparer de Jésus, Nicodème osa risquer une défense : « Notre loi ne condamne jamais un homme avant qu'il soit entendu et qu'on sache ce qu'il a fait ». Ce n'est pas au nom de l'homme nouveau qu'il parle, c'est au nom de la loi — *notre loi* ; Nicodème est toujours le vieil homme, le curiale, le prudent ami de la lettre. Quelques reproches suffisent à le faire taire : « Es-tu peut-être aussi de Galilée ? Cherche bien et tu verras que de Galilée il ne vient pas de prophètes ». Il appartenait de droit au Sanhédrin, mais nous ne voyons pas qu'il ait élevé la voix en faveur de l'accusé conduit devant Caïphe. C'était la nuit cette fois encore, mais, sans doute, pour se soustraire aux railleries de ses collègues et aux remords du meurtre légal, il resta au lit. Quand il s'éveilla Jésus était mort ; et alors (crève l'avarice !) il acheta cent livres de myrrhe et d'aloès pour l'embaumer. Le *Ressusciteur* était mort, mais le docteur, s'il n'était pas mort à la chair, ne devait jamais plus renaître de cette seconde naissance à laquelle il avait refusé de croire.

Nicodème est l'archétype éternel des tièdes que la bouche de Dieu crachera au jour de colère. C'est le médiocre dont l'esprit voudrait dire oui mais à qui la chair suggère le non de la peur. C'est l'homme des livres, le disciple nocturne qui voudrait être mais ne voudrait point paraître, qui ne refuserait pas de renaître mais ne sait rompre l'écorce ridée de son vieux corps ; l'homme des respects et des précautions. Maintenant que le martyre et le

meurtre sont accomplis, de celui qu'il admirait, que les bourreaux sont rassasiés et qu'il ne risque plus de se compromettre, le voici avec ses parfums. Il les verse sur les plaies que lui aussi, par sa lâcheté, a ouvertes.

Mais l'Église, pour récompenser cette piété posthume, l'a élevé parmi les saints ; une antique tradition rapporte qu'il fut baptisé par Pierre et mis à mort pour avoir cru, quoique tard, à celui qu'il ne sut pas sauver de la mort.

MAMMON

Jésus est pauvre. Le Pauvre infiniment et rigoureusement pauvre. Pauvre d'une absolue pauvreté. Le prince de la Pauvreté, le seigneur de la parfaite Misère. Pauvre avec les pauvres, venu pour les pauvres, parlant aux pauvres, donnant aux pauvres, travaillant pour les pauvres. Pauvre entre les pauvres, Misérable entre les misérables, Mendiant entre les mendiants. Le Pauvre de l'éternelle Pauvreté. Le Pauvre heureux et riche qui accepte la pauvreté, la veut, l'épouse, la chante. Le Mendiant qui fait l'aumône. Le Nu qui couvre les nus. L'Affamé qui rassasie. Le Pauvre miraculeux et surnaturel qui transmue en autant de pauvres les faux riches et en autant de vrais riches les pauvres. Il en est qui sont pauvres parce qu'ils ne furent jamais capables de gagner. D'autres parce qu'ils distribuent le soir ce qu'ils ont gagné le matin : et plus ils donnent, plus ils possèdent. Leur richesse, à ceux-ci, croît dans la mesure où ils la répandent. C'est un monceau qui augmente à mesure qu'on y prend davantage.

Jésus est un de ces pauvres. Et en face de l'un d'eux, les riches

selon la chair, selon le monde, les riches avec leurs coffres pleins de talents et de mines, de roupies, de florins, de sequins, d'écus, de guinées, de francs, de marcs, de couronnes et de dollars ne sont que de lamentables loqueteux. Les Argentaires du Forum, les Epulons de Jérusalem, les banquiers de Francfort ou de Florence, les milliardaires de Londres ou de New-York ne sont, devant ces pauvres, que de tristes indigents nus et besogneux, esclaves sans salaire d'un maître féroce, condamnés au meurtre quotidien de leur âme. La misère de ces indigents est tellement effroyable, qu'ils sont réduits à ramasser des pierres qu'ils trouvent dans la boue et à fouiller dans l'ordure : une misère si répugnante que même les pauvres n'arrivent pas à leur faire la charité d'un sourire.

La Richesse est un châtiment, comme le travail. Mais plus dur et plus honteux. Qui est marqué du sceau de la Richesse a commis, peut-être à son insu, un crime infâme, un de ces délits mystérieux et impensables qui sont sans nom dans les langages des hommes. Le Riche est sous le poids de la vengeance de Dieu ou Dieu veut le mettre à l'épreuve pour voir s'il saura remonter à la divine Pauvreté. Car le Riche a commis le péché suprême, la faute sans excuse. Un abominable troc l'a ruiné : Il pouvait avoir le Ciel et il a voulu la Terre, il pouvait habiter le Paradis et il a choisi l'Enfer, il pouvait conserver son âme et il l'a cédée en échange de la matière, il pouvait aimer et il a préféré être haï, il pouvait avoir la félicité et il a désiré la puissance. Nul ne peut le sauver. L'Argent, entre ses mains, est le métal qui l'ensevelit vivant sous son poids glacé ; la tumeur qui le putréfie ; le feu qui le carbonise et fait de lui une terrifiante momie noire, une charogne, un spectre tendant éternellement sa main vide dans les cimetières des siècles. Car personne, à ce méconnaissable Pauvre, ne peut faire l'aumône d'un souvenir.

Il n'est pour lui qu'un moyen de salut : redevenir un pauvre, un vrai et humble pauvre, jeter au loin l'horrible misère de la richesse. Mais cette résolution est la plus difficile que puisse prendre le riche. Pourri et ensorcelé par la richesse, il n'imagine même pas que le complet renoncement à la richesse serait le principe de sa rédemption. Il est prisonnier dans l'infranchissable enceinte de soi-même. Pour se libérer il devrait être déjà libre.

Le Riche ne s'appartient pas mais appartient, chose animée, aux choses inanimées. Il n'a pas le temps de penser, de choisir. L'Argent est un impitoyable maître. Qui ne souffre pas d'autre pouvoir que le sien. Le Riche, pris tout entier par le soin de ses richesses, par l'obsédant désir de les accroître, par la peur de les perdre, par les joies matérielles qu'elles lui offrent, ne peut penser à l'âme. Son âme malade, asphyxiée, mutilée, rongée des vers, il ne suppose même pas qu'elle puisse avoir besoin d'être guérie. Il s'est confondu tout entier à ces fragments de la matière qu'il a le droit d'appeler siens selon les contrats et les lois et dont souvent il n'a même pas le temps, l'envie, la force de jouir. Il doit les servir, les sauver : il ne peut servir et sauver son âme. Toute sa puissance d'amour est prise par ce lot de matière qui le commande, qui a usurpé la place de son âme, qui l'a privé de toute liberté.

L'horrible destin du Riche est dans cette double absurdité : que pour gagner la puissance de commander aux hommes il est devenu l'esclave des choses mortes ; que pour acquérir une part, et si petite ! il a perdu le tout.

Nulle chose n'est nôtre tant qu'elle est seulement nôtre. L'homme ne peut rien posséder réellement, hors soi-même. Le secret de posséder le reste, c'est d'y renoncer. A qui refuse tout, tout est donné. Mais qui veut prendre pour soi, pour soi seul, une portion des biens du monde perd à la fois cette portion qu'il

acquiert et toutes les autres. Et soudain le voilà incapable de se connaître, de se posséder, de se grandir. Et il n'a plus rien, rien à jamais : même pas ces choses qu'en apparence il possède mais dont en vérité il dépend ; et il n'a plus son âme, c'est-à-dire l'unique bien digne d'être possédé. Il est vide et nu. Il n'a rien. Rien à donner. Comment pourrait-il aimer les autres, donner aux autres sa personne et son bien, exercer quelqu'amoureuse charité qui le conduirait si près de Dieu ?

Il n'est rien, il n'a rien. Il ne peut changer puisqu'il n'existe pas ; il ne peut donner puisqu'il ne possède pas. N'ayant plus d'âme, comment pourrait-il transformer cet unique bien de l'homme en quelque chose de plus grand et précieux.

« Et de quoi sert-il à l'homme de gagner le monde entier si ensuite il perd sa vie ? » Cette demande du Christ, ingénue comme toutes les révélations, donne le sens exact de la menace prophétique. Le Riche ne perd pas seulement l'éternité mais sa vie d'ici-bas, son âme présente, la félicité de la présente vie terrestre.

« On ne peut servir Dieu et Mammon ». L'esprit et l'or sont deux maîtres qui ne tolèrent point de partages. Ils sont jaloux : ils veulent tout l'homme. Et l'homme, quand il le voudrait, ne se divise pas en deux. Tout ici ou tout là. L'or, pour qui sert l'esprit, n'est rien ; l'esprit, pour qui sert l'or, est un mot qui n'a pas de sens. Qui choisit l'esprit rejette l'or et tout ce qui s'achète avec l'or ; qui désire l'or abolit l'esprit et renonce à tous les bienfaits de l'esprit : la Paix, la Santé, l'Amour, la parfaite Joie. Le premier est un pauvre qui ne consumera jamais sa richesse infinie ; l'autre est un riche qui ne s'évadera jamais de son infinie misère. Le Pauvre possède, de par la loi mystérieuse du renoncement, même ce qui n'est pas sien, c'est-à-dire tout l'univers ; le Riche ne possède même pas, de par la dure loi du perpétuel désir,

ce peu qu'il croit sien. Dieu donne immensément plus que ce beaucoup qu'il a promis; Mammon ôte jusqu'à ce très peu qu'il promet. Qui renonce à tout a tout en surplus; qui veut une part pour soi seul se retrouve enfin avec le néant.

Quand on approfondit l'effrayant mystère de la richesse, on comprend pourquoi les éducateurs de l'homme ont vu en elle le vrai royaume du Démon. Une chose qui vaut moins que toutes les autres coûte plus cher que toutes les autres, s'achète au prix de toutes les autres. Une chose qui est néant, dont la valeur réelle est néant, on donne pour l'acquérir tout le reste, toute l'âme, toute la vie. On troque le plus précieux des biens contre le plus vil.

Pourtant cette infernale absurdité a sa raison dans l'économie de l'esprit. L'homme est si naturellement et universellement attiré par ce néant qu'on dit richesse, qu'il était nécessaire de la lui faire payer un prix disproportionné pour le dissuader de sa folle recherche. S'il consent ce prix, nous avons la preuve péremptoire de sa faute et de sa démence. Mais les pactes imposés ne suffisent pas encore à détourner les hommes du marché démoniaque. Les pauvres ne se désespèrent que de ne pouvoir s'enrichir : leur âme, comme celle des riches, est infectée. Ce sont pour la plupart des pauvres involontaires qui n'ont pu saisir l'or et ont renoncé à l'esprit; ce sont de misérables riches à qui manquent encore les deniers.

Car la seule pauvreté qui donne la vraie richesse — la richesse spirituelle — est la pauvreté volontaire, acceptée, joyeusement voulue. La Pauvreté absolue qui nous rend libre pour la conquête de l'absolu. Le Règne des cieux ne promet pas aux pauvres de les faire riches; mais il faut que les riches, pour y entrer, deviennent délibérément pauvres

VENDS TOUT

Le tragique paradoxe qu'implique la richesse justifie l'éternel avertissement de Jésus à ses nouveaux disciples.

Tous doivent donner ce qu'ils ont de trop à ceux qui sont dans le besoin, mais le riche doit donner tout. Au jeune homme qui lui demande ce qu'il doit faire pour être des siens, il répond : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans les cieux. Abandonner la richesse n'est pas un sacrifice, une perte, un dommage. C'est au contraire, pour Jésus et pour tous ceux qui savent ce qu'est l'homme et ce qu'est la richesse, un inestimable gain. « Vendez vos biens et faites-en aumône ; amassez dans le ciel des trésors qui ne se consument point, inaccessibles au voleur et que la rouille ne peut détruire. Car là où est votre trésor, là est aussi votre cœur... Donne donc à qui te demande et ne reprends point à qui t'a dérobé... Car il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».

Il faut donner et donner sans épargne, joyeusement et sans calcul. Qui donne pour recevoir en échange autant qu'il a donné n'acquiert rien. La récompense est ailleurs, en nous. Ce n'est pas contre d'autres biens qu'il faut échanger nos biens mais contre la pureté et le contentement. « Si tu offres un repas n'y convie pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni tes voisins riches, car il arrivera qu'eux aussi t'inviteront et te rendront ton festin. Mais appelle les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles et sois heureux qu'ils n'aient rien à te donner en récompense, car la récompense te sera rendue à la résurrection des justes. »

Même avant Jésus le renoncement aux biens fut conseillé aux

hommes. Jésus n'a pas été le premier à faire de la Pauvreté un des degrés de la perfection. Le grand Vardhamana, le Jina ou Triomphateur, ajoute aux commandements de Parçva l'Aparigraha : le renoncement à toute possession. Le Buddha, son contemporain, exhorta au même renoncement ses disciples. Les cyniques se dépouillèrent de tout bien matériel pour être libérés du travail et indépendants des hommes, et pouvoir, d'un esprit libre, se consacrer à la vérité. Cratès, noble thébain, élève de Diogène, distribua ses richesses à ses concitoyens et se fit mendiant. Platon voulait que les guerriers de sa république ne possédassent rien. Les stoïciens, vêtus de pourpre et assis à des tables incrustées de pierres précieuses, louèrent en style éloquent la pauvreté. Aristophane représenta sur la scène l'aveugle Plutus dispensant la richesse, comme une punition, aux seuls vauriens.

Mais pour Jésus l'amour de la pauvreté n'est pas une règle ascétique ou une orgueilleuse ostentation. Timon d'Athènes qui à force de générosités sans choix se réduisit à la misère après avoir nourri une tourbe de parasites n'est pas pauvre selon le cœur de Jésus. Timon est pauvre par la faute de sa vaine gloire : il a donné à tous — même à qui n'avait pas besoin — pour conquérir le renom de magnanime. Cratès qui se dépouille pour imiter Diogène est esclave de l'orgueil ; il veut se distinguer par quelque action insolite pour être consacré sage et philosophe. La mendicité des cyniques est une forme pittoresque de vanité ; la pauvreté des guerriers de Platon est une mesure de prudence politique. Car la pauvreté est nécessaire aussi aux sociétés humaines qui se forment et s'élèvent. Les premières républiques vainquirent et fleurirent aussi longtemps que leurs citoyens se contentèrent, comme dans la vieille Sparte et dans la vieille Rome, d'une étroite pauvreté ; elles déchurent dès qu'ils estimèrent l'or plus que la vie « sobre et pudique ». Mais les anciens

ne méprisèrent pas la richesse en soi. Rassemblée entre les mains d'un petit nombre, ils la tenaient pour dangereuse. Si elle n'était pas dépensée avec une judicieuse libéralité, ils la tenaient pour injuste. Mais Platon qui désire pour ses citoyens une condition moyenne, également distante de l'abondance et de la misère, place la richesse au nombre des biens. Il la place en dernier mais il ne l'oublie pas. Et Aristophane s'agenouillerait devant Plutus si l'aveugle dieu recouvrait la vue et concédait ses richesses aux honnêtes gens.

Dans l'Évangile la Pauvreté n'est ni une mode mystique, ni l'ornement d'un système. Il ne suffit pas d'être pauvre pour avoir droit de cité aux cieux. On ne devient pas tout d'un temps pauvre et parfait. La pauvreté du corps, comme la pauvreté de l'esprit, est une exigence préliminaire. Qui n'est point convaincu d'être en bas ne songe point à s'élever ; qui ne s'est détaché de toute possession matérielle ne sait retrouver l'appétence des biens essentiels.

Le pauvre, quand il ne souffre pas de sa pauvreté, quand il s'en glorifie au lieu de se tourmenter à la convertir en richesse, est beaucoup plus voisin de la perfection morale que le riche. Mais le riche qui s'est dépouillé en faveur des pauvres et a choisi de vivre aux côtés de ses nouveaux frères est encore plus proche de la perfection que celui qui a grandi dans la pauvreté. Qu'une grâce si rare et prodigieuse lui ait été faite, c'est un gage sûr de toute espérance. Renoncer à ce qu'on n'a jamais possédé peut être méritoire, car l'imagination grandit les choses absentes ; mais renoncer à ce qui fut nôtre, à ce que chacun nous envia est le signe de la perfectibilité suprême.

Le pauvre qui est sobre et satisfait, chaste et simple, n'ayant pas l'occasion d'être tenté, est porté à chercher un dédommagement en des plaisirs qui ne coûtent rien, et comme une revanche

en une supériorité spirituelle que ne peuvent lui disputer ceux qui jouissent de la vie. Mais ses vertus, souvent, dérivent de l'impuissance ou de l'ignorance : il n'a pas le pouvoir de prévariquer ; comment thésauriserait-il ayant juste le nécessaire ? Il n'est ni débauché ni ivrogne car on ne lui fait pas crédit au cabaret ou au bordel. Sa vie peineuse, servile et sans lumière rachète ses fautes. Et la douleur lui fait lever les yeux en quête de consolations. Nous faisons si peu pour les pauvres que nous n'avons pas le droit de les juger. Abandonnés comme ils sont par leurs frères, tenus à distance par ceux qui pourraient parler à leur cœur, évités par ceux qui ne peuvent souffrir leur malpropre voisinage, exclus des mondes de l'intelligence et de l'art qui rendraient leur misère plus supportable, les pauvres sont les moins impurs parmi les hommes. Plus aimés, ils seraient plus parfaits : qui les a laissés seuls, aurait-il le courage de les condamner ?

Jésus aimait les pauvres. Pour la pitié qu'ils lui inspiraient ; parce qu'il les sentait plus proches de son âme, plus préparés à l'entendre. Parce qu'il avait chaque jour, grâce à eux, la félicité de servir, de donner le pain aux affamés, la force aux faibles, l'espérance aux douloureux.

Jésus aimait les pauvres parce qu'en eux, par raison de justice, il voyait les plus légitimes habitants de son Royaume ; parce qu'ils rendaient plus facile, par le stimulant de la charité, le renoncement des riches. Mais il aimait plus que tous, les pauvres qui s'étaient faits pauvres de riches qu'ils étaient, par amour du Royaume des cieux. En renonçant à leurs biens ils avaient fait acte de foi en sa promesse. Ils avaient donné ce qui dans l'absolu n'est rien mais aux yeux du monde est tout, pour la certitude de participer à une vie parfaite. Ils avaient dû réduire en eux un des instincts les plus profondément incarnés dans l'homme. Jésus né pauvre, parmi les pauvres, pour les pauvres, n'a jamais renié ses

frères. A eux il a donné l'abondance féconde de la divine Pauvreté. Mais celui que cherchait son cœur était le Pauvre volontaire ; le Riche prêt à se faire pauvre par amour pour lui. Il le cherchait ; peut-être ne l'a-t-il jamais trouvé ? Mais il se sentait plus tendrement frère de cet inconnu invoqué que des dociles quêteurs qui se serraient autour de lui.

L'EXCREMENT DU DÉMON

Que les hommes encore à naître prennent bien garde. Jésus n'a jamais voulu toucher de ses mains une monnaie. Ces mains qui pétrirent la boue pour rendre la vue à l'aveugle ; ces mains qui touchèrent les corps infects des morts et des lépreux ; ces mains qui étreignirent le corps de Judas, plus infect que la boue, la putréfaction et la lèpre ; ces mains blanches, pures, qui donnaient le salut et la guérison et que rien ne pouvait contaminer, n'ont jamais souffert un de ces disques de métal qui portent le profil en relief des propriétaires du monde. Dans ses fables, plus vraies que le vrai, il pouvait en prononcer le nom ; il pouvait même les regarder dans les mains d'autrui ; les toucher, jamais. Pour lui, rien n'était repoussant, mais la monnaie lui inspirait du dégoût ; une répugnance voisine de l'horreur ; il se révoltait tout entier à la pensée du contact avec cet immonde symbole de la richesse.

Quand on lui demande le tribut pour le Temple il ne veut même pas recourir à la bourse de ses amis ; il ordonne à Pierre de jeter les rêts : dans la bouche du premier poisson sorti de l'eau on trouvera le double de l'argent demandé. Nul n'a vu la sublime ironie de ce miracle. Je ne possède point de monnaie ; mais les

monnaies sont choses méprisables ; sur une seule parole de moi l'eau et la terre les vomiraient. Le lac en est plein. Je sais où en trouver, et en assez grand nombre pour acheter tous les prêtres du Temple et tous les rois des nations, mais je ne remue pas un doigt pour les prendre. Un de ceux qui me suivent les tirera de la bouche d'un poisson et les donnera à l'exacteur puisque les prêtres, à ce qu'il semble, en ont besoin pour vivre. Les animaux muets peuvent les porter dans leur bouche ; je suis si riche que je ne veux pas même les voir. Je ne suis pas un animal muet mais une âme parlante et les âmes ne portent ni argent ni besace. Ce n'est donc pas moi qui te donne ces drachmes, mais le lac. Pour moi, je n'ai jamais à acheter et ce que je possède je le donne. Mon patrimoine inépuisable est la Parole.

Mais un jour le Christ fut contraint de regarder une monnaie. On lui demandait s'il était permis à un vrai Israëlite de payer le cens. Il répondit aussitôt : Faites-moi voir la monnaie du cens. Et ils la lui montrèrent, mais il ne voulut pas la prendre. C'était une monnaie impériale, une monnaie romaine qui portait imprimée la face hypocrite d'Auguste. Mais il voulait ignorer quelle était cette face. Il demanda : De qui sont cette effigie et cette inscription ? Ils répondirent : De César. Alors il jeta à la face des astucieux questionneurs la parole qui les confondit : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ce peu de paroles a des sens nombreux ; arrêtons-nous à la première : *rendez*. Rendez ce qui n'est pas à vous. Les deniers ne nous appartiennent pas. C'est affaire aux puissants pour les besoins de leur puissance. Ils sont propriétés du roi et du royaume, du royaume qui n'est pas le nôtre. Le roi représente la force et il est le protecteur de la richesse. Notre royaume n'a pas de puissants, pas de riches ; le Roi qui est aux cieux ne frappe point monnaie. La monnaie est un moyen d'échange des biens

terrestres, mais nous ne cherchons pas les biens terrestres. Ce peu qu'il nous faut — un peu de soleil, un peu d'eau, un peu d'air, un manteau, un morceau de pain — nous est donné gratuitement par Dieu et les amis de Dieu. Vous peinez toute la vie, vous autres, pour réunir un grand tas de ces disques imagés. Nous ne savons qu'en faire. Ils nous sont définitivement superflus. C'est pourquoi nous les restituons : nous les restituons à qui les fit frapper, à celui qui y imprima son portrait pour que nul n'ignore qu'ils sont à lui.

Jésus n'a jamais eu à restituer puisqu'il n'a jamais pris une monnaie. A ses disciples il défendit de porter, dans leurs voyages, des sacs pour les offrandes. Il fit une seule exception — et qui fait trembler. Une petite phrase de l'Évangile nous apprend qu'un apôtre avait la garde de la bourse commune. C'était Judas. Et encore, lui aussi se sentira contraint de *rendre,* avant de disparaître dans la mort, les deniers de la trahison. Judas est la mystérieuse victime immolée à la malédiction de l'argent.

La monnaie porte en soi, avec la sueur grasse des mains qui l'ont palpée, l'inexorable contagion du crime. De toutes les choses immondes manufacturées par l'homme pour se salir et salir la terre, la plus immonde peut-être est la monnaie.

Ces jetons de métal frappé, qui passent et repassent chaque jour par des mains encore sales de sueur et de sang ; usés sous les doigts rapaces des voleurs, des marchands, des banquiers, des entremetteurs et des avares ; désirés de tous, recherchés, dérobés, enviés, aimés plus que l'amour et souvent plus que la vie ; ces pièces malpropres que l'assassin donne au sicaire, l'usurier à l'affamé, l'ennemi au traître, l'hérétique au simoniaque, le luxurieux à la prostituée ; ces puants et visqueux véhicules du mal qui engagent le fils à tuer le père, l'épouse à trahir l'époux, le frère à frauder le frère, le mauvais pauvre à égorger le mauvais

riche, le serviteur à tromper le maître, le malfaiteur à dépouiller le passant, les peuples à assaillir les peuples; ces deniers, ces emblèmes matériels de la matière sont les plus effroyables objets fabriqués par l'homme. L'argent, qui a fait mourir tant de corps, fait mourir chaque jour des millions d'âmes. Plus contagieux que le haillon d'un pestiféré et que le pus d'une pustule, il entre dans toutes les maisons, brille sur le banc des changeurs, se blottit dans les cassettes, profane l'oreiller du sommeil, se dissimule dans l'obscurité fétide des recoins, souille les mains innocentes des petits, tente les vierges, paie le travail du bourreau, circule sur la face du monde pour enflammer la haine, pour attiser la cupidité, pour hâter la corruption et la mort.

Le pain, sacré déjà sur la table de la famille, devient, sur la table de l'église, le corps éternel du Christ. Ainsi la monnaie est le signe visible d'une transsubstantiation. Elle est l'hostie infâme de Satan. Qui aime l'argent et le reçoit avec joie communie visiblement avec le Démon. Qui touche l'argent avec volupté touche, sans le savoir, l'excrément du Démon.

Le Pur ne peut le toucher, le Saint ne le supporte pas. Ils savent, d'une parfaite certitude, quelle est son ignoble essence. Ils ont pour la monnaie la même horreur que le riche pour la misère.

LES ROIS DES NATIONS

De qui est cette effigie? demande Jésus quand on lui met sous les yeux la monnaie de Rome.

Il connaît ce visage. Il sait qu'Octave devint, par une suite inouïe d'heureuses fortunes, le monarque du monde sous le

surnom adulatoire d'Auguste. Il connaît ce profil de faux jeune, cette chevelure épaisse et bouclée, ce grand nez qui avance comme pour cacher la cruauté de la bouche petite, étroite, rigoureusement serrée. C'est une tête, comme toutes celles de rois, détachée du buste, séparée du corps, tronquée au bas du cou : image sinistre d'une volontaire et éternelle décollation.

Mais Jésus ne veut pas nommer de sa bouche l'empereur, car il ne reconnaît pas sa puissance. Il renie en César tout homme qui prétend avoir autorité sur les hommes. César est le roi du monde ; Jésus est le Roi d'un nouveau Règne opposé au monde et où il n'y aura plus de rois. César est roi du passé, chef de soldats, frappeur d'argent et d'or, administrateur faillible d'une insuffisante justice. Jésus est Roi du futur, libérateur des esclaves, abdicateur des richesses, maître de l'Amour. Rien n'est commun entre eux. Jésus est venu pour ruiner la domination de César, pour dissoudre l'empire de Rome et tout empire terrestre, mais non pas pour se substituer à César. Que les hommes l'écoutent et il n'y aura plus de Césars. Jésus n'est pas l'héritier qui conspire contre le régnant pour s'asseoir à sa place, mais le destructeur pacifique de tous les régnants. César est le plus fort et le plus fameux de ses adversaires, mais aussi le plus étranger. Car sa force réside dans le sommeil des hommes, dans l'infirmité des peuples. Mais voici celui qui éveille les dormants, qui ouvre les yeux des aveugles, qui rend aux faibles la force. Quand tout sera accompli et que son royaume sera fondé — royaume sans soldats, sans juges, sans esclaves, sans monnaies, mais qui n'a besoin que d'âmes neuves et aimantes — l'empire de César s'évanouira comme un monceau de cendres au souffle victorieux du vent.

Tant que dure son apparence nous pouvons lui rendre ce qui est à lui. L'argent, pour les hommes nouveaux, n'est rien.

Rendons à César, promis à l'éternel néant, ce néant qui ne nous appartient pas.

Jésus qui anticipe toujours, avec la passion du désir, l'avènement du second Paradis terrestre ne se soucie pas des empires parce que la terre qu'il annonce n'aura pas besoin d'empires. Un peuple de saints ne saurait que faire de rois, de tribunaux, d'armée. Le divin Libérateur est venu, même dans la politique humaine, pour renverser. Une seule fois il parle des rois et c'est pour retourner l'idée commune et établie. « Les rois des nations — dit-il à ses disciples — les gouvernent et ceux qui ont autorité sur elles sont nommés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous ; mais que le plus grand d'entre vous soit comme le plus petit et celui qui gouverne comme celui qui sert ». C'est la parfaite égalité dans l'ordre humain. Si celui qui gouverne doit être comme celui qui sert, la réciproque aussi est vraie et l'esclave a les mêmes droits et les mêmes honneurs que le maître. Il peut être des saints plus ardents que les justes ; des bienheureux qui furent pécheurs jusqu'à la vigile ; des innocents qui furent citoyens du Royaume dès leur naissance. Il peut être des différences de grandeur spirituelle dans la commune perfection, mais toute catégorie de supérieur et d'inférieur, de roi et de sujet sera, à la fin des temps, abolie. L'autorité, même mal exercée, présuppose un troupeau à conduire, une minorité à punir, une bestialité à tenir enchaînée. Mais quand tous les hommes seront saints, il n'y aura plus besoin de commandement et d'obéissance, de loi et de châtiments, de guides, de refuges. Le règne de l'Esprit n'a que faire de la Force.

Les hommes ne se haïssent plus et ne désirent plus les richesses : au lendemain de ces deux immenses changements, le pouvoir de l'Etat n'a plus de raison d'être. La voie qui conduit à la liberté parfaite ne s'appelle pas Destruction mais Sainteté, elle ne se

trouve pas dans les sophismes de Godwin ou de Stirner, de Proudhon ou de Kropotkine, mais seulement dans l'Évangile de Jésus-Christ.

Mais la totale conversion des hommes à l'Évangile n'est pas encore advenue et les rois restent nécessaires. Les bêtes ont besoin d'un pasteur ; et plus elles sont obstinées et rétives, plus le pasteur doit être armé et fort. Mais les bêtes humaines, rendues plus féroces par l'orgueil, croient que le nombre peut substituer l'unité, que le bas peut occuper la place du haut et elles ne veulent plus de rois. Les rois vraiment rois qui, même médiocres, sont au-dessus des caprices mouvants des multitudes. Les rois qui gouvernent avec cette autorité qui doit être unique pour être efficace et qui répondent de leurs erreurs — toujours moins atroces que celles des plèbes — seulement devant Dieu. Les hommes d'aujourd'hui ne veulent pas de ces rois-là. Ils ne sont capables ni de les aimer ni même de les supporter. Ils préfèrent un essaim de tyranneaux inhabiles et cupides qui les tondent, les pressurent au nom de la liberté. Ils les préfèrent, parce qu'ils donnent un air de licence à une tyrannie qui impose toutes les charges de l'autorité sans en rendre les bénéfices. Depuis des siècles, les vrais Rois ont disparu de la terre et les mangeurs de glands qui la peuplent n'en sont pas meilleurs devenus : désormais incapables de l'obéissance nécessaire aux brutes et non encore dignes de la liberté divine des saints.

ÉPÉE ET FEU

Chaque fois que les flatteurs des puissants ont voulu sanctifier l'ambition des ambitieux, la violence des violents, la férocité des féroces, les conquêtes des conquérants; chaque fois que les

sophistes salariés ou les discoureurs frénétiques ont tenté de concilier la brutalité païenne et la mansuétude chrétienne, de faire servir la croix de garde à l'épée, de justifier le sang répandu par instigation de la haine par le sang qui coula sur le Calvaire pour enseigner l'amour ; chaque fois, en un mot, qu'on veut légitimer la guerre par la doctrine de la paix et faire du Christ le garant de Gengiskan ou de Bonaparte, ou même, par un raffinement d'infamie, le batteur d'estrade de Mahomet, vous verrez arriver, avec la ponctualité inexorable des lieux-communs, le célèbre texte évangélique que chacun sait par cœur et que très peu ont compris : « Ne pensez pas que je sois venu pour porter la paix sur la terre ; je suis venu pour porter l'épée ». D'aucuns, immensément plus doctes, ajoutent : « Je suis venu pour porter le feu sur la terre ». D'autres, favorisés d'une mémoire monstrueuse, se précipitent sur le verset décisif : « Le Royaume des cieux, les violents s'en emparent ».

Quel ange d'éloquence, quel illuminateur surnaturel pourra jamais révéler à ces endurcis faiseurs de citations le vrai sens des paroles qu'ils répètent avec une si frivole pétulance ?

Ils les détachent du contexte évangélique, délicatement, comme cueillerait une fleur un gorille dans le jardin de Titania. Sans un regard pour celles qui précèdent et pour celles qui suivent, ils ne s'inquiètent pas de l'occasion qui les inspira, ils ne s'avisent pas un instant qu'elles pourraient avoir une valeur différente de leur valeur habituelle.

Quand Jésus dit qu'il est venu porter l'épée (ou, comme il est écrit dans le passage parallèle de Luc : la discorde), il s'adresse aux disciples sur le point de partir pour annoncer l'approche du Règne. Et aussitôt après avoir nommé l'épée, il explique par des exemples familiers ce qu'il a voulu dire : « Car je suis venu mettre en discorde le fils et le père, la fille et la mère, la belle-

mère et la bru, et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Et désormais, de cinq qui seront dans une maison, trois seront divisés contre deux et deux contre trois... » L'épée donc ne signifie point la guerre. C'est une image pour signifier la division. L'épée est ce qui taille, divise, désunit ; et la prédication de l'Evangile divisera les membres d'une même famille. Car parmi les hommes, il y a les sourds et ceux qui entendent, les tardifs et les prompts, ceux qui nient et ceux qui croient.

Tant que tous ne seront pas convertis et refaits frères par la Parole, la discorde règnera sur la terre. Mais la discorde n'est pas la guerre, n'est pas le massacre. Ceux qui ont entendu et cru, les Chrétiens, n'attaqueront pas ceux qui n'écoutent pas et ne croient pas. Oui, ils useront d'armes contre leurs frères obstinés, mais ces armes seront la prédication, l'exemple, le pardon, l'amour. Les non-convertis pourront déchaîner une vraie guerre, guerre de violence et de sang, mais ils la déchaîneront justement parce que non-convertis, non encore Chrétiens. Le triomphe de l'Évangile est la fin de toutes les guerres — d'homme à homme, de famille à famille, entre castes, entre peuples. Si l'Évangile, en un premier temps, est cause de séparation et de discorde, la faute n'en est pas aux vérités qu'il enseigne, mais au fait que ces vérités ne sont pas pratiquées par tous.

Quand Jésus proclame qu'il vient porter le feu, seul un barbare peut penser au feu homicide et destructeur, digne auxiliaire de nos luttes. « Comme je voudrais qu'il fut déjà allumé ! » Car le feu désiré par le Fils de l'Homme est le feu de la purification, le feu de l'enthousiasme, l'ardeur du sacrifice, la flamme resplendissante de l'amour. Tant que les âmes ne seront pas brûlées et consumées par ce feu, la Parole ne sera qu'un bruit inutile et le Règne sera lointain. Pour rénover l'infecte et maligne famille des hommes, un incendie est nécessaire, un incendie de passion

et de douleur. Il faut que les satisfaits souffrent, que les insensibles hurlent, que ceux qui sont glacés brûlent et que les tièdes flambent comme des torches dans la nuit. Toute l'ordure amassée dans la vie secrète des hommes, tous les sédiments de péchés qui font de toute âme un cloaque, toute la pourriture qui bouche les oreilles et étouffe les cœurs doivent être réduits en cendre par le miracle de ce feu spirituel qu'est venu allumer Jésus. Non pas feu qui dévore mais feu qui rénove ; non de destruction mais de salvation.

Mais pour franchir ce mur de flammes une force d'amour est nécessaire, une hardiesse que tous n'ont pas, que seuls les valeureux possèdent. Et c'est ainsi que Jésus peut dire : le Royaume des cieux, les violents s'en emparent. De fait, le mot « violents » a, dans ce texte, l'évidente signification de « forts », d'hommes sachant prendre d'assaut les portes sans hésitation et sans peur. Epée, feu, violence sont des mots qui ne sauraient être pris dans le sens littéral qui plaît aux avocats des massacreurs. Ce sont des mots figurés qu'il faut bien employer pour secouer l'imagination assoupie de la multitude : l'épée, symbole de la division entre les premiers et les derniers convaincus ; le feu : l'amour purifiant ; la violence : la force nécessaire pour se recréer soi-même et arriver au seuil du Royaume. Qui entend d'autre manière ou ne sait pas lire, ou veut trahir.

Jésus est l'homme de la Paix. Il est venu porter la Paix. Ses Évangiles ne sont que promesses et enseignement de paix. La nuit même de la Naissance, les voix célestes chantent le prophétique augure : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté Sur la Montagne, une des premières promesses qui monte du cœur aux lèvres du Christ est celle qu'il adresse aux pacifiques : Heureux ceux qui apportent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Aux Apôtres sur le point de partir, il ordonne de souhaiter

la paix à toutes les maisons où ils entreront. A ses disciples, à ses amis, il recommande la parfaite concorde : Soyez en paix les uns avec les autres. S'approchant de Jérusalem, il la regarde en pleurant et s'écrie : Oh si tu avais en ce jour connu les choses qui peuvent te donner la paix ! Et la nuit de Gethsémani, tandis que les mercenaires armés de glaives sont occupés à le lier, il prononce la suprême condamnation de la violence : Quiconque mettra la main à l'épée périra par l'épée.

Il n'ignore pas les maux de la discorde : « Tout royaume divisé en partis contraires sera réduit en désert ; et toute cité ou maison divisée en partis contraires ne pourra subsister ». Et dans le discours sur les choses dernières, dans la grande prophétie apocalyptique, il annonce, parmi les signes épouvantables de la fin, avec les tremblements de terre, les famines et les autres tribulations : les guerres. « Car on verra se soulever nation contre nation et royaume contre royaume... et vous entendrez parler de guerres et de rumeurs de guerre ».

La discorde, pour Jésus, est un mal ; la guerre, un crime. Son Dieu n'est pas le vieux Seigneur des batailles. Les apologistes des grands carnages confondent volontiers l'ancien et le nouveau Testament. Mais si le nouveau est nouveau, c'est tout justement parce qu'il réforme l'ancien.

La guerre peut être dite divine quand elle est regardée comme une punition. Mais elle est la punition d'elle-même. La guerre est la plus cruelle manifestation de la haine qui couve et bout dans le cœur des hommes. Pour donner de l'air à la haine qui est en eux, les hommes sont portés à se détruire par le moyen des armes. La guerre apparaît ainsi, tout à la fois, crime et châtiment. Crime, parce qu'elle existait, avant d'éclater, dans les âmes ; châtiment, parce que l'explosion de la haine conduit au mutuel massacre des haineux.

Si la haine était abolie dans tous les cœurs la guerre serait impossible ; la plus atroce peine disparaîtrait avec la plus grande des fautes. Il arriverait enfin, le jour que vit le prophète, dans son désir : « quand de leurs épées ils fabriqueront des bêches, de leurs lances des faux ; quand une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre nation et que l'on n'apprendra plus la guerre ».

Ce jour annoncé par Isaïe sera celui où le Discours sur la Montagne deviendra, sur la terre, l'unique loi reconnue.

UNE SEULE CHAIR

Jésus sanctifie l'union, même charnelle, de l'homme et de la femme. Tant que les rois seront nécessaires nous rendrons les monnaies qui portent leurs noms ; tant que tous les hommes ne seront pas semblables aux anges le genre humain devra multiplier.

La Famille et l'État, associations imparfaites si l'on pense à la béatitude du ciel, sont nécessaires à l'attente terrestre du Paradis. Du moins faut-il, durant cette attente, qu'elles deviennent moins impures et moins imparfaites. Qui gouverne devrait se sentir l'égal de qui sert ; l'union entre l'homme et la femme devrait être loyale et éternelle.

Dans le mariage Jésus voit avant tout l'union de deux chairs. Sur ce point il ratifie l'image de la vieille Loi : « Qu'ils ne soient plus deux chairs mais une seule ». L'époux et l'épouse sont un seul corps. Cet homme n'aura pas d'autre femme, cette femme ne connaîtra pas d'autre homme jusqu'à ce que la mort les divise. L'accouplement du mâle et de la femelle, quand il n'est pas la satisfaction d'une luxure vagabonde et fugitive, quand il est la

rencontre et l'offrande de deux saintes virginités, quand il est précédé d'un choix libre, d'une passion chaste, d'un pacte public et consacré, a un caractère presque mystique que rien ne peut effacer.

Les deux corps qui s'étreignent dans le désir enferment deux âmes qui se reconnaissent et se retrouvent dans l'amour. Les deux chairs deviennent une chair ; les deux âmes, une seule âme.

Ils ont confondu leur sang, mais de cette communion naîtra une créature nouvelle, formée de l'essence de l'un et de l'autre et qui sera la forme visible de leur unité. L'amour les fait semblables à Dieu, ouvriers de la toujours nouvelle et miraculeuse création.

Mais cette charnelle et spirituelle Binité, la moins imparfaite des associations humaines, ne doit jamais être troublée ou détruite. L'adultère la corrompt; le divorce la brise. L'adultère est la corrosion sournoise de l'unité; le divorce en est le reniement définitif. L'adultère est un divorce secret fondé sur le mensonge et la trahison; le divorce, suivi d'un nouveau mariage, est un adultère légitimé.

Jésus condamne de façon solennelle et absolue l'adultère et le divorce. Un jour viendra, dit-il en parlant de la vie céleste, où les hommes et les femmes ne s'épouseront plus; mais jusqu'à ce jour le mariage doit avoir toutes les perfections que son imperfection comporte. Et Jésus, qui remonte toujours de l'externe à l'interne, n'appelle pas adultère celui-là seulement qui dérobe la femme de son frère, mais celui qui la regarde, en passant, avec les yeux du désir. Et n'est pas adultère celui-là seul qui dissimule son crime, mais aussi celui qui, ayant répudié sa femme, en épouse une autre. En un seul passage il semble concéder le divorce au mari de l'adultère, mais le délit de l'épouse chassée ne pourra jamais justifier l'époux trahi s'il prenait une autre femme.

Les disciples eux-mêmes se révoltent contre une loi si rigoureuse : « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme, il n'y a pas avantage à prendre femme. Mais il leur répondit : Tous ne sont pas capables d'accomplir ce que vous dites, mais ceux à qui cela a été donné. Car il y a des eunuques tels dès le sein de leur mère ; il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes ; et il y en a qui se sont eux-mêmes faits eunuques en vue du Royaume des cieux. Que celui qui en est capable l'accomplisse. »

Le mariage est une concession à la nature humaine, à la propagation de la vie. « Tous ne sont pas capables » de rester chastes, vierges et seuls — « mais ceux à qui cela est donné ». Le parfait célibat est une grâce, une récompense de la victoire de l'esprit sur le corps.

Quiconque veut donner tout son amour à une œuvre grande doit se condamner à la chasteté. L'homme destiné à remplir une mission difficile qui demandera toutes ses heures jusqu'à la dernière ne peut se lier à une femme. Le mariage exige l'abandon à un autre être, mais le sauveur doit se donner à tous les êtres. Il ne peut servir à la fois un et tous. L'unité de deux âmes ne lui suffit pas et elle rendrait peut-être impossible l'union avec toutes les âmes. Les responsabilités qu'entraînent le choix d'une femme, la naissance des enfants, la création d'une petite communauté au milieu de la grande communauté humaine sont si lourdes qu'elles seraient un obstacle quotidien à d'autres engagements infiniment plus graves.

L'homme qui veut conduire les hommes, les transformer, ne peut s'attacher pour toute sa vie à une créature. Il devrait être infidèle ou à son épouse ou à sa mission. Il aime trop l'universalité de ses frères pour aimer une seule de ses sœurs. Le Héros est solitaire. La solitude est son châtiment et sa grandeur. Il

renonce aux joies de l'amour charnel, mais l'amour qui est en lui se multiplie et se communique à tous en une sublimation de sacrifice qui surpasse toute extase terrestre. L'homme sans femme est seul, mais libre ; son âme, légère de pensées communes, peut s'élever plus haut. Il ne procrée point de fils selon la chair, mais fait naître à une vie nouvelle les fils de son esprit.

Mais il n'est pas donné à tous de supporter l'abstinence : « Que celui qui en est capable le fasse ». La fondation du Royaume veut des hommes qui donnent toute leur âme : l'œuvre charnelle, même confinée dans la légitimité du mariage, est une cause de faiblesse pour qui doit tendre aux choses de l'esprit.

Ceux qui ressusciteront au jour du triomphe seront exempts de tentations. Dans le Royaume des cieux, l'union de l'homme et de la femme, même sanctifiée par la perpétuité du mariage, sera abolie : sa fin supérieure est la création d'hommes nouveaux ; mais en ce temps où la mort sera vaincue, le renouvellement sans fin des générations cessera d'être nécessaire. « Les enfants de ce siècle se marient et sont donnés en mariage. Mais ceux qui seront trouvés dignes du siècle à venir et de la résurrection des morts ne se marieront point et ne prendront point de femme. Car désormais ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils sont égaux aux anges et qu'ils sont fils de Dieu, étant fils de la Résurrection ».

Avec la conquête de la vie éternelle et de l'état angélique — les deux promesses, les deux certitudes du Christ —, ce qui semblait supportable devient impensable, ce qui semblait pur devient honteux, ce qui était saint devient imparfait. A ce moment suprême, toutes les épreuves du genre humain seront consommées. A l'homme bestial des premiers âges suffisait le rapide coït avec sa proie; puis l'homme s'éleva jusqu'à l'union unique avec une femme unique; le saint atteignit la chasteté volontaire. Mais

l'homme devenu ange, qui est tout esprit et amour, a vaincu la chair, même dans son souvenir : son amour, en un monde où il n'y a plus ni pauvres, ni malades, ni malheureux, ni ennemis, se transfigure en une surhumaine contemplation.

Le cycle des naissances est clos. Le quatrième règne est constitué pour toujours. Les citoyens en seront éternellement les mêmes : ceux-là et non d'autres, pour tous les siècles. La femme n'enfantera plus dans la douleur. La sentence d'exil est révoquée ; le serpent est vaincu ; le Père accueille en fête le fils fugitif. Le Paradis est retrouvé et ne sera plus jamais perdu.

PÈRES ET FILS

Jésus parlait dans une maison, peut-être à Capernaüm. Et les hommes et les femmes, les affamés de vie et de justice, de réconfort et de consolation, avaient rempli la maison et se pressaient autour de lui, le regardaient comme on regarde un père que l'on retrouve, un frère, un bienfaiteur. Ils étaient tellement affamés de sa parole, ces hommes et ces femmes, que Jésus et ses amis ne pouvaient manger un morceau. Il parlait depuis longtemps et ils auraient voulu qu'il parlât encore, jusqu'à la nuit, sans s'interrompre, sans un instant de repos. Ils l'avaient tant attendu ! Leurs pères et leurs mères avaient attendu dans une misère infâme, dans une résignation de bêtes, des milliers d'ans. Eux-mêmes avaient attendu, longuement, années après années, avec une nostalgie confuse. Tous avaient soupiré, nuit après nuit, un rayon de lumière, une promesse de félicité, une parole d'amour. Et voici, devant eux, celui qui dispensait ce prix de la trop longue attente, prix qu'ils exigeaient maintenant sans autre

retard. Ces hommes et ces femmes étaient autour de Jésus comme des créanciers privilégiés et impatients, en possession enfin de leur divin Débiteur et réclamant leur part jusqu'au dernier sou. Il pouvait bien se passer de manger le pain : durant des siècles et des siècles leurs pères avaient dû se passer du pain de vérité ; eux-mêmes, depuis des années, n'avaient pu se rassasier du pain de l'espérance.

Jésus donc continue à parler au peuple qui a rempli la maison. Il redit ses plus touchantes images, il porte la nouvelle du nouveau Règne, il les regarde avec ses yeux invoquants qui descendent au fond des âmes comme le soleil matinal entre dans l'obscurité close des maisons. Chacun de nous donnerait ce qui lui reste de jours pour être regardé par ces yeux, pour regarder une minute ces yeux brillants d'infinie tendresse ; pour écouter une seule fois cette voix émouvante qui transmue en une musique mélodieuse l'idiome sémite. Ces hommes qui sont morts, ces femmes qui sont mortes, ces misérables, aujourd'hui poussière dans le vent du désert ou fange sous les pieds des chameaux, ces pauvres hommes, ces pauvres femmes que nul n'envia durant leur vie et que nous, vivants, nous sommes réduits à envier après une mort si ancienne et si obscure, ces hommes et ces femmes écoutaient cette voix, et voyaient ces yeux.

Mais voici une rumeur, un murmure à la porte de la maison. Quelqu'un veut entrer. Un homme de l'assistance avertit Jésus : « Ta mère, tes frères et tes sœurs sont là qui te cherchent ». Mais Jésus ne bouge pas. « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et ayant regardé ceux qui étaient assis en cercle autour de lui il dit : Voici ma mère et mes frères ! Quiconque aura fait la volonté de Dieu me sera frère, sœur et mère ».

Ma famille est là tout entière. Je n'en ai pas d'autre. Les liens du sang non confirmés par l'esprit ne comptent pas. Mon père

est le Père qui me fait semblable à lui dans la perfection du bien ; mes frères sont les pauvres qui ont pleuré ; mes sœurs sont les femmes qui ont laissé les amours pour l'Amour. Il n'entendait point, par ces mots, renier la Vierge Douloureuse qui l'avait porté dans son ventre ; il voulait dire que depuis le jour de l'exil volontaire, il n'appartenait plus à la petite famille de Nazareth mais à sa mission de sauveur, à la grande famille des hommes.

La filiation spirituelle, dans le nouvel ordre du salut, dépasse et surpasse la filiation charnelle. « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». L'amour particulier doit disparaître dans l'amour universel. Il faut choisir entre les anciennes affections de l'homme ancien et l'amour unique de l'homme nouveau.

La famille disparaîtra quand les hommes, dans la vie céleste, seront mieux que des hommes. Déjà elle est un obstacle à celui qui aide les autres à gagner le ciel. « Et n'appelez personne votre père sur la terre ; car un seul est votre père : celui des cieux ». Qui laissera sa famille sera récompensé à l'infini : « Je vous le dis en vérité, il n'est pas un homme qui, laissant sa maison, son épouse, ses frères, ses parents ou ses enfants par amour du Royaume de Dieu, n'en reçoive le centuple en ce siècle, et, dans le siècle à venir, la vie éternelle. »

Le Père qui est aux cieux est sûr, sûrs vos frères du Royaume céleste ; mais les pères et les frères d'ici bas peuvent devenir vos meurtriers : « Vous serez trahis même par vos parents, vos frères et vos amis et ils mettront à mort plusieurs d'entre vous... »

Pourtant les pères au moins devraient être fidèles. Car les pères, selon Jésus, ont envers leurs fils des devoirs beaucoup plus grands que ceux-ci n'en ont envers leurs pères. L'ancienne

Loi ne connaît que les derniers. « Honore ton père et ta mère », dit Moïse. Il n'ajoute pas : Protège et aime tes enfants. Les enfants sont la propriété de qui les a fait. La vie, alors, semblait si belle et si précieuse que l'on ne pouvait jamais s'en acquitter. Le fils devait rester toujours esclave, éternellement soumis, ne vivant que pour son père et à ses ordres.

Ici encore le divin génie du Renverseur voit ce qui manque aux anciens. Il insiste sur les devoirs des pères : ils doivent donner, donner sans épargne, sans repos. Même si les fils sont mauvais, même s'ils abandonnent leur père, même s'ils ne méritent rien aux yeux de la plate sagesse du monde. Le *Pater* est pour la moitié une requête des fils au Père. C'est la prière que tout fils pourrait adresser à son père. Il demande le pain quotidien, la rémission des dettes, le pardon des offenses, la protection contre le mal.

Le père, même s'il donne tout, peut être abandonné. Si le fils le délaisse pour mener mauvaise vie il doit être pardonné dès son retour, comme l'Enfant Prodigue de la parabole. S'il le délaisse pour chercher une vie plus haute et plus parfaite — comme ceux qui se convertissent au Règne — il sera récompensé au centuple en cette vie et en la seconde.

Mais les pères, de toutes façons, sont débiteurs. La terrible responsabilité qu'ils ont acceptée en donnant la vie à de nouvelles créatures doit être satisfaite. Pareils au Père commun qui est aux cieux, ils doivent donner à ceux qui demandent et à ceux qui se taisent, à ceux qui méritent et à ceux qui ont démérité, à ceux qui sont assis au foyer et à ceux qui sont vagabonds sur la terre, aux bons et aux mauvais, aux premiers et aux derniers. Ils ne doivent jamais se lasser, même si leurs fils les fuient, les offensent, les renient.

« Qui est celui parmi vous qui, si son fils lui demandait un

pain, lui donnerait une pierre ? Ou s'il lui demandait un poisson lui donnerait un serpent ? » Qui refusera donc au fils qui s'éloigne sans rien demander le don suprême : l'Amour qui ne demande pas récompense ?

PETITS √

Tous sont fils du Fils de l'Homme mais aucun ne pouvait l'appeler père selon la chair. La seule joie, peut-être, entre les décevantes joies de l'homme, qui ne déçoive pas est celle de tenir dans ses bras ou sur ses genoux un enfant dont le visage est rose d'un sang qui est le nôtre, qui nous rit de la première splendeur de ses yeux, qui balbutie notre nom, qui nous fait redécouvrir la tendresse perdue du premier âge. Sentir près de notre peau adulte, durcie aux vents et aux soleils, une chair neuve et tendre où le sang garde encore un peu de la douceur du lait, une chair qui semble faite de pétales tièdes et vivants et sentir que cette chair est nôtre, faite de la chair de notre femme, nourrie au lait de ses mamelles, épier la naissance, l'apparition, le lent fleurir de l'âme en cette chair qui nous appartient, être l'unique père de cette créature unique, nous reconnaître en elle, retrouver nos regards dans ses pupilles stupéfaites, entendre notre voix dans sa voix, redevenir enfant pour cet enfant, pour être digne de lui, pour être plus proche de lui, se faire plus petit, meilleur plus pur, oublier toutes les années silencieuses qui nous rapprochent de la mort, oublier l'orgueil de la virilité, la vanité de la sagesse, les premières rides du visage, les expiations, les souillures, les hontes de la vie, redevenir vierge à côté de cette virginité, serein devant cette sérénité, bon d'une bonté jusqu'ici

inconnue; être en un mot père d'un petit à nous qui croît chaque jour dans notre lit, dans notre maison, dans le bras de notre femme, c'est là, sans peut-être, la plus haute volupté humaine concédée à qui, dans le limon de sa chair, possède une âme.

Jésus que nul n'appela père était attiré par les enfants comme par les pécheurs. Esprit absolu, il n'aimait que les extrêmes. L'innocence et la chute étaient pour lui gages de salut. L'innocence parce qu'elle n'a pas besoin d'être purifiée; l'abjection parce qu'elle éprouve plus intensément la nécessité de la purification. Ceux-là sont en péril qui sont à demi gâtés, à demi intacts; les hommes qui au dedans sont infects et qui veulent paraître candides et justes; ceux qui ont perdu avec l'enfance la propreté native et ne sentent pas encore l'odeur de la pourriture qui est en eux.

Jésus aimait avec tendresse les petits et avec pitié les criminels; les purs et ceux qui ne peuvent plus que se purifier. Sa main se posait volontiers sur les cheveux légers de l'enfant et ne repoussait pas la chevelure odorante de la prostituée. Il allait aux pécheurs parce qu'ils n'avaient pas toujours la force d'aller à lui; il appelait à soi les enfants parce que les enfants sentent d'instinct qui les aime et courent à lui volontiers.

Les mères lui tendaient leurs fils pour qu'il les touchât. Ses disciples, avec leur habituelle rudesse, criaient contre elles et Jésus, cette fois encore, dut les reprendre : « Laissez ces petits enfants et ne les empêchez point de venir à moi. En vérité, je vous le dis : quiconque n'aura pas reçu comme un petit enfant le Royaume de Dieu n'y entrera point ».

Les disciples, hommes barbus, fiers de leur autorité de lieutenants du futur seigneur, ne comprenaient pas pourquoi leur maître perdait son temps avec des enfants qui savaient à peine balbutier des syllabes et ne comprenaient pas le sens des mots.

Mais Jésus, ayant mis au milieu d'eux un des enfants, reprit : « Je vous le dis en vérité, si vous ne changez point et si vous ne devenez point comme ce petit, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Quiconque deviendra humble comme ce petit sera le plus grand dans le Royaume des cieux. Et quiconque reçoit un de ces petits en mon nom me reçoit. Mais celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'il ait été précipité au fond de la mer avec une meule au cou ».

Ici encore le renversement des valeurs est total. Dans l'ancienne loi, c'était l'enfant qui devait respecter l'homme, vénérer les vieillards, imiter leurs attitudes. Le petit devait prendre le grand pour modèle. La perfection était placée dans la maturité ou mieux dans la vieillesse. Le fils n'était respecté qu'en tant qu'il donnait la promesse d'une virilité à venir. Jésus renverse les rôles. Les grands doivent prendre exemple sur les petits, les hommes d'âge doivent s'efforcer de redevenir enfants ; les pères doivent imiter les fils. Dans un monde où comptait la force, où seul était considéré l'art de dominer et de s'enrichir, l'enfant était à peine une larve d'humanité. Dans le monde nouveau qu'annonce le Christ, où ne règneront que la pureté confiante et l'innocence pleine d'amour, les enfants seront les modèles de la cité. L'enfant, qui semblait un homme imparfait, est plus parfait que l'homme. L'homme, qui imaginait atteinte la plénitude du temps et de l'âme, doit revenir en arrière et se dépouiller de sa complication satisfaite. D'imité il devient imitateur, du premier rang il redescend au dernier.

Jésus, lui, s'affirmait enfant et se déclarait sans honte pareil aux enfants qui l'approchaient. « Quiconque reçoit un de ces petits me reçoit ». Le Saint, le Pauvre, le Poète se présente sous cette nouvelle forme — qui résume les autres : l'Enfant, net et

candide comme le saint, nu et besogneux comme le pauvre, amoureux et émerveillé comme le poète.

Jésus n'aime pas seulement les enfants comme les inconscients modèles de quiconque tend à la perfection, mais comme les vrais médiateurs de la vérité. Leur ignorance est plus illuminée que la doctrine des docteurs ; leur naïveté est plus puissante que le génie reflété en un discours tissu de raisons. Pour refléter la révélation il faut un miroir pur et libre.

« Je te rends louange, ô Père, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées aux petits... » Aux sages leur propre sagesse fait ombre, parce qu'ils croient savoir toute chose, aux intelligents leur intelligence même est un obstacle, parce qu'elle les rend inaptes à recevoir toute lumière sinon intellectuelle. Les simples seuls entendent la simplicité, les innocents l'innocence, les amoureux l'amour. La révélation de Jésus, ouverte seulement aux âmes virginales, consiste toute dans l'humilité, la purification, l'amour. Mais l'homme, en grandissant, se complique, se corrompt, s'enorgueillit, apprend l'abominable volupté de la haine. Il s'éloigne chaque jour du paradis, devient toujours moins capable de le retrouver. Il se complaît à cette progressive descente, se glorifie d'une science inutile qui lui cache la seule indispensable vérité.

Pour retrouver le nouveau Paradis, le Royaume d'Innocence et d'Amour, il faut redevenir enfants ; il faut redevenir, au prix d'une dure fatigue, ce qu'ils sont par le privilège de leur naissance.

Oui, Jésus cherche la compagnie des hommes et des femmes, des pécheurs et des pécheresses, mais il ne croit être avec ses vrais frères qu'au moment où il touche le front de ces petits que les mères galiléennes lui tendaient comme une offrande.

MARTHE ET MARIE

Les femmes aussi aimaient Jésus.

Cet être qui a de l'homme la forme et la chair, qui a laissé sa mère et ne s'est pas choisi une épouse, est enveloppé durant toute sa vie et après sa mort d'une chaude atmosphère de tendresse féminine. Vierge et vagabond, il fut aimé des femmes comme nul homme ne le fut et ne pourra l'être. Le Chaste qui a condamné la fornication et l'adultère a sur elles l'inestimable prestige de l'Innocence. Les femmes se mettent aux genoux de qui ne plie pas devant elles. Le mari avec tout son amour légal et son autorité, l'homme à bonnes fortunes, l'éloquent adultère, le téméraire violeur n'ont pas sur l'esprit de la femme autant d'empire que peut avoir celui qui l'aime sans la toucher, qui la sauve sans lui demander même un baiser en échange. La femme, esclave de son corps, de son infirmité, de son désir et du désir du mâle, est attirée par qui la libère, par qui la guérit, par qui l'aime sans rien lui demander qu'une gorgée d'eau, un sourire, un peu de muette attention.

Les femmes aimaient Jésus. Elles s'arrêtaient quand elles le voyaient passer, le suivaient tandis qu'il parlait aux amis et aux inconnus, s'approchaient de la maison où il était entré, lui tendaient leurs enfants, le bénissaient, touchaient ses vêtements pour être guéries de leurs maux, étaient heureuses de pouvoir le suivre. Toutes elles auraient pu crier comme celle qui éleva la voix dans la multitude : « Heureux le ventre qui te porta et les mamelles qui t'ont nourri ».

Beaucoup le suivront jusqu'à sa mort : Salomé, mère de

Jacques et de Jean, Marie de Cléophas, mère de Jacques le Mineur, Marthe et Marie, de Béthanie.

Elles auraient voulu être ses sœurs, ses servantes, ses esclaves; pour l'assister, lui tendre le pain, lui mêler le vin, laver ses vêtements, oindre ses pieds fatigués, ses cheveux en broussailles. Quelques-unes eurent la félicité de le suivre et celle, plus grande peut-être, de l'aider de leur argent : « Et avec lui étaient les Douze et des femmes qui avaient été guéries de maladies ou d'esprits malins : Marie dite Magdeleine, de laquelle étaient sortis sept démons et Jeanne, épouse de Cusa intendant d'Hérode, et Suzanne et beaucoup d'autres qui l'aidaient de leurs ressources ». Les femmes, chez qui la piété est don naturel avant d'être volonté de perfection, étaient, comme elles le furent toujours, plus généreuses que les hommes.

Quand il apparaît dans la maison de Lazare deux femmes, les deux sœurs du ressuscité, semblent bouleversées par la joie. Marthe se précipite à sa rencontre, lui demandant s'il n'a besoin de rien, s'il veut se laver, manger tout de suite. Elle le mène au lit pour qu'il s'étende, lui donne une couverture s'il a froid, court avec sa cruche puiser de l'eau fraîche. Puis, de retour, elle se met en mouvement pour préparer un bon repas au Voyageur, beaucoup plus abondant que l'habituel repas de la famille. Elle allume un beau feu, va en quête de poisson frais, d'œufs, de figues, d'olives; elle se fait prêter par une voisine un morceau d'agneau tué de la veille ; par une autre elle se fait donner un parfum de prix ; par une troisième, plus riche, une écuelle à fleurs. Elle tire du coffre la nappe la plus neuve, de la cave le vin le plus vieux. Et tandis que le bois crépite et étincelle dans le foyer, que l'eau commence à chanter dans la marmite, la pauvre Marthe, échauffée, en sueur, affairée, prépare la table, se démène entre le feu et la maie, donne un coup d'œil au Maître qui attend,

à la rue, pour voir si son frère revient, à sa sœur qui reste oisive. Marie, en effet, depuis le moment où Jésus a passé le seuil, est tombée dans une extase immobile dont rien ne peut la secouer. Elle ne voit, elle n'entend que Jésus. Rien autre n'existe pour elle. Elle ne se rassasie pas de le regarder, de l'écouter, de le sentir présent, vivant, tout proche. S'il la regarde, sa joie est d'être regardée ; s'il détourne les yeux, elle fixe les siens sur lui ; s'il parle, ses paroles entrent une à une dans son cœur et y resteront jusqu'à la mort ; s'il se tait, elle entend dans son silence comme une plus directe révélation. Elle trouve presque importun ce piétinement agité de sa sœur. Jésus a-t-il besoin d'une riche cène ? Marie s'est assise à ses pieds et ne remue pas, même si Marthe et Lazare l'appellent. Elle est au service de Jésus, mais d'une autre manière. Elle lui a donné son âme, son âme seulement, mais toute son âme amoureuse et le travail des mains serait intempestif et superflu. Elle contemple et adore. Elle ne se lèvera que pour couvrir de parfum le cadavre de son Dieu ; elle se lèverait s'il lui demandait son sang, sa vie. Mais le reste, le soin matériel est l'affaire de Marthe et non la sienne.

Les femmes donc l'aimaient et sa pitié les payait de leur amour. Aucune, s'adressant à lui, ne fut renvoyée sans contentement. Le pleur de la veuve de Naïm le fait tant pleurer qu'il ressuscite son fils mort. Les supplications de la Chananéenne, bien qu'elle fût étrangère, le touchent et il guérit sa fille ; la percluse inconnue de dix-huit ans « toute courbée et incapable de se redresser » est guérie le jour du sabbat malgré les chefs de la synagogue qui crient au sacrilège. Aux premiers temps de son voyage, il délivre de la fièvre la belle-mère de Pierre et des esprits malins la Magdeleine ; il ressuscite la fille de Jaïre et guérit la femme affligée d'un flux de sang depuis douze années. Les docteurs de son temps n'avaient pas d'estime

pour les femmes. Ils toléraient leur présence aux fêtes mais n'auraient jamais pensé à les admettre à leur enseignement. « Les paroles de la Loi, disait un proverbe rabbinique, plutôt que de les enseigner aux femmes, brûle-les ! » Jésus, au contraire, ne dédaignait pas de parler avec elles des plus hauts mystères. Quand il se repose seul près du puits de Sichar et qu'arrive la Samaritaine aux cinq maris, il ne craint pas, bien qu'elle soit femme et ennemie de son peuple, de lui annoncer la vérité de son message. « L'heure approche et elle est déjà venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont de tels adorateurs que le Père demande ; Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et vérité ».

Surviennent les disciples et ils ne comprennent pas ce que fait leur Maître : « et ils restèrent surpris, voyant qu'il parlait à une femme ». Ils ne savaient pas encore que l'Église placerait une femme comme médiatrice entre les fils et le Fils — celle qui réunit en elle, unique entre toutes, les deux suprêmes perfections de la Femme : la Vierge Mère qui souffrit pour nous de la nuit de Bethléem à la nuit du Calvaire.

MOTS SUR LE SABLE

Une autre fois, à Jérusalem, Jésus se trouve devant une femme : l'adultère. Une meute aboyante la pousse jusqu'à lui. La femme, le visage caché dans ses mains et dans ses cheveux, se tait. Jésus a enseigné l'unité parfaite de l'époux et de l'épouse et il déteste l'adultère. Mais plus encore il déteste la lâcheté des espions, l'acharnement des impitoyables, l'impudence des pécheurs qui veulent s'instituer juges du péché. Jésus ne peut

absoudre la femme qui a bestialement désobéi à la loi de Dieu, mais il ne veut pas la condamner car ses accusateurs n'ont pas le droit d'exiger sa mort. Et il se courbe vers la terre et il écrit de son doigt sur le sable. C'est la première et la dernière fois que nous voyons Jésus s'abaisser à cette mortifiante opération. Nul n'a jamais su ce qu'il écrivit alors devant cette femme qui, dans sa honte, tremblait comme une biche rejointe par la troupe des chiens. Il écrivit exprès sur la poussière pour que le vent emportât des mots que les hommes peut-être n'auraient pu lire sans effroi. Mais les accusateurs effrontés ne s'éloignaient point et ils voulaient lapider la femme. Alors Jésus, se redressant, les regarda un à un dans les yeux et dans l'âme : « Qui de vous est sans péché lui jette la première pierre ».

Tous, nous sommes solidairement coupables des crimes de nos frères. Nous en sommes, du premier au dernier, les complices nécessaires et quotidiens bien trop souvent impunis. L'Adultère n'aurait pas trahi si les hommes ne l'avaient tentée, si son mari avait mieux su se faire aimer d'elle ; le larron ne déroberait pas si le cœur des riches était moins dur ; l'assassin ne tuerait pas s'il n'avait pas été d'abord offensé et poussé à bout ; il n'y aurait pas de prostituées si les mâles savaient réfréner leur luxure. Seuls les innocents auraient droit de juger. Mais il n'est pas, sur terre, d'innocents et s'il en était la miséricorde serait plus forte en eux que la justice.

Les pétulants espions n'avaient jamais pensé à cela, mais les paroles de Jésus eurent le pouvoir de les troubler. Chacun d'eux revit ses traîtrises ; ses secrètes, ses récentes fornications. L'âme de chacun fut comme une fosse dont on lève la pierre et qui envoie au ciel une bouffée d'odeur fétide. Les plus vieux partirent les premiers. Et peu à peu tous les autres, sans se regarder au visage, s'éloignèrent et se dispersèrent. La place demeurait

vide. Jésus, s'étant penché de nouveau, écrivait ; la femme avait entendu le piétinement des partants et n'entendait plus les paroles de mort, mais elle n'osait pas lever les yeux parce qu'elle savait qu'un seul était resté, l'Innocent, l'unique qui aurait eu le droit de jeter contre elle les pierres homicides. Pour la seconde fois Jésus se redressa et ne vit personne :

— Femme, où sont tes accusateurs ? Personne ne t'a condamnée ?

— Personne, Seigneur.

— Moi non plus, je ne te condamne pas ; va et ne pèche plus.

Et pour la première fois l'Adultère eut la force de regarder en face son libérateur. Elle ne comprenait pas bien ce qu'il disait. Son péché était péché pour lui aussi puisqu'il lui commandait de ne pécher plus. Pourtant il avait fait en sorte qu'elle ne fût point condamnée par les autres et lui-même maintenant ne voulait pas la condamner. Qui était donc cet homme si différent de tous les autres, qui défendait le péché mais pardonnait au pécheur? Elle aurait voulu lui adresser une demande, murmurer un remerciement, le récompenser au moins d'un sourire. Car son âme était faible et sa bouche était belle. Mais Jésus avait recommencé à écrire sur la poussière de la place, la tête baissée, et on ne voyait de lui que l'onde souple de sa chevelure brillant sous le soleil et son doigt qui se mouvait lentement sur la terre illuminée.

LA PÉCHERESSE

Mais aucune femme ne l'aima autant que la Pécheresse qui répandit sur lui le nard et le baigna de ses larmes dans la maison de Simon.

Chacun de nous a cette scène devant les yeux. L'image de la Pleurante avec tous ses cheveux dénoués sur les pieds du Voyageur survit dans toutes les mémoires. Mais le vrai sens de l'événement est obscur au plus grand nombre, tant l'ont défiguré les interprétations vulgaires et littéraires. Les décadents du dernier siècle, les nielleurs des préciosités lascives qu'attire comme mouches et corbeaux la puanteur de la corruption, ont cherché dans l'Évangile les femmes qui avaient odeur de peché et ressemblaient le plus à celles de leurs rêves exaspérés d'impuissants. Et ils se sont appropriés, les ayant vêtues de gala avec le velours des adjectifs, la soie des verbes, les pierreries des métaphores, la Repentie inconnue qu'on nomme Mario de Magdala, l'Adultère de Jérusalem, Salomé la ballerine, la sinistre Hérodiade. L'épisode de l'onction des pieds a été complètement dénaturé. Il est plus simple, il est infiniment plus profond. L'éloge de Jésus à la porteuse de nard n'est pas l'éloge du péché charnel ni de l'amour tel qu'il est généralement compris par les hommes.

La Pécheresse qui entre sans bruit dans la maison de Simon avec son vase de nard n'est plus une pécheresse. Avant ce jour elle a vu, elle a connu le Christ. Elle n'est plus une courtisane. Elle a entendu parler Jésus. Elle n'est plus désormais la femme publique, la chair vendue aux caprices des mâles. Elle a entendu la voix, les paroles de Jésus ; sa voix l'a troublée, ses paroles l'ont ébranlée. La femme de tous a appris qu'il est un amour plus beau que la volupté, une pauvreté plus riche que les statères et les talents. Quand elle entre dans la maison de Simon, elle n'est plus la femme d'autrefois, celle que les hommes du pays se montrent du doigt en ricanant, celle que le Pharisien connaît et méprise. Son âme est changée, toute sa vie est changée. Sa chair, maintenant, est chaste ; sa main, pure ; ses lèvres ne

connaissent plus l'acide saveur du minium ; ses yeux ont appris à pleurer. Elle est prête, selon la promesse du Roi, à entrer dans le Royaume.

Sans ces prémisses on ne peut entendre l'histoire qui suit. La Pécheresse sauvée veut donner à son sauveur un témoignage de sa gratitude. Alors, elle prend une des choses les plus précieuses qui lui sont restées : un vase scellé plein de nard, don peut-être d'un amant d'aventure, et elle pense oindre de cette huile coûteuse les cheveux de son Roi.

Sa première pensée est donc une pensée de remerciement. Son acte, un acte de remerciement public. La Pécheresse veut rendre grâce aux yeux de tous à qui a nettoyé son âme, à qui a ressuscité son cœur, à qui l'a tirée de la honte, à qui lui a donné une espérance assez glorieuse pour tenir lieu de toute joie.

Elle entre avec son vase d'albâtre clos qu'elle tient serré contre elle, timide comme une enfant qui entre pour la première fois à l'école, comme une acquittée sortant pour la première fois du cachot. Elle entre sans mot dire, elle ne lève qu'un instant les yeux, le temps de voir entre deux battements des cils la place où est assis Jésus. Elle s'approche du lit, ses mains et ses genoux tremblent, et ses fines paupières, car elle sent que tous la regardent, que tant de pupilles d'hommes sont fixées sur elle, curieuses de son beau corps onduleux et du geste qu'elle va faire.

Elle rompt le col du flacon d'albâtre et verse la moitié de l'huile sur la tête de Jésus. Les grosses gouttes pesantes brillent sur ses cheveux comme des perles détachées. De ses mains d'amoureuse elle étend l'onguent limpide et ne s'arrête qu'au moment où chaque cheveu est humecté, assoupli et resplendissant. Toute la pièce se remplit de ce parfum ; tous les regards sont immobiles de stupeur.

La femme, toujours en silence, reprend le vase débouché et s'agenouille aux pieds de celui qui porte la paix. Elle verse dans sa main le reste de l'huile et en oint doucement le pied droit et le pied gauche avec la délicatesse attentive d'une mère qui lave pour la première fois son premier petit. Puis elle ne résiste plus, n'arrive plus à réprimer l'onde de tendresse angoissée qui lui étouffe le cœur, lui serre la gorge, lui gonfle les yeux. Elle voudrait parler, lui dire en simplicité son merci pur et cordial pour le bien qu'elle a reçu de lui, pour la lumière qui a dessillé ses yeux. Mais où trouverait-elle en ce moment, devant tous ces hommes, les mots qu'elle devrait dire, des mots dignes de lui et de la grâce qu'il lui a faite? Ses lèvres tremblent au point qu'elle ne pourrait lier deux syllabes; son discours ne serait qu'un balbutiement coupé de sanglots. Alors ses yeux parlent et non sa bouche : ses larmes tombent rapides et chaudes sur les pieds de Jésus comme autant de muettes offrandes de sa reconnaissance. Elles libèrent son cœur de l'oppression, elles rafraîchissent sa peine; elle ne voit, ne sent plus rien; mais une volupté inexprimable qu'elle n'a jamais connue sur les genoux de sa mère ni dans les bras des hommes, pénètre tout son sang, la fait frémir et se pâmer : la torture de son poignant délice, dénoue tout son être dans l'extrême extase où la douleur et la joie se confondent, où elles sont une seule, une terrible chose.

Elle pleure, par ce pleur, sa vie première, sa misérable vie de la veille. Elle repense à sa pauvre chair salie par les mâles. A tous elle a dû sourire, offrir son lit chiffonné, son corps odorant. Pour tous elle a dû feindre un plaisir qu'elle n'éprouvait pas; elle a dû montrer gai visage à ceux qui la méprisaient et qu'elle détestait. Elle a dormi à côté du larron qui la payait d'un argent dérobé; elle a baisé la bouche de l'homicide; elle

a dû supporter l'haleine forte et les répugnantes fantaisies de l'ivrogne.

Jamais, par quelque nuit d'été propice, quand le grand ciel d'Orient est tout un éclair, elle ne fut accueillie par un époux l'ayant choisie, vierge entre les vierges, pour qu'elle fût un seul être avec lui, jusqu'à sa mort. Elle est hors de la communauté et de la loi. Séparée de son peuple, de tous. Les femmes l'envient et la détestent ; les hommes la désirent et la diffament.

LE SECOND BAPTÊME

Mais les larmes de la Pleurante sont aussi des larmes de joie et de soulagement. Elle ne pleure pas seulement sur sa honte désormais détruite, mais pour l'excessive douceur de la vie qui recommence.

Elle pleure sa virginité rachetée, son âme reconquise sur le mal, sa pureté récupérée par miracle, la condamnation abrogée pour toujours, révoquée pour l'éternité. Pleurs de joie pour la naissance seconde, pour la vérité découverte, pour la soudaine conversion, pour l'âme retrouvée qui paraissait perdue, pour l'espérance merveilleuse qui l'a tirée de la matière à l'esprit. C'est pour ces grâces incroyables qu'elle offre en don le parfum et les pleurs.

Et elle ne pleure pas seulement sur elle-même, sur sa douleur et sur sa joie : les larmes qui baignent les pieds de Jésus son aussi pour lui. L'Inconnue a oint son Roi comme un roi antique. Sur le chef comme les grands-prêtres et les monarques de Judée, sur les pieds comme les hôtes des jours de fête. Mais en même temps elle le prépare pour la mort et la sépulture. Jésus qui va

entrer à Jérusalem sait que ces jours sont les derniers de sa vie charnelle. « Celle-ci, dit-il à ses disciples, en versant ce parfum sur mon corps a voulu me préparer à la sépulture ». Vivant encore, la piété d'une femme l'a embaumé.

Le Christ recevra encore avant de mourir un troisième baptême : le baptême de l'infamie, le baptême de la suprême offense : les soldats du prétoire lui cracheront au visage. Mais en cet instant il a reçu à la fois le Baptême de la Gloire et celui de la Mort. Il est oint, comme le Roi qui doit triompher au royaume céleste ; parfumé, comme le cadavre qui sera déposé dans la grotte. Le symbole de l'onction réunit les deux mystères jumeaux de la Messianité et de la Crucifixion.

La Pécheresse, mystérieusement choisie pour ce rite prophétique, entrevoit peut-être le sens redoutable de cet embaumement anticipé. La seconde vue de l'amour, plus forte chez la femme que chez l'homme, le pouvoir prémonitoire de la sensibilité exaltée et émue doivent lui avoir fait sentir que ce corps parfumé et caressé par elle sera, dans peu de jours, un cadavre glacé et sanglant. D'autres femmes, et elle aussi peut-être, iront à sa tombe le couvrir une dernière fois de parfums, mais elles ne le trouveront plus. Celui qui aujourd'hui mange avec ses compagnons sera, à ce moment-là, aux portes d'un autre Enfer.

Et pour ce pressentiment, elle continue à répandre ses pleurs sur les pieds de Jésus, à la stupéfaction de tous, qui ne savent et ne comprennent point. Et maintenant les pieds du Libérateur, les pieds du Condamné sont tout mouillés de larmes et au parfum du nard s'est mêlé le sel des larmes. La pauvre Pécheresse ne sait comment les sécher, ces pieds qu'ont arrosés ses yeux.

Elle n'a pas un linge blanc et ses vêtements lui semblent

indignes de toucher la chair de son Seigneur. Alors elle pense à ses cheveux, à sa chevelure souple et fine qui fut tant aimée. Elle dénoue ses tresses, détache les agrafes. La masse de ses cheveux noirs-bleutés tombe sur son visage, couvrant sa rougeur et sa piété. Elle les prend à pleines mains ; elle essuie lentement les pieds qui ont porté jusqu'à cette maison son Roi.

Désormais elle ne pleure plus. Toutes ses larmes ont été versées et essuyées. Son rôle est fini, mais seul Jésus a compris son silence.

ELLE A BEAUCOUP AIMÉ

De ceux qui étaient présents au repas, aucun, hors Jésus, ne comprit l'amoureux service de l'innomée. Mais tous, comme suspendus, se taisaient et s'émerveillaient. Sans comprendre, ils respectaient obscurément la gravité de l'énigmatique cérémonie. Tous, moins deux qui voulurent, pour offenser l'hôte, juger l'acte de la femme : le Pharisien et Judas Iscariote. Le premier ne dit rien mais ses regards parlèrent plus clairement que ses lèvres. Le traître, se prévalant de sa familiarité avec le Maître, eut le cœur de parler.

Simon pensait en lui-même : « Si celui-ci était prophète il devrait savoir de quelle sorte est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse. »

Le vieil hypocrite a pour les courtisanes la répulsion de ceux qui les ont beaucoup pratiquées ou de ceux qui ne les ont jamais connues. Il appartient, comme ses frères, au cimetière sans fin des sépulcres blanchis qui au dedans sont pleins d'ordures. Il leur suffit, à eux, d'éviter le contact matériel avec ce qu'ils

croient impur, même si leur âme est une citerne d'impureté Leur morale est un système d'ablution et de lavage : ils laisseront mourir un blessé abandonné sur la route pour ne pas se souiller de sang, ils laisseront souffrir la faim à un pauvre pour ne pas toucher une monnaie le jour du sabbat. Ils commettent, comme les autres, le vol, l'adultère, l'homicide mais ils se lavent tant de fois par jour que leurs mains, croient-ils, sont pures comme celles des enfants à la mamelle.

Celui-ci connaît la loi et à ses oreilles sonnent encore les anathèmes de l'antique Israël contre les courtisanes : « Qu'il n'y ait aucune courtisane parmi les filles d'Israël... que nul enfant de femme publique n'entre dans l'assemblée du Seigneur... N'apporte pas dans la maison du Seigneur le salaire de la courtisane ni le prix du chien, car ces deux choses sont abominables au Seigneur ». Et Simon, sage bourgeois, se remémorait avec une égale satisfaction les avertissements des Proverbes : « Pour une courtisane on en arrive au dernier morceau de pain ». Si au moins elles ne coûtaient rien ! Mais elles sont capables, les sans-vergogne ! de consumer les patrimoines. Le vieux propriétaire est tout inquiet de voir qu'une de ces dangereuses créatures est entrée chez lui et touche à son hôte. Il sait que la courtisane Rahab donna la victoire à Josué et fut seule à échapper au carnage de Jéricho, mais il sait aussi qu'une femme de rien perdit Samson, la terreur des Philistins. Il ne peut comprendre, le Pharisien, comment un homme que le peuple dit prophète n'ait pas encore vu quelle race de femelle est venue lui rendre de si déshonorants honneurs. Mais Jésus a lu dans le cœur de la Pécheresse et lit dans le cœur de Simon et il répond par la parabole des deux débiteurs. Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il leur remit leur dette à tous

deux. Qui des deux l'aimera le plus ? Et Simon répondit : Celui, je pense, à qui il a remis le plus. Jésus lui dit : Tu as jugé droitement. Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds ; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point baisé, mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Tu n'as pas versé d'huile sur ma tête et elle a répandu des parfums sur mes pieds. Ainsi je te dis qu'elle a beaucoup aimé parce que beaucoup de péchés lui ont été remis ; mais il aime peu celui à qui il a été peu remis. Puis il dit à la femme : Tes péchés te sont remis. Ta foi t'a sauvée ; va en paix.

La parabole et la glose de Jésus montrent à quel point est grande, aujourd'hui encore, l'incompréhension de cet épisode. Presque tous ne se souviennent que des mots : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ». Une lecture attentive du texte donne la certitude que cette interprétation vulgaire est à l'opposé de la vérité. On imagine que Jésus lui a remis ses péchés parce qu'elle a beaucoup aimé les hommes ou parce qu'elle a manifesté, par son offrande et ses baisers, son amour pour lui. L'exemple des deux débiteurs nous fait découvrir que le sens des paroles de Jésus, mal répétées et plus mal comprises, est tout contraire. La femme avait beaucoup péché et, par vertu de sa conversion, il lui fut beaucoup pardonné ; et parce qu'il lui fut beaucoup pardonné elle aime beaucoup qui la convertit, qui la sauva, qui lui pardonna : le nard, les larmes, les baisers sont l'expression de cette gratitude, de ce reconnaissant amour. Si la Pécheresse, avant d'entrer ce soir-là dans cette maison, n'était déjà devenue une autre par la vertu du pardon, tous les parfums de l'Égypte et de l'Inde, tous les

baisers de sa bouche et toutes les larmes de ses yeux n'auraient pu lui faire obtenir de Jésus la rémission d'une vie passée dans le mal. Le pardon n'est pas la récompense de ces actes d'hommage, mais ces actes sont le remerciement du pardon obtenu ; ils sont grands car le pardon fut grand et si le pardon fut grand c'est que grand fut le péché.

Jésus n'aurait pas repoussé la Pécheresse même si elle avait encore été une pécheresse, mais peut-être n'aurait-il pas accepté ces preuves d'amour sans la certitude de sa transformation : désormais il pouvait, même selon les préceptes du rigorisme pharisien, parler avec elle. « Ta foi t'a sauvée ; va en paix ».

Simon ne sait que répondre, mais d'entre les disciples s'élève une voix rauque et haineuse que Jésus connaît depuis longtemps. La voix de Judas. « Pourquoi ce gaspillage ? On aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers et les donner aux pauvres ». Et les autres disciples, disent les Évangiles, approuvaient les paroles de Judas et frémissaient de colère contre la femme.

Judas est l'homme qui tient la bourse ; le plus infâme a choisi la chose la plus infâme : l'argent. Et Judas aime l'argent. Il l'aime pour lui-même et comme possibilité de puissance. Il parle des pauvres, Judas, mais il ne pense pas aux pauvres à qui Jésus a distribué le pain dans les solitudes de la campagne. Il pense à ses propres compagnons, trop pauvres encore pour conquérir Jérusalem, pour fonder l'empire messianique dont Judas pense être un des chefs. Il est envieux comme il est avare ; envieux comme tous les avares. Cette onction silencieuse qui rappelle la consécration du Roi et du Messie, ces honneurs qu'une femme belle a rendus à Jésus le font souffrir ; l'éternelle jalousie de l'homme contre l'homme devant une femme se confond avec la cupidité déçue.

Mais Jésus répond aux paroles de Judas comme il a répondu au silence de Simon. Il n'offense pas les offenseurs mais il défend la femme étendue à ses pieds : « Pourquoi causez-vous de la peine à cette femme. Elle a fait une bonne action envers moi, car des pauvres vous en aurez toujours auprès de vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle a pu : elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché cet Évangile, dans le monde entier, ce qu'elle a fait sera raconté en mémoire d'elle ».

La tristesse inexprimable de cette prophétie échappa peut-être à ceux qui étaient là présents. Ils ne savent pas encore que Jésus pour vaincre doit être vaincu ; que pour triompher dans l'éternité il devra mourir. Mais Jésus sent que le jour est proche : « Vous ne m'aurez pas toujours... Elle m'a embaumé pour la sépulture ». La femme entendit avec terreur la confirmation de son pressentiment et un second flot de larmes monta soudain à ses yeux. Alors, le visage caché par ses cheveux dénoués, elle sortit, comme elle était entrée, sans une parole.

Les disciples se taisaient : non persuadés mais confondus. Simon, pour faire oublier sa mortification, remplissait de son meilleur vin les coupes de ses invités. Mais la table taciturne semblait désormais, sous la lueur jaune des lampes, un banquet de spectres où serait passée l'ombre de la mort.

QUI SUIS-JE ?

Pourtant les disciples savaient. Pour eux ces paroles de mort n'étaient pas les premières. Il n'y avait pas bien longtemps — ils devaient s'en souvenir — que, sur une route solitaire du

côté de Césarée de Philippe, Jésus avait demandé ce que le peuple disait de lui. Ils devaient se rappeler la réponse qui jaillit, comme un jet de feu, du cœur de Pierre. Et la splendeur qui avait ébloui trois d'entre eux sur la cime de la montagne. Et les précises prophéties du Christ sur l'infamie de sa fin.

Ils avaient entendu, ils avaient vu et cependant ils espéraient encore, sauf un. La vérité brillait en eux par instant, éclair dans la nuit noire. Puis les ténèbres retombaient, plus denses. L'homme nouveau qui en Jésus reconnaissait le Christ, l'homme né pour la seconde fois, le Chrétien disparaissait pour rendre la place au Juif aveugle et sourd qui ne voyait plus au-delà d'une Jérusalem de briques et de pierres.

La demande que Jésus avait adressée aux Douze sur la route de Césarée aurait dû être le principe de leur totale conversion à la vérité nouvelle. Quel besoin pouvait avoir Jésus de connaître ce que les autres pensaient de lui ? Une semblable curiosité ne prend racine que dans les âmes mal assurées, chez ceux qui s'ignorent, qui ne savent pas lire en eux-mêmes, chez les faibles, chez les aveugles incertains du sol où ils posent le pied. Chez nous tous une telle demande est légitime — non chez lui. Car aucun de nous ne sait vraiment qui il est, ne connaît avec certitude sa nature, sa mission, le vrai nom par lequel il a le droit d'être nommé. Le nom éternel qui épouse rigoureusement notre destin : notre nom dans l'absolu. Celui que l'on nous donne alors que nous sommes encore muets, en même temps que le sel et l'eau du baptême, le nom enregistré dans les registres de la cité, ce nom que la mère appelle le matin avec tant de douceur et que l'amante murmure la nuit avec tant de désir ; ce nom qui, enfin, est gravé sur le rectangle du tombeau n'est pas notre nom véritable. Chacun de nous a un nom secret qui exprime notre invisible et authentique essence et que nous-

mêmes n'arrivons pas à connaître jusqu'au jour de la naissance seconde, jusqu'à la pleine lumière de la résurrection.

Peu ont l'audace de se demander à eux-mêmes : Qui suis-je ? Et moins encore sont ceux qui peuvent répondre. La demande : Qui es-tu ? est la plus terrible, la plus grave qu'un homme puisse adresser à un homme. Les autres sont pour chacun de nous un mystère clos, même dans les moments suprêmes de la passion, quand deux âmes tentent désespérément d'être une seule âme. Mais à nous-mêmes aussi nous sommes tous un mystère. Nous vivons, inconnu parmi des inconnus. Beaucoup de nos misères naissent de cette universelle ignorance. Celui qui joue le rôle de roi, et se croit tel, n'est, dans l'absolu, qu'un pauvre serviteur prédestiné depuis le commencement des temps à la médiocrité des offices subalternes. Cet autre qui porte l'habit et occupe la charge de juge, regardez-le bien : il est marchand et sa place est à la foire. Celui-là qui écrit en vers n'a pas écouté la voix intérieure qui lui conseillait d'être orfèvre : il aime l'or et le ciseau, l'incrustation, les fausses perles. Cet autre qu'on a fait chef d'armées devait rester à l'école : quel professeur bien parlant il eut fait ! En voici un sur la place, les cheveux en broussailles : il appelle les peuples à la révolte ; c'est un jardinier dévoyé : le rouge des pommes d'amour, les files d'oignons, les têtes d'ail, les choux, c'était là le juste prix de sa vraie mission. Celui-là au contraire qui, maugréant, émonde sa vigne et fume son champ aurait dû étudier dans les codes l'art de les éluder ; comme il connaît l'embûche et la chicane ! et quelle éloquence il gaspille dans de misérables duels d'intérêts, ce pauvre maître-avocat exilé au sillon et à l'étable !

Ces erreurs sont notre lot, car nous ne savons pas. Car notre vüe spirituelle n'est pas assez forte pour que nous puissions lire dans ce cœur qui bat en nous et dans le cœur de nos pro-

ches, si irrémissiblement séparés. Tout n'est qu'erreur par la faute de ces Noms ignorés, illisibles pour nous, connaissables au seul génie.

TU ES LE CHRIST

Mais que pouvait importer à Jésus ce que disaient de lui les hommes du lac et des villages ? A Jésus, qui pouvait lire dans les âmes les pensées à elles-mêmes secrètes ? A Jésus, qui était le seul à connaître, avec une certitude libre de preuves, son vrai nom et sa surnaturelle nature ?

Il n'interroge pas pour savoir mais pour que ses disciples, finalement, sachent eux aussi ; pour qu'ils sachent, maintenant que le temps est proche, son vrai Nom. Aux premières réponses il ne répond même pas : « Certains disent que je suis Jean-Baptiste ressuscité ; d'autres : Elie ou Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes ». Que lui importent ces grossières, ces naïves suppositions. Il veut que de ceux-là qui sont destinés à continuer son œuvre, à rendre témoignage de lui parmi les peuples et dans les siècles, vienne la réponse définitive. Jusqu'au bout il se refuse à imposer la foi par force à ceux qui, de plus près, le voient vivre et l'écoutent parler. La reconnaissance de sa mission surhumaine, ce nom qu'aucun d'entre eux encore n'a prononcé, qui semble leur faire peur, qui est comme un secret dangereux à dire, cette reconnaissance de la part des Douze doit être libre et spontanée, doit sourdre comme une confession d'amour d'une de ces âmes, doit être prononcée par une de ces bouches.

« Mais vous, qui dites-vous que je suis ? »

Et alors, en Simon Pierre advint cette illumination qui le

domine et le dépasse et le fait vraiment le Premier, dans l'éternité. Désormais il ne retient plus ses paroles; elles lui viennent aux lèvres comme malgré lui en un cri dont lui-même, un instant plus tôt, ne se serait pas cru capable : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Tes paroles sont paroles de vie éternelle et nous avons cru et connu que tu es le Saint de Dieu ».

De la dure Pierre, enfin, a jailli la source qui a désaltéré jusqu'aujourd'hui soixante générations. C'était son droit et sa récompense. Pierre avait été le premier à le suivre dans son divin vagabondage; c'est à lui d'être le premier à reconnaître, dans le vagabond annonciateur du Royaume, le Roi légitime et éternel, le Messie attendu dans le désert des siècles, à reconnaître qu'il est arrivé enfin, qu'il est là vêtu de chair, devant ses yeux, les pieds dans la poussière de la route.

Le Roi pur, le Soleil de justice, le Prince de la paix, l'Oint du Seigneur, l'Emmanuel, le Fils de l'Homme, Celui que Dieu devait envoyer à son jour, que les Prophètes avaient prédit dans les crépuscules de la tristesse et du châtiment; que les voyants avaient vu descendre sur la terre comme un éclair, dans sa victoire et dans sa gloire; que les pauvres, les blessés, les affamés, les offensés attendaient de siècle en siècle comme l'herbe sèche attend la pluie, comme la fleur attend le soleil, la bouche le baiser, le cœur la consolation; le Fils de Dieu et de l'Homme, l'Homme qui cache Dieu sous son écorce de chair, le Dieu qui a enveloppé sa divinité dans la fange d'Adam c'est lui, le doux frère quotidien, qui se mire calmement dans les yeux stupéfaits de ses élus.

L'attente est finie; close la vigile. Et pourquoi n'avaient-ils su le reconnaître jusqu'à ce jour? Pourquoi ne l'avaient-ils jamais dit à personne? Depuis quand est née dans ces âmes trop simples la première idée du vrai nom de celui qui tant de fois les a pris

par la main et leur a parlé à l'oreille ? Pouvaient-ils jamais penser que l'un d'eux, un ouvrier, un plébéien comme eux, pût être le Messie sauveur, annoncé et attendu par les saints et par les générations ? Leur seule raison n'aurait pas suffi à les conduire à cette découverte, ni le signalement des Écritures. Il fallait l'inspiration, l'intuition soudaine du cœur : l'illumination, telle qu'elle advint ce jour-là dans l'âme de Pierre. « Tu es heureux, Simon fils de Jonas, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux ». Les yeux charnels n'auraient pu voir ce qu'ils ont vu sans une révélation d'en haut. Mais que Pierre ait été choisi pour cette confession, cela ne passera pas sans conséquence : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les portes de Hadès ne la pourront vaincre. Je te donnerai les clés du Royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi aux cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux ».

Graves paroles desquelles est sorti, par une patiente et séculaire germination, aidée du feu de la foi et du sang des témoins, un des plus grands royaumes que les hommes aient établi sur la terre ; le seul des royaumes antiques vivant encore, et dans cette même cité qui vit naître et se défaire le plus superbe et fastueux des empires temporels. Beaucoup, pour ces paroles, souffrirent le martyre et la mort. Pour nier ou pour garder, pour interpréter ou pour effacer ces paroles des millions d'hommes se firent tuer sur les places et dans les batailles, les royaumes se divisèrent, les sociétés furent ébranlées et séparées, les nations se soulevèrent, empereurs et va-nus-pieds furent émus. Mais leur sens, dans la bouche du Christ, est simple et uni. Toi, Pierre, tu dois être dur et solide comme le roc et sur cette dureté de ta foi en moi est fondée la première société

chrétienne, l'humble noyau de Règne. Contre cette Église, qui a dix citoyens aujourd'hui mais qui s'étendra jusqu'aux confins de la terre, les forces du Mal ne pourront prévaloir, car vous êtes l'Esprit et l'Esprit ne peut être écrasé et éteint par la Matière. Tu fermeras pour toujours — et, te parlant, je parle à tous ceux qui te succèderont, unis dans la même certitude — les portes de l'Enfer et tu ouvriras à tous les appelés les portes du Ciel. Tu lieras et délieras en mon nom ; ce qui sera interdit par toi après ma mort le sera aussi demain, dans la nouvelle humanité que je trouverai à mon retour ; ce que tu commanderas sera justement commandé car tu ne feras que redire, même si les mots sont différents, ce que je t'ai dit et enseigné. Tu seras, en ta personne et en celle de tes héritiers légitimes, le pasteur de l'interrègne, le guide provisoire préparant, avec les compagnons soumis à toi, le Règne de Dieu et de l'Amour.

En échange de cette révélation et de cette promesse je t'impose une épreuve difficile : celle du silence. Vous ne devez encore dire qui je suis à personne. Mon jour est proche mais n'est pas arrivé ; et vous assisterez à ce que vous n'attendez point, au contraire de ce que vous attendez. Je sais l'heure où je devrai parler et où vous devrez parler. Mais quand nous romprons le silence, mon cri et votre cri seront entendus dans les espaces les plus lointains de la terre et du ciel.

SOLEIL ET NEIGE

La voix d'un homme, issue d'une Pierre, l'a appelé : Fils de l'Homme ; une autre voix, sortie d'une nuée, l'appellera fils de Dieu.

Très-haute est la montagne de l'Hermon et elle a trois cimes, couvertes de neige même dans la saison du feu. La plus haute montagne de Palestine, plus haute que le Thabor. De l'Hermon, dit le Psalmiste, vient la rosée aux collines de Sion. Sur cette montagne, la plus haute dans cette vie du Christ qui eut pour étapes les quatre montagnes de la Tentation, des Béatitudes, de la Transfiguration, de la Crucifixion, Jésus devint tout lumière.

Trois disciples étaient avec lui : Pierre et les enfants du Tonnerre ; le roc et la tempête, compagnons dignes du lieu et du moment. Il priait seul, à l'écart, en haut, plus haut que tous, peut-être les genoux dans la neige. Qui n'a vu, l'hiver, en montagne, devenir, obscure et grise sur le fond de la neige, toute blancheur ? Un visage pâle semble étrangement noirci, un linge lessivé paraît sale, le papier a une couleur de boue sèche. On vit le contraire ce jour-là sur la hauteur blanche et déserte.

Jésus priait à l'écart. Soudain son visage fut brillant comme le soleil et ses vêtements devinrent blancs comme la neige, blanc comme aucun peintre n'aurait pu les imaginer, aucun teinturier les teindre. Sur la candeur de la neige une candeur plus forte, un éclat plus splendide que toutes les splendeurs connues triomphait de toute lumière terrestre.

La Transfiguration est la fête et la victoire de la lumière. Jésus qui est encore, pour si peu de jours, chair et matière prend de la matière l'état le plus spirituel, le plus subtil. Son corps, qui attend la libératrice, devient lumière de soleil, lumière de ciel, lumière surnaturelle ; son âme, élevée dans la prière au-dessus de l'humain, se fait visible à travers la chair, outrepasse dans sa splendeur les limites du corps et du vêtement comme une flamme close entre des parois les consume et transparaît.

Mais la lumière n'est pas la même dans le visage et sur les vêtements : celle du visage ressemble au soleil, celle des vêtements à l'éclat de la neige. Le visage, miroir de l'âme, a la couleur du feu, le vêtement, matière ajoutée et servile, celle de la glace. Car l'âme est soleil, feu, amour ; mais les vêtements, tous les vêtements, même ce lourd vêtement qu'on nomme le corps, c'est chose opaque, gelée, morte, ne brillant que de reflets.

Mais Jésus n'est pas seul. Deux grands morts, blancs comme lui, s'approchent et lui parlent. Moïse et Élie. Le premier des Rédempteurs, le premier des Prophètes. Hommes de lumière et de feu, ils viennent porter témoignage à la lumière nouvelle qui brille sur l'Hermon. Tous ceux qui ont parlé à Dieu demeurent comme trempés de lumière. La face de Moïse, quand il descendit du Sinaï, était devenue resplendissante au point qu'il dut se couvrir d'un voile pour ne pas aveugler ses compagnons. Et Élie fut enlevé au ciel sur un char de feu traîné par des chevaux de feu. Jean, le nouvel Élie, annonça le baptême de feu, mais son visage, s'il fut noirci par le soleil, ne brilla point comme le soleil. L'unique splendeur qu'il eut en partage fut celle du vaisseau d'or où fut posé son chef sanglant.

Mais sur l'Hermon est celui dont la face est brillante plus que la face de Moïse et qui s'élèvera au ciel mieux qu'Élie. Ils sont venus auprès de lui mais pour s'évanouir ensuite, à jamais. Ils ne sont plus nécessaires après ce dernier témoignage. Le monde pourra se passer d'eux, de leur loi, de leurs espérances. Une nuée lumineuse dérobe les trois lumières aux trois êtres obscurs qui attendent et de la nuée descend une voix criant : Celui-ci est le Fils que j'aime. Écoutez-le !

La nuée ne cache pas la lumière mais la redouble. Comme du nuage orageux sort l'éclair qui soudain illumine la campagne,

de cette nuée, qui elle-même est lumière, descend la flamme qui consume l'ancien pacte et confirme pour l'éternité la nouvelle promesse. Le nuage de fumée qui guidait les Hébreux fugitifs vers le Jourdain, la nuée noire qui remplissait l'Arche et la ca hait aux jours d'abomination et de terreur est enfin devenue une nuée de lumière si puissante, qu'elle dissimule jusqu'à la candeur solaire de la face qui sera souffletée dans les ténèbres imminentes.

Mais la nuée disparue, Jésus est de nouveau seul. Sa face a repris sa couleur naturelle; son vêtement est celui de tous les jours. Le Christ, redevenu le frère amoureux, se tourne vers ses compagnons éperdus : Levez-vous et ne craignez point, mais ne dites à personne ce que vous avez vu, jusqu'au jour où le Fils de l'Homme sera ressuscité d'entre les morts.

La Transfiguration est une ébauche de l'Ascension; mais pour ressusciter en gloire il est nécessaire, toujours, de mourir dans la honte.

J'ENDURERAI BIEN DES MAUX

Qu'il devait mourir bientôt et de mort infamante, Jésus le savait depuis longtemps. C'était la récompense qui l'attendait et dont nul ne le pouvait frustrer. Qui sauve est prêt à se perdre ; qui rachète autrui doit payer de tout soi-même, de la seule valeur qui soit sienne vraiment et qui surpasse et comprend toutes les autres ; qui aime ses ennemis, il est juste qu'il soit haï même de ses amis ; qui porte le salut à tous les peuples doit être tué par son peuple ; qui offre la vie est digne de la mort. Tout bienfait est une telle offense à l'ingratitude

des hommes qu'il ne peut être puni que par la peine la plus grande. Nous ne prêtons l'oreille qu'aux voix qui montent des tombeaux et notre pauvre capacité de vénération, nous la réservons à ceux que nous avons assassinés. Seules restent dans la mémoire incertaine du genre humain les vérités écrites avec le sang.

Jésus savait ce qui se préparait pour lui à Jérusalem et dans toutes ses pensées, comme dira plus tard un homme qui fut digne de représenter son image, était sculptée la mort. Par trois fois déjà on avait tenté de le tuer. La première fois à Nazareth quand on le conduisit sur la crête du mont pour le jeter dans le précipice. Une autre fois, dans le Temple, et une troisième fois, l'hiver, pendant la fête de la Consécration, les Juifs offensés de ses discours prirent des pierres pour le lapider.

Mais jusque-là il avait échappé car son jour n'était pas venu. Ces promesses de mort il les garda en son âme, pour soi seul, jusqu'aux derniers temps. Il ne voulait pas attrister ses disciples qui se seraient scandalisés peut-être de suivre un condamné, moribond déjà dans son cœur. Mais après la triple consécration de sa Messianité — le cri de Pierre, la lumière de l'Hermon, l'onction de Béthanie — il ne pouvait plus se taire. Il connaissait trop bien les naïves illusions des Douze. Il savait que, passés les rares instants d'illumination et d'enthousiame, les pensers dont ils étaient capables ne différaient guère de ceux du peuple ; qu'ils étaient humains jusque dans leurs rêves les plus hauts ; que le Messie qu'ils espéraient n'était pas l'Homme des Douleurs mais le restaurateur victorieux d'un âge d'or : roi sur son trône et non malfaiteur au gibet, recevant tributs et hommages et non pas accablé de crachats et de coups, venant pour ressusciter les morts et non pour être mis à mort comme un meurtrier.

Il était nécessaire, pour que leur récente certitude ne s'écroulât point au jour de l'ignominie, qu'ils fussent avertis d'abord. Qu'ils apprissent de la bouche même du Messie et du Condamné que le Messie devait être condamné, que le Victorieux devait disparaître dans une atroce défaite, que le Roi de tous les rois devait être insulté par les serviteurs de César, que le Fils de Dieu devait être crucifié par les serviteurs aveuglés de Dieu.

Trois fois ils ont tenté de le mettre à mort ; trois fois il annonce aux Douze, après la confession de Pierre, sa prochaine mort. Et de trois sortes seront les hommes qui ordonneront sa mort : Les Anciens, les chefs des Prêtres et les Scribes. Les Anciens — patriciens, aristocrates, délégués laïques de la bourgeoisie juive — représentent la domination et la richesse et lui est venu pour transformer la domination en servitude, pour condamner les riches et leurs trésors. Les chefs des Prêtres représentent le Temple et lui est venu pour détruire le Temple. Les Scribes — docteurs de la Loi, théologiens, interprètes et gardiens des Écritures — représentent l'autorité de la parole et de la tradition et lui est venu pour rénover la parole et la tradition. Jamais il ne lui sera pardonné, même sur le Golgotha.

Trois seront les complices de sa mort : Judas qui le trahit, Caïphe qui le condamne, Pilate qui permet sa mort. De trois espèces seront les exécuteurs matériels de la peine : les sbires qui l'arrêteront, les Juifs qui crieront *Crucifige* sous le prétoire, les soldats romains qui le cloueront sur le bois.

Trois degrés, comme il le dit lui-même aux Disciples, aura le châtiment. Il sera d'abord raillé et outragé, puis on lui crachera au visage et on le flagellera, enfin on le mettra à mort. Mais ils ne doivent ni avoir crainte ni pleurer. Comme la vie trouve sa récompense dans la mort, la mort est la promesse d'une vie seconde. Après trois jours il ressuscitera du sépulcre

pour ne plus mourir. Le Christ aura vaincu les royaumes de la mort. Il n'apporte pas l'or et le blé en abondance mais l'immortalité pour tous ceux qui lui obéiront ; et il efface tous les péchés commis par les hommes. Cette immortalité, cette libération doivent être payées par leurs contraires : la prison et l'agonie. Le prix est élevé, mais ce peu de jours de la passion et du sépulcre sont nécessaires pour acheter des millions d'années de liberté et de vie.

Les Disciples, à cette révélation, se troublent et ne veulent pas croire. Mais Jésus, déjà, a commencé de souffrir, traçant dans leur pensée les jours terribles de la fin. Désormais les héritiers de son œuvre savent tout et il peut s'acheminer vers Jérusalem pour que tout ce qu'il a annoncé soit accompli.

MARAN ATHA

Mais pour un jour au moins il sera semblable au Roi que les pauvres attendent chaque matin de l'an aux seuils de la ville sainte. La Pâque s'approche. L'ultime semaine, qui n'aura jamais de fin (le nouveau dimanche n'a pas encore pointé), va s'ouvrir.

Cette fois Jésus n'entre pas comme toutes les autres fois, obscur passant mêlé au flot des pélerins, dans la métropole malodorante dont les maisons, blanches comme des sépulcres, se blottissent sous la vaine gloire du Temple marqué pour l'incendie. Cette fois, qui est la dernière, Jésus est accompagné de ses fidèles, de ses proches, des gens de son pays, des Femmes qui pleureront, des Douze qui se cacheront, des Galiléens qui viennent commémorer un miracle antique mais avec l'espérance

d'un miracle nouveau. Cette fois il n'est pas seul : l'avant-garde du Royaume est avec lui. Il n'est pas ignoré mais précédé du cri de ses résurrections. Même dans la capitale où règnent le fer des Romains, l'or des Marchands, la lettre des Pharisiens, il est des yeux qui regardent le mont des Oliviers, des cœurs qui retentissent d'un insolite battement.

Cette fois il ne veut pas entrer à pied dans la cité qui devrait être le trône de son règne et sera sa fosse. Arrivé à Bethphagé il envoie deux disciples en quête d'un âne. Ils le trouveront attaché à une haie : qu'ils le détachent et l'emmènent sans demander la permission à personne. Si le maître dit quelque chose, répondez que le Seigneur en a besoin.

On a dit, on répète encore que Jésus voulut un âne pour monture en signe d'humilité et de mansuétude ; il aurait signifié ainsi, symboliquement, qu'il venait vers son peuple comme le prince de la paix. Mais on oublie que les ânes, dans la jeunesse des temps, n'étaient pas les pauvres baudets d'aujourd'hui : os las sous une peau déchirée, épuisés par tant de siècles de plus d'esclavage, habiles seulement à porter sacs et bâts sur les cailloux des pentes mauvaises. L'âne antique était un animal fier et guerrier ; beau et vaillant autant que le cheval, digne d'être sacrifié aux dieux. Homère, qui s'entendait aux comparaisons, n'a pas voulu rabaisser Ajax le fort, Ajax le superbe en le disant pareil à l'âne. Aux Hébreux aussi l'âne sauvage sert de terme de comparaison : « L'homme est pauvre de sens et téméraire de cœur, dit Sophar Naomatita à Job, qui naît semblable au poulain d'un âne sauvage ». Et Daniel raconte que quand Nabuchodonosor, pour expiation de ses tyrannies, « fut chassé d'entre les hommes, son cœur devint comme celui des bêtes et sa demeure fut avec les ânes sauvages ».

Jésus a demandé expressément un âne non dompté, non

chevauché encore, sauvage en un mot. Car en ce jour la bête choisie par lui ne figure pas, en symbole, l'humilité du cavalier mais le peuple juif qui sera libéré par le Christ et pliera sous lui ; l'animal indocile et rétif, au col dur, que nul prophète et nul monarque ne sut dompter et qui aujourd'hui est lié au pieu, comme Israël par la corde romaine sous la tour Antonia. Pauvre de sens et téméraire de cœur, comme dans le livre de Job ; digne entourage d'un roi de très-mauvaise vie ; esclave des étrangers sans jamais cesser, en même temps, d'être récalcitrant et rebelle, le peuple hébreu a enfin trouvé qui le chevauchera. Pour un seul jour. Contre lui, le légitime, il se révoltera cette même semaine. Mais ensuite la querelleuse capitale sera détruite, le Temple renversé et la race des déïcides sera dispersée comme la balle de l'éternel vanneur, sur toute la terre.

Si dure est la croupe de l'âne que les disciples y jettent leurs manteaux. Pierreuse est la pente qui descend du mont des Oliviers et les compagnons exultants jettent sur le chemin leurs manteaux de fête. Geste, celui-là aussi, de consécration. Oter son manteau, c'est le principe du dépouillement, le principe de cette nudité qui est désir de confession et mort de la fausse honte. Nudité du corps, promesse de nudité sincère de l'esprit. Volonté d'amour dans la suprême Aumône : donner ce que nous avons sur le dos. « Si quelqu'un te demande ta tunique, donne-lui aussi le manteau ».

Et la descente commence dans la chaleur du soleil et de la gloire, au milieu des hymnes et des premiers rameaux coupés.

C'était au début d'avril et du printemps. L'heure dorée de midi, fortifiante et rustique, s'étendait autour de la ville, dans les champs éveillés, les vignobles, les jardins. Le ciel, ouvert

sur l'infini, était d'une sérénité miraculeuse. Un ciel immense de fleur-de-lys, pur et prometteur de joie comme un œil divin. On ne voyait pas les étoiles mais on devinait, unie à celle de notre soleil, cette splendeur douce des soleils lointains. Un vent tiède, gardant saveur de paradis, ployait avec tendresse les cimes ingénues des arbres et changeait la couleur des feuilles vierges en croissance. C'était un de ces jours où l'azur semble plus azuré, le vert plus vert, la lumière plus lumineuse, l'amour plus amoureux.

Ceux qui accompagnaient Jésus se sentaient ravis de cet heureux ravissement du monde et de l'instant. Jamais comme en ce jour ils ne s'étaient sentis si débordants d'adoration et d'espérance. Le cri de Pierre devenait le cri de la petite armée fervente qui descendait vers la cité reine. « Hosanna au Fils de David ! » disaient les voix des jeunes gens et des femmes. Et les disciples, bien qu'avertis que ce soleil sera le dernier et que celui qu'ils accompagnent est voué à la mort, les disciples mêmes, parmi cette impétueuse allégresse, se reprennent à espérer.

Le cortège s'approchait de la mystérieuse, de la sourde et hostile cité avec la furie sonore d'un torrent qui n'a plus de berges. Ces campagnards, ces provinciaux s'avancent au milieu d'un simulacre de bois comme s'ils voulaient porter dans les murailles puantes, dans les ruelles et les impasses un peu de campagne et de liberté. Les plus hardis ont coupé le long de la route des palmes, des branches de myrthe, des rameaux d'olivier, des frondaisons de saules comme pour la fête des cabanes et ils les agitent, criant les paroles passionnées des psaumes vers la face ardente de celui qui vient au nom de Dieu.

Voici la première légion chrétienne aux portes de Jérusalem

et les clameurs ne s'apaisent point : « Béni le Roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix au ciel et gloire dans les très-hauts lieux ! » Ces cris arrivent aux oreilles des Pharisiens accourus pour assister, guindés et sévères, à ce séditieux tumulte. Et les cris ont scandalisé ces sages oreilles, ont troublé ces cœurs soupçonneux. Quelques-uns, enveloppés dans leur chape doctorale, appellent Jésus à travers la foule : Maître, gourmande tes disciples ! Ne sais-tu pas que de telles paroles ne peuvent s'adresser qu'au Seigneur ou à celui qui viendra en son nom.

Et lui, sans s'arrêter : Je vous le dis, si ceux-là se taisent les pierres crieront !

Les pierres immobiles et muettes que Dieu, selon Jean, aurait pu transformer en fils d'Abraham ; les brûlantes pierres du désert que Jésus, tenté par l'Adversaire, ne voulut pas changer en pains ; les pierres ennemies que, par deux fois, on ramassa sur la route pour le lapider ; les sourdes pierres de Jérusalem seraient moins sourdes, moins insensibles que les âmes des Pharisiens.

Mais par cette réponse Jésus a confirmé qu'il était le Christ. C'est une déclaration de guerre. Et de fait, le nouveau roi, à peine entré dans sa ville, donne le signal de l'assaut.

LA CAVERNE DES VOLEURS

Il monte au Temple. Ses ennemis, tous, y étaient rassemblés. Le castel sacré, au haut de la colline, chauffait sa blancheur neuve dans la magnificence du soleil. L'antique arche des nomades, tirée par les bœufs dans la chaleur des déserts et des batailles, s'était arrêtée là, pétrifiée, à garder la cité

royale. Le mobile char des fugitifs était devenu une pesante acropole de pierre et de marbre ; un ensemble fastueux de palais, de colonnades ombreuses, de lumineuses cours intérieures, enclos de murailles à pic sur la vallée, flanqué de bastions et de tours. Ce n'était plus seulement l'abri du Saint des Saints et l'autel des sacrifices, le Temple, l'enceinte religieuse, le sanctuaire mystique d'un peuple. Avec ses tours du guet, ses maisons pour les gardes, ses magasins pour les offrandes, ses coffres pour les dépôts, ses places pour le commerce, ses arcades pour les promeneurs, ce n'était rien moins qu'un asile de recueillement et de prière. Tout : place forte en cas de siège, banque, foire en temps de pèlerinage et de fête, bazar en tout temps, bourse d'échange, forum pour la dispute des politiques, pour les doctes discours des docteurs, pour les bavardages des fainéants ; lieu de passage, de rendez-vous, de trafic. Edifié par un roi infidèle pour se concilier la fidélité d'un peuple sophiste et séditieux, pour contenter l'orgueil et l'avarice de la caste sacerdotale, engin de guerre et centre de marché, il devait apparaître, aux yeux du Christ, la citadelle et le refuge naturel des ennemis de sa vérité.

Jésus monte au Temple pour détruire le Temple. Il laissera aux Romains de Titus la peine de démanteler les murs, de désagréger la pierraille, de brûler les édifices, de piller le bronze et l'or, de réduire en un tas fumeux et maudit le gros castel d'Hérode. Mais il détruit, il a détruit les valeurs que le Temple orgueilleux manifeste par ses blocs superposés et alignés, ses terrasses dallées, ses portes d'or. Jésus montant vers le Temple, c'est le Transfiguré de la montagne contre les scribes desséchés sur leurs parchemins, le Messie du nouveau Règne contre l'usurpateur du règne abâtardi dans les compromis et putréfié dans les infamies, c'est l'Évangile contre la Torah, le

Futur contre le Passé, le feu de l'Amour contre la cendre de la Lettre. Le jour est venu du heurt et du choc. Jésus, parmi les chants et la ferveur des siens, monte vers le repaire somptueux de ses ennemis. Il sait la route, il la reconnaît. Que de fois il l'a faite, petit enfant, tiré par la main parmi le flot des gens de Galilée au milieu des clameurs et de la poussière ! Plus tard, jeune garçon inconnu, perdu dans la foule, étourdi et las sous le soleil brûlant, il a tendu ses yeux vers ces murs, avec le désir désespéré de gravir cette cime, de trouver là-haut, dans l'enceinte sacrée, un peu d'ombre pour ses yeux, un peu d'eau pour ses lèvres, une parole de consolation pour son cœur.

Mais aujourd'hui, tout est changé. Il n'est pas conduit, il conduit. Il ne va pas adorer mais punir. Il sait que derrière les façades du haut sépulcre il n'y a que cendre et pourriture : ses ennemis qui vendent la cendre et se nourrissent de pourriture. Le premier adversaire qui lui fait face est le démon du Lucre.

Il entre dans la cour des payens, la plus spacieuse et la plus peuplée. La grande terrasse dallée et ensoleillée n'est pas l'atrium d'un sanctuaire mais la place d'un sordide marché. Des rumeurs, des voix s'élèvent de ce grouillement de banquiers, de revendeurs, de courtiers et d'acheteurs qui donnent et prennent des monnaies. Voici les marchands de bestiaux avec leurs bœufs et leurs troupeaux de brebis ; les marchands de passereaux, de colombes et de tourterelles près de leurs cages alignées ; les bancs des changeurs avec les sébiles pleines de cuivre et d'argent. Les marchands, les pieds dans la crotte, palpent les flancs des animaux destinés aux sacrifices ; ou ils crient leurs appels monotones aux épouses qui viennent d'accoucher, aux pèlerins venus avec une grasse offrande, aux lépreux qui doivent offrir des oiseaux vivants pour la guérison désirée ou obtenue. Les argentiers qui se distin-

guent par une pièce de monnaie pendue à l'oreille, manient de leurs mains crochues et presque libidineuses les monceaux luisants et sonnants ; les entremetteurs se faufilent parmi le fourmillement des groupes ; les provinciaux défiants et ladres se déversent en paroles avant de dénouer les cordons de leur sac pour échanger les piécettes de l'offrande votive et, de temps à autre, un bœut ennuyé couvre de son profond mugissement le bêlement grêle des agneaux, les voix stridentes des femmes, le tintement des sicles et des drachmes.

Ce spectacle n'était pas nouveau pour Jésus. Il savait que de la maison de Dieu on avait fait la maison de Mammon et qu'au lieu d'y prier l'Esprit en silence, les serviteurs de la Matière y trafiquaient, avec la complicité des prêtres, l'excrément du Démon. Mais cette fois, il ne retint pas en lui-même son indignation et son dégoût. Pour détruire le Temple il commence par détruire le marché. L'éternel Mendiant, le Pauvre accompagné de ses pauvres se jette contre les hommes de l'argent. Il saisit quelques morceaux de corde, les lie ensemble en guise de fouet et s'ouvre un passage parmi la foule stupéfaite. Les bancs des changeurs s'écroulent au premier choc ; les monnaies s'éparpillent à terre parmi les hurlements de surprise et de rage ; les sièges des vendeurs d'oiseaux sont renversés sur les colombes qui se dispersent. Les conducteurs de bêtes, voyant le péril, poussent bœufs et moutons vers les issues ; les oiseleurs prennent leurs cages sous le bras et s'ingénient à disparaître. Des cris montent au ciel : cri d'approbation ou de scandale ; des autres cours viennent des gen attirés par le tumulte. Jésus, entouré des plus audacieux de siens, brandit haut le fouet et chasse le reste des argentiers ver les portes. Et il répète à grande voix : Emportez d'ici cette mar chandise ! La maison de Dieu est une maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs.

Et les derniers peseurs d'argent fuient hors de la cour, comme des loques balayées par la tramontane.

LE DIEU NÉGOCE

L'acte de Jésus n'était pas seulement la juste purification du sanctuaire mais la manifestation publique de sa répugnance pour Mammon et les esclaves de Mammon. L'Affaire, ce dieu moderne, est pour lui une forme du vol. Un marché, donc, est une caverne de brigands obséquieux, de saccageurs tolérés. Ce que l'usage favorise et ce que permet la loi est insupportable à qui ne s'abaisse pas aux transactions du monde et ne cherche de gain que spirituel. Entre tous les modes de ce larcin légal appelé commerce nul n'est plus détestable et honteux que celui de la monnaie. Si quelqu'un donne une brebis contre des deniers, nous sommes sûrs qu'il se fait donner bien plus d'argent que la brebis n'en devrait coûter. Mais il te donne au moins quelque chose qui n'est pas l'odieux symbole minéral de la richesse, un être vivant qui te fournira de la laine au premier printemps, de qui naîtra l'agneau et que tu pourras manger si tu veux. Mais l'échange de l'argent contre l'argent est quelque chose de non-naturel, d'absurde et de démoniaque. Tout ce qui a odeur de banque, change, escompte, usure est une honte mystérieuse et repoussante qui a toujours fait la terreur des âmes simples — c'est-à-dire des âmes propres et profondes. Le paysan qui sème le grain, le tailleur qui coud le vêtement, le tisseur qui tisse la laine ou le lin ont bien droit, dans une certaine mesure, à leur gain, puisqu'ils ajoutent quelque chose à la terre, à l'étoffe, à la laine. Mais qu'un tas de monnaies engendre des monnaies sans effort

ni travail, sans que l'homme produise rien de visible, rien dont on puisse profiter ou jouir, c'est un scandale qui confond et surpasse toute les imaginations. Dans l'amasseur d'argent, dans le changeur, dans le banquier se montre mieux à nu l'esclave des sortilèges démoniaques. Et le Démon, reconnaissant, leur donne, proprement à eux, aux hommes de banque et de finance, la maîtrise de la terre : et ceux-là, encore aujourd'hui, commandent les peuples, suscitent les guerres, affament les nations, tirent à eux, par une succion infernale, la vie des pauvres, transmuée en cet or qui suinte la sueur et le sang.

Le Christ qui a pitié des riches mais déteste et hait la richesse, première muraille qui ôte la vue du Royaume des cieux, a balayé la caverne des voleurs et a purifié le Temple où il enseignera les ultimes vérités qui lui restent à dire. Mais par cet acte violent il s'est fait ennemi toute la bourgeoisie mercantile de Jérusalem. Les marchands demandent à leurs maîtres de punir cet homme qui ruine le commerce de la sainte colline. Les hommes de l'Argent trouveront aisément l'oreille des hommes de la Loi, déjà envenimés pour d'autres raisons. D'autant plus que Jésus, bouleversant le marché du Temple, a condamné et lésé les prêtres mêmes du Temple. Les bazars les plus accrédités appartenaient aux fils de Hanan, c'est-à-dire aux proches parents du grand-prêtre Caïphe. Toutes les colombes vendues aux accouchées dans la Cour des Gentils venaient des cèdres de Hanan et le prêtre fournisseur retirait quarante saâs par mois rien que des tourterelles. Les changeurs, qui n'avaient pas le droit de s'établir dans le Temple, payaient aux grandes familles sadducéennes de l'aristocratie sacerdotale une bonne dîme sur les nombreux milliers de sicles que rapportait chaque année l'échange des monnaies étrangères. Le Temple même n'était-il pas une grande banque nationale, avec ses coffres-forts et ses caisses dans les chambres du trésor ?

Jésus a frappé les vingt mille prêtres de Jérusalem dans leur prestige et dans leur bourse. Il renverse la valeur de la lettre faussée et estropiée au nom de laquelle ils gouvernent et s'engraissent. Il chasse banquiers et trafiquants : leurs associés. S'il triomphe, la ruine est commune. Mais les deux castes menacées s'unissent encore plus étroitement pour ôter du chemin le dangereux intrus. Prêtres et marchands s'accordent, le soir même peut-être, pour l'achat d'un traître et d'une croix. La bourgeoisie fournira le peu d'argent nécessaire ; le clergé trouvera le prétexte religieux ; le gouvernement étranger, soucieux des bonnes grâces du clergé et de la bourgeoisie, prêtera ses soldats.

Mais Jésus, sorti du temple, s'est acheminé à travers les Oliviers, vers Béthanie.

LES VIPÈRES DES SÉPULCRES

Le matin suivant, quand il revint, les marchands de bestiaux et les changeurs s'étaient tapis dehors, dans le voisinage des portes, mais un peuple agité bourdonnait dans les cours.

La sentence prononcée et exécutée par Jésus contre les honnêtes larrons avait mis en rumeur la cité, somnolente comme une vache trop saillie. Les coups de corde avaient fait l'effet de pierres lancées contre un nid de crapauds. Les claquements du fouet justicier avaient réveillé en sursaut riches et pauvres, ceux-ci avec un frisson d'allégresse, ceux-là avec une vague terreur.

Et le matin de bonne heure tous étaient montés là-haut, des ruelles ombreuses et des nobles maisons, de l'atelier et de la place, laissant tout travail, en proie à l'inquiète angoisse de qui espère miracle ou vengeance. Manœuvres, tisserands, teinturiers, savo-

tiers et charpentiers : tous ceux-là étaient venus qui détestaient ces hommes d'argent, tondeurs de leur pauvre pauvreté, ces usuriers s'enrichissant aux dépens de leur indigence. Et parmi les premiers étaient venus les lamentables parias de la cité, les loqueteux et les pouilleux prisonniers de l'éternelle mendicité, avec leurs croûtes de lèpre, leurs plaies à nu, leurs os faisant saillie comme pour certifier la faim. Et les pèlerins du dehors, ceux de Galilée qui avaient accompagné Jésus dans la triomphale descente ; et les Hébreux venus des colonies de Syrie et d'Égypte, avec leurs plus beaux vêtements, comme les parents lointains qui ne revoient qu'aux grandes fêtes la maison familiale.

Mais voici monter aussi, par groupe de quatre ou cinq, les Pharisiens et les Scribes. Frères bien dignes les uns des autres. Les Scribes étaient les docteurs de la loi ; les Pharisiens, les puritains de la Loi. Presque tous les Scribes étaient Pharisiens, beaucoup de Pharisiens étaient Scribes. Imaginez un professeur ajoutant à sa pédanterie doctorale une dévotion de cuistre, ou un bigot pourvu de la morgue d'un pédagogue casuiste et vous aurez l'image moderne du Scribe-Pharisien. Un Tartufe lauréat, un académicien hypocrite, un quaker philosophant vous en donnent à peu près l'idée.

Ils montaient donc, ce matin-là au Temple, montrant beaucoup de superbe, cachant les pires intentions. Ils allaient fièrement, enveloppés de leurs capes longues, franges au vent, la poitrine gonflée, le nez inquiet et frémissant, d'un pas qui annonçait la majesté et l'indignation de ces chérifs privilégiés de Dieu.

Jésus, au centre de mille regards qui lui renvoyaient une partie de sa lumière, les attendait. Ce n'était pas la première fois qu'il les voyait autour de lui. Que d'escarmouches çà et là, à travers le pays, entre lui et les Pharisiens de province ! C'était

des Pharisiens ceux qui voulaient le signe du ciel, la preuve surnaturelle de la messianité — car les Pharisiens croyaient, au contraire des sceptiques Sadducéens, enlisés dans l'épicurisme légalitaire, à la prochaine venue du Sauveur. Mais les Pharisiens le voyaient, ce Sauveur, comme un de leurs semblables, un Juif de stricte observance ; ils jugeaient même que pour être digne de le recevoir il suffisait de se conserver extérieurement propre et de se garder de transgresser la moindre petite règle lévitique. Le Messie, le Fils de David ne daignerait pas sauver qui n'aurait pas évité très-soigneusement le contact des païens, qui aurait manqué au plus petit commandement de la purification légale, qui ne serait pas en règle pour le paiement des dîmes, qui ne respecterait pas coûte que coûte le repos du sabbat. Jésus ne pouvait être à leurs yeux le divin attendu. Aucun signe magique ne l'avait annoncé : il s'était contenté de guérir les infirmes, de parler d'amour, d'aimer. On l'avait vu manger avec des publicains et des pécheurs ; et plus d'un avait frémi de voir que ses disciples ne se lavaient pas toujours les mains avant de se mettre à table. Mais le pire, la chose horrible, le scandale insupportable c'était l'inobservance du sabbat. Jésus ne craignait pas de guérir le jour du sabbat ; il ne croyait pas mal, ce jour-là, de faire du bien à ses frères malheureux. Il s'en était même glorifié, proférant ce blasphème que le sabbat était fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.

Il n'y a, dans l'âme des Pharisiens, qu'un seul doute : Jésus est-il faible d'esprit ou imposteur ? Pour le mettre à l'épreuve ils ont cherché souvent à le faire tomber dans des pièges théologiques, dans des embûches dialectiques, mais sans succès. Tant qu'il errait par les provinces, traînant à sa suite quelques douzaines de campagnards, ils l'avaient laissé tranquille, certains qu'un jour ou l'autre le dernier loqueteux, déçu, l'abandonnerait.

Mais voici que la chose devenait grave. Ce Jésus, suivi d'une bande de paysans avinés, s'était permis d'entrer en maître dans le Temple ; il avait suborné ces misérables ignorants pour qu'ils saluassent en lui le Messie. De plus, usurpant le rôle des prêtres et pour se donner l'air d'un roi, il avait honteusement chassé d'honnêtes marchands, pieuses personnes qui admiraient les Pharisiens si elles ne les imitaient pas en tout et pour tout. Jusqu'à ce jour Pharisiens et Scribes n'avaient donné que trop de preuves d'indulgence et de miséricorde. Mais désormais l'inégalable bonté de ces très-humains professeurs serait traîtresse et intempestive. Le scandale, la profanation réitérée, le défi public appelaient peine et vengeance. Le faux christ devait être supprimé, et promptement. Scribes et Pharisiens gravissaient la colline pour s'assurer s'il n'avait pas eu l'effronterie de revenir au lieu contaminé par sa jactance.

Et Jésus, au milieu de la mouvante foule des pèlerins, les attendait. Proprement à eux il voulait dire à la face de tous et sous le témoignage ouvert du soleil, ce qu'il pensait d'eux. La Vérité définitive sur eux. La veille son fouet avait condamné les vendeurs de bêtes et les fraudeurs de monnaies. Aujourd'hui c'était le tour des marchands de la parole, des usuriers de la loi, des changeurs de la vérité. Ce jour ne les a pas exterminés ; à chaque génération ils pullulent sous des noms nouveaux ; mais où qu'ils soient nés et où qu'ils commandent, sur leur visage la sentence est marquée, ineffaçable.

LES NEVEUX DE CAÏN

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites ! »

Leurs péchés se peuvent réduire à un seul mais c'est le plus

venimeux de tous, le moins pardonnable : le péché contre l'Esprit. L'offense à la Vérité. La trahison de la Vérité et de l'Esprit; la dévastation des seules richesses pures qu'ait le monde. Les voleurs dérobent les biens consumables, les assassins tuent les corps périssables, les courtisanes salissent la chair destinée à pourrir. Mais les hypocrites, les Pharisiens souillent les paroles de l'absolu, dérobent les promesses d'éternité, tuent les âmes. Tout est feinte en eux : l'habit et le discours, l'enseignement et la pratique. La parole est niée par les faits, le dedans ne répond pas au dehors, leur secrète ordure dément et infirme toutes leurs exigences. Hypocrites parce qu'ils chargent de lourds fardeaux les épaules des autres et ne lèvent pas un doigt, ensuite, pour leur venir en aide. Hypocrites parce qu'ils se couvrent de manteaux frangés et de larges phylactères pour faire se révérer sur les places et appeler maîtres, alors qu'ils ont caché la clef de la connaissance et fermé les portes du royaume des cieux, où ils ne peuvent ni entrer ni introduire. Hypocrites parce qu'ils font de longues oraisons à la vue de tous et puis dévorent les maisons des veuves, profitent des faibles et des abandonnés. Hypocrites parce qu'ils nettoient et lavent le dehors du plat et du verre et sont au dedans pleins de rapine et d'intempérance. Hypocrites parce qu'ils ont garde aux minuties des rites et des purifications et non à l'essentiel : ils retiennent le moucheron dans leur filtre et engloutissent le chameau. Hypocrites parce qu'ils observent les moindres commandements mais non ceux qui importent : ils paient ponctuellement la dîme de la menthe, de la rue, du cumin et de l'aneth mais n'ont pas en eux la justice, la fidélité, la miséricorde. Hypocrites parce qu'ils élèvent des monuments aux prophètes et adorent les tombeaux des anciens justes mais persécutent les justes vivants et se préparent à tuer les prophètes. « Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous d'être con-

damnés à la géhenne? C'est pourquoi voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous battrez de verges les autres dans vos synagogues et vous les poursuivrez de ville en ville : afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'au sang de Zacharie, que vous avez tué entre le temple et l'autel ».

Ils ont accepté l'héritage de Caïn. Ils sont les descendants, les neveux de Caïn. Égorgeurs de leurs frères, bourreaux des saints, crucificateurs des prophètes. Et, comme à Caïn, Dieu a marqué leur visage d'un signe — le signe mystérieux de l'immortalité. Ils ne peuvent être tués puisque leurs mains doivent tuer. Par ce signe, le fratricide fugitif fut sauf, à travers les premiers vivants ; et pour tous les siècles seront saufs les Pharisiens meurtriers, car Dieu veut se servir d'eux pour les hautes œuvres de sa justice, qui semble aux faibles yeux des faibles sottise et folie. Un décret éternel, dont le plus grand nombre des hommes ne peut avoir la révélation, impose aux imitateurs de Dieu la plus atroce mort. Mais l'homme simple ne pourrait pas tuer le saint, ni le pécheur, chrysalide miraculeuse de sainteté possible. Et le saint ne peut pas tuer le saint : il perdrait sa sainteté en faisant mourir le seul frère que le Père lui ait donné. Alors fut créée, pour tous les siècles et tous les peuples, la race indestructible des Pharisiens. De ceux qui ne furent jamais simples comme l'enfant, mais ne savent pas la route du salut ; de ceux qui ne sont pas pécheurs aux yeux de la chair mais sont, de la tête aux pieds, l'incarnation du péché le plus vil ; de ceux qui voudraient paraître saints et qui haïssent les saints véritables. A ceux-ci, instruments appropriés d'un effroyable et nécessaire carnage, Dieu a commis le rôle de bourreau des parfaits. Fidèles à la consigne, invulnérables comme les indigènes de l'Enfer, marqués comme Caïn,

immortels comme l'hypocrisie et la cruauté, ils ont survécu à tous les empires, à toutes les désagrégations. Sous des visages divers, sous des vêtements divers, sous des règles et sous des prétextes divers ils ont envahi le monde, prolifiques et tenaces, jusqu'au jour présent. Et quand ils ne purent plus tuer par les clous et par le feu, par la hache et par le couteau, ils mirent en œuvre, avec le meilleur succès, la langue et la plume.

Jésus, tandis qu'il leur parle dans la vaste lumière de la cour où se pressent les témoins, sait qu'il parle à ses juges et à ceux qui seront les vrais auteurs de sa mort. Son silence devant Caïphe et devant Pilate est justifié dès ce jour. Il les a condamnés et ils le condamneront. Il les a jugés d'abord et il n'aura plus rien à dire quand ils voudront le juger.

Des images de mort lui viennent aux lèvres quand il leur parle d'eux-mêmes. Vipères et sépulcres. Les noirs serpents qui par traîtrise répandent sur toi dès qu'ils te touchent leur venin caché. Les sépulcres blancs au dehors et au dedans pleins d'une pourriture empestée.

Ces Pharisiens et toute leur légitime descendance se cachent volontiers à l'ombre des morts pour préparer leurs poisons. Glacés ils sont, comme la peau des reptiles, comme la pierre du tombeau : ni le feu du soleil, ni le feu de l'amour, ni le feu de l'enfer ne les réchaufferont jamais. Toutes les paroles ils les savent : moins la parole de la vie.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, car vous êtes comme des sépulcres cachés ; et qui marche sur vous ne le sait pas ». Le seul à le savoir était Jésus — et c'est pour cela qu'il ne restera pas plus de deux jours dans le sépulcre qu'ils lui préparent.

PIERRE SUR PIERRE

Les Treize sortaient du Temple pour monter, comme les autres jours, au mont des Oliviers. Un des disciples — lequel ? Jean fils de Salomé peut-être, encore un peu enfant et prompt à crier merveille, ou l'Iscariote, respectueux de la richesse — dit à Jésus :

— Vois quels beaux édifices et que de belles pierres !

Le Maître se tourna pour voir les hauts murs revêtus de marbre que le faste d'Hérode avait dressés sur la colline et répondit :

— Vois-tu ces grandes constructions ? Il n'y sera pas laissé pierre sur pierre qui ne soit renversée.

L'exclamateur admiratif se glaça soudain. Aucun n'eut force pour répondre mais tous, perplexes et stupides, allaient, remâchant ces paroles. Dures paroles pour ces oreilles de Juifs charnels, pour ces cœurs mesquins de provinciaux ambitieux. Celui qui les aimait leur avait dit dans les derniers temps d'autres dures paroles — dures à entendre, dures à comprendre, dures à croire. Mais de paroles aussi dures que celles-ci ils n'avaient pas souvenir. Ils savaient qu'il était le Christ et qu'il devait souffrir et mourir, mais ils espéraient qu'il ressusciterait aussitôt dans la gloire victorieuse d'un nouveau David pour donner à Israël l'abondance et à eux, fidèles dans le périlleux vagabondage de la misère, les récompenses majeures et la domination. Mais si la Judée devait commander à la terre, Jérusalem devait commander à la Judée et le siège du pouvoir devait être le Temple du grand roi. Si les Sadducéens, les Pharisiens et les Scribes l'occupaient aujourd'hui, le Christ les chasserait pour

faire place à ses Apôtres. Comment pouvait donc être détruit le Temple, splendide vestige du règne passé, citadelle espérée du règne futur ?

Ces mots sur les pierres semblaient plus durs que les pierres elles-mêmes à Simon nommé Pierre et aux autres compagnons. Le Baptiseur n'avait-il pas dit que Dieu pouvait changer les pierres du Jourdain en fils d'Abraham ? Satan n'avait-il pas dit que le Fils de Dieu pouvait changer les pierres du désert en pains de farine ? Jésus même n'avait-il pas dit, franchissant l'enceinte de Jérusalem, que les pierres, au défaut des hommes, le salueraient de leurs cris et chanteraient les hymnes ? Et n'avait-il pas fait tomber de la main de ses ennemis les pierres ramassées pour le lapider, ne les avait-il pas fait tomber des mains de ceux qui accusaient l'adultère ?

Mais les disciples ne pouvaient comprendre ce discours des pierres du Temple. Que ces pierres, grandes et massives, patiemment arrachées aux montagnes, traînées longuement par les bœufs, équarries par la main et le ciseau, superposées selon les règles de l'art par les maîtres d'œuvre pour devenir le plus merveilleux temple de l'univers, que ces pierres, chaudes et brillantes de soleil, dussent être de nouveau divisées et brisées par la ruine, ils ne pouvaient, ils ne savaient le comprendre.

A peine furent-ils au mont des Oliviers et Jésus se fut-il assis, face au Temple, ils ne retinrent plus leur curiosité.

— Explique-nous donc quand arriveront ces choses et quel sera le signe de ta venue.

La réponse fut le discours des Choses Dernières, le second discours sur la montagne. Il avait dit, alors, au début de sa révélation, comment il fallait recréer son âme pour fonder le Règne ; maintenant, à deux pas de la mort, il enseigne quel sera le châtiment des réfractaires et ce que sera sa seconde descente.

Ce discours, moins entendu que l'autre et encore plus oublié, ne répond pas, comme le croient la plupart, à une seule demande. Les disciples posent deux questions : Quand adviendra cette chose que tu as dite, à savoir la ruine du Temple ? Et quels seront les signes de ta venue ? Et Jésus donne deux réponses. Il annonce les événements qui précèderont la fin de Jérusalem et, ensuite, il décrit les signes de sa nouvelle apparition. Ce discours prophétique, bien qu'il se lise tout à la suite dans les Évangiles, a deux parties. Il y a deux prophéties bien distinctes : la première s'est réalisée avant que la génération de Jésus fut éteinte, moins de quarante ans après sa mort. Les jours de l'autre prophétie ne sont pas encore arrivés mais peut-être cette génération ne passera pas sans qu'en apparaissent les premiers signes.

BREBIS ET BOUCS

Jésus connaît la faiblesse des disciples. Faiblesse de l'esprit et peut-être aussi de la chair : il les met en garde contre deux périls menaçants : le mensonge et le martyre.

« Prenez garde que nul ne vous séduise ; car beaucoup viendront sous mon nom et diront : Je suis le Christ et ils en séduiront plusieurs... Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ, le voici ou le voilà, ne le croyez point, car il se lèvera de faux christs et de faux prophètes et ils feront de grands signes et de grands prodiges pour séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Ils viendront sous mon nom et diront : C'est moi ; le temps est proche. Ne les suivez point ».

Mais s'ils échappent aux pièges des faux messies ils ne pourront se sauver des persécutions des ennemis du vrai Christ. « Alors

ils vous jetteront dans la tribulation et ils vous tueront et vous serez haïs de tous les peuples à cause de mon nom. On portera la main sur vous, on vous persécutera ; on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous traduira devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom... vous serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. Vous serez en haine à tous à cause de mon nom. Cependant pas un cheveu de votre tête ne se perdra. Pour prix de votre constance vous aurez la vie sauve et qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé ».

Alors commenceront les signes du châtiment imminent. « Et quand vous entendrez parler de guerres et de rumeurs de guerre ne soyez pas troublés, car il faut que ces choses arrivent ; mais ce ne sera pas encore la fin. On verra s'élever nation contre nation, royaume contre royaume et il y aura des pestes, des famines et des tremblements de terre en divers lieux ; et des phénomènes effrayants et de grands signes dans le ciel ».

Ce sont les avertissements préliminaires. L'ordre du monde sera troublé. La terre, qui est en paix, verra se dresser l'homme contre l'homme, le peuple contre le peuple. Et la terre même, humide de sang, se lèvera contre les hommes ; elle tremblera sous leurs pas, détruira leurs maisons, vomira des cendres comme si, par les orifices de ses montagnes, elle rejetait tous ses morts et refusera aux fratricides jusqu'à cette nourriture qui chaque été jaunit dans les champs.

Alors, quand tout sera accompli, viendra le châtiment sur le peuple qui ne voulut pas renaître en Jésus et accepter l'Évangile, sur la cité qui tue les prophètes, qui cloue son Seigneur sur le Calvaire et qui persécute ses témoins.

« Quand vous verrez des armées investir Jérusalem, sachez

alors que la désolation est proche. Quand vous verrez l'abomination de la désolation annoncée par le prophète Daniel, établie en lieu saint, alors, que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront dans la ville en sortent et que ceux qui seront dans les campagnes n'entrent pas dans la ville ; et que celui qui est sur le toit ne descende pas pour prendre ce qu'il a dans sa maison ; et que celui qui est dans les champs ne revienne pas pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver ni un jour de sabbat ; car il y aura alors une si grande détresse qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement du monde et qu'il n'y en aura jamais. Car la détresse sera grande sur la terre, grande la colère contre ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive et seront emmenés captifs parmi toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis ».

La première prophétie est finie. Jérusalem sera prise et détruite et du Temple, souillé par l'abomination de la désolation, il ne restera pierre sur pierre.

Mais Jésus n'a pas encore tout dit : il n'a point parlé de sa deuxième venue.

« Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis ». Quels sont ces « temps des Gentils », *tempora nationum ?* Le grec l'exprime avec plus de précision que les autres langues. Ce sont les temps adaptés, convenants, appropriés aux Gentils, ceux, autrement dit, pendant lesquels les non-Juifs se convertiront à l'Évangile qui fut tout d'abord annoncé aux Juifs. Et c'est pourquoi la vraie fin n'arrivera pas tant que le Message ne sera pas porté à toutes les nations, tant que les Gentils, les infidèles fouleront la cité de

Jérusalem. « Et cet Évangile sera prêché dans le monde entier afin qu'il en soit rendu témoignage à toutes les nations ; et alors viendra la fin ».

La seconde venue du Christ : la Parousie sera la fin de ce monde et le principe du monde véritable, du règne éternel. La fin de la Judée fut annoncée par des signes surtout humains et terrestres ; cette autre fin sera précédée de signes célestes et divins. « Le ciel s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière et les étoiles tomberont du ciel ; sur la terre les nations seront consternées, angoissés par le bruit de la mer et des flots les hommes seront éperdus d'épouvante dans l'attente de ce qui devra arriver ; car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'Homme venant sur les nuées avec une grande puissance et une grande gloire ».

Pour la fin de Jérusalem, seule s'affligeait la petite terre ; mais pour cette fin universelle le ciel sera bouleversé. Dans la grande ténèbre soudaine on n'entendra que le grondement des eaux et les cris d'épouvante. C'est le Jour du Seigneur, le Jour de la colère du Seigneur que racontèrent en leur temps Ezéchiel et Jérémie, Isaïe et Joël. « Le Jour du Seigneur est voisin et il viendra comme une tempête envoyée par le Tout-Puissant. Jour de ténèbre et de nuit épaisse... La terre qui à sa venue était un paradis de délices, il la laisse dévastée et déserte... Les hommes seront consternés et leur face deviendra couleur de terre. Les bras seront languissants. Les cœurs défailleront. Les hommes seront brisés ; ils seront pris de tourments et de douleurs ; ils souffriront comme la femme qui enfante ; stupide, chacun regardera en face son voisin... Voilà venir le jour du Seigneur, jour de colère et d'indignation, de courroux et de fureur, pour réduire la terre en un désert et en chasser les pécheurs. Les splendides

étoiles du ciel ne donneront plus leur lumière et noirciront, le soleil s'obscurcira à son lever et la lune ne donnera plus sa lumière. Les cieux seront enroulés comme un livre et toute leur milice tombera comme tombe la feuille de la vigne ou du figuier ».

C'est le Jour du Père, jour de ténèbre dans le ciel et de terreur sur la terre. Mais aussitôt après commence le Jour du Fils.

Il n'apparaît pas au fond d'une étable mais du haut du firmament, non plus misérable et caché mais dans la puissance et dans la splendeur de sa gloire. « Et il enverra ses anges qui au son des trompettes réuniront ses élus des quatre vents et d'une extrémité à l'autre du ciel ». Et quand tous les dormants des sépulcres seront réveillés commencera l'inévitable choix.

« Or, quand le Fils de l'Homme viendra dans sa majesté, avec tous ses anges, alors il s'assiéra sur le trône de sa majesté. Et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans abri, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; infirme, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, et que nous t'avons donné à manger ; avoir soif et que nous t'avons donné à boire ? Quand est-ce que nous t'avons vu sans abri, et que nous t'avons recueilli ; ou sans vêtement et que nous t'avons couvert ? Et quand est-ce que nous t'avons vu infirme ou en prison, et que

nous sommes venus à toi ? Et le Roi leur répondra. *En vérité je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à un de ces plus petits, d'entre mes frères, vous l'avez fait à moi-même.*

« Alors il dira aussi à ceux qui seront à sa gauche : Allez loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges, car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire ; j'étais sans abri, et vous ne m'avez point recueilli ; nu, et vous ne m'avez point vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Alors, eux aussi lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu avoir faim, ou soif, ou être sans abri, ou sans vêtement, ou malade ou en prison, et que nous ne t'avons point assisté ? Et il leur répondra : *En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez point fait à l'un de ces tout petits, c'est à moi-même que vous ne l'avez pas fait.* Et ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle ».

Jésus, même dans sa gloire de Juge du dernier jour n'oublie pas les pauvres et les malheureux qu'il a tant aimés lors de sa première venue. Il veut apparaître comme l'un de ces « petits » qui tendent la main aux portes et que les grands méprisent. Il fut, sur terre, celui qui eut faim de pain et d'amour, soif d'eau et de martyre ; qui fut comme un étranger dans son pays et que ses frères ne reconnurent point. Qui se dénuda pour revêtir les nus, qui fut malade de tristesse et d'angoisse et que nul ne réconforta ; qui fut emprisonné dans la vile prison de la chair, dans l'étroite prison de la terre. Il fut le divin Affamé d'âmes, l'Altéré de foi, l'Étranger venu d'une patrie indicible, le Nu sous les verges et les crachats, l'Infirme de la folie sacrée d'amour. Mais il ne pense pas plus à soi-même aujourd'hui que lorsqu'il était parmi les hommes.

Le code du choix n'a qu'un seul titre : *Pietà* [1]. Tout le temps qui court de sa première à sa deuxième venue il a continué à vivre sous l'espèce des pauvres et des pèlerins, des malades et des martyrisés, des vagabonds et des esclaves. Maintenant, il paie ses dettes. Les miséricordes faites aux « petits » furent faites à lui-même et il assignera les récompenses au nom de tous. Ceux qui ne l'accueillirent point lorsqu'il apparut dans les innombrables corps des misérables seront condamnés à la peine éternelle, car chassant l'infortuné ils chassèrent Dieu ; refusant l'eau le pain et le manteau au pauvre ils firent souffrir la soif, la faim, le froid au Fils de Dieu. Le Père n'a pas besoin de vos secours car tout est sien et il vous aime alors que vous le maudissez. Mais il faut aimer le Père jusque dans la personne de ses fils.-Et ceux qui n'ont point donné à boire à l'altéré auront soif éternellement ; ceux qui ne vêtirent point le nu souffriront le feu éternellement ; ceux qui n'ont point consolé le prisonnier seront éternellement prisonniers dans la Géhenne ; ceux qui n'accueillirent point l'étranger ne seront point accueillis au ciel dans l'éternité ; et les dents de celui qui ne secourut point le fiévreux grinceront dans une fièvre éternelle.

Le grand Pauvre, au jour de sa gloire, rétribuera chacun selon la justice avec ses richesses infinies. Et le ciel nu, alors, se peuplera d'autres soleils plus puissants, les étoiles flamboieront plus fortes dans le ciel ; et il y aura un ciel nouveau et une nouvelle terre ; et les ressuscités ne vivront plus comme nous vivons ici-bas, à la façon des bêtes, mais à la ressemblance des anges.

1. A la fois « piété » et « pitié », la pitié envers les pauvres devenant piété envers Dieu. (*N. d. t.*)

PAROLES QUI NE PASSERONT POINT

Quand arriveront ces choses ? Nous en connaissons les signes, mais quand ces signes paraîtront-ils ? Serons-nous encore vivants sous le soleil ou nos arrières-neveux les attendront-ils alors que nous ne serons plus que cendre dans le ventre de la terre ?

Jusqu'à la fin les Douze restent clos comme douze pierres. Ils ont à côté d'eux la Vérité et ne la voient point; au milieu d'eux la Lumière et elle ne les pénètre point. Fussent-ils au moins, entre les pierres, les diamants qui divisent en reflets et renvoient les rayons qui les touchent ! Mais ce sont des pierres brutes, à peine tirées de l'ombre des carrières, pierres sourdes, pierres opaques, pierres que le soleil peut tiédir mais non brûler ; pierres qui s'illuminent du dehors mais ne restituent pas la splendeur. Ils n'ont pas compris encore que Jésus n'est pas un devin vulgaire, élève des Chaldéens ou de Tagès et qu'il ne sait rien de la présomptueuse forfanterie des astrologues. Ils n'ont pas compris qu'une prédiction à terme fixé n'aurait pas d'efficacité immédiate pour imposer une réforme qui exige des hommes une perpétuelle vigilance. Peut-être n'ont-ils pas bien saisi que l'Apocalypse du mont des Oliviers est une prophétie double, se rapportant à deux événements distincts et éloignés l'un de l'autre. Peut-être ces pêcheurs de province pour qui un lac était la mer et la Judée le monde ont-ils confondu la fin du peuple hébreu avec celle du genre humain, le châtiment de Jérusalem avec la seconde venue du Christ. Mais les discours de Jésus, bien que réunis dans les rédactions des Synoptiques, nous donnent deux prédictions distinctes, deux grandes Échéances.

La première prédiction annonce la fin du règne judaïque, la punition de Jérusalem, la destruction du Temple ; la seconde, la fin du vieux monde, la réapparition de Jésus, le jugement des miséricordieux et des impitoyables, le principe du règne nouveau. La première échéance est donnée comme prochaine — cette génération ne passera point avant que ces choses ne soient advenues — comme locale et limitée : elle n'intéresse que le pays juif et, plus particulièrement, sa métropole. De la seconde on ignore l'heure et le jour car certains événements, lents à s'accomplir mais nécessaires, doivent précéder la fin qui sera, à la différence de l'autre, universelle. La première se vérifia à la lettre, moins de quarante ans après la Crucifixion, quand beaucoup vivaient encore de ceux qui avaient connu Jésus ; la seconde venue, la Parousie triomphante, quotidiennement rappelée, aujourd'hui encore, dans le Symbole des Apôtres, est toujours attendue par ceux qui croient à ce qui fut dit en ce jour : « Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront point ».

Jésus était mort depuis peu d'années quand commencèrent d'apparaître les signes de la première prophétie. Faux prophètes, faux christs, faux apôtres pullulèrent en Judée comme les serpents sortent des tanières à l'approche de la canicule. Avant l'exil de Ponce Pilate un imposteur se leva en Samarie, qui promettait de retrouver les vases sacrés du Tabernacle enterrés par Moïse au mont Garizim. On croyait chez les Samaritains que cette exhumation serait le prélude de la venue du Messie et une forte bande armée se rassembla, menaçante, sur le mont où la dispersèrent les épées romaines. Sous Cuspius Fadus, le procurateur qui gouverna de 44 à 66, surgit un certain Teuda qui se donnait pour un grand personnage et promettait des prodiges. Quatre cents hommes le suivirent mais il fut pris et décapité et ceux qui lui avaient prêté foi furent réduits à néant. Après lui sur-

vint un Juif d'Égypte, qui put réunir quatre mille désespérés et campa au mont des Oliviers, annonçant que sur un signe de lui tomberaient les murs de Jérusalem. Le procurateur Félix l'attaqua et le contraignit à fuir au désert. Cependant en Samarie grandissait la renommée du famélique Simon le Magicien qui ensorcelait le peuple par des enchantements et des prodiges et se faisait croire la Puissance de Dieu. Tous avaient foi en lui. Simon, témoin des miracles de Pierre, voulut se faire chrétien, pensant que l'Évangile n'était que l'un des si nombreux mystères orientaux et qu'il suffisait d'y être initié pour acquérir de nouveaux pouvoirs. Rebuté par Pierre, le mage devint le père de l'hérésie. Il croyait que de Dieu vient l'Ennoia et que celle-ci est emprisonnée dans tous les êtres humains. Selon lui l'Ennoia s'était incarnée en Hélène de Tyr, fille de joie qui le suivait partout ; et la foi en lui et en Hélène était la condition nécessaire du salut. Il fut le maître de Cerinthe, le premier gnostique, contre lequel Jean écrivit son Évangile, et de Ménandre, qui se vantait d'être le sauveur du monde. Un autre, Elkasaï, confondait le vieux et le nouveau pacte, parlait d'incarnations multiples outre celle du Christ et se perdait avec ses disciples dans la vaine étude de la magie et de l'astrologie. Hégésippe raconte qu'un certain Tébutis, par jalousie de Siméon, second évêque de Jérusalem, forma une secte qui reconnaissait en Jésus le Messie mais qui, pour tout le reste, demeurait fidèle à l'ancien judaïsme. Paul, dans les épîtres à Timothée, met en garde les « saints » contre Iménée, Philète et Alexandre, « ouvriers de fraude déguisés en apôtres du Christ » qui estropiaient la vérité et répandaient la mauvaise semence de l'hérésie dans les premières églises. Un Dosithée s'attribuait le nom de Christ et un Nicolas fondait la secte des Nicolaïtes, condamnée par l'Apocalypse de Jean. Les Zélateurs fomentaient de continuels tumultes,

assurant qu'il fallait chasser les Romains et tous les Gentils pour que Dieu revînt enfin triompher avec son peuple.

Le second signe : la persécution, ne s'était pas fait attendre. A peine les Disciples eurent-ils commencé à prêcher l'Evangile en Jérusalem, Pierre et Jean furent jetés en prison ; libérés, ils furent pris de nouveau et flagellés ; et ils reçurent l'ordre de ne plus parler au nom de Jésus. Étienne, l'un des plus ardents parmi les néophytes, est conduit hors de la ville par les prêtres et lapidé.

Sous le gouvernement d'Agrippa recommencent les tribulations. En l'an 42, le descendant d'Hérode fit mourir par l'épée Jacques le Majeur, frère de Jean et, pour la troisième fois, Pierre est jeté au cachot. En 62, Jacques le Juste, dit le Frère du Seigneur, fut précipité de la terrasse du Temple et achevé à coups de pierres. En 50, Claude avait banni de Rome les Juifs chrétiens *impulsore Chresto tumultuantes ;* en 58, pour la conversion de Pomponia Grecina, la guerre aux convertis commença dans la capitale de l'empire. En 64, l'incendie de Rome, voulu et exécuté par Néron, donne prétexte à la première grande persécution. Une multitude innombrable de Chrétiens obtiennent le martyre à Rome et dans les provinces. Beaucoup sont crucifiés ; d'autres, enveloppés dans la *tunica molesta,* éclairent les promenades nocturnes de César ; plusieurs, accoutrés de peaux de bêtes, sont donnés en pâture aux chiennes ; beaucoup enfin, figurants forcés de comédies infernales, finissent dans les amphithéâtres sous la dent des lions. Processus, Martinianus, Basilissus et Anastase à Rome ; Hermagore, Fortuné, Euphémie, Dorothée, Tecla, Erasma à Aquilée ; Oursicin, Vital et Valérie à Ravenne ; Gervais, Protais, Nazaire et Celse à Milan ; Alexandre à Brescia ; Paulin, Félix et Constance en Etrurie sont tués en ces années. Pierre est crucifié la tête en bas.

Paul finit sous la hache une vie qui, depuis sa conversion,

n'était qu'une suite de tourments. Dix ans avant sa mort, en 57, il avait été flagellé cinq fois par les Juifs, trois fois battu de verges par les Romains, sept fois emprisonné, trois fois naufragé et, à Lystra, lapidé et laissé pour mort. La plupart des disciples furent soumis à semblable destin. Thomas fut martyrisé dans l'Inde, André crucifié à Patras, Bartholomé crucifié en Arménie. En croix comme leur maître finirent Siméon et Matthias.

Guerres et rumeurs de guerre n'ont point manqué. Quand Jésus fut mis à mort durait encore dans le monde la paix d'Auguste. Mais on vit bientôt se soulever « peuple contre peuple, nation contre nation ». Sous Néron, les Bretons écrasent et massacrent les Romains ; les Parthes se révoltent et contraignent les légions à passer sous le joug ; l'Arménie et la Syrie murmurent contre la domination étrangère ; la Gaule se soulève avec Julius Vindex. Néron approche de sa fin ; les légions d'Espagne et de Gaule proclament Galba empereur ; Néron s'enfuit de la Maison d'or et réussit à être lâche même en se tuant. Galba entre à Rome sans y porter la paix. Ninfidius Sabinus à Rome, Capito en Germanie, Claudius Macer en Afrique lui disputent l'empire. Chacun est mécontent : le 15 janvier 69, les prétoriens le massacrent et proclament Othon ; mais les légions de Germanie qui avaient déjà proclamé Vitellius marchent sur Rome. Othon vaincu à Bédriac se tue sans que Vitellius parvienne à règner. Les légions de Syrie élisent Vespasien qui envoie Antonius en Italie. A Crémone et à Rome sont défaits les partisans de Vitellius et ce porc vorace est assassiné le 20 décembre 69. Au nord cependant gagne comme le feu l'insurrection des Bataves et elle n'est pas encore domptée ; à l'orient, celle des Juifs. En moins de deux ans l'Italie est envahie deux fois, Rome prise deux fois, deux empereurs se tuent et deux sont tués. Et il y a des guerres et des rumeurs de guerre sur le Rhin et le Danube, le Pô et le Tibre,

sur les rivages des mers nordiques, aux pieds de l'Atlas et du Thabor.

Les autres fléaux annoncés par Jésus accompagnent l'ébranlement de l'Empire. Caligula le Fou s'allait lamentant de ce que, sous son règne, il n'arrivait rien d'effroyable ; il souhaitait famines, pestes, tremblements de terre. L'épileptique incestueux et pédéraste ne fut pas exaucé, mais au temps de Claude une suite d'années maigres porta la famine jusqu'à Rome. Sous Néron, à la famine s'ajouta la peste et, à Rome seulement, en un seul automne, le trésor de Vénus Libitina enregistra trente mille morts.

En 61 et en 62 la terre trembla, secouant l'Asie, l'Achaïe et la Macédoine : les villes d'Hiérapolis, de Laodicée, de Colosses éprouvèrent de graves dommages. En 63, c'est le tour de l'Italie ; Naples, Nocère, Pompéi : toute la Campanie fut dans la terreur. Comme si ce n'était pas assez, elle fut dévastée trois ans plus tard par les trombes et les cyclones qui, détruisant les récoltes, aggravèrent les menaces de famine. Et tandis que Galba entre à Rome, la terre, avec un formidable grondement, tremble sous ses pieds. Tout désormais est advenu et les temps sont accomplis pour le supplice de la Judée.

JUDÆA CAPTA

Le tremblement de terre qui secoua Jérusalem le vendredi du Golgotha fut comme le signal des convulsions judaïques. Le peuple des Déicides n'eut de paix — la paix de la défaite et de l'esclavage — jusqu'au jour où, du Temple, il ne resta plus pierre sur pierre !

Pilate, Cuspius Fadus et Agrippa avaient dû disperser les bandes des faux messies. Sous le procurateur Tibère Alexandre, la première émeute sérieuse du parti des Zélateurs finit par la crucifixion de Jacques et de Simon, fils de Juda le Galiléen, qui en étaient les chefs. Le procurateur Ventidius Cumanus (48-52) n'eut pas un jour de repos : les Zélateurs ne désarmèrent pas ; et les Sicaires, plus féroces encore, s'unirent à eux. Sous le procurateur Félix, aucune trêve ; sous Albin, la révolte flamba d'une plus haute flamme. Enfin, sous Gessius Florus, dernier procurateur de Judée, l'incendie gagna la province entière. Les Zélateurs s'emparèrent du Temple : Florus dut fuir ; Agrippa, venu en conciliateur, fut lapidé. Jérusalem tomba au pouvoir de Ménahem, autre fils de Juda le Galiléen. Abusant de la force, Zélateurs et Sicaires firent carnage des non-Juifs et même des Juifs qui à leurs yeux de fanatiques semblaient tièdes.

Et voici finalement « l'abomination de la désolation » prédite par Daniel et rappelée par le Christ. La prophétie de Daniel s'était déjà vérifiée quand Antiochus IV Epiphane avait profané le Temple en y plaçant la statue de Jupiter Olympien. En l'an 39 Caligula le Fou, qui s'était constitué Dieu et à ce titre se faisait adorer en divers lieux, avait donné ordre au procurateur Pétrone de dresser dans l'enceinte du Temple la statue impériale ; mais il était mort avant que l'ordre fût exécuté. Jésus cependant pensait à d'autres graves profanations. Le Lieu saint, durant la grande révolte, occupé par les Sicaires, devint un repaire d'assassins et les majestueux portiques furent inondés de sang — et même de sang sacerdotal. La Cité sainte elle aussi subit l'abomination de la désolation puisqu'en septembre 66, Cestius Gallus, venu à la tête de quarante mille hommes pour dompter les insurgés, campa autour de Jérusalem avec ces enseignes impériales que les Juifs

avaient en horreur comme étant des objets d'idolâtrie et qui jusqu'alors, par tolérance des empereurs, n'avaient pas été introduites dans la ville.

Mais Cestius Gallus ayant trouvé plus de résistance qu'il ne pensait se retira et sa retraite devint une fuite à la grande joie des Zélateurs qui virent en cette victoire un signe de protection divine. En ce temps, entre le premier et le second assaut, quand la double abomination avait déjà désolé la Cité et le Temple, les Chrétiens de Jérusalem, obéissant à l'oracle de Jésus, s'enfuirent à Pella, de là le Jourdain. Mais Rome n'entendait pas céder aux Juifs. Le commandement de l'expédition punitive fut donné à Titus Flavius Vespasianus qui, ayant réuni l'armée à Tolomaïde, en 67, se porta contre la Galilée et la soumit. Tandis que les Romains prenaient leurs quartiers d'hiver, Jean de Jiscala, un des chefs des Zélateurs, se réfugia à Jérusalem ; à la tête d'une bande d'Iduméens il renversa le gouvernement aristocratique et la cité fut pleine de tumulte et de sang.

Partant pour Rome où il devait assumer l'empire, Vespasien confia le commandement à son fils Titus qui, à la Pâque de l'an 70, arriva devant Jérusalem et l'investit. Alors commencèrent les horribles jours. Les Zélateurs, en proie, jusque dans l'extrême du péril, à une frénésie furibonde, se divisèrent en factions et se disputèrent par les armes la maîtrise de la cité.

Jean de Jiscala occupait le Temple, Simon de Gheraza la ville basse ; et leurs partisans abattaient ceux qu'avaient épargnés les Romains. Titus cependant s'emparait de deux enceintes de murs et d'une partie de la ville ; le 5 juillet la tour Antonia tomba aussi en son pouvoir. Aux horreurs du siège et des massacres fratricides s'ajoutèrent celles de la faim. La famine était telle, raconte Josèphe, qu'on vit des mères tuer leurs enfants pour les manger.

Le 10 août le Temple fut pris et brûlé ; les Zélateurs réussirent à s'enfermer dans la ville haute mais, réduits par la faim, ils durent capituler, le 7 septembre.

Les prophéties de Jésus étaient accomplies. La cité, par ordre de Titus, fut démantelée ; et du Temple, abîmé déjà par l'incendie, il ne resta pierre sur pierre. Les Juifs qui avaient survécu à la faim et à l'épée des Sicaires furent livrés à la soldatesque victorieuse. Ceux qui survécurent encore furent déportés en Égypte et condamnés au travail des mines. Beaucoup furent tués pour le divertissement de la plèbe dans les amphithéâtres de Césarée et de Bérit. Les plus beaux furent emmenés captifs à Rome pour y figurer au triomphe de Vespasien et de Titus ; à Rome, Simon de Jaïra et d'autres chefs zélateurs furent égorgés devant les idoles.

« Je vous dis que cette génération ne passera point avant que toutes ces choses ne soient advenues ». C'était l'an 70 du Christ et sa génération n'était pas toute descendue au tombeau. L'un au moins de ceux qui l'écoutaient sur le mont des Oliviers, Jean, fut témoin du châtiment de Jérusalem et de la ruine du Temple. Dans le temps prescrit les paroles de Jésus furent retracées lettre à lettre, avec une atroce exactitude, par le sang et par le feu.

LA PAROUSIE

La première fin, la fin partielle, locale, la fin du peuple déicide est advenue. Selon la sentence du Christ les pierres du Temple sont disséminées parmi les décombres et les fidèles du Temple sont morts dans les supplices ou dispersés parmi les nations.

Reste l'autre prophétie, la seconde. Quand reviendra le Fils de l'Homme sur la nuée du ciel, précédé de la ténèbre, annoncé

par la trompette des anges ? Nul, dit Jésus, ne peut dire le jour de sa venue. Le Fils de l'Homme est comparé à un éclair qui, soudain, serpente d'orient en occident, à un voleur qui vient secrètement la nuit, à un maître parti en voyage et qui retourne à l'improviste pour surprendre ses serviteurs. Il faut veiller et être prêt. Purifiez-vous, car vous ne savez pas le temps de sa venue et malheur à qui ne sera pas digne de comparaître devant lui : « Veillez sur vous de peur que votre cœur ne s'appesantisse dans la crapule et dans l'ivresse et dans les soins de cette vie, et que ce jour ne vous surprenne à l'improviste ; car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre ».

Mais si Jésus n'annonce pas le jour il dit quelles choses doivent être accomplies avant ce jour. Ces choses sont au nombre de deux : l'Évangile sera prêché à tous les peuples et les Gentils ne fouleront plus le sol de Jérusalem. Ces deux conditions sont aujourd'hui remplies et le grand jour, peut-être, approche. Il n'est plus une nation, plus une tribu barbare que n'aient évangélisée les descendants des Apôtres ; depuis 1918 les Musulmans n'occupent plus Jérusalem et l'on parle même de la résurrection de l'État juif. Quand, selon la parole d'Osée, les fils d'Israël, demeurés si longtemps sans autel et sans roi, se convertiront au fils de David et reviendront, tremblants, vers la bonté du Seigneur, la fin des temps sera voisine.

Si la seconde prophétie de Jésus est vraie comme s'est révélée vraie la première, la Parousie ne peut être lointaine. Encore une fois, en ces années, les nations ont fait la guerre aux nations, et la terre a tremblé, faisant carnage des hommes, et les pestes, les révolutions, les famines ont décimé les peuples. Les paroles du Christ, depuis un siècle, sont traduites et prêchées en toutes langues. Des soldats croyant au Christ, bien que tous ne soient pas fidèles aux héritiers de Pierre, sont maîtres de la cité qui fut

après sa ruine, au pouvoir des Romains, des Persans, des Arabes, des Égyptiens, des Turcs.

Mais les hommes ont oublié Jésus et sa promesse. Ils vivent comme si le monde devait durer toujours : ils ne s'occupent, ils ne se soucient que de leurs intérêts terrestres et charnels. En effet, dit Jésus, comme aux jours précédents le déluge on mangeait et on buvait, on prenait femme et on prenait mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche et les hommes ne s'avisèrent de rien jusqu'au jour où vint le déluge qui les emporta tous, ainsi il arrivera à la venue du Fils de l'Homme. Ainsi il arriva aux jours de Lot : on mangeait, on buvait, on achetait, on vendait, on plantait et on bâtissait ; mais le jour que Lot sortit de Sodome il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui fit périr tout le peuple. La même chose arrivera le jour où le Fils de l'Homme sera manifesté.

Il en est de même à présent, en dépit des guerres et des pestes qui ont fauché en peu d'années des millions de vies. On mange et on boit, on vend et on achète, on écrit, on jouit. Et nul ne pense au divin Larron qui doit venir la nuit à l'insu de tous, nul n'attend le vrai Maître qui paraîtra à l'improviste, nul ne scrute le ciel pour voir si, d'orient en occident, l'éclair l'embrase.

L'apparente vie des vivants est un sommeil agité de fièvre. Ils semblent éveillés parce qu'ils courent sans repos après des biens qui ne sont que fange et poison. Ils ne regardent pas au ciel, ils ne craignent que leurs frères. Peut-être attendent-ils d'être éveillés à la dernière heure par les anciens morts qui ressusciteront à l'approche du ressuscité.

L'INDÉSIRÉ

Tandis que Jésus condamne le Temple et Jérusalem, ceux qui vivent du Temple et les maîtres de Jérusalem préparent sa condamnation.

Tous ceux qui possèdent, enseignent et commandent n'attendent que l'instant propice pour l'assassiner sans péril. Quiconque a un nom, une dignité, une école, un commerce, une charge sacrée ou une parcelle du pouvoir est contre lui. Il est venu contre eux et eux sont contre lui. Ils croient, dans leur sottise de gens en place qu'ils se sauveront en le mettant à mort ; ils ne savent pas que sa mort est nécessaire pour que commence leur châtiment.

Pour se bien représenter la haine qui unissait les hautes classes de Jérusalem contre Jésus — haine sacerdotale, scolastique, mercantile — il faut se rappeler que la cité sainte, en apparence vivait pour la foi, en réalité sur la foi. C'est dans la seule métropole du judaïsme que l'on pouvait offrir au Dieu antique des sacrifices valables et favorablement accueillis. Aussi, le flot des Juifs y montait chaque année aux jours des grandes fêtes, des tétrarchies palestiniennes et de toutes les provinces de l'empire. Le Temple n'était pas seulement l'unique sanctuaire légitime des Juifs, mais, pour ses desservants et pour tous ceux qui vivaient à son ombre, il était la grande mamelle nourricière qui alimentait la capitale de ses victimes, de ses offrandes, de ses dîmes, et surtout l'enrichissait grâce à l'afflux continuel des pèlerins. Flavius Josèphe raconte que s'y trouvèrent réunis, pour des solennités extraordinaires, jusqu'à trois millions d'étrangers.

La population stable vivait toute l'année sur les gains du Temple ; la fortune des marchands de bestiaux, des hôteliers, des changeurs, des artisans mêmes dépendait de la fortune du Temple. Au temps du Christ, la caste sacerdotale comptait, sans la belle troupe des Lévites, vingt mille descendants d'Aaron ; ils tiraient leurs rentes des dîmes en nature, des taxes du Temple, du rachat des premiers nés — les premiers nés des hommes payaient cinq sicles par tête ! — et se nourrissaient de la chair des animaux sacrifiés dont on ne brûlait que la graisse. A eux revenaient les prémices des troupeaux et des récoltes ; le pain même leur était fourni par le peuple, car tout chef de famille devait livrer aux prêtres la vingt-quatrième partie du pain cuit à son four. Beaucoup d'entre eux, nous l'avons déjà vu, gagnaient encore sur l'élevage des animaux que les fidèles devaient acheter pour les offrandes ; d'autres étaient associés aux changeurs, et il n'est pas impossible que quelques-uns aient été de véritables banquiers, car le peuple déposait volontiers, dans les caisses du Temple, ses épargnes.

Un faisceau convergent d'intérêts unissait donc le palais d'Hérode à la natte du marchand, au taudis du sandalier. Les Prêtres vivaient sur le Temple : beaucoup étaient Marchands et Riches. Les Riches avaient besoin du Temple pour augmenter leurs gains et tenir le peuple en respect ; les Marchands faisaient des affaires avec les Riches, avec les Prêtres qui s'associaient à eux, avec les Pèlerins attirés vers le Temple de toutes les parties du monde ; les artisans et les pauvres vivaient des reliefs et des miettes qui tombaient des tables des Prêtres des Riches, des Marchands et des Pèlerins.

La religion était donc l'industrie majeure, l'unique peut-être de Jérusalem. Toute atteinte à la religion, à ses repré-

sentants, au monument visible qui en était le siège illustre et fructueux, devait être tenue pour un acte hostile par le peuple de Jérusalem, par ceux surtout à qui allaient la richesse et le profit.

Jésus, par son Évangile, menaçait directement les revenus et les prébendes des classes favorisées. Si toutes les prescriptions de la loi devaient se réduire à la pratique de l'amour, il n'y avait plus de place pour les scribes et les docteurs de la loi qui vivaient de son explication. Si Dieu dédaignait les sacrifices des animaux, satisfait de la pureté de l'âme et de la prière secrète, les Prêtres n'auraient plus qu'à fermer les portes du sanctuaire et à changer de métier ; les marchands de bœufs, de brebis, d'agneaux, de chèvres, de colombes et de passereaux verraient diminuer et même se tarir leurs recettes. Si, pour être aimé de Dieu, il était nécessaire de changer de vie et insuffisant de laver son verre et de payer ponctuellement les dîmes, la doctrine et l'autorité des Pharisiens seraient réduites à néant. Si enfin le Messie arrivait et déclarait caduc le primat du Temple, inutiles les sacrifices, la capitale du culte deviendrait, d'un jour à l'autre, une cité dépossédée et déchue, et, avec le temps, une obscure bourgade d'appauvris, un désert.

Jésus qui préférait les Pêcheurs, pourvu qu'ils fussent purs et aimants, aux Sinédristes, qui prenait le parti des Pauvres contre les Riches, qui estimait davantage les enfants ignorants que les Scribes aveuglés sur les mystères des Écritures, devait par force recueillir sur sa tête la haine des Lévites, des Marchands et des Docteurs. Le Temple, l'Académie et la Banque étaient contre lui ; quand la victime sera prête, ils appelleront, à contre-cœur et forcés, l'épée romaine pour qu'elle la sacrifie à leur tranquillité.

Il y avait déjà quelque temps que la vie de Jésus n'était

plus sûre. Au dire des Pharisiens, dès la fin de son séjour en Galilée, Hérode le cherchait pour le mettre à mort. Ce fut peut-être cela qui le conduisit à Césarée, hors de cette Galilée où il avait prédit sa passion.

Depuis qu'il était venu à Jérusalem, les Princes des Prêtres, les Pharisiens et les Scribes l'entouraient pour lui tendre des pièges et enregistrer ses paroles.

Cette tourbe inquiète et venimeuse lâcha contre lui une meute d'espions qui bientôt serviront de faux témoins. Si nous devons croire Jean, l'ordre fut même donné à certains gardes de l'arrêter, mais ils n'eurent pas le courage de mettre la main sur lui. Les coups de fouet aux marchands et aux changeurs, l'invective lancée tout haut contre les Scribes et les Pharisiens, les allusions à la ruine du Temple comblèrent la mesure. Le temps pressait. Jérusalem était pleine d'étrangers et beaucoup écoutaient cet homme. Il pouvait naître quelque désordre, un tumulte, peut-être un soulèvement des bandes provinciales qui étaient moins attachées aux privilèges et aux intérêts de la métropole. La maladie doit être arrêtée à son principe, et on ne voyait pas de moyen plus sûr que de supprimer le blasphémateur. Le temps pressait. Les renards de l'Autel et du Négoce, qui s'étaient déjà entendus à mi-voix, décidèrent de réunir le Sanhédrin pour mettre d'accord la Loi et le Meurtre.

LE PRINCIPE DE CAÏPHE

Le Sanhédrin était la haute assemblée, le conseil suprême de l'aristocratie qui dominait la capitale. Il était composé de Prêtres, jaloux d'une clientèle qui leur donnait pouvoirs

et prébendes; de Scribes, chargés de conserver la pureté de la Loi et de transmettre la Tradition; d'Anciens qui représentaient les intérêts de la bourgeoisie modérée et opulente.

Tous furent d'accord qu'il fallait s'emparer de Jésus par surprise et le faire mourir comme blasphémateur de Dieu et du Sabbat. Seul Nicodème tenta de plaider sa cause, mais tous lui fermèrent aussitôt la bouche. « Que faire? — disaient-ils. — Cet homme accomplit des miracles et entraîne nombre de disciples. Si nous le laissons libre tous croiront en lui, et les Romains viendront détruire notre ville et notre nation. » C'est la raison d'état, le salut de la patrie que les coteries appellent toujours à leur aide pour masquer de légalité idéale la défense de leur avantage particulier.

Caïphe, qui, cette année-là, était Grand Prêtre, trancha les doutes par la maxime qui a toujours justifié, devant la sagesse du monde, l'immolation des innocents : « Vous ne comprenez donc rien et vous ne vous rendez pas compte à quel point c'est votre avantage qu'un homme seul meure pour le peuple au lieu que toute la nation périsse. » Cette maxime, dans la bouche de Caïphe, en cette circonstance et par ce qu'elle sous-entendait, était infâme et, comme tous les discours tenus au Sanhédrin, hypocrite. Mais élevé à un sens supérieur, transposé dans l'Absolu — en remplaçant « nation » par « humanité » — le principe qu'énonçait le président du patriciat circoncis était celui que Jésus lui-même avait accepté dans son cœur et devait devenir, sous une autre forme, le mystère crucial du Christianisme. Caïphe ne savait pas, lui qui devait entrer, seul, dans le Saint des Saints désert, pour offrir à Jahvé les péchés du peuple, combien ses paroles, expression grossière d'un sentiment cynique, étaient d'accord avec la pensée de sa victime.

La pensée que seul le juste peut payer l'injustice, que seul le pur peut éteindre les dettes des impurs, que seul Dieu, dans son infinie magnificence, peut expier les fautes que l'homme a commises contre Lui, cette pensée qui semble à l'homme le sommet de la folie, précisément parce qu'elle est le sommet de la sagesse divine, ne resplendissait pas certes dans l'âme infecte du Sadducéen quand il jetait en pâture à ses septante complices le sophisme qui devait faire taire en eux d'éventuels remords. Caïphe, qui devait être, avec les épines de la couronne et l'éponge de vinaigre, un des instruments de la Passion, ne croyait pas offrir en cet instant un témoignage solennel, bien que voilé et involontaire, de la divine tragédie qui allait commencer.

Et pourtant ce principe que l'innocent peut payer pour les coupables, que la mort d'un seul peut servir au salut de tous, n'était pas tout à fait étranger à la conscience antique. Les mythes héroïques des païens connaissaient et célébraient les sacrifices volontaires des innocents. Ils perpétuaient le souvenir de Pylade s'offrant au supplice à la place du coupable Oreste; de Macarias, du sang d'Héraclès, sauvant au prix de sa vie, la vie de ses frères; d'Alceste acceptant la mort pour détourner de son cher Admète la vengeance d'Artémis; des filles d'Erechtée s'immolant pour que leur père échappât aux coups de Neptune; du vieux roi Codrus se jetant dans l'Ilissus pour que ses Athéniens fussent victorieux; de Decius Mus et son fils se consacrant aux Mânes au milieu de la mêlée pour le triomphe des Romains sur les Samnites; de Curtius se précipitant tout armé dans l'abîme pour le salut de la patrie; d'Iphigénie tendant sa gorge au couteau pour que la flotte d'Agamemnon naviguât heureusement vers Troie. A Athènes pendant les fêtes *Tergéliennes*, deux hommes étaient immolés

pour éloigner de la cité les sanctions divines ; le sage Epiménide, pour purifier Athènes profanée par le meurtre des partisans de Chilon, recourut à des sacrifices humains ; à Kérynia de Chypre, à Terracine, à Marseille, on précipitait chaque année à la mer, en expiation des crimes de la communauté, un homme qui devenait le sauveur du peuple.

Mais ces sacrifices, s'ils étaient spontanés, sauvaient un seul être ou un groupe d'hommes restreint ; et s'ils étaient forcés, ils ajoutaient un crime nouveau à ceux que l'on prétendait expier : exemples d'affection privée ou méfaits de la superstition.

On n'avait pas encore vu un homme mettre sur ses épaules tous les péchés des hommes, un Dieu s'emprisonner dans l'abjection de la chair pour sauver tout le genre humain et le rendre capable de s'élever de la Bestialité à la Sainteté, de l'humiliation de la terre au Royaume des Cieux. Le Parfait qui assume toutes les imperfections, le Juste qui se charge de l'universelle injustice était apparu aux temps de Caïphe, sous l'aspect d'un fugitif, d'un misérable. Celui qui doit mourir pour tous, l'artisan galiléen qui trouble les Riches et les Prêtres de Jérusalem est là sur le mont des Oliviers, tout près du Sanhédrin. Les septante, qui ne savent ce qu'ils font, qui ne savent pas qu'ils obéissent, en cet instant, à la volonté du Persécuté, décident de le faire prendre avant la Pâque. Mais comme ils sont vils, comme tous les maîtres, une seule chose les retient : la crainte de ceux qui aiment Jésus : « Et les Princes des prêtres et les Scribes cherchaient le moyen de le prendre par trahison et de le faire mourir, car ils se disaient : Ne le faisons pas pendant la fête, de peur de quelque tumulte parmi le peuple ».

Mais le jour suivant pour les tirer de ce mauvais pas, voilà que

survint l'un des Douze : celui qui tenait la bourse, Judas d'Ishkarioth.

LE MYSTÈRE DE JUDAS

Seuls deux êtres au monde ont su le secret de Judas : Jésus et le Traître.

Soixante générations de chrétiens y ont rêvé, mais l'homme d'Ishkarioth, bien qu'il ait fait sur la terre des nuées de disciples, reste obstinément indéchiffré. C'est l'unique mystère humain que l'on trouve dans les Évangiles. Nous comprenons sans peine l'esprit démoniaque des Hérodes, la rancœur envieuse des Pharisiens, la rage vindicative de Hanan et de Caïphe, la lâche mollesse de Pilate. Mais nous ne comprenons pas avec une égale évidence l'ignominie de Judas. Les Quatre historiens nous parlent trop peu de lui et des raisons qui le persuadèrent de vendre son Roi.

« Satan — disent-ils — entra en lui. » Mais ces paroles ne sont que la définition de son crime. Le mal prit possession de son cœur : donc à l'improviste. Avant ce jour, peut-être avant le repas de Béthanie, Judas n'était pas dans les mains de l'Adversaire. Mais pourquoi, soudain, y est-il précipité? Pourquoi Satan entre-t-il justement en lui et non en aucun des autres?

Les Trente Deniers sont une bien petite somme surtout pour un homme glouton de la richesse. Ce ne serait même pas trente francs de notre monnaie, et en admettant que leur valeur effective, ou, comme disent les économistes, leur pouvoir d'achat, fût en ce moment-là dix fois supérieur, il ne semble pas que trois cents francs soient un prix suffisant pour conduire un homme, que ses compagnons nous décrivent avare, à commettre la plus

répugnante perfidie dont l'histoire ait souvenir. On a dit que Trente Deniers, c'était le prix d'un esclave. Mais le texte de l'Exode dit, au contraire, que, si un ou une esclave avait reçu un coup de corne d'un bœuf, le propriétaire du bœuf devait payer trente sicles. Et le cas était trop différent pour que les docteurs du Sanhédrin aient pu penser alors à l'observance scrupuleuse d'un précédent.

L'indice le plus terrible en faveur de la trahison, c'est la fonction que Judas s'était réservée entre les Douze. Parmi eux il y avait un ancien publicain, Matthieu, à qui revenait presque de droit la garde de ce peu d'argent nécessaire à la dépense de la communauté. Au lieu de Matthieu nous voyons comme dépositaire des offrandes, l'homme de Kérioth. L'argent est perfide et plein de périls. Le simple maniement des monnaies, même de celles d'autrui, empoisonne. Il n'est pas étonnant que Jean donne Judas pour un larron : « comme il avait la bourse, il emportait ce qu'on y mettait dedans ».

Et pourtant on ne peut s'empêcher de penser qu'un homme vorace d'argent ne serait pas resté longtemps en si pauvre compagnie. S'il avait voulu vivre de vols, il aurait choisi un poste plus propice et plus fructueux que celui qu'il avait accepté. Et s'il avait eu nécessité de ces misérables Trente Deniers, n'aurait-il pu se les procurer d'autre façon, fuir même avec la bourse plutôt que de proposer aux Prêtres l'achat de Jésus ?

Ces réflexions du sens commun autour d'un crime aussi extraordinaire ont conduit bien des gens, depuis les premiers temps du christianisme, à chercher d'autres motifs à l'infâme marché. Une secte d'hérétiques, les Caïnites, imagina que Judas, sachant que Jésus devait, de par sa propre volonté et celle du Père, aller à la mort par trahison — pour que rien ne manquât à la torture de la grande expiation — consentit à

accepter avec douleur l'éternelle infamie pour que tout s'accomplît. Instrument nécessaire et volontaire de la Rédemption, Judas fut, d'après eux, héros et martyr, digne d'être vénéré et non maudit.

Suivant une autre opinion, l'Iscariote, qui aimait son peuple et en espérait la libération, et peut-être inclinait aux sentiments des Zélateurs, s'était uni à Jésus dans l'espoir que celui-ci était le Messie tel que l'imaginait alors le bas peuple : le Roi de la reconquête et de la restauration d'Israël. Quand peu à peu, malgré son entendement obtus, il s'avisa, aux discours du Maître, qu'il était tombé sur un Messie d'une bien autre espèce, pour soulager la brûlure de la désillusion, il le livra à ses ennemis. Mais cette fantaisie à laquelle les textes, canoniques ou apocryphes, ne donnent aucun appui, ne saurait mettre hors de cause le vendeur du Christ : il aurait pu quitter les Douze et aurait facilement trouvé d'autres compagnons mieux à sa convenance.

D'autres ont dit que la vraie raison doit être cherchée dans la perte de la foi. Judas avait cru fermement en Jésus, et maintenant il ne pouvait plus croire. Les discours sur la fin prochaine, l'hostilité menaçante de la métropole, le retard de la manifestation victorieuse avaient fini par lui faire perdre toute confiance en celui qu'il avait suivi jusqu'alors. Il ne voyait pas s'approcher le Règne et il voyait venir la mort. Peut-être, en flairant parmi le peuple, avait-il entendu murmurer quelque chose des intentions des prêtres et craignait-il que le Sanhédrin ne se contentât pas d'une victime et voulut condamner tous ceux qui depuis longtemps suivaient Jésus. Vaincu par la peur — telle eut été l'apparence prise par Satan pour l'envahir — il passa à l'adversaire, pensant avoir sauve, par la trahison, la vie. L'incrédulité et la lâcheté auraient été les mobiles ignominieux de son ignominie.

Un Anglais, célèbre comme mangeur d'opium, imagina une paradoxale apologie du Traître. Judas croyait : il croyait même trop. Il était tellement persuadé que Jésus était vraiment le Christ qu'il voulut le pousser, en le livrant au tribunal, à manifester enfin la légitimité de sa mission messianique. Il ne pouvait croire, tant était forte son espérance, que Jésus serait mis à mort. Ou bien, s'il devait vraiment mourir, il savait avec certitude qu'il ressusciterait aussitôt, pour reparaître à la droite du Père comme roi d'Israël et du monde. Pour hâter le grand jour, où les Disciples recevraient la récompense de leur fidélité, Judas, sûr de l'intangibilité de son divin Ami, voulut lui forcer la main et lui offrir l'occasion, en le mettant en face de ceux qu'il devait supplanter, de montrer sa qualité de vrai Fils de Dieu. L'acte de Judas ne fut pas une trahison mais une erreur due à ce qu'il ne comprit pas dans son juste sens l'enseignement du Maître. Il ne trahit donc pas, par vengeance, cupidité ou couardise, mais par stupidité.

D'autres, au contraire, ratiocinent sur la vengeance. On ne trahit pas sans haïr. Pourquoi Judas haïssait-il Jésus ? Ils pensent au souper dans la maison de Simon et au parfum de la Pleurante. Le reproche de Jésus doit avoir aigri le Disciple, déjà plusieurs fois réprimandé sans doute pour sa ladrerie artificieuse. A la rancœur de la rebuffade s'ajouta l'envie toujours vivace dans les âmes vulgaires. Et dès qu'il lui parut possible de se pouvoir venger sans péril, il alla au palais de Caïphe.

Mais pensait-il vraiment que sa dénonciation aurait conduit Jésus à la mort ? Ne supposait-il pas plutôt qu'on se serait contenté de le fustiger et de lui interdire de parler au peuple ? La suite de son histoire fait imaginer que la condamnation de Jésus l'épouvanta comme une conséquence terrible et inattendue de son baiser. Mathieu raconte son désespoir de manière à faire

supposer qu'il éprouva vraiment l'horreur de ce qui était arrivé par sa faute. Les monnaies qu'il a empochées le brûlent ; et quand les Prêtres les refusent, il les jette dans le Temple. Même après la restitution, il n'a pas la paix et court se pendre pour mourir le même jour que sa victime. Luc, dans les Actes, donne une autre version de la fin de Judas, mais la tradition chrétienne a toujours préféré le récit du remords et du suicide.

En vain les insatisfaits cherchent à débrouiller le fil : les mystères s'enchevêtrent autour du mystère de Judas. Mais nous n'avons pas encore invoqué le témoignage de Celui qui savait mieux que tous, et que Judas lui-même, le vrai secret de la trahison. Seul Jésus, qui pénétrait jusqu'au fond l'âme de l'Iscariote comme toutes les âmes, et qui savait d'avance ce que Judas devait faire, pourrait dire la parole dernière.

Jésus choisit Judas pour qu'il fût un des Douze, comme les autres, un porteur de l'Heureuse Nouvelle. L'aurait-il choisi, l'aurait-il gardé avec lui, près de lui, à sa table, s'il l'eut cru un malfaiteur incurable ? Lui aurait-il confié ce qu'il avait de plus cher, ce qu'il y avait au monde de plus précieux : la prédication du Règne ?

Jusqu'aux derniers jours, jusqu'au dernier soir, Jésus ne traite pas Judas autrement que les autres. A lui aussi, il donne une part de son corps sous l'apparence du pain, une part de son âme sous l'apparence du vin. Les pieds de Judas — ces pieds qui l'avaient porté chez Caïphe — sont lavés et essuyés eux aussi par ces mains qui seront clouées, avec la complicité de Judas, le jour suivant. Et quand Judas arrive, parmi la lueur des glaives et le rougeoiement des lanternes, sous les ombres noires des oliviers et baise — « avec effusion », dit Matthieu — cette Face encore baignée d'une sueur de sang, Jésus ne le repousse pas mais lui dit :

— Ami, que viens-tu faire ?

Ami ! C'est la dernière fois que Jésus parle à Judas et même à ce moment il ne sait que lui donner son nom familier, le nom du premier jour. Judas n'est pas pour lui l'homme des ténèbres qui vient dans l'obscurité le livrer à de misérables sbires, mais l'ami, celui-là même qui peu d'heures auparavant s'asseyait auprès de lui, autour du plat d'agneau et d'herbes amères, celui qui a porté ses lèvres à sa coupe, celui qui tant de fois, aux heures du repos, à l'ombre d'un mur ou d'un feuillage, écouta, mêlé aux autres, en disciple, en ami, en frère, les grandes paroles de la Promesse. Le Christ a dit à la table de la Cène : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'Homme est trahi ! Mieux vaudrait pour cet homme qu'il ne fût jamais né. » Mais maintenant que le Traître est là devant lui, que la trahison est consommée, maintenant qu'à la perfidie de la trahison Judas ajoute l'outrage du baiser, Celui qui a commandé l'amour pour les ennemis retrouve la douce, l'habituelle, la divine parole :

— Ami, que viens-tu faire ?

Le témoignage du Trahi accroît encore notre incertitude au lieu de lever le voile de l'effroyable secret. Il sait que Judas est un voleur et il lui confie la bourse ; il sait que Judas est pervers et il lui confie un trésor de vérité plus précieux que tout l'argent du monde ; il sait que Judas doit le trahir et il le fait participer à sa divinité en lui offrant le pain et le vin ; il voit Judas guider ceux qui vont l'arrêter et il lui donne, encore une fois, comme auparavant, et toujours, le saint nom d'ami.

« Il vaudrait mieux qu'il ne fût jamais né ! » Ces paroles, plus qu'une condamnation, peuvent être un mouvement de pitié à la pensée d'un destin inéluctable. Si Judas hait Jésus, nous ne voyons pas qu'à aucun moment Jésus ait de l'horreur pour

Judas. Car Jésus sait que l'infâme marché de Judas est nécessaire comme seront nécessaires la faiblesse de Pilate, la rage de Caïphe, les crachats des soldats, les poutres et les clous de la croix. Il sait que Judas doit faire ce qu'il fait, et il ne le maudit pas plus qu'il ne maudit le peuple qui veut sa mort ou le marteau qui le fixe à la croix. Une seule prière lui vient aux lèvres pour abréger l'épouvantable agonie : « Fais vite ce que tu comptes faire. »

Le mystère de Judas est lié d'un double nœud au mystère de la Rédemption et restera, pour nous chétifs, un mystère.

Aucune analogie ne peut nous éclairer. Joseph aussi fut vendu par un de ses frères qui s'appelait Juda, comme l'Iscariote, vendu aux marchands Ismaélites pour vingt monnaies d'argent. Mais Joseph, figure charnelle du Christ, ne fut pas vendu à ses ennemis et pour être mis à mort. La perfidie dont il fut victime le conduisit à la fortune ; il devint assez riche pour enrichir son père et fut assez généreux pour pardonner à ses frères.

Jésus ne fut pas seulement trahi mais vendu, trahi contre argent, vendu à bas prix, troqué contre monnaie courante. Il fut un objet d'échange, une marchandise payée et livrée. Judas, l'homme de la bourse, le caissier, ne se présenta pas seulement comme délateur, il ne s'offrit pas comme sicaire, mais comme négociant, comme vendeur de sang. Les Juifs qui s'y connaissaient bien, eux les bouchers ordinaires du Très-Haut, égorgeurs et découpeurs de victimes, furent les premiers et les derniers clients de Judas. La vente de Jésus fut la première affaire du marchand improvisé: une maigre affaire en vérité, mais enfin une vraie transaction mercantile, un contrat valide, contrat verbal mais honnêtement observé par les contractants.

Si Jésus n'avait pas été vendu, quelque chose aurait manqué à la parfaite ignominie de l'expiation ; s'il avait été payé cher,

trois cents sicles au lieu de trente, avec de l'or et non de l'argent, l'ignominie aurait été diminuée, de peu, mais diminuée. Il était écrit, de toute éternité, qu'il serait acheté, acheté à vil prix, mais de toutes façons à prix d'argent.

Pour que la valeur infinie se révélât surnaturelle mais communicable, il était nécessaire de l'échanger contre une valeur minime, une valeur de métal qui n'est même pas une valeur. N'agissait-il pas de même, lui, le Vendu, qui voulait racheter du sang d'un seul tout le sang répandu sur la terre, de Caïn à Caïphe ?

Et s'il avait été vendu comme esclave, comme tant de corps pourvus d'âme l'étaient alors sur les places, s'il avait été vendu comme une propriété, comme un capital humain, comme un vivant outil de travail, l'ignominie eut été presque nulle et la Rédemption retardée. Mais il fut vendu comme on vend le veau au boucher ; comme l'innocent que le boucher achète pour le mettre à mort, pour le revendre au détail, le distribuer par morceaux aux mangeurs de chair. Le Sacrificateur sacré Caïphe n'eut jamais plus, dans ses beaux jours, une Victime aussi immense. Depuis presque deux millénaires les chrétiens se nourrissent de cette Victime ; elle est toujours intacte et les dévorateurs ne sont pas rassasiés.

Chacun de nous a mis sa quote-part, infiniment petite, pour acheter à Judas cette Victime jamais consommée. Tous nous avons contribué à amasser la somme visible que coûta le sang du Libérateur : Caïphe ne fut que notre mandataire. Le champ d'Haceldama, qui fut payé de cette monnaie, le champ qui fut acheté avec le prix du sang, c'est notre héritage, notre bien. Et ce champ s'est agrandi mystérieusement, il s'est dilaté au point d'occuper la moitié de la surface de la terre : cités entières, villes populeuses, pavées, illuminées, nettoyées, villes de boutiques et de bordels, y resplendissent du septentrion au midi. Et

pour que le mystère soit toujours plus grand, les deniers de Judas eux-mêmes, cent fois centuplés par les trahisons de tant de siècles, par toutes les affaires conclues et, surtout, accrus par les intérêts, sont devenus innombrables. Rien ne féconde et ne fructifie aussi bien que le sang. Désormais — les statisticiens, vrais aruspices de notre époque, le peuvent attester — toutes les enceintes du Temple ne suffiraient pas pour contenir les monnaies engendrées jusqu'à nos jours par ces Trente Deniers qu'y jeta, dans le délire du remords, l'homme qui vendit son Dieu.

L'HOMME A LA CRUCHE

Le prix fixé est payé, les acheteurs ne veulent plus attendre.

Avant la Fête, ont-ils dit. La grande fête, la Pâque, tombe le samedi et nous sommes déjà au jeudi.

Il ne reste à Jésus qu'un seul jour de liberté — le dernier jour.

Avant de laisser ses amis — ceux qui cette nuit l'abandonneront — il veut, encore une fois, à la table de paix, tremper le pain avec eux dans le même plat.

Avant que sa face ne soit lavée par les crachats de la soldatesque syrienne et de la tourbe judaïque, il veut s'agenouiller et laver les pieds de ceux qui devront cheminer jusqu'à leur mort sur les routes de la terre pour raconter sa mort. Avant que son sang ne s'écoule de ses mains, de ses pieds, de son cœur, il veut en donner les prémices à ceux qui devront être une seule âme avec lui jusqu'à la fin. Avant de souffrir la soif, cloué sur les travées jointes, il veut boire avec ses compagnons le jus de la vigne dans le même verre. La vigile de la mort sera comme une anticipation du banquet du Royaume.

C'était la matinée du jeudi, le premier jour des Azymes. Les Disciples demandent :

— Où veux-tu que nous allions faire les apprêts de la Pâque ?

Le renard a son terrier mais le Fils de l'Homme n'a pas de maison. Celle de Nazareth, il l'a abandonnée pour toujours ; lointaine est celle de Simon à Capernaüm, qui fut, aux premiers temps, comme la sienne, et trop en dehors de la ville celle des sœurs de Béthanie où il était presque le maître.

A Jérusalem il n'a que des ennemis ou des amis honteux. Joseph d'Arimathée ne l'accueillera que la nuit suivante dans la grotte obscure propice aux repas des vers.

Mais le condamné, le dernier jour, a droit à la grâce qu'il demande. Toutes les maisons de Jérusalem sont à lui. Le Père lui donnera celle qui se prête le mieux à cacher l'ultime joie du poursuivi. Et il envoie deux disciples avec cet ordre mystérieux :

— Allez dans la ville et vous rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau. Suivez-le et, là où il entrera, dites au maître de la maison : Le Maître te fait dire : Mon temps est proche. Où est la salle où je mangerai la pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera au-dessus une grande salle meublée toute prête : là vous préparerez tout pour nous.

On a cru que cet homme était un familier de Jésus et qu'il s'était déjà entendu avec lui. C'est une erreur : Jésus aurait simplement envoyé les deux disciples chez lui, en le nommant, sans avoir besoin du signalement de la cruche.

Nombreux étaient, en cette matinée de fête, les hommes qui devaient monter à la fontaine de Siloë avec des jarres. Les Disciples n'ont pas à choisir : c'est le premier qu'ils rencontrent. Ils ne le connaissent pas, car autrement ils l'arrêteraient au lieu de le suivre pour voir où il entre. Son maître, s'il a un serviteur,

ne doit pas être parmi les plus pauvres, et dans sa maison, comme dans celles des gens aisés, il y aura assurément une salle pour les repas. Et celui-ci doit savoir, au moins pour l'avoir ouï-dire, qui est le Maître : en ces jours, à Jérusalem, on ne parle que de lui. Le message est tel qu'il ne pourra y opposer de refus : « Le Maître te fait dire: mon Temps est proche ». Le Temps qui désormais est « sien » c'est celui de la Mort. Qui pourra repousser de sa maison un Moribond qui veut apaiser sa faim pour la dernière fois ?

Les Disciples allèrent, trouvèrent l'homme à la cruche, entrèrent dans la maison, parlèrent au maître et préparèrent le repas : l'agneau à la broche, les pains ronds sans levain, les herbes amères, la sauce rouge, le vin d'action de grâces, l'eau chaude. Dans la salle ils disposèrent les lits et les oreillers autour de la table et sur la table étendirent la belle nappe blanche, et sur la nappe posèrent les plats, les chandeliers, l'amphore pleine de vin, et la coupe, une seule coupe où tous devaient poser leurs lèvres. Ils n'oublièrent rien : tous deux avaient l'habitude de ces préparatifs. Enfants, dans la maison maternelle au bord du lac, ils avaient assisté, les yeux écarquillés aux apprêts de la plus cordiale fête de l'année. Et ce n'était pas la première fois qu'ils mangeaient tous ensemble la pâque depuis qu'ils vivaient avec celui qu'ils aimaient.

Mais en ce jour, qui était le dernier (et peut-être l'atroce vérité avait-elle finalement traversé leur esprit obtus) ; mais pour cette cène qui était la dernière qu'ils feraient tous les treize ensemble, vivants tous les treize ; mais pour cette pâque, qui était la dernière pour Jésus et la dernière vraiment valide du vieux judaïsme — car un nouveau pacte commençait pour les hommes de tous les pays ; mais pour ce banquet de fête qui était un souvenir de vie et un avertissement de mort, les disciples accom-

plirent ces humbles besognes avec une tendresse nouvelle, avec cette joie apaisée et pensive qui émeut presque jusqu'aux larmes.

A la tombée du soleil survinrent les autres disciples avec Jésus et ils se placèrent autour de la table préparée. Chacun se taisait, comme accablé de pressentiments qu'il avait peur de retrouver dans les yeux de ses compagnons. Ils se rappelaient la cène presque funèbre chez Simon, l'odeur du parfum, la femme et son long pleur silencieux, les paroles de Jésus ce soir-là, les paroles des derniers jours, les avertissements répétés sur l'infamie de la mort, les signes de la haine qui croissait autour d'eux et les indices à présent manifestes de la conjuration qui était sur le point de jaillir de l'ombre avec ses torches.

Mais deux d'entre eux — pour des raisons contraires — étaient plus oppressés, plus émus que tous : les deux qui ne verraient pas la soirée suivante. — Ceux qui devaient mourir : Jésus et Judas — le Vendu et le Vendeur, le fils de Dieu et la Créature de Satan.

Judas avait déjà tout stipulé : les trente deniers il les portait sur lui, serrés pour qu'ils ne tintent point : on ne les lui reprendrait pas désormais.

Mais il n'était pas tranquille. L'Ennemi était entré en lui, mais peut-être l'Ami du Christ n'était pas encore tout à fait mort. Le voir là, au milieu des siens, serein mais avec l'expression désolée de celui qui est seul à savoir un secret, à connaître un crime, une trahison ; le voir encore libre, à côté de ceux qui l'aiment, encore vivant, avec tout son sang dans ses veines, sous la frêle défense de la peau.

Et cependant les acheteurs ne voulaient plus attendre davantage ; pour cette nuit même la remise était concertée — et on n'attendait que lui. Mais si Jésus, qui devait savoir, l'avait

dénoncé aux Onze? Et si eux, pour sauver le Maître, allaient sauter sur lui, le lier, le tuer? Il commençait à sentir que précipiter le Christ à la mort ne suffirait pas à le sauver lui-même de la mort, si redoutée et pourtant si proche.

Toutes ces pensées obscurcissaient davantage son masque obscur et, par moments, le consternaient. Tandis que les plus zélés s'empressaient aux derniers préparatifs, lui, regardait à la dérobée les yeux de Jésus — limpides, à peine voilés de l'amoureuse tristesse du détachement — comme pour y lire la révocation de l'imminent destin.

Jésus rompit le silence.

— J'ai ardemment désiré de manger cette pâque avec vous; car, je vous le dis, je ne la mangerai plus jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le Royaume de Dieu.

Une telle force d'amour contenu ne s'était jamais avouée dans aucune autre parole du Christ à ses amis. Une telle nostalgie de l'union parfaite, du rite ancien destiné à une rénovation supérieure. Qu'il les aime, ils le savent; mais combien il les aime, c'est la première fois ce soir qu'ils en ont, pauvres cœurs tourmentés, une conscience aussi aiguë. Cette cène, il le sait, est le dernier moment de tranquille douceur avant la mort et cependant il l'a désirée « ardemment » avec cette ardeur dont on désire les choses les plus désirables, les plus longuement désirées, avec cette ferveur connue de ceux qui sont tout passion, feu, amour, de ceux qui combattent pour la lumière d'une victoire, qui souffrent pour une haute récompense. Il a désiré ardemment de manger avec eux cette pâque. Il avait mangé d'autres pâques avec eux; des milliers de fois, il avait mangé en leur compagnie, sur les bancs de la barque, dans les maisons des amis, des inconnus, des riches, sur les talus des routes, sur les prairies des montagnes, à l'ombre des rives et des feuillages. Et

pourtant depuis longtemps il désirait ardemment de manger avec eux cette pâque, la dernière !

Les cieux de la Galilée heureuse, les vents apaisés du printemps passé, le soleil de la dernière pâque, les rameaux de l'autre jour : qui sait s'il se les rappelle seulement, qui sait même s'ils existèrent ? Maintenant il ne voit que ses premiers, ses derniers amis, ceux que la trahison décimera et que la peur va débander, mais qui sont, jusqu'à ce moment, autour de lui, dans la même salle, à la même table, communiant dans la même douleur instante mais aussi dans la lumière d'une surnaturelle certitude.

Il a souffert, jusqu'à ce jour, mais non pour lui : pour le désir, brûlant, de cette heure nocturne où déjà on respire l'air fatal des adieux. Et dans cette confession d'amour la face du Christ, qui bientôt sera souffletée, s'illumine de cette impériale tristesse qui ressemble étrangement à la joie.

PRENEZ, MANGEZ

Ces treize hommes semblent réunis pour obéir au vieux rite convivial qui commémore la libération de leur peuple de la misère égyptienne. Treize hommes du peuple qui attendent, devant la table d'où monte l'odeur de l'agneau et du vin, le signal d'une fête intime.

Mais seulement l'apparence. Car c'est une veille de séparations, de départs. Deux de ces Treize — celui qui a en lui Dieu et celui qui a Satan — mourront, avant qu'une autre nuit ne soit révolue, de mort affreuse. Les autres se disperseront demain, comme les faucheurs, à la première averse de grêle.

Mais cette scène qui est le viatique d'une fin est aussi un merveilleux principe. L'observance de la pâque juive va se transfigurer, par le moyen de ces treize Juifs, en quelque chose d'incomparablement plus haut et universel, en quelque chose d'inégalable, d'ineffable : le grand Mystère Chrétien. La simple manducation du pain deviendra la communion effective avec Dieu.

La Pâque pour les Hébreux n'est que la Commémoration de la fuite hors d'Égypte. Cette évasion victorieuse de l'abjection et de la dépendance, accompagnée de tant de prodiges, guidée par la protection manifeste de Dieu, ne fut jamais oubliée de ce peuple, qui pourtant devait tendre le cou au joug d'autres captivités et supporter la honte d'autres exils. En mémoire éternelle de l'Exode fut prescrite une festivité annuelle qui prit son nom du mot Passage : *Pesach*, Pâque. C'était une manière de festin qui devait rappeler le repas improvisé et rapide des fugitifs. Un agneau ou un chevreau rôti sur le feu : c'est-à-dire de la façon la plus simple ; le pain sans levain : faute de temps pour faire gonfler la pâte. Et ils mangeront la ceinture au flanc, les souliers lacés, le bâton en main, en grande hâte comme des gens prêts à se mettre en voyage. Les herbes amères sont les maigres verdures sauvages arrachées par les fugitifs pour tromper la faim sur leur interminable route. La sauce roussâtre où ils trempent leur pain rappelle les briques que les esclaves juifs devaient cuire pour le Pharaon. Le vin c'est la joie d'échapper, la vigne des terres promises, l'ivresse des actions de grâces à l'Eternel.

Jésus ne change pas l'ordre de l'agape millénaire. Après la prière il fait passer la coupe de main en main, invoquant le nom de Dieu. Puis il distribue les herbes amères et remplit une seconde fois le calice auquel chacun boit encore une gorgée à la ronde.

Quelle saveur aura ce vin dans la bouche du traître quand Jésus dans l'oppressif silence prononce les paroles de nostalgie et d'espoir qui ne sont pas dites pour Judas mais pour ceux-là seuls qui pourront s'asseoir à l'éternel banquet du Paradis ?

— Prenez et buvez, car je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce suc de la vigne, jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le Royaume de Dieu.

Adieu plein de douleur mais en même temps confirmation d'une solennelle promesse. Peut-être n'entendirent-ils que celle-ci : leurs yeux de pauvres eurent la vision du festin céleste.

L'attente, croyaient-ils, sera brève : Après les prochaines vendanges, à la mise en tonne du vin nouveau, le Maître tiendra parole et reviendra pour nous inviter à l'éternel banquet, aux grandes noces du ciel et de la terre. Nous sommes gens d'âge mûr et plus que mûr, voici venir la vieillesse, si l'époux tardait il ne nous trouverait plus parmi les vivants et sa promesse serait une dérision de notre confiance.

Et, apaisés par la certitude de se réunir bientôt en une cène plus glorieuse, ils chantent en chœur, selon l'usage, les psaumes du premier merci : Chant de louange au Père de celui qui les sert. « Tremble, ô terre, à la présence du Seigneur » ; avec quelle heureuse persuasion ils scandent ces antiques paroles qui se colorent, à ce moment, d'un sens nouveau ! Eux aussi sont misérables et ils seront tirés de la poussière par l'intercession du Fils de Dieu ; eux aussi sont pauvres et le Fils de Dieu les tirera du fumier de leur indigence pour remettre en leurs mains d'inépuisables trésors.

Alors Jésus, qui voit l'insuffisance de leur entendement, prend les pains posés sur la nappe, les bénit, les rompt et tendant à chacun son morceau met sous les yeux de tous l'atroce vérité :

— Prenez, mangez : ceci est mon corps qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi.

Ainsi, il ne reviendra pas si tôt qu'ils pensaient. Après les brèves journées de la Résurrection, la deuxième venue tardera tant qu'ils pourront l'oublier et oublier sa mort.

« Faites ceci en mémoire de moi ». La fraction du pain, à la table commune, entre ceux qui attendent, sera le signe d'une fraternité nouvelle. Non seulement je serai présent parmi vous chaque fois que vous romprez le pain, mais par lui vous vous unirez intimement à moi. De même que je fais des morceaux de ce pain, de même mon corps sera mis en pièces par mes ennemis ; et de même que ce pain mangé ce soir sera jusqu'à demain votre nourriture, de même mon corps que j'offrirai, en mourant, à tous les hommes rassasiera la faim de qui croira en moi jusqu'au jour où seront ouverts les greniers du Royaume des Cieux et où vous serez pareils aux anges sous le regard du Père retrouvé. Je vous laisse donc plus qu'une mémoire : je serai présent, d'une présence mystique mais réelle, en toute parcelle de pain qui me sera consacrée et ce pain sera l'aliment de vie, nécessaire aux âmes et ainsi ma promesse s'accomplira, d'être avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Pour ce soir, mangez de ces pains sans levain, de ces pains faits d'eau et de blé, pétris par la main de l'homme, qui ont senti la chaleur du four, que mes mains, vivantes encore, ont partagés et qui par mon amour furent transmués en ma chair pour devenir votre éternelle nourriture. Il est doux au cœur de l'ami de manger avec ses amis le pain né de la terre, le pain qui fut une herbe verte parsemée de lys, un épi mûr retombant sur sa tige, pesant et blond. Vous savez combien de fatigues et d'angoisses enferme une bouchée de ce pain. Les grands bœufs qui traînent la herse, le paysan qui jette le grain à poignées

dans le sillon hivernal, l'herbe nouvelle qui triomphe tendrement de l'obscure humidité du terroir, les moissonneurs courbés, le col bruni, des journées entières — et la faux le soir est plus lourde qu'une pioche ; et il reste à lier les gerbes, à les porter sur l'aire, à les battre. Et il faut attendre un peu de vent — ni trop fort ni trop faible — pour vanner le grain et le diviser d'avec la balle ; vient ensuite le moment de moudre, de tamiser la farine pour séparer le son et la fleur, de chauffer l'eau, de faire la pâte, d'allumer sous le four un feu de fagots et d'herbes sèches : et tout cela doit être fait avec amour et patience avant que soit obtenu ce pain que le père partage aux fils, l'ami aux amis, l'hôte aux étrangers. Au feu du soleil, au feu du four ont sué laboureur, semeur, moissonneur, vanneur, meunier et boulanger avant que le grain de la semence ne devienne le pain doré de notre table.

En vérité c'est une douce chose de manger le bon pain avec ses amis : la blanche mie du pain de farine sous la croûte brûlée et craquante. Tant de fois vous l'avez accepté avec moi dans les maisons des pauvres ; et vous devrez le mendier en mon nom toute votre vie. Vous aurez les croûtons moisis que les chiens refusent, les croûtes sèches restées au fond de la huche et celles que les enfants et les vieux, après les avoir mordillées, laissent devant le feu, sur la dalle. Mais vous connaissez la fatigue et les soirs de jeûne et le pâle visage de la pauvreté. Vous êtes sains, vous avez les fortes mâchoires des mâcheurs de pain dur. Vous ne perdrez pas courage s'il ne vous est pas fait place à la table des repas.

Mais en vérité, il est infiniment plus doux au cœur de qui vous aime de transmuer le pain sorti de la dure terre et du dur travail en le corps qui descendra chaque jour du ciel, visible véhicule de la grâce.

Rappelez-vous la prière que je vous ai enseignée : Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Votre vrai pain d'aujourd'hui et de toujours est ce pain : mon corps. Quiconque mangera ce corps qui chaque matin au cours d'innombrables siècles se transmuera en innombrables bouchées de pain transsubstancié, n'aura jamais faim. Quiconque le refusera ne sera jamais rassasié dans les siècles des siècles.

VIN ET SANG

Quand ils eurent mangé l'agneau, avec le pain et les herbes amères, Jésus remplit pour la troisième fois la coupe commune et il la tendit au disciple qui était assis près de lui.

« Buvez en tous, dit-il, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance qui est répandu pour le salut d'un grand nombre ».

L'heure n'est pas venue où son sang tombera sur la terre, mêlé à la sueur, là-haut, sous les oliviers ; il n'a pas coulé encore le long des clous pour tomber goutte à goutte sur le sol du Golgotha. Mais son désir de donner la Vie avec sa vie, de racheter par sa passion toute la douleur du monde, de transmettre au moins une partie de sa substance à ses plus proches héritiers et de se résigner tout entier entre les mains de ceux qu'il aime, ce désir est tellement fort qu'il anticipe sur l'immolation et qu'il rend possible le don. Si le pain est ici le corps, on peut dire que le sang c'est l'âme.

« Ne mangez pas la chair mêlée au sang, qui en est l'âme », avait dit le Seigneur à Noë. C'est par le moyen du sang, image visible de la vie, que le Dieu d'Abraham et de Jacob établit son alliance avec le peuple qu'il avait élu pour être sien. Quand Moïse eut reçu la Loi, il fit égorger des veaux, recueillit dans des

bassins une moitié de leur sang et répandit l'autre sur l'autel. « Alors Moïse prit de ce sang et en aspergea le peuple en disant : Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec vous afin que vous accomplissiez toutes ces choses. »

Mais plus tard, après l'épreuve des siècles, Dieu avait annoncé par la voix des Prophètes que l'ancienne Alliance était abrogée et oblitérée et qu'une autre était nécessaire. Le sang des animaux répandu sur des têtes obstinées et sur des faces de blasphème avait perdu sa vertu première. Un autre sang de plus haute origine et de plus précieuse essence était requis pour le pacte nouveau, pour l'ultime Alliance du Père avec cette race parjure. Bien des fois et de bien des sortes, au temps des ancêtres, il avait tenté de la ramener de force vers la porte étroite du Salut : Mais la pluie de feu sur Sodome, l'eau purifiante du Déluge, la captivité d'Égypte, la famine dans le Désert les avaient frappés de terreur sans toutefois les réformer.

Maintenant un libérateur est venu, tout ensemble plus divin et plus humain que le vieux capitaine de l'Exode. Moïse sauve un peuple, parle sur une montagne, annonce une Terre Promise. Jésus ne sauve pas son peuple seulement, mais tous les peuples ; la loi qu'il apporte, il ne l'écrit pas sur la pierre mais dans les cœurs ; et sa Terre Promise ce n'est pas un pays d'herbe épaisse et de vignes aux belles grappes, mais un Royaume de sainteté et d'éternelle joie. Moïse a tué un homme ; Jésus ressuscite les morts ; Moïse change l'eau en sang ; Jésus, après avoir changé l'eau en vin, au banquet des Noces, change le vin en sang, son propre sang, au mélancolique repas de ses fiançailles avec la mort ; Moïse mourut rassasié de jours et de gloire, au sommet d'un mont solitaire, glorifié par son peuple ; Jésus mourra parmi les insultes de ceux qu'il aime.

Le sang impur des animaux terrestres, victimes inférieures et

involontaires, ce sang ne vaut plus. Une nouvelle alliance a été conclue ce soir, avec les paroles de Celui qui offrit dans la coupe, sous l'apparence du vin, son propre sang et son âme. « Ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance, qui est répandu pour vous. »

Non pas seulement pour les Douze qui sont là : ceux-ci représentent aux yeux de Jésus l'humanité tout entière, les hommes qui vivent de ce temps et ceux qui sont encore à naître, Le sang qui coulera demain sur le Calvaire, c'est du véritable sang, pur et tout chaud de vie ; il se coagulera sur la croix et toutes les larmes chrétiennes ne pourront jamais en laver les taches. Mais le sang miraculeux du dernier repas est la figure d'une âme qui s'est offerte sans réserve et abandonnée sans retour afin de rendre semblables à elle les âmes encloses dans les corps humains. Cette âme se donne à ceux qui l'appellent et à ceux qui la repoussent; elle a souffert pour ceux qui la reçoivent et pour ceux qui la maudissent. Le baptême du sang après le baptême de l'eau administré par Jean, après celui des larmes par la femme de Béthanie, après celui des crachats par les Juifs et par les Romains, ce baptême du sang qui ressemble par sa rougeur au baptême du feu qu'annonça le Prophète du Feu, et qui se mêlera aux larmes versées par les saintes femmes sur le cadavre ensanglanté, c'est le sacrement suprême qu'à ceux qui le trahissent lègue, ce soir, Jésus trahi.

Je vous ai partagé le pain — le pain que vous demandez au Père chaque jour — comme sera demain partagé mon corps; maintenant je vous offre mon sang dans ce vin qui est le dernier que je boirai sur la terre. Et tant que vous ferez ceci en mémoire de moi, vous ne sentirez plus l'aiguillon de la faim ni la torture de la soif. Excellent parmi les nourritures est le pain de froment, et parmi les boissons le vin de la grappe; mais le pain et le vin

que je vous ai donnés ce soir vous rassasieront et vous désaltèreront pour toute votre vie, par la vertu de mon sacrifice et par celle de cet Amour qui m'a fait chercher la mort et qui règne au delà de la mort.

Ulysse conseillait à Achille de donner aux Achéens du pain et du vin, avant la bataille, « car ce sont, disait-il, les principes de la force et du courage. » Pour le Grec, la force des membres réside dans le pain et le courage homicide dans le vin. Que le vin enivre donc les hommes afin qu'ils s'entretuent ; que le pain les ragaillardise afin que leur bras frappe sans faiblesse ! Le pain distribué par Jésus fortifie l'âme et non la chair, et son vin donne l'ivresse divine de l'Amour, de cet amour que l'Apôtre, au scandale des descendants d'Ulysse, appellera la folie de la Croix.

Judas, comme les autres, a mangé ce pain et a bu ce vin ; il s'est nourri de ce corps dont il a fait commerce et s'est abreuvé de ce sang qu'il aidera à répandre. Mais il ne s'est pas senti la force de confesser son infamie et de se jeter en pleurant aux pieds de Celui qui aurait pleuré avec lui. Alors le seul Ami qui lui soit resté donna à Judas cet avertissement :

« Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira. »

A ces mots les onze disciples frissonnèrent. Ils auront le cœur, tout à l'heure, de laisser Jésus seul entre les mains des sbires de Caïphe, mais jamais la pensée ne leur serait venue de le vendre pour de l'argent. Et ils se regardaient les uns les autres en tremblant, avec l'effroi de découvrir sur le visage de l'un d'eux une pâleur accusatrice. Et tous, l'un après l'autre, demandaient :

« Est-ce moi, Seigneur, est-ce moi ? »

Judas aussi, cachant sa honte sous une feinte stupeur, réussit à dire à son tour :

« Maître, serait-ce moi ? »

Mais Jésus, qui demain ne se défendra pas, ne veut pas non

plus accuser, et il se contente de réitérer, en des paroles plus précises, la navrante prédiction :

« Celui qui a mis avec moi la main dans le plat, celui-là doit me trahir. »

Puis, comme tous, perdus dans leur doute cruel, le regardaient, immobiles, il reprit encore :

« La main de celui qui me trahira est là, sur la table. »

Et il n'ajouta rien de plus. Mais pour se conformer jusqu'au bout à l'usage antique, il remplit la coupe une quatrième fois et la leur tendit afin qu'ils bussent tous. Alors, de nouveau, les treize voix s'élevèrent pour chanter l'hymme saint, le grand Hallel qui clôt la liturgie pascale. Jésus répétait les fortes paroles du Psalmiste qui sont comme une prophétique oraison funèbre, avant la sépulture :

« L'Éternel est mon soutien et je n'ai point de peur. Que me peuvent faire les hommes ?.... Ils m'avaient environné comme des frelons, mais ils se sont éteints comme un feu d'épines.... Je ne mourrai pas ; je vivrai... L'Éternel m'a châtié durement mais il ne m'a pas livré à la mort. Ouvrez les portes de la Justice afin que j'entre et que je glorifie l'Éternel !.... La pierre rejetée par les maçons est devenue la pierre angulaire... Liez de cordes la victime et conduisez-la vers l'angle de l'autel... »

La victime est prête, et les habitants de Jérusalem pourront voir se dresser demain un autel nouveau de bois et de fer. Mais les disciples, étourdis et l'esprit confus, avaient écouté sans comprendre les allusions funestes et les allusions triomphantes des vieux cantiques.

L'hymme chanté, ils sortirent tous aussitôt de la chambre et de la maison. Dès qu'ils furent dehors, Judas disparut dans la nuit ; et les autres, en silence, suivirent Jésus qui s'achemina, comme chaque soir, vers le mont des Oliviers.

ABBA, PÈRE

Il y avait là un jardin avec un pressoir à huile d'où lui venait son nom de Gethsémani. C'était un lieu élevé où Jésus et ses disciples avaient coutume de passer la nuit, soit qu'ils voulussent fuir les bruits et les odeurs de la grande ville, habitués qu'ils étaient à l'air calme et pur de la campagne, soit qu'ils eussent peur d'être saisis par traîtrise en demeurant au milieu des maisons de leurs ennemis.

Dès qu'ils furent arrivés, Jésus dit à ses disciples :

« Asseyez-vous là pendant que j'irai prier ici près. »

Mais il se sentait le cœur si plein d'affliction et d'anxiété qu'il ne put demeurer seul. Il appela les trois qu'il aimait entre tous, Simon Pierre, Jacques et Jean et quand ils se trouvèrent à l'écart des autres « il commença à donner des signes de tristesse et d'angoisse » :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort ; restez ici et veillez avec moi. »

S'ils lui répondirent et ce qu'ils répondirent, personne ne le sait. Mais il ne semble pas qu'ils trouvèrent, pour le réconforter, de ces mots qui viennent du cœur quand on souffre de la souffrance d'un être aimé, car il s'écarta d'eux aussi et, s'en allant un peu plus loin, il demeura seul à prier.

Il se mit à genoux sur la terre, il se prosterna, le visage contre terre, et dit :

« Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. »

Maintenant qu'il est seul, seul dans la nuit, seul au milieu

des hommes, seul en face de Dieu, il peut, sans honte, montrer sa faiblesse. Car il est homme, enfin, homme de chair et de sang, qui marche et respire ; et il sait que sa fin est proche, que cette machine de son corps va s'arrêter, que son cœur va cesser de battre, que sa chair sera transpercée, que son sang coulera sur la terre.

C'est la seconde Tentation. Selon la parole de l'Evangéliste, après que Satan, à sa confusion, eut éprouvé Jésus dans le Désert, « il le laissa pour quelque temps ». Il l'a laissé jusqu'à cette heure. Maintenant, dans ce nouveau Désert, dans cette ténèbre où Jésus est seul, plus seul que dans le Désert où les bêtes féroces le servaient — tandis qu'ici d'autres bêtes, doctes et choisies, le guettent pour le déchirer — dans ce désert d'épouvante et de nuit, Satan est revenu tendre son dernier piège. La première fois, il lui avait promis les grandeurs de la terre, les victoires et les prodiges ; il voulait le gagner à lui par l'appât de la puissance. Il prend maintenant un moyen contraire. C'est sur sa faiblesse qu'il compte. Le Christ à son commencement, le Baptisé plein d'espoir, qui brûlait d'un confiant amour, subit l'épreuve sans plier ; mais le Christ qui est à sa fin, abandonné par ceux qu'il aime, trahi par son Disciple, recherché par ses ennemis, il sera vaincu par la peur, si l'orgueil ne l'a pas vaincu.

La prière au Père est une instigation de Satan, un principe de lâcheté. Il sait qu'il doit mourir, qu'il le doit nécessairement, qu'il est venu pour mourir, pour donner par sa mort la Vie, pour confirmer par sa mort la vérité de la vie plus grande annoncée ; il n'a rien fait pour ne pas mourir ; il a volontairement accepté de mourir pour les siens, pour tous les hommes, pour ceux qui ne le connaissent pas, pour ceux qui le haïssent, pour ceux qui ne sont pas encore nés ; il a prédit sa mort à ses amis ;

il leur a donné les prémices de sa mort, le pain de son corps, le sang de son âme et il n'a pas le droit de demander à son Père d'éloigner le calice de ses lèvres et de retarder sa fin. Il a écrit ses paroles sur la poussière de la place et les a effacées aussitôt ; il les a écrites dans les cœurs de quelques disciples, mais il sait combien durent peu les mots gravés dans le cœur des hommes. Pour que sa vérité demeure à jamais sur la terre et qu'elle y apparaisse telle que nul ne puisse l'oublier, il doit l'écrire avec son sang, car les vérités sont de la nature du sang et c'est avec le sang de nos veines qu'il faut les écrire sur les pages de la terre pour que le passage des hommes et que l'écoulement des siècles n'en effacent pas les contours. La croix est la conclusion rigoureuse et nécessaire du Discours sur la Montagne. Celui qui apporte l'Amour est à la merci de la haine et l'on ne peut vaincre la haine que par l'acceptation. Car il faut que tout se paye, le Bien plus encore que le Mal, et le Bien suprême qui est l'Amour, par le suprême Mal que les hommes aient en leur pouvoir : l'Assassinat.

Mais tout ce que nous savons, par la foi et la révélation, de la divinité de Jésus s'insurge invinciblement contre l'idée qu'il ait pu céder à la tentation. Si, vraiment, il avait eu peur de la torture et de la mort, n'était-il pas temps de s'y soustraire ? Depuis plusieurs jours il savait qu'on cherchait à le prendre, et il avait plus d'un moyen d'échapper, cette nuit même encore, à ces chiens qui étaient là prêts à le mordre. C'est ainsi qu'il pouvait, seul ou avec ses plus fidèles amis, prendre la route qui mène au Jourdain, et, de là, par des chemins détournés, gagner à travers la Pérée la tétrarchie de Philippe, où il s'était déjà réfugié, peu de temps auparavant, pour se soustraire à l'animosité d'Hérode Antipas. La police juive était si piètrement faite et si rudimentaire qu'on l'aurait difficilement rejoint. Mais il témoigne, en

demeurant, qu'il accepte la mort et les horreurs qui l'accompagneront. Son suicide — n'en est-ce pas un du point de vue de la logique humaine ? — son divin suicide par des mains étrangères est pareil à celui des héros antiques qui avaient recours, pour mourir, à l'épée d'un ami ou d'un esclave. Non, il n'était pas perdu sans ressource, mais quelle vie eut été la sienne, après la fuite ? Vieillir obscurément, maître peureux d'une secte clandestine, se consumer, râler, mourir, enfin, comme tous les hommes.

Ne vaut-il pas mieux, infiniment mieux, terminer sur la croix les semailles de l'Évangile et en arroser le grain de son sang ? Sa vérité, il l'a dite ; elle est annoncée maintenant, et il ne faut plus que l'associer à l'image d'une mort terrible pour qu'on s'en souvienne éternellement. Et, peut-être, ce sang, comme une liqueur stimulante, tiendra-t-il les Disciples éveillés aussi pour toujours.

Mais s'il n'est pas la terreur de la mort, que peut être donc le calice que Jésus veut éloigner de lui ? Est-ce la trahison de celui qu'il a choisi et aimé, du Disciple qui, ce soir même, s'est rassasié de son corps et désaltéré de son âme ? Ou bien le proche reniement de l'autre Disciple qui l'a confessé pour le Christ à Césarée et en qui repose depuis sa plus grande espérance ? Est-ce l'abandon de tous les autres, qui s'enfuiront comme des agneaux apeurés, quand le loup a saisi la mère ? Est-ce la douleur d'un plus vaste reniement, du désaveu de tout son peuple ? Car ce peuple dont il est né le méprise et veut le faire disparaître comme un enfant intempestif, un fils du hasard dont on aurait honte, sans savoir que le sang de Celui qui est venu pour le sauver doit le marquer au front d'une tache indélébile.

Ou peut-être a-t-il entrevu, dans l'épaisse nuit de cette veille, le sort réservé, au cours des siècles, à ses fils les plus lointains, la

détresse des premiers saints, les divisions qui s'élèveront entre eux, les défections, les martyres, les massacres, puis, à peine arrivée l'heure du triomphe, la faiblesse de ceux-là mêmes qui devraient guider les peuples, les schismes irrévocables, le démembrement des églises, l'extravagance et l'orgueil des hérésies, le flot débordant des sectes, l'esprit de confusion répandu par les faux prophètes, l'imprudence des réformateurs rebelles, les pernicieuses folies des embroussailleurs d'abîmes, les simonies et les débauches de ceux qui le nient dans leurs actes et qui le glorifient dans leurs gestes et leurs paroles, les persécutions des chrétiens entre eux, le détachement des tièdes et l'abandon des orgueilleux, le règne des nouveaux Pharisiens et des nouveaux Scribes qui déformeront et qui trahiront son enseignement, l'incompréhension de son Evangile quand il tombera dans les mains des chercheurs de chicanes, des abstracteurs de quintessence, des visionnaires, des compteurs de syllabes, des peseurs de l'impondérable et des diviseurs de l'indivisible, dont l'imprudence doctorale éventre les choses vivantes et les coupe en petits morceaux, avec la prétention de les ressusciter.

Bref, le calice de Jésus ne serait pas son propre mal, mais le mal que feront les autres, les présents et les vivants ou les lointains et les futurs. Il ne supplierait pas le Père de le sauver de la mort, mais de sauver du mal, maintenant et dans l'avenir, ceux qui professent croire en Lui. Sa tristesse serait d'Amour et ne serait pas de crainte.

Mais personne ne saura jamais le véritable sens de ce qu'a dit le Fils au Père dans la solitude du mont des Oliviers. Un grand chrétien de France a nommé le récit de cette nuit le Mystère de Jésus. Le mystère de Juda est le seul mystère humain de l'Évangile ; la prière de Gethsémani est le plus inscrutable mystère divin de l'Histoire du Christ.

SUEUR ET SANG

Quand il eut prié, Jésus, retournant sur ses pas, vint retrouver les Disciples qui, sans doute, l'attendaient. Mais tous trois s'étaient endormis. Roulés dans leurs manteaux sur la terre nue, Pierre, Jacques et Jean, les fidèles, les élus entre tous, s'étaient laissés vaincre par le sommeil. Les craintes obscures de ces derniers jours, l'accablante mélancolie de ce repas qui s'était achevé sur des paroles si graves et de si lugubres pressentiments, tant d'émotions répétées, les avaient fait tomber dans une sorte d'assoupissement plus semblable à de la torpeur qu'à un sommeil naturel : « Quoi! N'avez-vous pu seulement veiller une heure avec moi? Veillez et priez, pour ne point tomber dans la tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Ainsi les appela la voix du Maître. Ah! l'accent de cette voix dans le silence affreux de la nuit, qui l'écoutera au fond de soi-même?

Les Disciples endormis entendirent-ils, comme en rêve, les paroles de Jésus? Lui répondirent-ils, honteux, en portant leurs mains à leurs yeux brouillés de sommeil? Mais quelle réponse pouvaient-ils faire, dans le trouble d'un brusque réveil, à l'Inquiet qui ne dormira plus?

Jésus s'éloigna de nouveau, le cœur serré de plus d'angoisse. Cette tentation contre laquelle il met ses disciples en garde, est-elle en eux seulement, ou ne serait-elle pas en lui? Est-ce la tentation de fuir, de se renier lui-même, comme le renieront les autres, d'opposer violence à violence et de faire payer chèrement sa vie? Ou bien songerait-il à demander, une fois encore, en

une prière plus désespérée, que le péril soit détourné de sa tête ?

Et voici que Jésus est seul de nouveau, plus seul encore que tout à l'heure, dans une solitude absolue, pareille à la désolation de l'infini. Jusqu'alors il avait pu croire que ses amis veillaient là, près de lui. Mais eux aussi, rassasiés de peine, l'ont abandonné. Leurs âmes l'ont abandonné, avant que leurs corps ne l'abandonnent.

Ils l'ont laissé seul. Ils n'ont pu lui faire cette dernière grâce, eux qui ont tant reçu de lui. En échange de son sang et de son âme, en retour de tant de promesses et de tant d'amour, il ne leur avait demandé qu'une seule chose : résister une heure au sommeil. Et ce peu lui a été refusé ; cette pauvre chose, il n'a pu l'obtenir. Et pourtant, en ce moment même, c'est pour eux qui dorment qu'il souffre et combat. Celui qui a tout donné ne recevra rien. En cette nuit de refus, toute prière est rejetée : le Père n'accorde rien, ni les hommes.

Satan lui-même s'est éloigné dans sa ténèbre, et le Christ est seul, irrémissiblement seul. Il est seul comme le sont et le seront toujours ceux qui s'élèvent au-dessus des autres et qui souffrent dans la nuit pour donner la lumière à tous. Au milieu d'un peuple endormi, le héros est seul éveillé : c'est le pilote qui veille sur le navire, dans la solitude de la mer et de la nuit pendant que ses compagnons reposent.

Jésus est le plus seul de ces éternels solitaires : La ville endormie étale, au delà du Cédron, sa blancheur nocturne rayée d'ombre, et dans toutes les villes, dans toutes les maisons de la terre, dort à cette heure la race éphémère des hommes. Seuls veillent, à cette heure, la femme qui attend l'appel de l'homme, le voleur à l'affût dans l'ombre et peut-être quelque philosophe qui cherche, en sa méditation, si Dieu n'existerait pas.

Pourtant, cette nuit-là, ne dormaient non plus ni les chefs des Juifs ni leurs sbires. Ceux qui devraient défendre Jésus, ou pourraient du moins le consoler, ceux qui prétendent l'aimer, et qui l'aiment à leur manière, ceux-là sont plongés dans le sommeil. Mais ceux qui le haïssent et qui veulent le tuer ne dorment pas. Caïphe ne dort pas ; et le seul disciple qui veille, c'est Judas.

Jusqu'à l'arrivée de Judas, le Maître est seul, avec sa tristesse de mort. Pour se sentir moins seul, il se tourne vers son Père et se remet à prier. Les paroles d'imploration voudraient monter, une fois encore, à ses lèvres. Mais il les repousse ; car si la chair frissonne, le Dieu qui l'anime accepte, joyeux, ce qu'il a voulu. Et ce conflit secoue tout son être, jusqu'à ce qu'un suprême effort, un effort surhumain, lui donne la victoire. Alors il défaille, mais il est vainqueur ; il gît, épuisé, mais il est vainqueur.

Une fois de plus, l'esprit a dompté la chair ; mais, après ce combat, le corps anéanti n'est plus qu'une chose inerte qui saigne. La nature humaine a été violentée jusqu'à sa racine, et Dieu est couvert de sueur, comme s'il venait d'accomplir quelque labeur exténuant. Ce n'est pas la sueur qui mouille les tempes de l'homme marchant au soleil, ou qui travaille dans les champs, ou que la fièvre fait délirer, c'est une eau qui exsude de tout son corps. Le sang qu'il a promis aux hommes, il commence à le verser sur l'herbe du mont des Oliviers. Car de grosses gouttes de sang tombent sur le sol, mêlées à la sueur, un premier tribut de la chair soumise. Et c'est aussi le commencement de la délivrance, comme si, rejetant sa nature humaine avec cette humeur sanglante, il se trouvait allégé du poids le plus lourd de l'expiation.

Alors de ces lèvres trempées de larmes, trempées de sueur, trempées de sang, put sortir la nouvelle prière :

« Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que ta volonté soit faite. Non comme je veux, mais comme tu veux ! »

Ici, toute bassesse est abjurée. L'individu se renonce ; il abdique sa volonté et s'absorbe dans l'Universel pour ne trouver qu'en lui la liberté vraie. Jésus n'est plus un homme ; il est l'homme, l'homme tout uni à Dieu, qui ne fait plus qu'un avec Dieu : Je veux ce que tu veux. Sa victoire sur la mort est désormais certaine : il participe à l'Éternel ; s'étant fait Dieu, il ne peut plus mourir. « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perd, la sauvera. »

Et Jésus se relève, apaisé, et revient vers les disciples. Son reproche attristé n'avait servi de rien ; accablés de fatigue, tous trois s'étaient rendormis. Jésus, cette fois, ne les réveille pas ; il n'a plus besoin d'être consolé ; mais il se jette à genoux de nouveau et redit au Père la grande parole du renoncement :

« Non comme je veux, mais comme tu veux. »

Dieu n'est plus au service de l'homme. Les hommes jusqu'alors demandaient à Dieu, en retour de chants et d'offrandes, la satisfaction de leurs désirs : « Je veux la fortune, je veux le salut, je veux la force, la prospérité de mon champ, la ruine de mes ennemis. » Mais, voici, Quelqu'un est venu qui a renversé toutes choses et retourné le sens de la vieille prière : Non ce qui me plaît, mais ce qui te plaît. « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». C'est dans l'accord de la volonté souveraine du Père et de la volonté sujette de l'homme, dans leur convergence et leur identité, qu'est la seule béatitude. Qu'importe si la volonté de Dieu me livre aux mains des tortionnaires et me cloue sur deux pièces de bois comme une bête malfaisante et maudite ? Si je crois au Père, je sais que le Père m'aime bien plus que je ne puis m'aimer moi-même et qu'il en sait bien plus

que je ne puis savoir. Il ne peut donc vouloir que mon bien, même si ce bien est, aux yeux des hommes, le plus affreux des maux ; et c'est vouloir mon bien que vouloir ce que veut le Père. Sa folie est infiniment plus sage que notre sagesse et le martyre qu'il m'impose est un bienfait qui passe toute joie terrestre.

Les disciples peuvent dormir ; tous les hommes peuvent dormir : le Christ n'est plus seul. Il est joyeux de souffrir, joyeux de mourir ; il a trouvé sa paix dans le tourment de l'agonie.

C'est presque avec un désir anxieux qu'il tend l'oreille maintenant pour écouter, dans la nuit, les pas de Judas qui monte.

Il n'entend d'abord que le battement de son cœur apaisé. Mais bientôt lui arrive comme l'écho d'un piétinement furtif, et là-bas, à travers les buissons qui bordent le chemin, des lumières rouges apparaissent et disparaissent dans la nuit. Ce sont les gens de Caïphe qui montent derrière Judas.

Alors Jésus se retourne vers les trois disciples toujours endormis et leur dit d'une voix tranquille :

« Allons, c'est l'heure. Levez-vous et marchons. Celui qui me trahit approche. »

Les autres qui dormaient plus loin, réveillés par le bruit, se dressent, mais ils n'ont pas le temps de répondre au Maître, car celui-ci parlait encore que la troupe survient et s'arrête.

L'HEURE DES TÉNÈBRES

Cette troupe, c'est la vermine aux gages du Sanhédrin qui grouille et ronge autour du Temple, les plus bas parasites du

Sanctuaire, des portiers et des balayeurs, affublés à la hâte d'habits guerriers, qui ont pris, ce soir, des épées au lieu de balais et de clés. Ils étaient une grande foule, disent le. Évangélistes, bien qu'ils sussent n'avoir affaire qu'à douze hommes possédant en tout deux épées. Les prophètes, même désarmés, font toujours peur à la canaille. Il n'est guère croyable qu'il y eut parmi ces gens des soldats romains, et moins encore, comme le dit Jean, un chiliarque, c'est-à-dire un chef de mille hommes. Caïphe voulait mettre le Procurateur en face du fait accompli, et le peu de forces dont il disposait, misérable vestige de l'armée de David, suffisait avec l'appoint de quelques clients et de quelques domestiques à mener à bonne fin cette expédition sans péril.

Ce ramassis de coquins est monté avec des torches et des lanternes, comme s'il s'agissait d'une fête nocturne. La flamme des torches palpite ; les faces blêmes des disciples, la face livide de Judas s'éclairent de rouges reflets ; le visage de Jésus, taché de sang coagulé mais plus lumineux que les lumières, s'offre au baiser de l'Iscariote.

— « Ami, qu'es-tu venu faire ? Vas-tu livrer le Fils de l'Homme avec un baiser ? »

Il le sait bien ce qu'il vient faire ; il sait que ce baiser est le premier des supplices et le plus dur à supporter. Ce baiser est le signe auquel les soldats de Caïphe doivent reconnaître Jésus : « Celui que je baiserai, avait dit Judas en chemin, est celui-là même que vous cherchez. Saisissez-vous de lui et emmenez-le sûrement. » Mais ce baiser est aussi la première et la plus affreuse souillure infligée à cette bouche d'où étaient sorties, dans l'enfer terrestre, les paroles les plus divines qu'on y eût jamais entendues. Ni les crachats, ni les soufflets de la racaille juive et de la soldatesque romaine, ni l'éponge trempée de vinaigre qu'on présentera à ses lèvres n'approchent en horreur de ce baiser

d'une bouche qui l'a nommé ami et maître, qui a bu dans son verre et qui a mangé de son pain.

Donc, ayant eu le signe convenu, les plus hardis s'approchèrent.

— « Qui cherchez-vous ? »

— « Jésus de Nazareth. »

— « C'est moi. »

Et quand il dit « C'est moi », fut-ce le son de cette voix tranquille ou l'éclair de ces yeux divins, la meute recula. Mais lui qui, même à ce moment, s'inquiétait du salut des siens :

— « Je suis Jésus, vous ai-je dit. Puisque c'est moi que vous cherchez, laissez donc aller ceux-ci. »

C'est alors que, profitant de la confusion, Pierre, revenu tout à la fois de son engourdissement et de sa peur, saisit une épée et en coupa net l'oreille de Malchus, serviteur de Caïphe. La conduite de Pierre, cette nuit, n'est qu'incohérence et contradiction. Après la Cène, il avait juré de ne pas abandonner Jésus, quoi qu'il advînt. Puis, dans le Jardin, il s'endort, et rien ne peut l'éveiller. Voici maintenant qu'il s'avise, un peu tard, de défendre son Maître, l'épée à la main ; et tout à l'heure il va nier l'avoir connu.

D'ailleurs, son geste inutile et intempestif est aussitôt improuvé par Jésus :

— « Remets ton épée au fourreau. Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. Refuserai-je de boire le calice que mon Père m'a préparé ? »

Et il tendit ses mains aux soldats qui se hâtèrent de les lier avec les cordes dont ils s'étaient munis.

Pendant qu'ils le liaient : « Vous êtes venus, leur dit-il, armés d'épées et de bâtons, comme si j'étais un voleur. Pourtant j'étais assis tous les jours au milieu de vous, enseignant

dans le Temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est ici votre heure, l'heure de la puissance des Ténèbres. »

Il est la Lumière du monde, que les Ténèbres veulent éteindre. Mais elles pourront seulement la voiler, et pour peu de temps. Ainsi voit-on, en été, une épaisse nuée d'orage cacher tout à coup le soleil, mais il se renflamme bientôt, plus haut dans le ciel et plus radieux.

Les soldats qui avaient grand'hâte de rentrer triomphalement et de recevoir leur salaire, sans daigner lui répondre, se mirent en route par l'âpre chemin qui descend vers la ville, en traînant Jésus par la corde, comme on mène un bœuf à la boucherie. « Alors, avoue Matthieu, tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. » Le Maître réprouvait toute résistance. Le Messie, au lieu de foudroyer ses ennemis, tendait ses poignets aux liens, le Sauveur était incapable de se sauver lui-même. Que pouvaient-ils faire ? Ils n'avaient qu'à disparaître, de peur d'être emmenés eux aussi devant ces puissants que, la veille même, ils se flattaient de déposséder, mais qui, maintenant, à la lueur des torches et à l'éclair des épées, prenaient tout à coup un aspect formidable dans leur imagination bouleversée. Deux d'entre eux seulement suivirent le triste cortège, et nous les retrouverons dans la cour du palais de Caïphe.

Tout ce bruit avait réveillé un jeune homme qui dormait dans une chambre du moulin. Curieux comme sont les jeunes gens, il sortit sans prendre le temps de se vêtir et couvert seulement d'un drap, pour voir ce qui se passait. Les soldats, pensant que c'était un disciple qui n'avait pas eu le temps de s'échapper voulurent se saisir de lui, mais le jeune homme, laissant son drap entre leurs mains, s'enfuit tout nu.

On n'a jamais su quel était cet homme mystérieux qui disparut dans la nuit aussi soudainement qu'il en était sorti. Peut-être

était-ce le jeune Marc — celui-là même qui, plus tard, seul des Évangélistes, raconta ce fait étrange ; et peut-être est-ce pour avoir été, cette nuit, le témoin involontaire du commencement de la Passion qu'il voulut s'en faire, un jour, le premier historien, comme il le fut en effet.

HANAN

En peu de temps Jésus fut conduit au palais de Hanan, où habitait, avec celui-ci, le grand prêtre Caïphe, son gendre. Bien que la nuit fut avancée et qu'on sût depuis la veille que le Blasphémateur serait amené dès le matin, sans retard, la plupart des juges étaient encore dans leur lit et il n'était pas possible de commencer tout de suite le procès. Pourtant les chefs avaient grand'hâte de tout terminer dans la matinée afin de ne pas laisser au peuple le temps de se soulever ni à Pilate de réfléchir. Quelques-uns des gardes qui étaient revenus du mont des Oliviers furent donc envoyés chez les juges pour les éveiller et les faire venir. En attendant, le vieil Hanan, qui n'avait pas dormi de la nuit, voulut interroger le faux prophète pour son propre compte.

Hanan, fils de Seth, avait rempli pendant sept ans les fonctions de grand prêtre, et, bien que déposé à l'avènement de Tibère, il demeurait toujours le véritable primat de l'église juive. Ce Sadducéen, chef de l'une des plus considérables et des plus opulentes familles du patriciat ecclésiastique, exerçait sur sa caste, par l'intermédiaire de son gendre, une autorité sans conteste. Cinq de ses petits-fils furent, par la suite, grands-prêtres, et c'est l'un d'eux, nommé comme lui Hanan, qui fera lapider Jacques, le frère du Seigneur.

Jésus fut donc amené devant lui. C'est la première fois que le charpentier de Nazareth se trouve face à face avec le chef religieux de son peuple, avec son véritable et plus grand ennemi. Jusque-là, il ne s'est rencontré, dans le Temple, qu'avec des subalternes, scribes et pharisiens. Le voici devant le coryphée, non plus en accusateur, mais en accusé. C'est le premier interrogatoire de la journée. En l'espace de quelques heures, le Christ comparaîtra devant quatre autorités : deux puissants du Temple, Hanan et Caïphe, et deux puissants de la Terre, Hérode et Pilate.

Hanan veut connaître d'abord quels sont les disciples de Jésus. C'est sa première question. Le vieux prêtre politique attache peu d'importance aux fables du Messianisme. Ce qui l'intéresse, c'est de savoir parmi quelles gens se recrute la nouvelle secte et jusqu'à quel point la doctrine séditieuse a pénétré dans le peuple. Mais Jésus le regarde sans répondre. Comment ce revendeur de colombes a-t-il pu penser que Jésus trahirait ceux qui l'ont trahi ?

Alors il lui demande en quoi consiste son enseignement. Et Jésus répond qu'il ne lui appartient pas de le dire :

— « J'ai parlé ouvertement au peuple. J'ai enseigné dans les synagogues et dans le Temple, partout où s'assemblent les Juifs. Je n'ai rien eu de secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge ceux qui m'ont entendu. Ils savent ce que j'ai dit ».

Et c'est la vérité. L'enseignement de Jésus n'est pas ésotérique. S'il a confié parfois à ses disciples certains préceptes qu'il n'a pas répétés en public, il les a pourtant exhortés à crier sur les toits ce qu'il leur a dit à portes fermées. Mais Hanan dut froncer le sourcil à cette réponse qui impliquait la supposition d'un jugement équitable, car l'un des gardes, se tournant vers l'Accusé, lui donna un soufflet en disant :

— « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? »

Ce soufflet est le premier des outrages qui accompagneront le Christ jusqu'à la croix. Mais Jésus, la joue rouge encore du coup qu'elle a reçu, regarda le brutal et dit :

— « Si j'ai mal parlé, montre le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Le soldat confus de tant de douceur ne sut que répliquer. Hanan, commençant d'entrevoir que ce Galiléen n'était pas un vulgaire aventurier, n'eut qu'un plus grand désir de s'en débarrasser ; et comme il vit qu'il n'en pouvait rien tirer, il le renvoya à Caïphe pour que celui-ci procédât tout de suite à la fiction d'un jugement régulier.

LE CHANT DU COQ

Des onze disciples qui s'étaient enfuis, deux seulement, honteux de leur couardise, étaient revenus sur leurs pas, et ils avaient suivi de loin, en se cachant dans l'ombre des murs, le cortège ondoyant des torches. C'étaient Simon Pierre et Jean, fils de Zébédée.

Celui-ci, qui n'était pas inconnu des gens de Caïphe, entra sans difficulté dans la cour du palais, presque en même temps que Jésus. Mais Pierre, plus timide ou plus craintif, n'osa pas le suivre et resta debout près de la porte. Jean ne le voyant plus à côté de lui et peu soucieux, sans doute, de demeurer seul, vint parler à la portière et la persuada, malgré sa défiance, de laisser entrer aussi son compagnon. Mais au moment où Pierre passait la porte, cette femme le reconnut.

« N'es-tu pas un des disciples de cet homme qu'on vient de prendre ? »

Et Pierre, faisant mine d'être offensé, répondit :

« Non, je ne le connais pas. Je ne sais ce que tu veux dire ».

Et il alla s'asseoir avec Jean autour d'un brasier que les soldats avaient allumé dans la cour, car la nuit était froide, bien qu'on fût déjà en avril. Mais la femme, encore soupçonneuse, s'approcha du feu et regardant Pierre avec attention :

« Oui, toi aussi, dit-elle, tu étais avec Jésus de Nazareth ».

Et, de nouveau, il le nia avec de grands serments :

« Je te dis que je ne le connais pas ! »

La femme s'en retourna vers la porte en secouant la tête ; mais les soldats, mis en défiance par la vivacité de ces dénégations, examinèrent Pierre de plus près et lui dirent :

« Tu es à coup sûr un de ces gens-là ; on le voit bien à ta façon de parler ».

Et lui jurait de nouveau lorsqu'un homme, parent de ce Malchus à qui il avait coupé l'oreille, l'interrompit en criant :

« Ce n'est pas toi, peut-être, que j'ai vu dans le jardin tout à l'heure, avec Jésus ! »

Mais Pierre, s'empêtrant dans ses mensonges, protestait de plus belle qu'on le prenait pour un autre et qu'il n'était pas des disciples de cet homme.

A ce moment, Jésus, les mains liées, traversait la cour au milieu des gardes pour être conduit devant Caïphe. Il entendit ce que disait Pierre et le regarda. Un instant à peine son regard se posa sur lui — le regard de ces yeux où le renégat avait su voir, un jour, l'éclair de la Divinité, et dont la douceur, maintenant, lui était plus intolérable que n'aurait été leur dédain. La pauvre âme éperdue en demeura blessée pour toujours ; jusqu'à la mort elle verra les grands yeux tristes et suaves dont le regard s'est posé sur elle en cette nuit d'épouvante.

Il disait, ce regard, bien mieux que mille paroles :

Toi aussi, qui fus le premier des miens, celui en qui j'avais mis mon plus grand espoir, toi le plus dur mais le plus ardent, le plus ignorant mais le plus fidèle, qui m'as nommé par mon vrai nom près de Césarée, qui as posé, pour dormir, ta joue sur mon manteau, qui m'as si souvent baisé de ta bouche, toi aussi tu m'as renié, Simon Pierre fils de Jonas, et tu dis ne pas me connaître à la face de ceux qui s'apprêtent à me tuer. Ne pouvais-tu pas disparaître, t'enfuir comme les autres, si tu ne te sentais la force de boire avec moi le calice dont je t'ai parlé tant de fois ? Va-t'en, que je ne te voie plus jusqu'au jour où je serai libre et où la foi t'aura renouvelé. Si tu as peur, pourquoi es-tu ici ? Et pourquoi, si tu n'as pas peur, viens-tu de me désavouer ? Judas lui-même s'est montré plus loyal que toi : il est venu vers moi avec mes ennemis et n'a pas nié me connaître. Pierre, Pierre, je te l'avais bien dit que tu m'abandonnerais, comme les autres. Mais maintenant, c'est toi le plus cruel de tous. Déjà, pourtant, je t'ai pardonné dans mon cœur, et je t'aime comme je t'ai toujours aimé, car je suis ici pour mourir et pour pardonner. Mais toi, Pierre, pourras-tu jamais te pardonner toi-même ? »

Sous le poids de ce regard, Pierre avait baissé la tête ; son cœur, dans sa poitrine, battait à coups précipités ; et il n'aurait pu tirer de sa bouche un nouveau reniement. Son visage brûlait comme si le brasier, près de lui, eut été la gueule de la Géhenne. Sous l'intolérable étreinte de la douleur et du remords, il était près de défaillir, et tout son corps était de glace presque en même temps que de feu. Il avait dit à l'instant même qu'il ne connaissait pas Jésus, et, en vérité, il lui apparaît maintenant qu'il le connaît pour la première fois; il vient de voir qui est Jésus : les yeux aimants, pleins de reproche, l'ont traversé de leur éclair pareil à l'épée d'un archange.

Péniblement, il parvint à se lever et à gagner la porte en trébuchant. A peine était-il dehors que là-bas, dans l'aube déserte, un coq lointain chanta. Ce chant joyeux et hardi fut, pour Pierre, le cri soudain qui réveille d'un cauchemar ; il fut pareil au brusque souvenir d'une parole entendue dans une autre vie ; au retour à la maison de notre enfance, quand le jour matinal s'étend sur la campagne et sur le lac ; à la voix, depuis si longtemps oubliée, qui illumine un long passé, comme une lueur dans la nuit. Et l'on put voir alors, dans la trouble clarté de l'aube, un homme qui fuyait, la tête cachée sous son manteau et les épaules secouées désespérément par les sanglots d'une douleur inconsolable.

Pleure, Simon Pierre, puisque Dieu, maintenant, t'accorde la grâce des pleurs. Pleure pour toi-même et pour Lui, là-haut ; pleure pour la fuite de tes frères et la trahison de l'un d'eux ; pleure pour Celui qui meurt afin de sauver ta pauvre âme ; pour ceux qui viendront après toi et qui, à ton exemple, renieront leur libérateur, sans se racheter par le repentir ; pleure pour les apostats et pour les renégats, pour ceux qui diront, comme tu l'as dit : « Je ne suis pas des siens ». Et quel est celui d'entre nous qui n'a fait, une fois au moins, ce qu'a fait Pierre ? Combien, parmi nous, sont nés dans l'église du Christ, combien, dans leurs prières, ont nommé Jésus de leur bouche enfantine, se sont mis à genoux devant son image sanglante, et puis ont dit, un jour, par crainte d'un sourire : « Je ne l'ai jamais connu ! »

Toi du moins, malheureux Simon, bien que tu sois Pierre, tu as versé toutes les larmes de tes yeux et tu as caché sous ton manteau ton visage honteux et bouleversé. Encore quelques jours, et le Ressuscité te baisera de nouveau, car ton gémissement a purifié ta bouche parjure.

LA ROBE DÉCHIRÉE

Le véritable nom de Caïphe était Joseph ; Caïphe est un surnom et c'est le même vocable que Cephas, surnom de Simon, c'est-à-dire Pierre. En cette matinée de vendredi le Fils de l'Homme est pris entre ces deux pierres. Simon-Pierre représente les amis peureux, incapables de le sauver, et Joseph-Pierre les ennemis qui veulent, à tout prix, le perdre. Entre le reniement de Simon et la haine de Joseph, entre le chef de l'Église qui va mourir et le chef de l'Église qui va naître, Jésus est comme le grain entre deux meules.

Le Sanhédrin est déjà réuni et l'attend. Avec Hanan et Caïphe qui le président, il y a là Jean, Alexandre et toute la fleur orgueilleuse de l'aristocratie juive. Le Sanhédrin se composait régulièrement de vingt-trois prêtres, de vingt-trois scribes, de vingt-trois anciens et de deux présidents, en tout septante et un membres, à peu près autant que les disciples de Jésus. Mais, ce jour-là, quelques-uns étaient absents, ceux d'abord chez qui la peur d'une bagarre était plus forte que leur animosité contre le faux prophète, puis, en petit nombre, ceux qui n'auraient pas levé le doigt pour condamner Jésus, mais qui n'auraient osé le justifier ouvertement. Parmi ces derniers il faut compter, à coup sûr, Nicodème, disciple nocturne de Jésus et Joseph d'Arimathée qui l'ensevelit pieusement.

Malgré ces absences, il y avait plus de juges qu'il n'en fallait pour donner un semblant de légalité à la ratification d'un arrêt porté d'avance ; et tous, délégués du Temple, de l'École et de la Banque, attendaient avec une égale impatience le moment de

confirmer la sentence de haine et de mort. La grande salle du Conseil, où la foule s'entassait déjà, présentait l'image d'une ignoble chambrée de spectres. On eut dit que le jour naissant n'y pénétrait qu'avec honte, et cette blancheur de l'aube faisait pâlir tristement les flammes rougeâtres des torches. Dans la pénombre sinistre les juges attendaient. Vieux, massifs, renfrognés, le front dur et la trogne épaisse, ils étaient assis en demi-cercle, immobiles sous leurs manteaux blancs ; et ils caressaient leurs barbes vénérables en jetant des regards mauvais. On les eut pris pour des enchanteurs qui attendent une proie vivante. Le reste de la salle était occupé par la clientèle de ces gens assis : des gardes avec leur bâton à la main, toute la basse domesticité de la maison. Et l'air était épais et lourd et comme chargé d'une odeur de tombeau.

Jésus, les mains toujours liées, fut poussé au milieu de cette tanière, comme dans un cirque romain les esclaves livrés aux bêtes. Hanan, qui était encore quelque peu secoué de sa première rencontre avec l'hérésiarque, avait raccolé à la hâte quelques faux témoins parmi la canaille présente, afin de pouvoir, s'il était besoin, réduire à néant toute défense éventuelle. L'audience commença par l'appel de ces témoins bien endoctrinés. Deux d'entre eux s'étant avancés jurèrent qu'ils avaient entendu Jésus prononcer ces paroles :

« Je peux détruire ce temple construit par la main des hommes et en rebâtir un autre en trois jours qui ne sera point fait de main d'homme ».

L'accusation, en ce temps et devant ces juges, était des plus graves. Il ne s'agissait de rien moins que de sacrilège et que de blasphème; car, pour le peuple juif, le Temple de Jérusalem était la demeure unique et sacrée du Seigneur; menacer le Temple, c'était menacer Dieu, le dieu de tous les Juifs. Mais cette parole,

Jésus ne l'a pas dite, ou du moins il ne l'a dite ni sous cette forme ni dans ce sens. Sans doute, avait-il annoncé qu'il ne resterait du Temple pierre sur pierre, mais non pas que ce serait par son œuvre. Et quant à la mention d'un temple détruit et reconstruit en trois jours, elle fait partie d'un autre discours où le Christ parlait, par figure, de sa résurrection. Cela est si vrai que les deux témoins n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur ce propos confusément et malignement rapporté et qu'ils n'en finissaient pas de discuter, si bien qu'il eût suffi d'un mot de Jésus pour les confondre et les mettre au pied du mur. Mais Jésus se taisait.

Le grand prêtre, irrité par ce silence, se leva en criant :

« Ne réponds-tu rien ? N'as-tu pas entendu ce qu'ils attestent contre toi ? »

Mais Jésus se taisait toujours.

Les silences de Jésus sont tellement lourds d'éloquence magnétique qu'ils ont le pouvoir de mettre ses juges hors d'eux. Il s'est tu à la première question de Hanan, il se tait à l'apostrophe de Caïphe, et il se taira tout à l'heure devant Antipas et devant Pilate. Ce qu'il pourrait dire il l'a dit mille et mille fois ; et ce qu'il pourrait ajouter encore ne serait pas compris, ou ne servirait qu'à donner à ses ennemis de nouvelles raisons de le perdre. Les vérités surhumaines sont, de leur nature, ineffables. Si l'on peut, par volonté d'amour, en donner parfois une ombre, cette ombre n'est saisie que par des esprits préparés d'avance qui en ont déjà le pressentiment. Encore leur parviendra-t-elle par les voies mystérieuses du cœur, bien plus que par le moyen d'un langage toujours imparfait et défectueux.

Jésus ne parle pas, mais de ses yeux sereins il regarde, autour de lui, les faces anxieuses et convulsées. Il juge pour l'éternité

ces fantômes de juges. D'un seul de ces regards qui vont droit à l'âme, chacun est pesé et condamné. Sont-elles, seront-elles dignes jamais d'entendre les paroles de Jésus ces âmes tarées et pourries, ces âmes de rebut, ces âmes de néant, ulcérées et cadavériques ? Et lui, par quelle inconcevable lâcheté, accepterait-il l'humiliation de se justifier devant elles ?

Ceci était bon pour le fils camus de la sage-femme, le disciple et le rival des sophistes. Le disputeur septuagénaire qui avait si longtemps fatigué de son bavardage tous les oisifs de l'agora, pouvait déclamer devant les juges d'Athènes une belle harangue apologétique s'abaissant tout doucement des régions abruptes de la dialectique aux chicanes de la procédure. Le vieil ironiste s'était proposé la réforme de l'art de penser bien plutôt que celle de la raison de vivre. Aussi n'avait-il pas craint de prêter à usure ; Xantippe ne lui suffisant pas, il avait eu deux fils de sa concubine Myrto, et l'on sait qu'il avait coutume de caresser les beaux éphèbes d'une façon peu digne d'un vieillard. Pourtant, la mort le trouva prêt, et il sut mourir avec une noble fermeté. Mais au fond, tout au fond de lui-même, il eut mieux aimé descendre dans le Hadès par un chemin plus doux et plus naturel. Vers la fin de son spécieux mémoire justificatif il tenta de fléchir ses juges en alléguant sa vieillesse (à quoi bon me faire mourir, je mourrai bientôt de moi-même), et il offrit de payer trente mines d'amende pour être mis en liberté.

Mais le Christ — à qui, pour l'amoindrir, tant de nouveaux Pilate ont voulu comparer Socrate — n'a rien d'un sophiste ni d'un avocat. Comme l'ange de Dante, il dédaigne les « arguments humains ». Il répond par le silence, ou, s'il est contraint de parler, il le fait en mots vrais et brefs.

Caïphe exaspéré par ce mutisme irrévérencieux trouva finalement le moyen de l'obliger à répondre.

« Je t'adjure par le Dieu vivant de dire si tu es le Christ, Fils du Très-Haut »

Tant qu'ils s'en étaient tenus à leur procédure insidieuse, le chargeant d'imputations mensongères ou l'interrogeant sur des faits connus de tous, Jésus ne fait aucune réponse. Mais l'invocation du Dieu vivant, même dans une bouche indigne, est irrésistible. Au Dieu qui vit et vivra éternellement, qui vit en chacun de nous et qui est présent même dans ce tribunal infâme, Jésus ne peut opposer un refus. Et pourtant il hésite un moment avant d'aveugler ses juges de la splendeur de sa révélation :

« Si je vous le dis, vous ne me croirez pas, et si je vous interroge vous ne me répondrez pas. »

Alors, ce n'est plus Caïphe seulement qui questionne, mais tous, debout, tendant vers lui des mains furieuses, crient ensemble :

« Es-tu donc le Christ, fils de Dieu ? »

Jésus ne pouvait renier, comme Pierre, l'irrécusable vérité qui est la raison de sa vie et de sa mort. Il est responsable vis-à-vis de son peuple et de tous les peuples — responsable, c'est-à-dire qui peut répondre, qui sait répondre, qui répond enfin quand on lui parle en face. Toutefois, comme à Césarée, il ne veut pas se nommer lui-même par son véritable nom, mais quand d'autres l'ont nommé il ne les dément pas, même au prix de sa vie :

« Vous l'avez dit, et je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance, venir sur les nuées du ciel. »

De ses propres lèvres, il a prononcé sa condamnation. Devant les faces bestiales qui l'entourent en grinçant des dents, la bouche tordue de colère, il a proclamé ce qu'il n'avait dit qu'en secret

aux amis les plus près de son cœur. Ceux-ci l'ont trahi, mais lui ne trahira pas son Père. Maintenant il peut tout accepter, vider le calice jusqu'à la lie : ce qu'il avait à dire, il l'a dit.

Caïphe triomphe. Feignant une horreur qu'il n'éprouve pas — car ce Sadducéen ne croyait guère aux apocalypses et n'avait souci que des profits et des honneurs du Temple — il déchire son vêtement en s'écriant :

« Il a blasphémé ! Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin d'autres témoignages ? Nous l'avons ouï de sa bouche. Dites, qu'en jugez-vous ? »

Et tous à la fois :

« Il a mérité la mort. »

Ainsi, sans autre examen, sans que s'élève une protestation, ils le condamnèrent à mort comme faux prophète et blasphémateur.

Et maintenant la comédie judiciaire est terminée. Le grand prêtre a revêtu une autre robe et laisse flotter les pans de celle qu'il a déchirée comme un drapeau après une victoire. Il ne sait pas que ce même jour une robe plus précieuse sera lacérée comme la sienne ; et il ne sait pas non plus que son misérable geste symbolique est le présage et le signe d'une autre condamnation. L'Église dont il est le chef est abolie à jamais. Ses successeurs, prêtres déchus et illégitimes, n'exerceront plus qu'un fantôme de sacerdoce ; et, dans quelques années, le somptueux vêtement de marbre et de granit du sanctuaire juif sera déchiré à son tour par la main brutale de Rome.

LES YEUX BANDÉS

L'arrêt de mort prononcé, le Sanhédrin se retira dans une autre salle afin d'aviser aux moyens d'obtenir au plus tôt la ratification du Procurateur et de faire exécuter la sentence dans la matinée même. Pendant ce temps, Jésus demeurait livré à la populace qui remplissait le Palais. Quand elle est assurée de l'impunité, la bête humaine ne connaît pas de plus grand plaisir que de tourmenter un pauvre être sans défense ; et le jeu est d'autant plus beau que la victime en est plus innocente. L'instinct de férocité qui persiste au fond de tout homme, endormi mais non dompté, se réveille et réapparaît. Alors, le visage redevient mufle, les dents sont des crocs, les mains sont des griffes, et la gorge, au lieu d'une parole humaine, n'émet plus qu'un cri bestial. Qu'un peu de sang vienne à couler, toutes les bouches veulent le boire. Car il n'est pas d'ivresse comparable à celle du sang. Le sang est plus fortifiant que le vin doux et plus beau à voir que l'eau chère à Ponce Pilate.

Mais la férocité prend volontiers la forme d'un jeu. Les tigres eux-mêmes jouent parfois comme des enfants, et les enfants, autant que le permettent leurs petites forces, peuvent être cruels comme des tigres. En attendant que le Procurateur ait donné son *non obstat* à la mort du plus innocent de leurs frères, les soldats qui ont capturé Jésus vont préluder à son supplice. On leur a permis de jouer avec leur roi, de s'amuser avec leur Dieu. Et, après tout, ce divertissement leur est bien dû. Ils ont veillé toute la nuit, et la nuit a été froide ; ils ont marché jusqu'au mont des Oliviers, non sans craindre quelque résistance, crainte

qui n'était pas vaine puisqu'un des leurs a perdu une oreille dans la bagarre; enfin il leur a fallu subir jusqu'au matin une longue attente dans la cour du Palais. Bref, cette affaire a été pour eux l'occasion d'une grande fatigue, d'autant qu'en ces jours de fête la ville et le Temple sont pleins d'étrangers, ce qui rend tout plus pénible et plus difficile.

Donc, ils vont maintenant s'égayer un peu. Mais ils ne savent par où commencer. Leur victime est liée et ses amis ont disparu; mais cet homme a des yeux comme ils n'en ont jamais vu jusqu'alors, des yeux qui semblent regarder au-delà des choses et dont le regard, pourtant, vous pénètre comme les rayons d'un soleil insoutenable. Cet homme exténué, dont le visage est trempé de sueur et taché de sang, et qui a les mains liées, cet homme, sans patron ni défenseur, que vient de condamner à mort le tribunal suprême du peuple juif; cette guenille humaine promise à la croix des esclaves et des voleurs; ce mannequin de carnaval, ce jouet qu'on leur a jeté; cet homme qui ne parle, ni ne pleure, ni ne se plaint mais qui les regarde avec pitié, comme un père regarde son enfant malade ou un ami son ami en proie au délire; cet homme qui est là pour être un objet de risée, frappe l'esprit de ces coquins d'une crainte respectueuse.

Il fallut que l'un des scribes ou des anciens leur donna l'exemple. En passant près de Jésus il lui cracha au visage. Attentif aux prescriptions de la Loi qui commande de garder son corps pur de tout immondice, cet homme n'aurait pas voulu souiller ses mains dûment lavées pour la Pâque par le contact d'un ennemi de Dieu si près, d'ailleurs, de la mort qu'il semblait participer déjà à l'impureté du cadavre. Mais un jet de salive est toujours permis. Qu'est-ce que la salive? Un rebut du corps, signe matériel du mépris.

Et sur le visage qu'illuminent les clartés vierges du matin et

le reflet de la divinité prisonnière, sur la face transfigurée par la lumière du soleil et par celle de l'Amour, sur la face d'or du Christ, les crachats des Juifs ont recouvert le premier sang de la Passion.

La vile engeance des soudards et des valets n'a pas peur, elle, de souiller ses mains, et les crachats ne lui suffisent pas. L'exemple donné par les maîtres a rompu le charme des yeux dolents et fraternels du Christ. Qui est près de lui le soufflète, qui ne peut l'atteindre au visage frappe du poing où il peut, et les mots qu'ils vocifèrent blessent plus atrocement que les coups.

Le visage qui fut blanc comme fleur d'épine, brillant comme l'or du soleil, se couvre de taches livides ; le beau corps gracieux chancelle, battu par l'assaut de ce flot humain. La lie effrayante de l'âme monte aux lèvres de ces furieux, mais Jésus ne dit pas un mot. Il a pu répondre au soldat qui l'a souffleté en présence de Hanan : à des bêtes déchaînées, il n'a rien à dire.

Mais voici que l'un d'eux, plus malin ou plus enfant que les autres, a une idée. Il prend un mauvais chiffon, en fait un bandeau dont il couvre les yeux de Jésus et qu'il noue derrière sa tête.

« Jouons, dit-il, à la main-chaude, voulez-vous ? Il se vante d'être prophète. Voyons s'il va deviner qui le frappe. »

Le malheureux, par une inconsciente pitié, voulut-il épargner au Christ la vue de ses frères changés en bêtes, ou bien ne pouvait-il plus supporter le regard d'amour des yeux douloureux ?

On fait le cercle, et tantôt l'un tantôt l'autre tire la robe ou le manteau, donne une tape sur l'épaule, une bourrade dans le dos, un coup de bâton sur la tête.

« Hé, Christ, fais ton métier de prophète : Qui t'a frappé ? »

Pourquoi ne répond-il pas ? N'a-t-il pas prédit la ruine du

Temple, des guerres, des cataclysmes, la venue du Fils de l'Homme sur les nuées et d'autres vétilles du même genre ? Et maintenant il ne peut deviner cette chose si simple, le nom de quelqu'un qui est tout près de lui ! Quel prophète est-ce là ? A-t-il, tout d'un coup, perdu son pouvoir, ou bien n'en a-t-il jamais eu ? Il a pu en faire accroire à ces pauvres niais de Galiléens, mais ici nous sommes à Jérusalem. On s'y connaît en prophètes, et quand les prophètes se trompent, on les assomme. « Et, dit l'Évangéliste, ils lui adressaient encore beaucoup d'autres injures et de blasphèmes. »

Cependant Caïphe et les autres, qui avaient hâte d'en finir, jugèrent que le divertissement avait assez duré. Il est temps de conduire le faux Roi devant Pilate afin que celui-ci approuve la sentence. Car le Sanhédrin a bien le pouvoir de juger, mais, hélas ! depuis que la Judée est sous la puissance romaine, le droit de mort ne lui appartient plus. Les princes des prêtres, les scribes, les Anciens, suivis des gardes qui tirent Jésus par la corde et d'une foule hurlante accrue le long du chemin, se dirigent donc vers le palais du Procurateur.

PONCE PILATE

Depuis l'an 26 était procurateur, au nom de Tibère, Ponce Pilate, inconnu aux historiens avant sa venue en Judée. Si Pilatus vient de Pileatus, on peut supposer qu'il était affranchi ou descendant d'affranchis car le pileum était la coiffure des esclaves libérés.

Peu d'années lui avaient suffi pour inspirer à ceux qu'il gouvernait une très âpre haine. Il faut dire que tout ce que nous savons

de lui nous est rapporté par des juifs ou par des chrétiens — ses ennemis déclarés — mais il semble qu'il ait fini par se rendre odieux à ses propres maîtres puisqu'en l'an 36 le préfet de Syrie, Lucius Vitellius, l'envoya à Rome se disculper devant Tibère. L'empereur mourut avant que Pilate n'eut atteint la métropole ; mais, selon une tradition ancienne, il fut banni par Caligula et se tua en Gaule.

La haine des Juifs contre lui était née du profond mépris qu'il montra tout d'abord pour ce peuple insociable et indocile et qui devait lui sembler, à lui élevé dans les idées romaines, un nid de serpents venimeux, une tourbe sale et méprisable, digne à peine d'être domestiquée par le bâton des mercenaires. Imaginez-vous un vice-roi de l'Inde abonné au *Times*, lecteur de Stuart Mill et de Shaw, ayant dans sa bibliothèque Byron et Swinburne, et destiné à administrer un peuple loqueteux, sophistique, affamé et turbulent, aux prises avec cette forêt de castes, de mythologies, de superstitions, qu'il doit en lui-même mépriser et honnir du haut de sa dignité de blanc, d'européen, de britannique et de libéral. Pilate, comme le montrent ses demandes à Jésus, était un des sceptiques de la latinité décadente empestés de pyrrhonisme et dévots d'Epicure, un encyclopédiste de l'Hellénisme qui ne croyait plus aux dieux de la patrie et ne pouvait supposer qu'un Dieu vrai existât ni surtout qu'il fallait le chercher parmi cette plèbe pouilleuse et superstitieuse, parmi ce clergé factieux et jaloux, dans cette religion qui devait lui apparaître comme une barbare confusion d'oracles syriaques et chaldéens. L'unique foi qui lui restait, que sa charge lui imposait de feindre, était la nouvelle religion romaine, civique et politique comme aux temps républicains, mais concentrée tout entière dans le culte de l'empereur. De cette religion naquit précisément le premier conflit qu'il eut avec les Juifs. Lors d'une relève de la garnison de

Jérusalem, il ordonna que les soldats entrassent de nuit dans la ville sans ôter des enseignes les effigies d'argent de César. Le matin, sitôt que les Juifs s'en aperçurent, grands furent l'horreur et le tumulte : c'était la première fois que les Romains manquaient à ce respect extérieur qu'ils avaient toujours porté à la croyance de leurs sujets palestiniens. La figure de César divinisé, plantée devant le Temple, était pour ceux-ci une provocation idolâtre, le principe de l'abomination de la désolation. Tout le pays fut en effervescence : une députation fut envoyée à Césarée pour obtenir le retrait des enseignes. Pilate refusa ; cinq jours et cinq nuits les suppliants l'assiégèrent. Enfin le Procurateur excédé les convoqua dans l'amphithéâtre et traîtreusement, les fit entourer de soldats, l'épée nue, leur jurant qu'aucun n'échapperait s'ils ne cessaient de l'importuner. Mais les Juifs, au lieu de crier grâces, tendirent le cou aux épées de Pilate et lui, vaincu par cette obstination héroïque, donna l'ordre de ramener les enseignes à Césarée.

Mais si cette clémence n'ôta rien à la haine des Juifs pour le nouveau procurateur, en Pilate crûrent le mépris et le désir d'une revanche. Peu de temps après il introduisit dans le palais d'Hérode, où il résidait quand il était à Jérusalem, des tablettes votives consacrées à l'Empereur. Mais les prêtres le surent et le peuple fut de nouveau consterné et envenimé. On demanda que fussent retirés aussitôt ces monuments d'idolâtrie, on menaça Pilate de recourir à Rome et de s'y plaindre des vexations et cruautés commises par lui jusqu'à ce jour. Mais lui cette fois encore ne fléchit point. Les Juifs en appelèrent à Tibère qui ordonna que les tablettes fussent reportées à Césarée.

Deux fois Pilate avait perdu la partie mais la troisième il eut le dessus. Venu de la cité des thermes et des aqueducs et aimant — comme chacun sait — se laver, il s'avisa que l'eau manquait à

Jérusalem et décida de faire construire une grande citerne et un aqueduc long de plusieurs milles. Cependant le travail était coûteux et il usurpa, pour le payer, une bonne somme prélevée au trésor du Temple. Le trésor était riche — tous les Juifs de l'Empire y accouraient porter des offrandes ou les envoyaient s'ils ne pouvaient venir en personne — mais les prêtres crièrent au sacrilège et le peuple, excité par eux, se souleva, si bien que, lorsque Pilate vint pour les fêtes de Pâque à Jérusalem, des milliers d'hommes se réunirent faisant tumulte autour de son palais. Alors il envoya parmi la foule un grand nombre de soldats déguisés qui, tout à coup, commencèrent à donner du bâton aux plus enragés, de sorte qu'en peu d'instants tous s'enfuirent et que Pilate put tranquillement se pourvoir d'eau, aux frais des Juifs, pour ses diverses ablutions.

L'affaire était encore récente quand ces mêmes princes des prêtres qui, par trois fois, s'étaient dressés contre son autorité, qui avaient tenté d'obtenir sa déposition, qui le haïssaient d'une forte haine comme Romain, comme symbole de la domination étrangère et de leur propre esclavage, et qui plus encore haïssaient sa personne : Ponce Pilate, insidiateur de leur culte et voleur de leurs deniers — quand ceux-là même furent contraints de recourir à lui pour soulager une autre haine, la plus puissante alors en leurs cœurs infectés. Dure nécessité à laquelle ils ne pouvaient se soustraire car nulle sentence de mort n'était exécutable sinon validée par le représentant de César.

En cette aube de vendredi Ponce Pilate, drapé dans sa toge, encore bâillant et somnolent, les attend au palais d'Hérode, mal disposé contre ces fastidieux hurleurs qui le forcent par leurs querelles à se lever avant son heure.

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

La foule des accusateurs et des sbires débouche enfin sur la place devant le Prétoire. Ils restent dehors, car s'ils entraient dans une maison où il y a du levain et du pain levé, ils seraient contaminés pour tout le jour et ne pourraient plus célébrer la Pâque. Le sang innocent ne souille pas mais le levain oui.

Pilate, prévenu, paraît sur le seuil et demande d'un ton brusque :

— Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?

Ceux à qui il parle sont des ennemis pour lui ; et cet homme, semble-t-il, est un ennemi pour eux. Pilate prend donc son parti d'instinct. Non par compassion — n'est-il pas un Juif comme les autres et un Juif pauvre ? — mais s'il se trouvait innocent, ce n'est pas lui, Pilate, qui se prêterait au caprice de cette odieuse vermine.

Caïphe riposte aussitôt, comme froissé :

— Si celui-ci n'était pas un malfaiteur nous ne l'aurions pas conduit devant toi.

Alors Pilate, qui n'a pas de temps à perdre à ces querelles de prêtres et ne pense pas qu'il s'agisse d'un crime capital, répond sèchement :

— Prenez-le et jugez-le selon votre loi.

Déjà pointe, dans ces mots, la velléité de sauver cet homme sans prendre ostensiblement parti. Mais la concession du Procurateur qui, en d'autres cas, eut réjoui Caïphe et les siens leur est amère cette fois car le Sanhédrin ne peut condamner qu'à des peines minimes. Or c'est aujourd'hui la plus grave qu'ils veulent ;

ils doivent et ils ne peuvent se dispenser, hélas ! de faire appel au bras romain.

— Tu sais bien — répliquent-ils — que nous n'avons pas le droit de mettre à mort.

Pilate comprend aussitôt quelle sentence ils ont prononcée contre le malheureux qui est devant lui et il veut savoir le délit dont il est coupable : ce qui semble digne du dernier supplice à ces enragés bigots pourrait être faute vénielle aux yeux d'un Romain. Les renards du Temple ont paré déjà à cette difficulté. Ils savent qu'ils n'obtiendraient rien de Pilate en lui disant que cet homme ruine la religion de leurs pères et annonce le Règne de Dieu. Donc, ils diront le faux. A qui commet une infamie il coûte peu d'en ajouter d'autres, accessoires. Pilate ne peut être vaincu que par ses armes, par un appel fait à son loyalisme envers Rome et l'Empereur, aux raisons mêmes de sa charge. D'avance les Juifs se sont entendus pour donner à l'accusation un caractère politique. S'ils disent que Jésus est un faux Messie, Pilate sourira ; mais s'ils affirment que c'est un séditieux, un excitateur qui soulève la plèbe contre Rome, il ne pourra moins faire que de le mettre à mort.

— Nous avons trouvé celui-ci qui poussait notre nation à la révolte et défendait de payer le tribut à César, se proclamant le Christ, le Roi des Juifs. Il soulève le peuple, enseignant par toute la Judée ; il est parti de Galilée et il est venu jusqu'ici.

Autant de mots autant de mensonges. Jésus a ordonné de rendre à César ce qui est de César ; il ne s'inquiète pas des Romains ; il dit qu'il est le Christ mais pas dans le sens grossier et politique de Roi des Juifs ; enfin, il ne fomente pas la révolte mais veut faire d'un peuple malheureux et bestial le Royaume bienheureux des saints. Ces accusations, qui seraient très graves aux yeux de Pilate si elles étaient fondées, ne font

qu'augmenter ses soupçons. Ces vipères qui détestent Rome, qui le détestent, qui plusieurs fois ont tenté de le renverser et ne rêvent que de balayer leurs dominateurs païens, est-il imaginable que l'ardeur d'un zèle soudain les porte à dénoncer un rebelle de leur propre nation.

Pilate n'aura de certitude qu'après un interrogatoire secret de l'accusé. Il rentre au Prétoire et ordonne qu'on lui amène Jésus. Laissant les griefs secondaires il va droit à l'essentiel :

— Es-tu le Roi des Juifs ?

Mais Jésus ne répond pas. Comment pourrait-il faire comprendre à ce Romain ignorant des promesses de Dieu, à cet athée pyrrhonien qui restreint toute sa religion au culte factice et démoniaque d'un homme vivant — de Tibère ! — comment, à cet affranchi élevé par des légistes et des rhéteurs, à Rome, le plus puant cloaque de ces temps, pourrait-il expliquer en quel sens il peut se dire Roi d'un Royaume non encore fondé, d'un Règne uniquement spirituel qui abolira tout Règne humain.

Jésus lit au fond de l'âme de Pilate et ne lui répond pas plus qu'il n'a fait à Hanan et à Caïphe. Le procurateur ne peut comprendre le silence de cet homme sur qui est suspendue la mort ·

— N'entends-tu point ce qu'ils attestent contre toi ?

Mais Jésus continue à se taire. Pilate voudrait à tout prix éviter de donner gain de cause à ceux qui le haïssent lui en même temps que cet homme : il insiste avec l'espérance de lui arracher un non qui lui permettrait de le libérer.

— Tu es donc le Roi des Juifs ?

Si Jésus niait il se trahirait lui-même ; il a confessé être le Christ à ses Disciples et à ses Juges ; il ne veut pas se sauver par le mensonge. Pour mieux sonder l'esprit du Romain il répond, selon sa coutume, par une autre demande,

— Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ?

Pilate est presque offensé :

— Suis-je donc un Juif ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? Es-tu vraiment le Roi des Juifs ?

Cette réponse, en laissant de côté l'apostrophe méprisante du début, est conciliatoire. Ne sais-tu donc pas que je suis Romain et que je n'ajoute pas foi à ce que croient tes ennemis ? Les prêtres t'accusent, non pas moi ; mais ils doivent te remettre en mon pouvoir ; ton salut est en moi ; dis-moi que ce qu'ils affirment n'est pas vrai et tu es libre. Jésus ne veut pas fuir la mort, mais il se résout à la tentative d'illuminer ce païen. Le Père peut tout : Pilate serait-il le dernier converti de ce mourant ?

— Ma puissance, dit-il, n'est pas de ce monde. Si elle était de ce monde mes sujets combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais il est vrai que ma puissance n'est point d'ici-bas.

Le serviteur de Tibère s'étonne. La différence entre « ici-bas » et « là-haut » lui est obscure. Là-haut se trouvent, s'ils existent vraiment, des dieux bienfaiteurs ou envieux des hommes ; dans le Hadès demeurent les ombres des morts, si du moins il reste quelque chose de nous après que le corps est consumé par le feu ou par les vers ; l'unique réalité est l'ici-bas : la vaste terre avec tous ses royaumes. Et de nouveau il demande :

— Donc, tu es roi ?

Il n'est plus de raison de nier. Ce qu'il a proclamé aux autres il le dira aussi à cet aveugle :

— Il est vrai, je suis Roi. Je suis né pour cela et pour cela je suis venu au monde : pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de vérité entend ma voix.

Alors Pilate, lassé par ce qui lui semble un dangereux fatras mystique, répond par la célèbre apostrophe :

— Qu'est-ce que la vérité ?

Et sans attendre la réponse il se lève pour partir. Le sceptique Romain, qui plus d'une fois a dû assister aux infinies disputes des philosophes et s'est convaincu, après tant de sophismes contradictoires et de métaphysiques chicanières, que la vérité n'est pas — ou que, si elle existe, il n'est pas accordé aux hommes de la connaître — n'imagine pas un seul instant qu'elle pourrait lui être un don de cet obscur Hébreu comparu devant lui comme un malfaiteur. Il fut concédé à Pilate, en ce jour de sa vie, de contempler le visage de la Vérité, la suprême Vérité faite homme : et il n'a pas su la voir. La Vérité vivante, la Vérité qui pourrait le ressusciter et faire de lui un homme nouveau, est devant lui vêtue de chair et de simple étoffe, le visage souffleté, les mains liées. Mais il ne devine pas même dans son orgueil quelle surnaturelle fortune lui échoit, fortune que des millions d'hommes lui envieront après sa mort. Qui lui eut dit que pour cette rencontre, pour le terrible honneur d'avoir parlé à Jésus et de l'avoir livré à la croix, son nom serait connu, bien qu'infâme et maudit, de tous les siècles et de tous les peuples, lui aurait semblé un dément.

Pilate est aveugle d'une cécité irrémédiable, mais le Christ en ce même jour lui pardonnera comme aux autres car les aveugles savent moins que les autres ce qu'ils font.

CLAUDIA PROCULA

Au moment où Pilate se disposait à ressortir pour donner réponse aux Juifs qui grondaient d'impatience, un serviteur envoyé par sa femme l'aborda.

Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, lui faisait-elle dire, car aujourd'hui j'ai souffert beaucoup en songe à cause de lui.

Aucun des quatre Historiens ne nous dit comment le Procurateur accueillit l'intercession imprévue de son épouse. Nous ne savons d'elle que son nom. Elle s'appelait, selon l'évangile de Nicodème · Claudia Procula. Si ce nom est véritable il est possible qu'elle ait appartenu à la gens Claudia, illustre et puissante à Rome. Elle était sans doute d'une naissance et d'une condition supérieures à celles de son mari ; et peut-être Pilate, simple affranchi, devait-il à son influence, l'importante magistrature de Judée.

S'il en était vraiment ainsi et surtout si Pilate aimait sa femme il ne dut pas rester insensible à sa prière. Et il semble qu'il l'ait aimée, autant qu'aimer est possible à un homme de sa nature — puisqu'il avait demandé qu'elle l'accompagnât en Asie. L'antique loi Oppia, bien qu'adoucie par un sénatus-consulte sous le consulat de Cetegus et de Varron, interdisait aux proconsuls d'emmener avec eux leur femme et il fallut probablement la permission spéciale de Tibère pour que Claudia Procula pût suivre Ponce Pilate en Judée.

Les raisons de l'intercession de Claudia restent, par la brièveté du récit, mystérieuses. Un songe, selon Mathieu, l'aurait tourmentée à cause de Jésus. Elle devait avoir entendu parler depuis quelque temps du nouveau prophète ; peut-être l'avait-elle vu ces jours-là, et cet homme si différent des autres Juifs, si loin du démagogue vulgaire et du pharisien hypocrite, avait-il plu à son ardente imagination de Romaine. Elle n'entendait rien au langage qu'on parlait à Jérusalem mais quelque drogman de la curie pouvait lui avoir rapporté certains mots de Jésus, propres à la persuader qu'il ne pouvait être, en dépit de la rumeur publique, un dangereux criminel.

En ces temps, les Romains, les femmes surtout, commençaient à être attirés par les mythes et les cultes de l'Orient qui satisfaisaient mieux au désir d'immortalité personnelle que la vieille religion latine, froid commerce légal de sacrifices à fins politiques et utilitaires. A Rome, nombre de patriciennes s'étaient fait initier aux mystères de Mithra, d'Osiris et de la Grande Mère et quelques-unes inclinaient même au judaïsme. C'est sous Tibère que les Juifs demeurés à Rome furent tous chassés de la capitale parce que — selon Flavius Josèphe — certains d'entre eux avaient trompé une matrone Fulvia, convertie au Judaïsme. Et Fulvia, à ce qui ressort d'une allusion de Suétone, n'était pas la seule.

Il n'est pas impossible que Claudia Procula, vivant en Judée, ait eu curiosité de connaître plus à fond les croyances du peuple qu'administrait son époux, et qu'elle ait cherché à savoir, amoureuse du nouveau comme toutes les femmes, quelle nouvelle doctrine allait prêchant ce prophète galiléen dont on parlait tant à Jérusalem. Le fait est qu'elle se convainquit que Jésus était un « Juste », donc innocent. Le songe de cette nuit — terrible, puisqu'il l'avait « tourmentée » — l'affermit dans sa conviction et il n'est pas surprenant que, se fiant à son pouvoir sur Pilate, elle lui ait adressé ce suppliant message.

Il nous suffit à nous qu'elle ait appelé « Juste » celui que les Juifs voulaient mettre à mort. Avec le centurion de Capernaüm et la femme Chananéenne, Claudia est la première parmi les âmes païennes qui ait cru en Jésus et non sans raison l'Église grecque la vénère comme sainte.

Dans l'esprit de Pilate, que déjà inclinaient à la neutralité, sinon à la clémence, son animosité contre Caïphe et aussi, peut-être, les réponses de l'Accusé, l'ambassade de Claudia renforça cette première disposition. Claudia n'avait pas dit « Sauve-le »,

mais : « Qu'il n'y ait rien entre lui et toi. » C'était là sa propre pensée. Pilate (avait-il un sentiment confus de la gravité de ce qui allait advenir ?) ne voulait pas participer à la mort de ce mystérieux mendiant qui se présentait comme Roi. Son mot avait été : qu'ils le jugent eux-mêmes ; mais les Juifs ne voulaient point. Il lui vient alors à l'esprit un autre moyen de se libérer. Il retourne à Jésus et lui demande s'il est Galiléen.

Pilate est sauvé. Jésus n'appartient pas à sa juridiction mais à celle d'Hérode Antipas. Celui-ci par bonheur est à Jérusalem où il vient, comme de coutume, pour la Pâque. Le Procurateur a trouvé une légitime échappatoire pour satisfaire son épouse. En outre, vis-à-vis des Juifs, il fait un beau geste, remettant le jugement décisif à l'un d'eux ; et enfin il cause un ennui au tétrarque qu'il déteste de tout son cœur car il le soupçonne, à bon droit, d'être l'espion de Tibère. Sans perdre de temps il ordonne aux soldats de conduire Jésus devant Hérode.

LE MANTEAU BLANC

Le troisième juge devant lequel comparaît Jésus était fils d'Hérode le Grand et de l'une de ses cinq femmes. Il ne dégénérait pas de son père, étant cruel comme lui et cruel contre les siens. Quand son frère, son propre frère utérin Archelaüs fut accusé par ses sujets, il s'employa à son exil. Il enleva l'épouse d'un autre de ses frères, du nom d'Hérode. A dix-sept ans il commença à régner comme tétrarque sur la Galilée et sur la Pérée et, pour gagner la faveur de Tibère, il s'offrit comme rapporteur secret des faits et dits de ses frères et des dignitaires romains de Palestine. Au cours d'un voyage à Rome il s'éprit d'Hérodiade

qui était à la fois sa nièce (fille de son frère Aristobule) et sa belle-sœur (épouse de son frère Hérode) ; et sans hésiter devant un double inceste il la persuada de le suivre, avec sa fille Salomé. Sa première femme, fille d'Aretas roi des Nabatéens, se réfugia chez son père qui attaqua Hérode et le défit.

Cependant Jean le Baptiseur se faisait un nom parmi le peuple. Il laissa échapper des paroles de réprobation contre les deux incestueux adultères et cela suffit pour qu'Hérodiade amenât son nouveau mari à le faire prendre et enfermer dans la forteresse de Machéronte. Tous savent comment le tétrarque, les sens allumés par les danses lascives de la fille d'Hérodiade encore jeunette et méditant peut-être un inceste nouveau, dut lui offrir la tête chevelue de Jean sur un plat d'or.

Mais l'ombre du prophète, même après la décollation, le troublait et quand on commença à parler de Jésus et de ses miracles il dit à ses courtisans :

— Celui-ci est Jean-Baptiste ressuscité.

Il semble qu'il ait fait surveiller Jésus et qu'il ait pensé à lui faire subir le sort du précurseur. Mais après réflexion il résolut, par superstition ou par politique, de ne plus avoir à faire aux prophètes et il comprit que le mieux était de contraindre Jésus à sortir de la tétrarchie. Un jour quelques pharisiens, probablement à l'instigation d'Hérode, vinrent à Jésus et lui dirent :

— Va-t'en de ce pays car Hérode veut te tuer.

— Allez, reprit Jésus, et dites à ce renard que je dois cheminer aujourd'hui, demain et le jour suivant, car il ne peut arriver qu'un prophète meure hors de Jérusalem.

Et voici qu'à Jérusalem, près de la mort, il comparaît devant le « renard ». Traître, espion, adultère et incestueux, meurtrier de Jean et ennemi des prophètes, il est tout désigné pour condamner l'innocence. Mais Jésus l'a bien nommé : c'est un renard

plutôt qu'un tigre et il n'a pas l'impudence de se substituer à Pilate. Et même, raconte Luc, « il eut une grande joie de voir Jésus, car depuis longtemps il en avait le désir parce qu'il avait entendu parler de lui et il espérait lui voir opérer quelque miracle ».

Le fils de l'Iduméen et de la Samaritaine s'est échaudé au feu de Jean et il accueille Jésus comme un vieux dompteur marqué au bras des dents du lion regarde une nouvelle bête fauve qu'on lui présente. Mais il est très désireux, comme tous les barbares d'Orient, d'assister à quelque prodige et il pense que Jésus est un thaumaturge errant capable de reproduire à volonté ses tours de sorcellerie. Il le hait comme il haïssait Jean, et il le hait parce qu'il en a peur : les prophètes ont un pouvoir qu'il ne comprend pas mais qui l'effraie; peut-être la décollation de Jean lui a-t-elle porté malheur. Il désire lui aussi que le Christ soit tué mais il n'a nul envie de se faire complice de sa mort.

Voyant bien qu'il ne sera témoin d'aucun miracle, il interroge longuement Jésus, mais Jésus ne répond pas. Il a rompu le silence pour Hanan, pour Caïphe, pour Pilate mais il ne le rompra pas pour ce charlatan couronné. Hanan et Caïphe sont ses ennemis déclarés, Pilate est un aveugle qui croit le sauver en hésitant, mais celui-ci est un renard poltron qui ne mérite pas même une insulte.

Les chefs des prêtres et les scribes craignant, et à bon droit, que le courage de tuer Jésus ne manquât au tueur de Jean avaient suivi leur victime et l'accusaient avec véhémence. Ces furieuses imputations et le silence de l'accusé attisèrent la rancune secrète d'Antipas qui, après avoir injurié avec ses soldats le divin Taciturne, lui jeta sur les épaules un manteau éclatant et le renvoya à Pilate.

Ainsi, comme le Romain, mais pour d'autres raisons, il répu-

gne à condamner celui qui fut baptisé par Jean et qui peut-être est Jean lui-même ressuscité d'entre les morts pour se venger. Mais en le congédiant il lui fait un don qui est un inconscient témoignage de la qualité du Christ. Le manteau éclatant de blancheur est, comme nous l'apprend Flavius Josèphe, le vêtement des rois juifs : or Jésus est accusé de vouloir se faire roi des Juifs. L'astucieux Hérode veut bafouer la prétention de Jésus par l'ironie du présent mais en même temps, le couvrant de cette blancheur, signe de souveraineté et d'innocence, le « renard » adresse à Pilate une symbolique ambassade qui involontairement confirme le message de Claudia Procula, l'accusation de Caïphe et la confession du Christ.

MORT A CELUI-CI

Pilate se croyait déchargé de l'importun fardeau que ses adversaires voulaient lui mettre sur les épaules. Mais quand il vit revenir Jésus drapé dans ce manteau blanc et royal, il comprit qu'il fallait se décider coûte que coûte.

L'acharnement de ceux qui lui étaient suspects à tant de titre, la pitié de son épouse, les réponses de l'accusé, l'abstention d'Antipas, tout l'inclinait à refuser aux Juifs la vie qu'ils lui demandaient. Peut-être, tandis qu'on traînait Jésus chez le tétrarque, avait-il interrogé quelqu'un de sa suite sur le compte du prétendu roi et les réponses obtenues l'avaient-elles confirmé dans son dessein. Rien dans les discours de Jésus ne pouvait éveiller ses soupçons ; bien des choses y étaient de nature à lui plaire — ou du moins à lui sembler avantageuse pour l'autorité de Rome.

Jésus enseignait l'amour des ennemis et les Romains, en

Judée, étaient traités en ennemis ; il disait : heureux les pauvres ; il exhortait donc à la résignation, non à la révolte ; il conseillait de rendre à César ce qui est à César, c'est-à-dire de payer le tribut à l'empereur ; il était contraire au formalisme pharisaïque qui rendait si épineuses les relations des Romains avec leurs sujets ; il ne respectait pas le sabbat, il mangeait avec les publicains et les Gentils ; il annonçait enfin que son règne n'était point de ce monde mais d'un monde à ce point reculé et métaphysique qu'il ne pouvait vraiment mettre en péril Tibère et ses successeurs. Pilate, s'il en connut tant, dut se dire à part lui, avec cette superficialité de tous les sceptiques, surtout de ceux qui se croient politiques fins, qu'il serait excellent pour lui et pour Rome que beaucoup de Juifs suivissent Jésus plutôt que de se préparer à la révolte dans les conciliabules des Zélotes.

Il est donc résolu à sauver Jésus, mais à son indulgence il veut une pointe de sarcasme, une intention d'offense contre ces chefs des prêtres qui par trois fois se sont soulevés contre lui et qui maintenant l'importunent pour faire de lui leur bourreau. Et jusqu'à la fin il feindra de tenir Jésus pour le roi des Juifs. Le voilà votre roi, le roi que vous méritez, peuple perfide et misérable. Un charpentier de village, un vagabond, un mendiant, un fou qui rêve de royaume outre la terre et traîne à sa suite quelques dizaines de pêcheurs, de paysans, de femmes. Voyez à quel état il est réduit, voyez à quoi vous l'avez réduit! Et pourquoi le tuer ? Gardez-le : vous êtes le digne peuple de ce roi. Je ferai comme vous, je me divertirai un instant à le tourmenter et je le renverrai d'ici.

Et, ayant fait reconduire Jésus dehors, il parut sur la porte et dit aux chefs des prêtres et aux autres qui se pressaient, la face tendue, pour ouïr enfin la sentence :

— Vous m'avez présenté cet homme comme un fauteur de révolte ; et voici, après l'avoir examiné en votre présence, je n'ai trouvé en lui aucun des crimes que vous lui imputez. Hérode non plus, puisqu'il l'a renvoyé à nous. Il n'a donc rien fait qui mérite la mort. Je lui infligerai donc un châtiment, puis je le libérerai.

Ce n'était point là la réponse qu'attendait l'impatiente et tumultueuse canaille. Un cri bestial sortit soudain des bouches grand'ouvertes :

— Mort à celui-ci.

Trop légère peine seraient les coups pour ce dangereux ennemi du Dieu des Armées et du Dieu Négoce. Les tueurs du Temple veulent bien autre chose. Ils sont venus demander du sang, non pas des grâces.

— Mort à celui-ci ! hurlaient Hanan et Caïphe et avec eux sifflaient les vipères pharisiennes, criaient les marchands du bétail sacré, les changeurs des monnaies sacrées, les âniers et les porteurs des caravanes.

— Mort à celui-ci ! reprenaient les scribes drapés dans leurs capes théologales, les vendeurs, les buvetiers de la cité haute, les lévites, les serviteurs du Temple, les commis des usuriers, les galopins des prêtres, toute une marmaille servile assemblée devant le prétoire.

A peine le tumulte se fut un peu calmé, Pilate demanda :

— Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ ?

Et tous répondirent :

— Qu'il soit crucifié !

Mais le procurateur résiste :

— Qu'a-t-il donc fait de mal ?

Et les autres de crier plus fort :

- Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié !

Jésus pâle et serein dans la blancheur du manteau dérisoire regarde doucement la foule qui veut lui donner ce qu'il a demandé dans son cœur depuis si longtemps. Il meurt pour eux, avec la divine espérance de les sauver eux aussi par sa mort et ils hurlent vers lui comme s'il voulait fuir le destin accepté. Ses amis sont absents, ils se cachent. Tout son peuple veut clouer sa chair et seul un étranger, un Romain, un idolâtre, défend sa vie. Pourquoi n'a-t-il pas pitié lui aussi et ne le consigne-t-il pas aux bourreaux ? Ne voit-il pas que sa fausse compassion ne sert qu'à rendre l'agonie plus longue et plus amère ? Jésus aima : il est juste qu'il soit haï ; il ressuscita les morts : il est juste qu'il soit tué ; il veut sauver : il est juste que tous veuillent le pendre ; il est innocent : il est juste qu'il soit sacrifié aux coupables.

Mais l'obstiné Pilate ne se rend pas aux hurlements de la multitude non plus qu'à la muette supplication de Jésus. Il veut le sauver à tout prix. Il ne veut pas céder cette fois encore à ces crasseux enférocés. Il n'a pas pu reporter sur Antipas la déplaisante responsabilité d'une condamnation capitale ; il ne réussit pas mieux à persuader ce peuple de tigres et de mulets de l'innocence de son misérable Roi. Ils veulent voir du sang ; ils veulent jouir en ce jour de fête du spectacle d'une crucifixion. Je rassasierai leur désir en leur donnant la carcasse d'un homicide au lieu du corps d'un innocent.

BAR RABBAN

Je vous le dis, je ne trouve en lui aucune faute. Mais c'est la coutume que je vous délivre quelqu'un pour la Pâque. Qui voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus appelé Christ ?

Le peuple, pris à l'improviste, ne savait que répondre. Jusqu'a-

lors, un seul nom, une seule victime, un seul supplice demandé ; tout était limpide comme ce ciel matinal de mi-avril. Et voilà que le Païen, pour sauver en dépit de nous cet inventeur de scandales, met en avant un autre nom et embrouille tout. Il voulait bâtonner le coupable au lieu de le crucifier ; il nous offre maintenant un autre criminel au lieu de celui que nous réclamons. Par bonheur, anciens, scribes et prêtres étaient toujours là, disposés à ne pas laisser fuir Jésus : le temps d'un éclair et ils soufflèrent au peuple ce qu'il fallait dire. Aussi, quand Pilate demanda une seconde fois :

— Qui des deux voulez-vous que je vous délivre ? tous d'une seule voix répondirent : Délivre Barabbas ! Mort à celui-ci !

L'homme que le Romain offrait comme sang de rachat aux amateurs de crucifixion n'était pas un gredin quelconque. La tradition vulgaire nous le montre comme un brigand de grand-routes, un criminel de métier. Mais son surnom de Bar Rabban qui veut dire Fils de Rab, ou plutôt Disciple du Maître, car les élèves des rabbins étaient aussi appelés leurs fils, nous avertit qu'il appartenait — par naissance ou éducation — à la caste des docteurs de la Loi. Marc et Luc disent expressément qu'il était accusé d'avoir commis un homicide au cours d'une émeute, donc un assassinat politique. Barabbas, élevé aux écoles des scribes, dans le regret du Royaume et dans la haine des dominateurs, était probablement un Zélote capturé pendant une de ces séditions manquées, si nombreuses ces années-là. Etait-il donc possible que la coterie sadducéenne et pharisienne qui partageait au fond les sentiments des Zélotes, même si elle les cachait par politique ou, par pusillanimité, les oubliait, se contentât de ce marché absurde ?

Barabbas, bien que meurtrier, parce que meurtrier, était un patriote, un martyr, un persécuté, Jésus au contraire, s'il n'avait

tué personne, voulait accomplir quelque chose de plus pernicieux qu'un homicide : renverser la Thora, ruiner le Temple.

— Délivre Barabbas ! Mort à celui-ci !

Ponce Pilate n'a pu, cette fois encore, ni sauver ni se sauver. Il devait avoir compris déjà que les chefs des Juifs ne laisseraient pas échapper cette chair où ils avaient mis la marque de leurs dents. Ils en avaient besoin, ce jour-là, comme d'air et de pain. Elle seule pouvait les rassasier. Ils n'auraient pu manger avant d'avoir vu ce messie bâtard fixé par quatre clous sur deux planches.

Ponce Pilate est lâche. Il a peur de commettre une injustice ; il a peur de mécontenter sa femme ; il a peur de donner satisfaction à ses ennemis mais en même temps, il n'ose pas mettre Jésus en sûreté, il n'ose pas faire disperser par ses soldats cette troupe arrogante et criarde, il n'ose pas imposer par un acte énergique de commandement que l'innocent soit délivré et non l'assassin. Un Romain vrai, un Romain de la vieille et bonne race aurait contenté aussitôt les postulants pour ne pas gaspiller même une minute à défendre un obscur halluciné ; ou bien il aurait décrété, dès le principe, que l'homme était innocent et sous la protection auguste de l'Empire.

Pilate, à force de stratagèmes, de renvois, d'interrogatoires indolents, de moyens termes et de demi-mesures, d'incertitudes, de résolutions maladroites et rétractées, se trouve lentement entraîné où il aurait voulu éviter de choir. Il n'avait pas tranché aussitôt le débat par un oui ou un non et cela avait accru l'insolence des chefs et l'agitation du peuple. Il n'a plus que deux routes à suivre : ou céder honteusement après tant de détours et de résistances, ou courir le risque de susciter un tumulte qui pouvait devenir, en ces jours où Jérusalem donnait asile à un tiers de la Judée, un grave soulèvement.

Etourdi par les cris de la foule et par le flot de ses pensées couardes il ne sait que demander encore conseil à ceux qu'il devrait et voudrait commander.

— Que dois-je donc faire de Jésus appelé Christ ?

— Crucifie-le ! Qu'il soit crucifié !

— Mais il n'a rien fait de mal.

— Crucifie-le ! Crucifie-le !

Qu'en sait-il, cet odieux étranger, si Jésus a ou non fait du mal ? Selon notre foi, c'est un imposteur, un blasphémateur, un ennemi du peuple et il doit mourir. N'eut-il rien fait, il doit mourir, car ses paroles sont dangereuses plus qu'aucune scélératesse.

— Crucifie-le ! Crucifie-le !

— Prenez-le, vous, crie Pilate, et crucifiez-le, car je ne trouve en lui aucune faute.

— Nous avons une loi et selon cette loi il doit mourir parce qu'il s'est fait Fils de Dieu.

Le silence de Jésus domine le vacarme bestial. Ils combattent pour son corps et lui semble à peine le voir. Il sait depuis le commencement des temps que son destin est fixé et que ce jour est le sien. La lutte est trop inégale ! D'un côté, un Gentil qui l'ignore et ne peut le comprendre, qui le défend non par amour mais par haine, non pas d'un franc visage mais par chicanes et par ruses, qui redoute plus une révolte qu'une injustice, qui s'obstine par point d'honneur et non par la certitude d'épargner l'innocence. De l'autre, un clergé menacé, une bourgeoisie fustigée, une plèbe, comme toutes les plèbes, que l'on peut amener au pire. N'importe qui prédirait l'issue.

Mais Ponce Pilate ne laisse pas la partie. Il rendra Barabbas à ses complices sans abandonner Jésus. Il revient à sa première idée : lui infliger un châtiment. Peut-être quand ils verront les traces livides des coups, se contenteront-ils de cet acompte de sup-

plice et laisseront-ils en paix l'Innocent qui regarde avec une égale pitié le vil pasteur et le troupeau rétif.

Le Procurateur a dit qu'il ne trouvait en lui aucune faute et pourtant il lui infligera les verges. Cette contradiction, cette demi-injustice, ce compromis est dans le style de Pilate, mais cette nouvelle tentative ne sera qu'un nouvel échec, une honte de plus avant la défaite finale.

Les Juifs s'égosillent encore : Qu'il soit crucifié !

Mais il rentre au prétoire et livre Jésus, pour qu'il soit fustigé, aux soldats romains.

COURONNEMENT D'UN ROI

La soudardaille mercenaire qui, dans les provinces, était le gros des légions n'attendait que cela. Jusqu'ici les gardes du prétoire avaient dû assister, muets et immobiles, à ce mystérieux débat colonial dont ils ne retenaient qu'une seule chose : leur chef n'y faisait pas la meilleure figure. Un instant ils s'étaient divertis aux grimaces et aux gesticulations des Juifs, puis ils s'étaient aperçus que le Procurateur, embarrassé et assombri, se débattait vainement au milieu de cette fourmilière. Ils le regardaient comme des chiens regardent le chasseur maladroit qui va de droite et de gauche sans se décider à tirer, bien que le gibier soit tout proche.

Maintenant, enfin, on faisait quelque chose. Le plaisir commençait pour eux aussi. Bâtonner les reins d'un Juif détesté des Juifs eux-mêmes, c'était un jeu sans danger et sans trop de fatigue. Juste de quoi se dégourdir les mains, s'étirer les muscles contractés par le froid matinal.

Toute la compagnie étant appelée dans la cour, on ôta à Jésus le manteau blanc royal, don d'Hérode — et première dépouille —

et ensuite ses autres vêtements. Les licteurs choisirent les verges que se disputèrent les plus robustes : gens habiles, sachant flageller avec de beaux gestes vigoureux et suivant les règles de l'art.

Jésus, à demi-nu, lié à une colonne pour qu'aucun mouvement ne puisse atténuer la force des coups, priait en silence le Père pour ces soldats qui suent à le frapper. N'a-t-il pas dit : Aimez ceux qui vous haïssent ; faites-le bien à qui vous persécute ; tendez la joue gauche à qui vous frappe sur la joue droite ? Il ne peut, en ce moment, récompenser ses bourreaux qu'en priant Dieu de leur accorder le pardon. Ils sont prisonniers et obéissent comme lui-même et ils ignorent qui est celui qu'ils flagellent avec cette innocente allégresse ; eux-mêmes furent flagellés parfois pour avoir manqué à la discipline et ils ne trouvent rien de singulier à ce que le Procurateur, un chef romain, fasse châtier ainsi ce délinquant de race inférieure et sujette.

Frappez dur, légionnaires ! Ce sang qui commence à couler des écorchures est versé pour vous aussi. C'est le premier sang que les hommes prennent au Fils de l'Homme. A la Cène, son sang avait l'apparence du vin ; au mont des Oliviers, il coulait avec la sueur et provenait d'une torture toute spirituelle et interne. Aujourd'hui, enfin, ce sont des mains d'hommes qui font sortir ce sang des veines du Christ : mains noueuses de soldats au service des puissants et des riches, mains qui donnent le fouet et vont planter les clous. Cette échine livide, gonflée, sanglante est prête à adhérer au bois : écorchée, elle sera plus douloureuse quand on l'étendra sur la poutre mal dégrossie. Maintenant, vous pouvez vous interrompre : le portique du lâche étranger est baigné de sang. L'ostiaire aujourd'hui lavera ces taches, mais elles refleuriront toujours sur les blanches mains, même lavées, de Ponce Pilate.

Les coups prescrits ont été administrés selon la règle, mais les légionnaires sont en appétit et ne veulent pas lâcher si tôt leur victime. Ils n'avaient fait qu'exécuter un ordre ; ils veulent satisfaire leur caprice. Celui-ci, à en croire les hurleurs de la place, se prétend roi. Accordons-le lui et, du même coup, nous exciterons la rage de ceux qui contestent sa royauté.

Un soldat ôte son manteau écarlate — la chlamyde de pourpre des légionnaires — et la jette sur les épaules rouges de sang ; un autre avise le fagot d'épines sèches qui allumera ce soir le brasier du corps de garde, il en tresse deux rameaux en couronne et en ceint le front de Jésus. Un troisième lui met de force un roseau dans la main droite. Un par un ils s'agenouillent devant lui par une dérision grossière et crient :

— Salut, ô roi des Juifs !

Mais tous ne se contentent pas du burlesque hommage. L'un allonge un soufflet sur cette joue où la marque est visible encore qu'y laissèrent les doigts des serviteurs de Caïphe ; un autre lui crache aux yeux ; un autre, plus ingénieux, lui arrache des mains le roseau et lui en donne des coups sur la tête, si bien que les épines s'incrustent autour du front et y dessinent un tortil de perles rouges.

Ils n'étaient pas au bout peut-être de leurs plaisantes inventions, mais le Procurateur, accouru au joyeux tumulte, ordonna de reconduire dehors le Roi bâtonné. Les légionnaires avaient servi, par leur mascarade, l'intention sarcastique de leur chef : Pilate sourit, prit Jésus par la main, le mena à la terrasse dallée du prétoire et, le montrant à la foule des Juifs, cria :

— Ecce Homo !

ABLUIT MANUS

— Ecce Homo !

Et, retournant le Christ, il montre ses épaules à la foule hurlante, pour que tous voient les marques livides des verges et les traces sanguinolentes. Il semble dire :

— Contemplez-le, votre Roi, le seul Roi que vous méritiez, dans sa vraie majesté, accommodé comme il convient ! Sa couronne est d'épines ; son manteau de pourpre est la chlamyde d'un mercenaire ; son sceptre est un roseau. Dignes attributs de ce Roi de carnaval, injustement renié par le peuple ignoble que vous êtes ! Avez-vous soif de son sang ? Le voici. Voyez comme il se fige autour des plaies, comme il tombe goutte à goutte de la couronne d'épines. Un pauvre sang pour votre soif, mais il doit vous suffire car il est innocent et vous me devez cette grâce de l'avoir fait couler pour vous satisfaire. Maintenant, allez-vous en : vous m'avez assez assourdi.

Mais ni ces mots ni cette vue n'apaisèrent les Juifs. Il fallait bien autre chose qu'une flagellation et qu'une mascarade pour les faire partir en paix ! Pilate croyait se jouer d'eux mais il allait bien voir que ce n'était pas l'heure des plaisanteries. A vouloir les contrarier il s'était brisé deux fois : et il s'y casserait encore la tête. Quelques traces de sang et une farce de soldats ne suffisent pas pour punir comme il le mérite l'ennemi de Dieu. Il ne manque pas d'arbres en Judée, ni de clous. Et les voix enrouées répètent en chœur :

— Qu'il soit crucifié !

Pilate s'aperçoit trop tard qu'il s'est engagé dans une affaire

dont il ne sortira pas. Toutes ses décisions sont contredites avec une obstination qu'il n'a pas su prévoir. Une dernière inspiration lui a dicté la grande parole :

— « Ecce Homo! »

Mais lui-même ne sait pas tout le sens d'une proclamation q.. le dépasse. Il ne voit pas qu'il a trouvé cette vérité qu'il cherchait Une moitié de la vérité, plus profonde pourtant que tous les enseignements des philosophes de Rome ou de la Grèce. Il ne saurait dire pourquoi Jésus est vraiment l'Homme, le symbole de toute l'humanité douloureuse et humiliée, trahie par ses chefs, trompée par ses maîtres, crucifiée chaque jour par les rois qui dévorent leurs sujets, par les riches qui font pleurer les pauvres, par les prêtres qui pensent à leur ventre plus qu'à Dieu. Jésus est l'Homme de Douleur annoncé par Isaïe, l'homme de misère que tous repoussent et que tous feront mourir ; il est, enfin, le Fils unique du Dieu unique, qui a pris figure d'homme et qui un jour redescendra sur la terre dans la gloire de la puissance et du nouveau soleil, dans l'éclat des trompettes ressuscitantes. Mais aujourd'hui, aux yeux de Pilate comme aux yeux de ses ennemis, il n'est qu'un homme misérable, un homme de rien, chair pour les verges et pour les clous, un homme et non l'Homme, un mortel et non pas Dieu. Qu'attend Pilate, avec ses discours sybillins, pour le remettre au bourreau ?

Pourtant Pilate ne cède pas encore. En présence de cet homme silencieux le Romain sent grandir en lui un effroi qu'il n'a jamais éprouvé. Quel est donc celui-ci dont tout un peuple veut la mort et qu'il ne peut, lui, ni sauver ni laisser mourir ? Il se tourne une dernière fois vers Jésus :

— Enfin, dis-moi d'où tu es ?

Mais Jésus ne répond pas.

— Tu ne me dis rien. Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te délivrer et le pouvoir de te crucifier.

Alors le Roi bafoué relève la tête :

— Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi est plus coupable que toi.

Caïphe et les siens sont les seuls vrais coupables, les autres sont des chiens qu'on excite ou des instruments dociles. Pilate, qui résiste, n'est lui-même qu'un instrument de la haine des prêtres et de la volonté divine.

Mais le Procurateur dans son désarroi, ne trouvant d'autre expédient pour trancher le lien qui l'enserre, répète :

— Voilà votre Roi.

Les Juifs exaspérés cette fois par l'outrage crient avec fureur :

— Si tu libères cet homme tu n'es pas ami de César. Quiconque se fait roi se déclare contre César.

Enfin, ils avaient trouvé le point sensible où frapper ce pusillanime. La fortune du magistrat romain le plus haut placé dépendait en ce temps-là de la faveur de César. Une accusation de cette nature présentée habilement par de malicieux avocats — et ils ne manquaient pas chez les Juifs comme on s'en apercevra plus tard en lisant le mémorial de Philon — pouvait le perdre, mais en dépit de la menace, Pilate pose sa dernière, sa plus sotte question :

— Dois-je donc crucifier votre Roi?

Les chefs des prêtres, s'apercevant qu'ils sont sur le point de l'emporter, répondent par cet ultime mensonge :

— Nous n'avons d'autre roi que César!

Et le peuple accompagne d'un cri sincère le cri mensonger de ses chefs :

— Mort à celui-ci! Crucifie-le!

Pilate se rend. Sous peine de provoquer une révolte capable d'incendier la Judée, il faut qu'il cède. Sa conscience lui paraît tranquille : il a tout fait pour sauver cet homme qui ne veut pas être sauvé.

Il a tenté de le sauver en le remettant au jugement des Sinédristes qui ne peuvent donner la mort; en l'envoyant au tribunal d'Hérode; en affirmant ne trouver en lui aucune faute; en offrant de le relâcher au lieu de Bar Rabban; il a tenté de le sauver en le faisant flageller dans l'espoir que ce châtiment ignominieux suffirait à calmer les colères; il a tenté de le sauver en suscitant un mouvement de pitié dans ces cœurs endurcis. Mais toutes ses tentatives ont échoué et il ne peut vouloir que, pour cet intraitable prophète, se soulève la province entière, et surtout il ne veut pas risquer, à cause de cet homme, d'être accusé auprès de Tibère et déposé.

Pilate se croit innocent de la mort de cet innocent. Et pour que chacun garde une image visible et mémorable de cette innocence, il se fait apporter un bassin d'eau et se lave les mains aux yeux de tous, disant :

— Je suis innocent du sang de ce juste; à vous d'en répondre.

Et tout le peuple réplique :

— Que son sang retombe sur nous et sur nos fils.

Alors il leur délivra Barabbas; et il livra Jésus aux soldats pour être crucifié.

Mais l'eau versée sur ses mains ne suffit pas à les laver. Ses mains sont restées sanglantes jusqu'à ce jour, elles sont rougies pour l'éternité. Il avait le pouvoir de sauver cet homme mais il n'a pas voulu. Ses tergiversations, les lâchetés multiformes de son âme empoisonnée de scepticisme et d'ironie ont poussé Jésus au Calvaire. S'il l'avait cru coupable et avait vraiment

consenti au meurtre il eût été moins vil. Mais il sait qu'il n'y a pas de faute en Jésus, que Jésus, comme le lui a dit Claudia Procula et comme il l'a répété lui-même, est un Juste. Un Puissant qui, par crainte de se nuire, fait assassiner un Juste quand son rôle est de protéger les justes contre les assassins, n'a pas d'excuse. Mais, dit Pilate, j'ai fait ce que j'ai pu pour le tirer des mains meurtrières. Ce n'est pas vrai. Il a tenté bien des routes mais non pas la seule qui l'eut mené à son but. Il ne s'est pas offert lui-même, il ne s'est pas sacrifié lui-même ; il n'a pas voulu mettre en péril sa dignité et sa fortune. Les Juifs haïssent Jésus mais ils haïssent autant Pilate qui, de tant de façons, les a vexés et bafoués. Au lieu de proposer en échange de Jésus le séditieux Bar Rabban il aurait dû se proposer lui-même, Ponce Pilate, procurateur de la Judée et le peuple aurait peut-être accepté le troc. Aucune autre victime que lui-même ne pouvait rassasier la rage des Juifs. Il n'était pas nécessaire de mourir. Il suffisait de défier toute dénonciation à César. Tibère l'aurait chassé de sa place, banni peut-être, mais il aurait porté dans l'exil et dans la disgrâce l'heureuse consolation de l'innocence. D'autant plus que ce sort, qui maintenant le persuade de livrer Jésus, victime expiatoire, aux mains de ses adversaires, il ne l'évitera que peu d'années. Juifs et Samaritains l'accuseront ; le préfet de Syrie le déposera ; Caligula l'exilera dans les Gaules. Et l'ombre du grand Silencieux, tué avec son consentement, l'accompagnera en exil. En vain il fit construire à Jérusalem la belle citerne pleine d'eau ; en vain il s'est lavé de cette eau en face de la multitude. C'est une eau juive, une eau trouble et maudite, une eau qui ne lave pas. Nulle ablution n'effacera de ses mains les taches qu'y a laissées le sang divin du Christ.

LE PARASCÈVE

Le soleil montait dans le ciel nu d'avril et il allait atteindre le sommet de sa route. Le meilleur de la matinée, on l'avait gaspillé en disputes et il était temps de courir. Une ancienne prescription mosaïque défendait que les corps des justiciés restassent sur le lieu du supplice après le coucher du soleil ; et les journées d'avril ne sont pas encore très longues.

Caïphe, bien que soutenu aux épaules par tant d'aboyeurs forcenés, ne sera pas tranquille que les pieds du vagabond ne soient fixés pour toujours, rivés par des pointes de fer sur la croix. Il se souvient de son entrée, peu de jours avant, parmi le vent des palmes et la joie des hymnes. Il est sûr de la ville, mais elle regorge en ces temps de provinciaux venus de toutes parts qui n'ont ni les mêmes intérêts ni les mêmes passions que la clientèle vivant autour du Temple. Ces Galiléens surtout, qui l'aiment, qui l'ont accompagné jusque-là, pourraient tenter un coup de main, retarder, empêcher peut-être la vraie fête votive de ce jour.

Pilate aussi est impatient d'éloigner de sa vue cet intempestif innocent ; il ne veut plus y penser ; il espère, après le supplice, oublier ces regards, ces paroles et surtout cet acide malaise qui ressemble trop au remord. Ses mains ont beau être lavées et essuyées, il lui semble que cet homme, par son silence, le condamne à une peine plus atroce que la mort même ; il croit comparaître comme un coupable devant ce flagellé moribond. Pour décharger son dépit sur ceux qui en sont la vraie cause, il dicte à un scribe la légende, le *titulus :* écriteau que le justiciable

doit porter pendu au cou et qui sera cloué au haut de la croix. Et il dicte ainsi : Jésus Nazaréen Roi des Juifs. Et le scribe trace ces mots, en trois langues, en beaux caractères rouges sur le bois blanchi.

Les notables juifs restés là pour hâter la besogne allongent le col, lisent l'inscription sarcastique et s'ébrouent :

— N'écris point, disent-ils à Pilate, Roi des Juifs, mais bien que celui-ci a dit : Je suis le roi des Juifs.

Mais le Procurateur, d'un mot bref, coupe court :

— Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit.

Telles sont les dernières paroles de Pilate que l'histoire nous rapporte, les plus profondes. Je suis contraint de vous livrer la vie de cet homme, mais je ne renie pas ce que j'ai dit : Jésus est un Nazaréen, ce qui veut dire aussi : un saint ; et il est votre roi, le roi misérable qui convient à votre misère — et je veux que tous sachent (aussi ai-je fait écrire ces mots en hébreu, en grec et en latin), comment votre race mal née traite les saints et les rois. Allez, je ne vous ai que trop supportés : *Quod scripsi scripsi*.

Cependant les soldats avaient revêtu le Roi de ses vêtements de pauvre et lui avaient attaché au cou le *titulus* ; d'autres avaient été chercher aux magasins du prétoire les croix massives en bois de pin, les clous, les marteaux, les tenailles. L'escorte était prête, Pilate prononça les paroles d'usage : *I, lictor, expedi crucem* et la caravane s'ébranla.

D'abord le centurion à cheval, celui que Tacite appelle, avec une terrible brièveté, *exactor mortis*. Derrière lui, au milieu des légionnaires armés, Jésus et les deux larrons qui devaient être crucifiés ce jour-là. Chacun portait sa croix sur le dos, selon la règle romaine. Enfin, la voix confuse et le piétinement d'une tourbe agitée qui se grossissait à chaque pas de curieux et de complices.

C'était le Parascève, le jour de la Préparation, la dernière vigile de Pâques. Des toisons d'agneau par milliers étaient étendues au soleil sur les toits; et de chaque maison s'élevait un filet de fumée, qui s'épanouissait dans l'air comme une fleur à son éclore, puis se perdait dans le ciel retentissant de fête. Des ruelles débouchaient aux carrefours les vieilles aux nez méchants, marmonnant des anathèmes; des bambins aux joues sales qui galopaient, un paquet sous le bras; des hommes barbus qui portaient sur l'épaule un chevreau ou un baril de vin; des âniers qui tiraient par la bride leurs bêtes, museau bas; des jeunes filles qui dardaient leurs yeux impudents et mélancoliques sur les étrangers qui cheminaient, circonspects, au milieu de ce tintamarre de fête.

Personne qui ne fût occupé; après le coucher du soleil la condamnation d'Adam serait annulée pour vingt-quatre heures; tous se réjouissaient dans leur cœur à la pensée de ce jour de repos et de fête, où chaque famille se rassemblerait autour du père et mangerait en paix et boirait à la même coupe le vin de grâces; et Dieu serait témoin de cette allégresse, car de toutes les maisons s'élèverait vers lui l'appel des psaumes. Les pauvres, en ce jour, se sentaient presque riches, les riches, après d'insolites aubaines, presque généreux, garçons et filles étaient plus prêts à l'amour.

On voyait partout cette confusion pacifique, ce joyeux remue-ménage qui précèdent les grandes solennités populaires. Une odeur de printemps et d'espérance purifiait l'antique fumier des circoncis. Un déluge de lumière se précipitait du grand soleil oriental sur les quatre collines.

SIMON DE CYRÈNE

Sous ces airs de fête, parmi l'affairement de ce peuple en fête, s'avance, lent comme un cortège funéraire, le cortège sinistre des porteurs de croix. Tout parle de joie et de vie autour d'eux, qui vont à la brûlante torture et à la mort. Chacun espère impatiemment le soir pour retrouver ceux qu'il aime, pour s'asseoir à la table servie, pour boire le vin ardent et clair des jours heureux, pour attendre étendu sur son lit le plus désiré des sabbats — et les Trois sont séparés pour toujours de ceux qui les chérissent ; ils s'étendront sur le bois de l'infamie, ils ne boiront qu'une gorgée de vin amer et ils seront jetés, froids dans la terre froide

On s'écarte devant le cheval du Centurion ; on s'arrête pour jeter un regard aux misérables haletant et suant sous le redoutable fardeau. Les deux larrons paraissent plus arrogants et plus robustes ; mais le premier, l'Homme des Douleurs, il semble à chaque pas qu'il n'aura plus la force de faire le pas suivant. Exténué par la terrible nuit, par les quatre interrogatoires, par les soufflets, par le bâton, et par les verges, défiguré par le sang, la sueur et les crachats — et par l'effort de cette dernière fatigue, il ne ressemble plus au jeune audacieux qui nettoyait à coups de fouet la caverne du Temple. Son beau visage illuminé se déforme dans la contraction du spasme ; ses yeux, rouges de pleurs contenus, se cachent en de profonds orbites. Sur ses épaules lacérées les vêtements adhèrent aux écorchures, accroissant son martyre. Ses jambes surtout souffrent de cette lassitude et plient sous la charge du corps et de la croix. « L'esprit est prompt mais la chair est faible ». Et depuis la veille qui fut le

début de son agonie combien de coups avaient affaibli cette chair ! Le baiser de Judas, la fuite des amis, la corde aux poignets, les menaces des juges, les jeux cruels des gardes, la lâcheté de Pilate, les cris de mort, les outrages des légionnaires, et cette marche, sous la croix, parmi les ricanements et le mépris de ceux qu'il aime.

Ceux qui le voient passer se soucient peu de lui — on va le crucifier, c'est bon ; tout au plus ceux qui savent lire cherchent-ils à déchiffrer l'écriteau qui lui pend sur la poitrine. Beaucoup pourtant le connaissent de nom ou de vue et le montrent du doigt aux voisins, d'un air entendu et satisfait. Quelques-uns se mêlent à la queue du cortège pour jouir jusqu'au bout du spectacle toujours nouveau qu'est la mort d'un homme ; et ils seraient plus nombreux si ce n'était pas un jour de si grande presse. Ceux qui avaient commencé à espérer en lui, maintenant le méprisent parce qu'il n'a pas su être fort et s'est laissé prendre comme un malfaiteur quelconque ; et pour s'attirer la faveur des prêtres et des anciens mêlés à l'escorte, ils lancent au faux Messie qui passe quelque insulte bien frappée. Il en est aussi (ils sont rares) qui se sentent le cœur serré à le voir en cet état, au milieu de cet appareil, soit qu'ils éprouvent, sans savoir son nom, cette pitié naturelle de la plèbe pour les condamnés ; soit qu'ils aient gardé dans leur cœur un reste d'amour pour le Maître qui était bon aux pauvres, qui guérissait les malades, qui annonçait un Règne juste et saint si différent de ceux qui déchirent la terre. Mais ils sont les moins nombreux et ils ont presque honte de leur tendresse secrète pour un homme qu'ils avaient cru moins haï et plus puissant. La plupart rient, contents et paisibles, comme si cette procession funèbre faisait partie de la fête imminente.

Quelques femmes suivent la cohue ; elles viennent les dernières,

un peu à l'écart, la tête cachée dans leurs vêtements. Elles pleurent et dissimulent des larmes qui peuvent sembler criminelles.

On approchait de la porte des Jardins quand Jésus, à la limite de ses forces, trébucha, s'effondra à terre et resta étendu sous la croix. Son visage était soudain devenu blanc comme la neige. Les paupières rougies couvraient les yeux : on l'eut dit mort sans le souffle haletant qui sortait de sa bouche entr'ouverte.

Tous s'arrêtèrent. Un cercle se forma, serré, hurlant; des faces et des mains se tendaient vers Jésus. Les Juifs qui le suivaient depuis la maison de Caïphe ne voulaient pas entendre raison.

— C'est une feinte, criaient-ils. Relevez-le. C'est un hypocrite. Il doit porter sa croix jusqu'au bout. La loi est telle. Un coup de pied, comme aux ânes, et en marche!

D'autres raillaient :

— Regardez-le ce grand Roi qui devait conquérir les royaumes! Il ne peut soutenir deux morceaux de bois et il voulait porter l'armure. Il se disait plus qu'un homme et c'est une femmelette qui s'évanouit à la première fatigue. Il faisait marcher les paralytiques et il ne se tient pas debout! Versez-lui un verre de vin entre les dents pour lui rendre ses forces!

Mais il tardait au centurion, comme à Pilate, de terminer cette odieuse besogne. Il comprit, en chef habitué aux hommes, que le malheureux ne traînerait pas sa croix jusqu'au Calvaire et il chercha des yeux qui pourrait porter ce fardeau. A ce moment venait de la campagne un homme de Cyrène nommé Simon. Il s'était mêlé à la foule et regardait, ému et stupide, le corps allongé et oppressé sous les deux poutres. Le centurion l'aperçut et comme lui il parut bien disposé et d'un corps robuste, il l'appela et lui dit :

— Prends cette croix et suis-nous.

Le Cyrénéen obéit, sans une parole, par bonté peut-être, mais de toute manière par nécessité car les soldats romains, dans les pays conquis, avaient le droit d'exiger l'aide de quiconque. « Si un soldat t'impose un travail, écrit Arrianus, garde-toi de résister et même de murmurer, car tu recevrais le bâton ».

Du miséricordieux qui prêta ses bonnes épaules campagnardes pour soulager celles de Jésus nous ne savons plus rien, mais nous savons que ses deux fils — Rufus et Alexandre — furent chrétiens et ce fut très probablement leur père qui les convertit par le récit de la mort dont il fut le témoin forcé.

Deux soldats remirent sur ses pieds l'homme étendu et le poussèrent en avant. La caravane reprit sa route sous le soleil de midi. Mais les deux larrons grommelaient entre leurs dents qu'il n'était pas juste que le fardeau fût ôté à celui-là qui faisait mine de tomber et non à eux. C'était une partialité — et d'autant plus grave qu'à entendre les discours des prêtres le plus coupable des trois était Jésus. Dès cet instant même ses compagnons de peine le jalousent et le détestent et ils l'insulteront encore quand ils seront cloués à ses côtés, chacun sur sa croix.

LE BOIS VERT

La foule, à chaque instant grossie de désœuvrés, continuait son chemin vers le Calvaire. Les femmes qui s'étaient d'abord tenues éloignées du condamné, maintenant que l'heure était proche où elles ne pourraient plus même le toucher du doigt, l'avaient rejoint et marchaient près de lui sans plus dissimuler leurs sanglots, sans crainte des prêtres qui les regardaient d'un œil mauvais.

Jésus, libéré de la croix, pouvait au moins parler et il se tourna vers les pleurantes :

— Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : tombez sur nous ; et aux collines : couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ?

Il souffre dans toute sa chair qui, dans peu d'instants, sera pendue au gibet, fixée par des clous comme l'agneau éventré par le boucher à l'architrave de la boutique. Mais il sait que dans peu de jours il reviendra manger avec ses disciples et qu'à la fin il redescendra pour s'asseoir avec les ressuscités à l'éternel banquet du Royaume. Le pleur des femmes est une marque d'amour qu'il ne refuse pas, mais plutôt que sur lui elles devraient pleurer sur elles-mêmes, qui souffrent et qui souffriront davantage, et sur leurs fils qui verront les signes, les massacres, les ruines qu'il a décrits. Et, pensant à ces jours, beaucoup plus proches que ne le croient les docteurs venus pour savourer son agonie, il ajoute une Béatitude imprévue et effrayante à celles de la Montagne :

— Heureuses les stériles, car elles ne souffriront pas dans leurs enfants.

Le sang demandé par les Juifs ne tardera pas à retomber sur eux. Pleines en seront les rues de cette même ville qui à cette heure vomit le Christ hors de ses murs ; et le feu ne laissera pierre sur pierre de la maison de Caïphe. Nulle issue, alors, à l'épouvante, car les assiégés se massacreront entre eux et dehors les légions de Titus attendront, prêtes au carnage. Ils invoqueront désespérément les montagnes silencieuses contre les épées des Sicaires

et des Romains. Mais les collines, faites de caillou comme le cœur des déicides, ne renverront que l'écho de leurs hurlements et les enfants des mères tomberont dans les flaques de sang tiède qui doivent compenser, pour une faible part, le sang du Christ.

Le châtiment s'approche : Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec? Le bois vert est celui qui vit encore, qui tient par ses racines à la fraîche terre, qui reçoit la pluie sur ses feuilles, les oiseaux du ciel sur ses rameaux ; il est l'arbre qui fleurit encore sous la chaleur du soleil et le souffle du vent. La bonne plante qui donne son ombre au pèlerin, ses fruits à l'affamé, ses branches à celui qui a froid. Il est la figure du saint qui partage ses dons à tous et possède sous son écorce une âme vive.

Mais le bois sec est au contraire l'arbre stérile que le bon paysan a abattu de sa hache, le tronc mort qui pourrit sur l'aire, car la moelle en est corrompue et le bois n'en est bon qu'à être mis au feu. Il est l'homme inutile et avare, le pécheur qui ne donne pas de bons fruits et qui au lieu d'un esprit vivant a en lui un cloaque putréfié ; et le Juge le jettera, selon la parole de Jean, dans le feu inextinguible.

Si les fils et les époux des femmes juives crucifient l'Innocent qui donne la vie, comment seront punis les malfaiteurs qui donnent la mort ?

Cependant ils sont arrivés au Lieu du Crâne et les soldats, de leurs pelles et de leurs bêches, commencent à creuser les trous où planter les croix.

PARDONNE-LEUR

Le centurion s'est arrêté hors de la vieille enceinte, parmi la jeune verdure des jardins suburbains. La cité de Caïphe ne tolère pas de supplices dans ses murs ; ils souilleraient l'air parfumé par les vertus pharisiennes et toucheraient douloureusement les tendres cœurs sadducéens. Aussi expulse-t-elle les condamnés avant la mort.

Ils se sont arrêtés au sommet d'une butte calcaire et chauve qui rappelle un crâne. Cette similitude semble prédestiner ce lieu aux exécutions capitales, mais le vrai motif du choix est que là tout près se croisent les routes de Jaffa et de Damas, toujours peuplées de pèlerins, de marchands, de courriers, de provinciaux et qu'il est bon que la croix, terrifiant exemple, soit dressée là où beaucoup peuvent la voir.

Le haut soleil de midi fait briller la pierre blanche que les pioches attaquent d'une morsure sonore. Dans les champs voisins les fleurs précoces jouissent de la tiédeur de l'air ; les oiseaux chanteurs, cachés dans les cerisiers, fendent le ciel de leurs gazouillements comme de flèches argentées ; les couples de colombes volent sur la chaude paix géorgique. Il serait beau de vivre dans ces jardins arrosés, près d'un puits, dans le parfum de la terre qui s'éveille et qui se revêt, attendant la lune des moissons parmi les êtres qui nous aiment ! Jours de Galilée, jours de paix, jours d'amitié et de soleil, sur le lac et parmi les vignes, jours de liberté et de lumière passés sur les chemins avec ceux qui savent écouter, clos par la juste allégresse du repas du soir, jours qui paraissaient éternels autant qu'ils étaient rapides !

Tu n'as plus personne avec toi, Jésus nommé le Christ. Ces soldats qui t'apprêtent le lit épouvantable, ces larrons qui t'insultent, ces chiens qui attendent ton sang ne sont que des ombres sorties de la grande ombre de Dieu. Tu es seul comme tu étais seul la nuit. Et ce soleil qui réchauffe l'échine de tes bourreaux ne resplendit pas pour toi ; tu n'as plus de chemin à faire, ton vagabondage est fini ; tu pourras enfin reposer : ce crâne de caillou est ta dernière étape. Ici, dans peu d'instants, ton esprit emprisonné sera arraché de son cachot.

Le visage humain du Dieu est humide de sueur glacée. Les coups de pioche le martellent comme s'ils le frappaient sur la tête ; le soleil qu'il aima tant, image du père juste même aux injustes, l'aveugle maintenant et lui rend plus cruel le picotement des paupières. Il sent par tout son corps une langueur, un frisson, un désir de repos auquel il résiste de toute son âme — n'a-t-il pas promis de souffrir autant qu'il sera nécessaire, jusqu'à la fin ? — et en même temps il lui semble aimer d'une plus brûlante tendresse ceux qu'il abandonne, ceux-mêmes qui travaillent à sa mort. Et du fond de son cœur, telles un chant de victoire sur la chair lasse et rompue, jaillissent ces paroles que nous n'oublierons jamais :

— Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Aucune demande plus divine ne s'est élevée au ciel depuis qu'il y a des hommes et qu'ils prient. Ce n'est pas la prière d'un homme mais d'un Dieu à un Dieu. Les hommes qui ne pardonnent même pas l'innocence aux innocents n'ont jamais imaginé avant ce jour qu'on pût implorer le pardon pour ceux qui vous donnent la mort. Pardon conditionné par l'ignorance, mais toujours indiciblement supérieur à la puissance naturelle de l'homme, quand elle n'est pas renforcée par la grâce ou transmuée par l'imitation du Christ.

Car ils ne savent ce qu'ils font. Le motif limite l'ampleur du pardon, mais il est exigé par la nécessité de ne pas absoudre, sans la garantie du repentir, le mal pleinement voulu. L'ignorance des hommes est si démesurée que ceux-là sont rares qui savent vraiment ce qu'ils font. La dépravation terrestre, l'imitation, l'habitude, les passions qui se cachent et se satisfont dans l'obscurité du sang, tels sont les vrais mobiles de nos actes. La volonté obéit jusque dans son simulacre de commandement; la conscience n'apparaît qu'à la fin, quand il ne reste plus que cendres et hontes.

Jésus avait enseigné ce qu'il fallait savoir; mais combien le savaient? Les siens mêmes, seuls à connaître que Jésus était le Christ, avaient été vaincus par la crainte de perdre cette extrême vigile de leur vie; eux aussi avaient montré par leur fuite qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Et d'autant moins le savaient les Pharisiens, craignant pour leur prééminence, les Docteurs pour leur privilège, les Riches pour leur argent, Pilate pour sa charge — et encore moins les Juifs, subornés par leurs chefs, les soldats, obéissants à leurs officiers. Nul d'entre eux ne sait qui est le Christ, pourquoi il est venu au monde, pourquoi il est tué. Quelques-uns le sauront, mais tard et par l'extrême intercession de leur victime.

Sur le point de la mort, il a de nouveau confirmé son plus divin et difficile enseignement : l'amour des ennemis; il peut tendre les mains au marteau. Désormais les croix sont dressées; on les cale avec des cailloux pour qu'elles ne croulent point sous le poids; les interstices sont bouchés avec de la terre que les hommes tassent en la piétinant.

Les femmes de Jérusalem s'approchent du condamné avec une coupe. C'est un mélange de vin, d'encens et de myrrhe imaginé par la miséricorde des bourreaux pour engourdir la conscience,

Car ceux-là même qui font souffrir feignent, suprême insulte, d'avoir pitié de la souffrance et ils croient, en la diminuant d'une goutte, acquérir plus de droits à faire avaler le fond du calice. Mais Jésus, à peine il a goûté ce breuvage amer comme le fiel, le repousse. Un seul mot, il l'aurait accepté, au lieu du vin de consolation, mais seul sut le lui dire un des larrons traînés avec lui sur le Calvaire.

L'encens et la myrrhe qui lui sont offerts en ce jour n'ont pas le parfum de cet encens et de cette myrrhe que lui portèrent, à Bethléem, les Mages venus du fond de l'Orient. Et à la place de l'or qui illumina l'obscurité sordide de l'étable, c'est le fer gris des clous qui attend de se teindre en rouge. Et ce vin si amer qu'il semble empoisonné ce n'est pas le vin nuptial de Cana ni celui qu'il a bu le soir précédent, noir et tiède comme le sang d'une blessure ouverte.

QUATRE CLOUS

Au sommet de la butte du Crâne les trois croix, hautes, sombres, les bras étendus, comme des géants prêts à l'étreinte, se détachent sur le grand ciel amoureux. Elles ne jettent pas d'ombre : elles sont ourlées par la réverbération scintillante du soleil. Telle est la beauté du monde en ce jour, à cette heure, qu'il semble impossible de penser aux tourments. Ces antennes de bois, ne pourrait-on pas les fleurir de fleurs champêtres et suspendre de l'une à l'autre des festons de jeune feuillage, faire disparaître ces gibets sous des murailles de verdure, et s'asseoir à leur ombre, en frères réconciliés et bienveillants.

Mais les prêtres, les scribes, les pharisiens, les amateurs de joies cruelles, venus là pour aiguiser leur appétit par le spectacle

de trois agonies, piétinent d'impatience et aiguillonnent de leurs sarcasmes la lenteur des Romains.

Le centurion donne un ordre. Deux soldats s'avancent vers Jésus et lui ôtent, avec des gestes rudes et brusques, tous les vêtements qu'il a sur le dos. Le crucifié doit être nu, selon l'expression antique, « comme celui qui entre dans le bain ».

A peine dépouillé, on lui passe une corde sous chaque aisselle et on le hisse sur la croix. A la moitié du tronc, une cheville forme siège : le corps doit y trouver un précaire et douloureux soutien. Un soldat monte avec son marteau sur l'échelle appuyée à l'un des bras de la traverse, saisit la main qui guérit les malades et caressa les cheveux des enfants, l'étend sur le bois et plante un clou au milieu de la paume. Les clous sont assez longs avec une tête large facile à battre. Le forgeron novice donne un bon coup qui traverse aussitôt la main puis un second et un troisième pour fixer solidement la pointe et ne laisser dehors que la tête. Un peu de sang gicle de la main trouée sur la main martelante, mais le diligent ouvrier n'y prend pas garde et continue à frapper dur sur la délicate enclume tant que le travail n'est pas en règle. Alors il descend et recommence pour l'autre main.

Tous ont fait silence, dans l'espoir d'entendre les hurlements du Maudit. Mais Jésus se tait devant ses bourreaux comme il s'est tu devant ses juges.

Voici le tour des pieds. C'est un travail qu'on peut faire sans échelle, car les croix romaines ne sont pas trop hautes : si les corps des suppliciés y restent longtemps, chiens et chacals viennent fouiller dans leurs entrailles.

Le cloueur rehausse les genoux de Jésus si bien que la plante des pieds adhère toute au bois ; il tâte et prend mesure pour coincer la pointe entre deux métatarses, il assène un grand coup sur l'un des pieds et rive le clou solidement. Il fixe l'autre pied

de même manière et, sans quitter son marteau, donne un coup d'œil à son ouvrage pour s'assurer qu'il est proprement fait et que rien ne manque. Il n'oubliait que l'écriteau qu'on avait arraché du cou de Jésus et jeté à terre. Il le ramasse, remonte sur son échelle, et le fixe au haut de la croix sur la tête couronnée de ronces.

Enfin il redescend et regarde si ses compagnons ont terminé. Les deux larrons sont à leur place et toutes les croix ont leur offrande de chair. Les soldats peuvent se reposer et partager les vêtements, car ceux qui sont là-haut désormais n'en ont plus besoin. Ces dépouilles revenaient de droit aux exécuteurs ; elles étaient leurs petits profits. Quatre soldats devaient se partager celles de Jésus. Mais les quatre parts faites, il restait la tunique sans couture, qu'il eut été dommage de déchirer. Un des hommes, vieux joueur, trouva le remède. Il jeta les dés dans son casque et, comme les archers de Virgile, ils tirèrent leur butin au sort. Désormais le Roi des Juifs ne possède au monde que les épines de la couronne qui lui fut laissée sur la tête pour plus d'ignominie.

Tout est accompli ; le sang de ses mains s'égoutte lentement sur la terre ; celui de ses pieds laisse des traces rouges au bas de la croix. Il ne fuira plus : sa bouche blasphématrice sera bientôt grande ouverte dans l'agonie mais elle restera vide de paroles, pour toujours. Les meurtriers peuvent être contents d'eux-mêmes et des exécuteurs étrangers. L'empoisonneur du peuple, l'ennemi du Temple et du Négoce, est fixé par quatre clous solides à l'arbre de honte. Les maîtres de Jérusalem pourront, dès ce soir, dormir d'un sommeil plus paisible.

Une clameur de ricanements démoniaques, d'exclamations exultantes, de railleries féroces s'éleva de la foule qui se pressait autour du Calvaire. Il est donc là-haut l'oiseau de malheur,

comme le hibou cloué par les ailes sur la porte du paysan. Le Pauvre qui ne voulait qu'une tunique, maintenant il est tout nu; le Vagabond qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête, il a maintenant un bel oreiller de bois; l'Imposteur qui trompait par ses miracles n'a plus les mains libres pour pétrir la boue qui donne la vue aux aveugles; le Roi a pour trône une cheville de bois dur; le Haïsseur de Jérusalem est pendu en vue de la cité sainte; le Maître de tant de disciples a pour toute compagnie deux larrons qui l'insultent et quatre soldats qui s'ennuient. Appelle donc le Père pour qu'il te sauve, ou une légion d'anges qui t'enlèvent d'où tu es et nous dispersent avec leurs épées de flamme. Alors nous croirons nous aussi que tu es le Christ et nous t'adorerons, la face dans la poussière.

Et certains Prêtres, haussant les épaules, disaient :

— Toi qui détruis le Temple et le reconstruis en trois jours, sauve-toi toi-même! Si tu es vraiment le fils de Dieu, descends de la croix.

Ce cri rappelle le mot de Satan au Désert. Comme Satan, ils veulent un prodige. Tant de fois ils lui ont demandé un signe! Ce serait un grand signe si tu réussissais à arracher les quatre clous et à descendre de la croix, tandis que flamboierait au ciel la puissance du Père qui nous frapperait comme déicides. Mais tu vois bien que les clous sont forts et qu'ils ne s'ébranlent pas et que rien n'apparaît pour te secourir, ni sur terre, ni au ciel.

Les Scribes le tournaient aussi en dérision, les anciens, les soldats eux-mêmes, étrangers à l'affaire, et jusques aux larrons qui souffraient comme lui.

— Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même! N'est-il pas Roi d'Israël? S'il est le Christ, l'Élu de Dieu, qu'il descende de la croix afin que nous voyions et croyions. Il se

remet à Dieu ; si Dieu le veut vraiment recevoir, qu'il le libère ! Car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.

Il proclamait qu'il était venu pour donner la vie et voilà qu'il ne peut échapper lui-même à la mort ! Il s'est vanté d'être Fils de Dieu et Dieu ne fait rien pour détacher son premier né de la croix. Donc il a toujours menti : il n'a sauvé personne, Dieu n'est pas son Père et s'il a menti en cela, il a menti en tout le reste et il mérite son sort. Cette preuve était inutile mais elle est venue, claire et manifeste à tous, et notre conscience est aussi tranquille qu'elle peut l'être. A cette heure, si le miracle était possible, il ne serait plus là, attaché et agonisant ; mais le ciel est vide et le soleil, lampe de Dieu, nous éclaire pour que nous puissions mieux voir les contractions de son visage et le halètement de sa gorge.

Grand dommage que les Romains ne nous permettent plus de châtier les blasphémateurs selon notre usage antique, car nous nous serions mieux soulagés, un par un, à te lapider ; et chacun aurait eu sa part de plaisir à te lancer à la tête des pierres bien éclatées, à te couvrir de meurtrissures livides, de sang, à te revêtir d'une tunique de cailloux, à te cacher sous un mont de pierraille. Une fois, devant l'adultère, nous les avons posées ces pierres, mais aujourd'hui nul n'aurait reculé et tu aurais payé pour toi et pour elle. La croix a du bon mais il y a moins de plaisir pour le spectateur. Si au moins ces étrangers nous avaient laissé donner un coup de marteau ! Tu ne réponds pas ? Tu n'as plus envie de prêcher ? Tu ne peux pas descendre ? Pourquoi dédaignes-tu de nous convertir ? Si nous devons t'aimer, montre-nous d'abord que Dieu t'aime au point de faire un grand miracle pour t'arracher à la mort !

Mais le divin Crucifié se tait. La torture de la fièvre qui commence est moins atroce que les paroles de ses frères qui, une

seconde fois, le clouent sur la croix de l'épouvantable Ignorance.

DISMAS

Les larrons crucifiés avec Jésus le détestaient depuis l'instant où, sur la route, on l'avait libéré du faix de la croix. A eux nul ne prenait garde ; qu'ils dussent mourir eux aussi, de la même mort, cela n'intéressait personne ; on le tourmentait, lui, mais on s'apercevait au moins de son existence, on accourait pour le voir, comme s'il eut été seul. C'était pour lui cette foule de gens importants, de gens instruits, de gens riches ; pour lui pleuraient les femmes et le centurion lui-même s'émouvait. Il était le roi de la fête, ce charlatan de province, et il attirait l'attention de tous comme un véritable roi. On ne leur aurait peut-être pas donné à eux le vin mêlé de myrrhe si celui-ci n'avait pas fait le dégoûté.

Mais l'un d'eux, quand il entendit les grandes paroles du compagnon envié — pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font — se tut soudain. Cette prière était si nouvelle pour lui, elle le rappelait à des sentiments si étrangers à son esprit et à toute sa vie, qu'elle le reporta d'un coup à l'âge le plus oublié, à sa première enfance, quand il était innocent lui aussi, quand il croyait à un Dieu auquel on pouvait demander la paix comme le pauvre demande le pain à la porte du riche. Mais dans nul recoin de sa mémoire il ne retrouvait une prière telle, une demande si hors de l'ordinaire, si absurde dans la bouche d'un homme qu'on va tuer. Et pourtant ces paroles invraisemblables pénétraient dans le cœur desséché du larron, elles y rejoignaient quelque chose à

quoi il aurait voulu croire, en ce moment surtout, avant de comparaître devant un Juge plus redoutable que tous ceux du tribunal. Cette prière de Jésus trouvait imprévisiblement sa juste place parmi des pensées qu'il n'aurait su exprimer en mots mais qui lui apparaissaient, quelquefois, comme des éclairs dans l'obscurité de son destin. Avait-il su vraiment ce qu'il faisait ? Et les autres, avaient-ils pensé à lui, avaient-ils fait pour lui ce qu'il aurait fallu pour l'arracher au mal ? S'était-il trouvé un seul être pour l'aimer ? Pour lui donner à manger quand il avait faim, un manteau quand il avait froid, une parole d'amitié quand surgissaient, dans son âme aigrie et solitaire, les tentations ? S'il avait eu un peu plus de pain et d'amour, aurait-il commis le crime qui l'avait conduit au Calvaire ? N'était-il pas, lui aussi, au nombre de ceux qui ne savent ce qu'ils font, aveuglé par le besoin, laissé seul parmi les passions aux aguets ? N'étaient-ils pas larrons comme lui les Lévites qui trafiquaient des offrandes, les Pharisiens qui fraudaient les veuves, les Riches qui à force d'usure tiraient le sang des malheureux ? Eux l'avaient condamné à mort mais quel droit, enfin, avaient-ils de le tuer puisqu'ils n'avaient rien fait pour le secourir et s'étaient souillés du même délit ?

Voilà ce qu'il pensait dans son cœur en attendant d'être hissé sur sa croix. L'approche de la mort — de quelle mort ! —, cette prière inouïe de qui n'était pas larron et devait subir la peine des larrons, la haine qui déformait les faces de ces mêmes hommes qui l'avaient condamné lui aussi, tout cela remuait sa propre âme blessée et l'inclinait à des sentiments qu'il n'avait plus éprouvés depuis l'enfance, dont il ne savait pas même les noms, mais qui ressemblaient au repentir et à la tendresse.

Quand ils furent cloués tous trois, l'autre larron, malgré l'angoisse de l'agonie, se reprit à insulter Jésus. De sa bouche

entourée de poil et de bave il s'essayait à vomir lui aussi le défi des Juifs :

— N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi et sauve-nous.

S'il avait été le fils de Dieu, n'aurait-il pas pensé à délivrer ses compagnons d'infortune ? Pourquoi n'était-il pas ému de pitié ? Ils avaient donc raison ceux-là : c'était un imposteur, un fils de personne, un abandonné, un maudit. Et l'outrage furieux du larron était comme renforcé par le dépit de son espérance déçue. Une espérance qui s'était montrée à peine, un songe de salut miraculeux. Car un désespéré espère en l'impossible ; et, dans sa désillusion, il lui semblait être trahi.

Mais le Bon Larron qui l'écoutait et qui écoutait les vociférations de la foule se tourna vers lui :

— Toi non plus tu ne crains donc pas Dieu, toi, condamné au même supplice ! Et pour nous c'est justice car nous recevons le digne prix de nos actions ; mais lui n'a rien fait de mal.

Le Larron est parvenu, par le chemin du doute quant à sa faute, à une certitude : l'innocence du mystérieux implorateur de pardon. Nous avons commis des actions — il ne les appelle pas délits — que les hommes punissent, « mais celui-ci n'a rien fait de mal » et il est puni comme nous. Pourquoi donc l'insulter ? Ne crains-tu pas que Dieu te châtie d'avoir humilié un innocent ?

Et ce qu'il avait entendu raconter de Jésus lui revenait en mémoire : peu de choses, et pour lui, peu claires. Mais il avait parlé d'un Règne de paix que lui-même reviendrait imposer au monde. Alors dans un élan de foi, comme s'il invoquait cette parenté du sang qui coulait au même moment de ses mains criminelles et des mains innocentes de Jésus, il proféra ces mots :

— Jésus ! Souviens-toi de moi, quand tu seras dans ton Royaume !

Nous avons souffert ensemble ; ne reconnaîtras-tu pas qui te fut voisin sur la croix : le seul qui t'ait défendu quand tous t'offensaient ?

Et Jésus qui n'avait répondu à personne, pencha la tête autant qu'il put vers le pitoyable Larron et lui dit :

— Je te le dis, en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi au Paradis.

Il ne peut rien lui promettre sur terre : à quoi bon être décloué de la croix et se traîner quelques années de plus, brisé et besogneux, sur les routes du monde ? Et en effet il n'a pas demandé, comme l'autre, à être sauvé de la mort. Il voudrait que Jésus se souvienne de lui après la mort quand il reviendra dans sa gloire. Et Jésus, au lieu de la vie charnelle et périssable, lui promet sans retard, « aujourd'hui même », la vie éternelle du Paradis.

Il a péché. Aux yeux des hommes il a péché gravement. Il a pris aux riches un peu de leur richesse ; peut-être a-t-il dérobé aux pauvres... Mais Jésus a toujours eu pour les pécheurs, malades d'une maladie plus atroce que celles du corps, une partialité non pas ostensible, mais volontairement manifeste. N'est-il pas venu pour ramener au chaud de l'étable la brebis perdue dans les ronces ? Les mauvais ne sont-ils pas assez punis par leur propre scélératesse ? Et ceux qui se croient justes et les condamnent ne sont-ils pas souvent les plus corrompus ? Tous ne sont point pardonnés (ce serait une injustice encore quoique plus sainte). Mais il suffit pour l'être d'un seul mouvement de repentir, d'une seule parole de regret. Il a suffi, au Larron, de sa prière.

Le Bon Larron est le dernier homme que Jésus ait converti quand il avait son corps de chair. Il est le dernier des Disciples et aussi le premier des Martyrs puisque l'Évangile de Pierre

rapporte que les Juifs ayant entendu ses paroles « s'irritèrent contre lui et ordonnèrent que ses jambes ne fussent point coupées, afin qu'il mourut dans le spasme ». Le crurifragium ou fracture des jambes était accordé aux condamnés comme une grâce, pour abréger leurs souffrances : à lui, pour avoir défendu le Christ et cru en lui, cette diminution de torture fut refusée et il dut boire jusqu'au fond, comme le Maître, le calice.

Nous ne savons plus rien de lui, que son nom qu'un apocryphe nous a conservé. L'Église l'a admis parmi ses saints, se fondant sur la promesse du Christ. Il est honoré sous le nom de Dismas.

LES TÉNÈBRES

Le souffle de Jésus devenait un râle. Pour aspirer un peu d'air sa poitrine se dilatait avec une convulsion cruelle ; sa tête était comme martelée ; son cœur broyé, arraché par un battement violent et rapide ; la soif fiévreuse des crucifiés consumait toute sa personne : son sang courait dans ses artères comme du feu. Le corps tendu dans une affreuse posture : cloué aux poutres, ne pouvant changer de côté ; suspendu par les mains qui se déchiraient s'il s'abandonnait — mais s'il cherchait à se soutenir le buste meurtri se lassait vite, ce corps jeune et divin qui tant de fois avait peiné à contenir une âme trop grande était maintenant un bûcher de douleurs où brûlaient, toutes ensemble, les douleurs du monde.

La crucifixion était vraiment, de l'aveu d'un bourreau rhéteur mort, assassiné, avant Jésus-Christ, le plus cruel des supplices. Celui qui donnait la plus longue et la plus atroce torture. Si le

tétanos survenait une torpeur bienfaisante hâtait la mort ; mais certains résistaient, souffrant toujours davantage jusqu'au jour suivant et au delà. La soif de la fièvre, la congestion du cœur, le durcissement des veines, les crampes des muscles, les vertiges, les blessures, l'angoisse déchirante et croissante ne suffisaient pas à les vaincre. Mais la plupart, au bout de douze heures, expiraient.

Le sang des quatre plaies de Jésus s'était figé autour des têtes de clou mais chaque secousse en faisait sourdre de nouveaux filets qui coulaient le long de la croix et tombaient goutte à goutte. La tête entraînait d'un côté le cou endolori ; les yeux, les yeux mortels par où Dieu avait regardé la terre, étaient noyés dans l'eau vitreuse de l'agonie ; les lèvres humides, crevassées par les larmes, desséchées par la soif, contractées par le souffle pénible, faisaient voir les effets du dernier baiser qu'elles avaient reçu : le baiser de Judas.

Ainsi meurt un Dieu qui a délivré les fiévreux de la fièvre, qui a donné aux altérés l'eau de la vie, qui a fait surgir les morts de leurs lits et de leurs sépulcres, qui a rendu le mouvement aux paralytiques, qui a chassé le démon des âmes hantées par la Bête, qui a pleuré avec ceux qui pleuraient, qui au lieu de punir les méchants les a fait renaître à une nouvelle vie, qui a enseigné par ses paraboles de poésie et par ses œuvres de miracle cet amour parfait que des brutes vautrées dans le sommeil et dans le sang n'auraient jamais su découvrir. Il a fermé les plaies : on les a ouvertes sur son corps ; il a pardonné aux malfaiteurs : il est cloué, lui innocent, par des malfaiteurs ; il a aimé infiniment les hommes, même ceux qui ne méritaient pas son amour : et la haine l'a fixé là où la haine punit la haine ; il a été plus juste que la justice et on a consommé contre lui la plus frauduleuse injustice ; il a appelé les bêtes à la sainteté et il est tombé aux

mains des démons ; il a porté la vie : il reçoit la mort ignominieuse.

Tant était nécessaire pour que les hommes pussent réapprendre la route du Paradis Terrestre ; remonter de l'ivresse bestiale à l'ivresse des saints ; ressusciter de l'inerte faiblesse qui paraît vie et qui est mort à la magnificence du Royaume des cieux.

Que notre esprit se penche sur le mystère inviolable de cette nécessité, mais surtout que notre cœur n'oublie pas à quel prix fut rachetée notre immense dette ! Dix-neuf fois cent ans, les hommes qui ont été dignes de renaître dans le Christ, de le connaître, de l'aimer, d'être aimé de lui, ont pleuré, au moins une fois en leur vie, au souvenir de ce jour et de ce martyre. Mais toutes nos larmes réunies en un océan amer ne compensent pas une seule de ces gouttes qui tombèrent, lourdes et rouges, sur le Lieu du Crâne.

Le roi barbare d'un peuple barbare a dit, à la pensée de ce sang, la plus forte parole qui soit jamais sortie de bouche chrétienne. On lisait à Clovis l'histoire de la Passion et le chef féroce soupirait et pleurait ; quand tout à coup, n'y tenant plus, il porta la main à la garde de son glaive et cria : Oh ! si j'avais été là, avec mes Francs ! Parole ingénue, parole de soldat et de violent qui contredit le mot du Christ à Pierre au mont des Oliviers, mais belle de toute l'absurde beauté d'un amour robuste et candide. Car ce n'est pas assez de pleurer sur qui n'a pas donné que des larmes, il faut combattre. Combattre en nous ce qui nous sépare du Christ, combattre parmi nous les ennemis du Christ.

Car si, plus tard, des millions d'hommes ont pleuré, repensant à ce jour, ce vendredi-là, autour de la Croix, tous — moins les Femmes — riaient. Et ceux qui riaient ne sont pas tous morts ; ils ont laissé des fils et des neveux ; et beaucoup de ceux,

ci reçurent le baptême, mais ils rient aujourd'hui encore, à côté de nous, et leurs descendants riront jusqu'au Jour où Un seul pourra rire. Et si le pleur n'a pu effacer le Sang, quelle peine expiera ce Rire terrible ?

Regardez-les une dernière fois, ceux qui rient autour de la Croix où le Christ est mordu des plus dévorantes douleurs.

Les voici en grappes sur les pentes du Calvaire comme une bande de boucs haineux. Regardez-les bien, regardez-les un par un au visage ; vous les reconnaîtrez tous car ils sont immortels. Voyez comme se tendent ces museaux qui flairent, ces cous noueux, ces nez bossus et crochus, ces yeux cupides sous leurs sourcils hérissés. Observez combien ils sont horribles dans ces poses spontanées de caïnité implacable. Comptez-les bien, ils y sont tous, pareils à ceux que nous connaissons, frères de ceux que nous rencontrons chaque jour dans nos rues.

Au premier rang le Bonze à panse pleine, au cœur couenneux, aux vastes oreilles embroussaillées de poils, à la grande bouche charnue qui devient par instants un cratère de blasphèmes. Et, coude à coude, le Scribe arrogant, chassieux et glanduleux, au visage d'un jaune excrémentiel, rapetasseur de mensonges, éructant l'encre et la sanie. Et voici les Epulons que précède le poids obscène de leurs boyaux encombrés, brutes qui s'enrichissent sur la faim, qui s'engraissent parmi les disettes, qui font argent de la patience des pauvres, de la beauté des vierges, de la sueur des esclaves. Les louches Monnayeurs experts en vexations et en fraudes, qui vivent pour arracher le bien des autres ; les Légistes habiles à manier, contre l'innocent, la loi. Et derrière ces hautains piliers de la société humaine, la plèbe des fripons, des gueux éhontés, des vauriens sordides : tous les chiens affamés qui mangent sous la table et se frottent contre les jambes de qui ne leur donne pas un morceau ou un coup de pied.

Tels sont les éternels ennemis du Christ; pareils, aujourd'hui, aux corybantes d'une infâme saturnale; ils ont vomi à la face de Jésus leur bave et leur salive et le fond bourbeux de leur âme. Tel d'entre eux, peut-être, a forniqué cette nuit et la veille a juré faussement; tel autre a engendré un bâtard; tel a pesé avec de mauvais poids; tel a dit non à qui pleurait.

Et cette écume d'humanité cupide et sale exhale de son cœur empesté son mépris pour qui la sauve, s'acharne contre celui qui pardonne, lance l'outrage au Christ agonisant pour elle, au Christ mourant. Jamais comme en ce jour irréparable on ne vit aussi nettement, aussi tragiquement s'opposer le Bien et le Mal, l'Innocence et l'Infamie, la Lumière et les Ténèbres.

Il sembla que la Nature même voulut cacher l'horreur de cette vue. Le ciel qui jusqu'alors était resté limpide s'obscurcit. Un brouillard dense s'éleva derrière les collines et peu à peu s'étendit à tous les points de l'horizon. Une troupe de nuages noirs s'approcha du soleil qui avait réchauffé les mains homicides, l'encercla, l'assiéga et finalement le couvrit d'un épais rideau de ténèbre. « Et jusqu'à la neuvième heure tout le pays fut dans l'obscurité ».

LAMMA SABACTANI

Beaucoup, effrayés par la chute de cette mystérieuse nuit, s'enfuirent du Calvaire et revinrent chez eux, muets. Mais non tous. L'air était calme; il ne pleuvait pas encore et on voyait toujours dans l'ombre la blancheur des trois corps suspendus. Pourquoi déserter le théâtre avant le cri final? Ils voulaient se rassasier de cette mort. Et les obstinés tendaient les oreilles dans le noir

pour entendre si le Protagoniste détesté n'entremêlerait point son râle de quelque parole.

Les souffrances du Crucifié augmentaient à chaque minute. Son corps de nature délicate, épuisé par l'agonie, ne se soutenait plus. Et pire était la souffrance de son esprit encore prisonnier de la chair. Il lui semblait qu'on l'avait laissé pour toujours et son âme d'enfant divin était devenue vieille tout à coup, d'une vieillesse sans mémoire. Tous étaient loin de lui : les compagnons des heureuses années, les confidents de sa tendresse, les pauvres compagnons qui le regardaient avec amour, les enfants qui offraient leurs cheveux à ses caresses, les miraculés qui s'attachaient à ses pas, les disciples auxquels il avait fait une âme neuve. Près de lui il n'y avait qu'une horde de cannibales, flairant sa mort.

Seules les Femmes ne l'avaient pas abandonné. A l'écart, loin de la Croix, par crainte des hommes hurlants, Marie sa mère, Marie Magdeleine, Marie de Cléophas, Salomé mère de Jacques et de Jean — et peut-être aussi Jeanne de Cuza et Marthe — assistaient à sa fin. Il eut encore la force de confier à Jean l'héritage le plus sacré qu'il laissait sur la terre : la Vierge Douloureuse. Mais ensuite, à travers le voile de ses larmes il ne vit plus personne et se crut seul dans la mort, comme il avait été seul aux instants les plus solennels de sa vie. Même le Père semblait avoir disparu. Où était-il ce Père bienveillant auquel il parlait, sûr d'une réponse et d'un secours ? Pourquoi ne lui donnait-il pas un signe de sa présence, pourquoi ne lui faisait-il pas au moins la grâce de l'appeler à lui sans de cruels retards ?

Et alors on entendit dans le silence des ténèbres ces paroles :

— Eli, Eli, lammá sabactanì ? Seigneur, Seigneur, pourquoi m'as-tu abandonné ?

C'était le premier vers d'un psaume qu'il s'était bien souvent

redit à lui-même, car il y trouvait de nombreux présages de sa vie et de sa mort. Il n'avait plus la force de le chanter entièrement, comme au Désert, mais dans son âme troublée revenaient une à une les invocations douloureuses : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Pourquoi t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mon gémissement?... Nos pères ont espéré en toi ; ils ont espéré et tu les as délivrés... Mais moi, je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple. Tous ceux qui me voient se moquent de moi, ils me font la moue, ils hochent la tête. Il se repose, disent-ils, sur l'Éternel ; qu'il le délivre et qu'il le sauve s'il a mis en lui son affection. Certes c'est toi qui m'as tiré du sein de ma mère, qui as pris soin de moi lorsque j'étais aux mamelles de ma mère. J'ai été remis à tes soins dès ma naissance ; tu es mon Dieu fort dès le sein de ma mère. Ne t'éloigne point de moi ; car la détresse est près de moi, et il n'y a personne qui me secoure. Plusieurs taureaux m'ont environné ; des taureaux puissants m'ont enfermé. Ils ont ouvert leur gueule contre moi comme un lion déchirant et rugissant. Je suis écoulé comme de l'eau, et tous mes os sont déjoints ; mon cœur est comme de la cire et s'est fondu dans mes entrailles. Ma vigueur est desséchée comme de la terre cuite au feu ; ma langue est attachée à mon palais et tu m'as mis dans la poussière de la mort. Car des chiens m'ont environné et une assemblée de scélérats m'a entouré ; ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont compté tous mes os ; ils me considèrent et me regardent. Ils partagent entre eux mes vêtements, et tirent au sort ma robe. Toi donc, Éternel ! ne t'éloigne point ; toi qui es ma force, hâte-toi de me secourir ».

Les supplications de ce psaume prophétique qui rappelle de si près « l'homme de douleur » d'Isaïe montent du cœur blessé du Crucifié comme un dernier reflux de son humanité agonisante.

Mais ceux qui étaient le plus près de la Croix crurent qu'il appelait Elie, le prophète toujours vivant qui, dans l'imagination populaire, était lié à l'apparition du Christ.

— Il appelle Elie.

A ce moment un des soldats prit une éponge, la trempa dans du vinaigre et, au bout d'un bâton, l'approcha des lèvres de Jésus.

Mais les Juifs disaient :

— Laisse-le. Voyons si Elie viendra le délivrer.

Le légionnaire qui veut la paix pose son bâton; mais un moment plus tard — et le temps est infiniment long dans ces ténèbres, dans cette attente — on entendit la voix déjà lointaine du Christ :

— J'ai soif.

Le légionnaire reprit l'éponge, la trempa à nouveau dans l'hysope — mélange de vinaigre et d'eau des soldats romains — et la tendit à la bouche aride qui, pour lui aussi, avait prié. Et Jésus ayant mouillé ses lèvres s'écria : Tout est consommé.

Celui qui tant de fois a étanché la soif laisse dans le monde une source de vie qui ne tarira jamais. Où la fatigue deviendra force, la putréfaction jeunesse. Mais lui a souffert toute sa vie d'une insatisfaite soif d'amour. Et encore maintenant, dans la fièvre, ce n'est point d'eau qu'il a soif, mais d'une parole de miséricorde qui rompe l'oppression de la solitude. Le Romain lui donne, au lieu de l'eau pure des torrents galiléens, au lieu du vin de la dernière Cène, un peu de son aigre boisson, mais l'acte prompt et secourable de l'obscur esclave l'a désaltéré car il aperçoit, dans l'ombre de la mort, qu'un cœur a eu pitié de son cœur.

Si un étranger qui ne l'a jamais vu avant ce jour a fait quelque chose, la moindre chose, par compassion pour lui, c'est un signe

que le Père ne l'a pas abandonné. Le calice est vide : toute l'amertume est consommée. Avec la fin, l'éternité recommence. Et recueillant ses dernières forces, il lance ce grand cri dans les ténèbres :

— Père, je remets mon esprit entre tes mains.

Je t'ai appelé parce qu'il me semblait, dans l'obscurcissement des tortures, que tu m'avais délaissé. Mais tu as répondu. Tu as répondu par le moyen du pauvre soldat ; tu as répondu par l'apaisement qui endort les dernières peines, maintenant que je vais me réveiller en toi. Il n'est pas vrai que tu m'aies abandonné. Quand je t'appelais, ce n'était pas moi qui parlais mais ce sang d'homme qui brûlait dans mes veines et coulait de mes blessures. Je sais que tu es présent, uni à moi dans l'éternité : tu es mon Père et je suis ton Fils. En quelles mains plus chères et plus sûres puis-je remettre mon âme ?

Et Jésus, ayant de nouveau poussé un grand cri, rendit l'esprit. Ce haut cri, si puissant qu'il réussit à libérer la Divinité de la chair, retentit dans les ténèbres et se perdit dans les espaces de la terre. A ce cri, raconte Matthieu, « le voile du Temple se déchira en deux depuis le haut jusqu'en bas, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent ; plusieurs saints dont les corps y étaient couchés ressuscitèrent ; et, étant sortis de leurs tombeaux, ils apparurent à plusieurs. » Mais les cœurs des témoins furent plus durs que les rochers : ces morts qui avaient l'apparence de la vie ne ressuscitèrent pas à l'appel suprême.

Voilà presque dix-neuf cents ans que fut poussé ce cri et les hommes ont centuplé les rumeurs de leur existence afin de ne plus l'entendre. Mais dans le brouillard et la fumée de nos villes, dans la nuit toujours plus profonde où les hommes allument les feux de leur misère, ce cri désespéré de joie et de libération, ce

cri infini qui éternellement appelle chacun de nous résonne encore dans l'âme de qui n'a pas su oublier.

Le Christ est mort. Il est mort sur la croix selon la volonté des hommes, le choix du Fils, le consentement du Père. L'agonie est terminée, les Juifs sont contents. Il a expié et il est mort. Désormais commence notre expiation — et elle n'est pas encore finie.

EAU ET SANG

Le Christ est mort, comme l'ont voulu les chefs de son peuple, mais son dernier cri même ne les a pas réveillés. Quelques-uns, dit Luc, s'éloignèrent en se frappant la poitrine. Mais y a-t-il dans ces poitrines des cœurs qui battent vraiment pour le grand cœur qui ne bat plus ? Ils ne parlent point ; ils se hâtent vers leur maison, vers leur repas : ils ressentent plus d'épouvante que d'amour.

Mais un étranger, le centurion Pétrone qui avait assisté, silencieux, au supplice, se réveille et, à sa bouche de païen, montent les paroles de Claudia Procula :

— Certainement cet homme était juste.

Il ne connaît pas le vrai nom de celui qui est mort, du moins sait-il qu'il n'était pas un malfaiteur. Il porte le troisième témoignage romain en faveur de l'innocence de celui qui deviendra, par l'œuvre des Apôtres, éternellement Romain.

Les Juifs ne songent pas aux palinodies. Ils pensent que la Pâque sera gâtée si on ne retire pas aussitôt ces charognes. Le soir est proche et, à peine scintilleront les étoiles, le grand Sabbat commencera. C'est pourquoi ils mandent dire à Pilate de faire rompre les jambes aux condamnés et de les faire ensevelir,

Le *crurifragium* était une cruelle trouvaille de la cruauté pour abréger la torture de la croix : une sorte de grâce opportune en cas de hâte. Les soldats, ayant reçu l'ordre, s'approchent du mauvais larron qui, plus robuste que ses compagnons, vivait encore et lui brisent, à coups de massue, genoux et cuisses.

Jésus, ils l'avaient vu mourir et pouvaient s'épargner la peine de l'achever. Mais l'un d'eux, selon Jean, par acquit de conscience, lui donna un fort coup de lance dans le côté et il vit, à son étonnement, que de la blessure il sortait du sang et de l'eau.

Ce soldat, d'après une tradition ancienne, s'appelait Longin ; on dit que quelques gouttes de ce sang tombèrent sur ses yeux qui étaient malades et qui, à l'instant, guérirent. Le martyrologe rapporte que Longin, dès ce jour, crut en Jésus et qu'il fut moine vingt-huit ans à Césarée, jusqu'au jour où il eut, à cause de sa foi, la tête tranchée. Claudia Procula, le Légionnaire pitoyable, le Centurion Pétrone et Longin sont les premiers Gentils qui ont adopté le Christ, le jour même que Jérusalem l'a expulsé.

Mais les Juifs ne l'ont pas tous oublié. Maintenant qu'il est mort, vraiment mort, irrémissiblement mort, maintenant qu'il est froid, immobile comme tout vrai cadavre, qu'il est un cadavre muet, inoffensif, un corps privé d'âme, un cœur arrêté, une bouche silencieuse, voilà que sortent des maisons où ils étaient enfermés depuis la veille les amis de la vingt-cinquième heure, les partisans tièdes, les disciples secrets, les admirateurs en cachette qui, la nuit, mettent la lumière sous le boisseau et disparaissent le jour, quand il fait soleil. Nous les avons tous connus, ces amis ; les amis prudents, tremblants devant le qu'en dira-t-on, qui te suivent mais de loin, qui t'accueillent mais quand nul ne peut vous voir ensemble, qui t'estiment mais non pas au point d'avouer cette estime à d'autres qu'à eux-mêmes,

qui t'aiment mais pas assez pour sacrifier à ton secours un mauvais sou ou une heure de sommeil. Mais quand vient ta mort — causée peut-être par leur avarice et leur lâcheté, pour eux la fête commence. Ce sont eux qui versent les larmes les plus brillantes mises de côté tout exprès pour ce jour-là, ce sont eux qui tressent de leurs mains industrieuses les couronnes de fleurs et les fleurs de la rhétorique funéraire ; il faut voir les bonnes manières, l'élan, la componction qu'ils apportent à leur tâche nouvelle de pleureurs à gages. Ils sont les maîtres du nécrologe, de l'épitaphe, de la commémoration. A les voir gesticuler, on croirait que le défunt n'a jamais eu d'amis plus fidèles ; et les bonnes âmes en reçoivent comme une petite pluie de pitié pour ces malheureux survivants qui ont perdu, semble-t-il, la moitié, le quart au moins de leur âme.

Au Christ, pour augmenter le martyre de sa vie et de sa mort, les amis de cette race n'ont jamais manqué. Deux d'entre eux se montrèrent dès le soir du vendredi : deux graves et dignes personnes, deux notables de la ville et du Conseil, deux riches seigneurs (d'ordinaire ces amis avortés sont riches, comme de juste), en un mot deux Sinédristes : Joseph d'Arimathée et Nicodème. Pour éviter de souiller leurs mains du sang de Jésus, ils n'avaient point paru à l'assemblée du Sanhédrin et ils s'étaient enfermés chez eux, tirant peut-être de leur affectueuse poitrine quelque soupir et croyant sauver ainsi leur réputation et leur conscience. Mais ils oublièrent que la complicité, même passive, fait le jeu des assassins et que l'abstention, quand on a le pouvoir de s'opposer, au moins en paroles, équivaut au consentement. Joseph d'Arimathée et Nicodème avaient donc pris part, bien qu'absents et invisibles, au meurtre du Christ et leur douleur posthume, si elle diminue leur responsabilité, ne l'abolit pas.

Mais le soir, quand leurs collègues ne peuvent plus prendre

ombrage et qu'ils ont quitté, satisfaits, le Lieu du Crâne; quand il n'y a plus risque de se compromettre aux yeux de la haute société cléricale et bourgeoise parce que le mort est mort et ne peut faire mal à personne, les disciples nocturnes, « se cachant par crainte des Juifs », pensent à adoucir leur remords en donnant au condamné la sépulture.

Le plus courageux des deux, Joseph, « ayant pris courage » — comme observe Marc, qui relève l'événement insolite chez ce lièvre en toge — se présente à Pilate et lui demande le corps de Jésus. Pilate étonné qu'il fût déjà mort, car souvent les crucifiés résistaient jusqu'à deux jours, appela Pétrone qui avait présidé à l'exécution et, ayant entendu son rapport, « donna » le corps au sinédriste. Le Procurateur, ce jour-là, fut généreux, car l'usage des officiers romains était de faire payer aux parents même les cadavres. Peut-être ne voulait-il pas refuser une faveur à une personne riche et si estimable ; peut-être cette gratuité fut-elle un effet de l'impatience plutôt que de la courtoisie. On l'avait tourmenté tout le matin à cause de ce Roi, et maintenant qu'il était mort on ne le laissait pas encore en paix !

Joseph se mit ensuite en quête d'un beau linceul blanc et de bandelettes et se dirigea vers le Lieu du Crâne. Sur le chemin il rencontra Nicodème qui avait eu la même pensée. Nicodème non plus n'avait pas regardé à la dépense et il portait avec lui, sur les épaules d'un serviteur, cent livres d'une mixture de myrrhe et d'aloès.

Et, arrivés à la Croix, tandis que les soldats déclouaient les deux larrons pour les jeter dans la fosse commune, ils se mirent en devoir de détacher Jésus.

LES PARFUMS DANS LE ROC

Le soleil, pâle à travers le brouillard, avait disparu. L'obscurité était dense et sinistre. Une nuit sans joie de crépuscule descendait sur le monde qui avait perdu le seul être puissant à l'illuminer. Sur la blancheur à peine visible du Calvaire se détachait la blancheur du cadavre nu. Ils durent travailler à la lueur des torches. Elles brûlaient sans fumée dans l'air immobile et ils virent bien, à cette lumière sanglante, les traînées de sang sur le bois jusqu'à la terre remuée.

Joseph, aidé de Nicodème et de quelques autres, arracha avec peine, tant ils étaient bien rebattus, les clous des pieds. L'échelle était toujours là. L'un deux monta et retira les clous des mains, appuyant le corps sur son épaule. Ils le firent descendre et ils le posèrent sur les genoux de la Douloureuse qui l'avait mis au monde. Puis ils allèrent jusqu'à un jardin tout proche où une grotte était prête pour la sépulture de Jésus. Le jardin appartenait au riche Joseph qui avait fait creuser la grotte pour lui et pour les siens, car en ce temps-là tout Juif aisé avait une tombe de famille loin de toutes les autres et les morts n'étaient pas condamnés à la promiscuité de nos cimetières administratifs : provisoires, géométriques, démocratiques comme toute notre moderne et superbe barbarie.

Arrivés au jardin, les deux honorables nécrophores firent puiser de l'eau et lavèrent le cadavre. Les Femmes, les Trois Maries : la Vierge, l'Adoratrice, la Libérée ne s'étaient pas écartées du lieu où Celui qu'elles aimaient était mort. Plus expertes que les hommes, elles s'employaient à ce que l'ensevelissement,

ainsi fait de nuit et en grande hâte, ne fût pas indigne de lui. Elles eurent le soin d'ôter de sa tête l'injurieuse couronne des légionnaires de Pilate, de retirer les épines fixées à la peau, de démêler et de boucler les cheveux collés par le sang; de fermer les yeux qui les avaient si souvent regardées avec une chaste tendresse et cette bouche qu'elles n'avaient jamais pu baiser. Bien des larmes tombèrent sur le visage qui avait repris, dans la calme pâleur de la mort, l'ancienne douceur de ses traits et ce pleur le lava d'une eau plus pure que celle du puits de Joseph.

Tout le corps était souillé de sueur, de sang, de poussière ; des mains, des pieds et du flanc coulait encore une lymphe sanglante. Le corps lavé fut tout couvert de parfums et on remplit encore, sans épargne, les trous noirs laissés par les clous. Depuis le soir précurseur où la Pécheresse avait versé, sur les pieds et sur la tête de Celui qui pardonne, le vase de nard, le corps de Jésus n'avait reçu que des coups et des crachats. Mais aujourd'hui, pour la seconde fois, il était arrosé de parfums et de larmes plus douces que les parfums.

Quand les cent livres de Nicodème eurent couvert Jésus d'un manteau odorant, le linceul fut attaché autour du corps par de longues bandes de lin, le chef serré dans un suaire; et sur le visage, après que tous l'eurent baisé au front, un autre voile fut tendu.

La grotte était ouverte et n'avait qu'un *loculus*, car elle était construite depuis peu et n'avait pas encore servi. Joseph d'Arimathée, qui n'avait pas su donner abri au Christ vivant en l'une de ses nombreuses maisons, lui cédait, maintenant que s'affaiblissait la fureur du monde, l'obscure habitation creusée dans le roc pour sa future charogne. Les deux Sinédristes récitèrent à haute voix, selon l'usage, le psaume mortuaire et finalement, ayant

déposé leur blanc fardeau, ils fermèrent l'ouverture avec une grosse pierre et s'éloignèrent, taciturnes.

Mais les femmes ne les suivirent point. Elles ne pouvaient se détacher de cette pierre qui les séparait pour toujours de celui qu'elles avaient aimé plus que leur beauté. Comment le laisser seul dans la double nuit de la mort et du sépulcre, lui qui avait été si désespérément seul dans l'agonie ? Elles priaient à voix basse ou se rappelaient un mot, un geste de l'Aimé ; et si l'une tentait de consoler l'autre celle-ci sanglotait plus fort. Parfois elles appelaient son nom, appuyées contre la pierre, et lui disaient, maintenant que ses oreilles étaient closes par la mort et par le suaire, les paroles qu'elles n'avaient jamais osé lui dire alors qu'il vivait ; elles épanchaient, enfin, dans l'ombre humide et noire du jardin de Joseph, cet amour plus grand que l'amour que leur cœur ne pouvait plus contenir.

Puis elles furent vaincues par le froid et par la terreur de la nuit, et elles partirent à leur tour, les yeux brûlants, trébuchant dans les broussailles et contre les pierres, se promettant de revenir là aussitôt la Pâque finie.

LA LIBÉRATION DES DORMANTS

Le corps blessé du Christ reposait sur un lit de parfum dans le rocher. Mais son esprit, libéré du poids de la chair, ne reposait point. Il avait transmis aux vivants l'Heureux Message et l'avait payé de sa vie ; maintenant il doit le porter aux morts qui l'attendent depuis des siècles dans la profondeur du Sheol.

Sur cette descente aux enfers nous n'avons pas de révélation sûre. Mais dans l'un des plus anciens Apocryphes, l'Évangile de

Pierre, nous lisons que les témoins de la résurrection « entendirent une voix du ciel qui disait : As-tu annoncé à ceux qui dorment l'obédience ? Et de la Croix s'éleva cette réponse : Oui ». La seconde Épître de Pierre confirme cette prédication aux dormants : « Il a été mis à mort quant à la chair, mais il a été rendu à la vie quant à l'esprit. Et en esprit il alla encore prêcher aux esprits captifs, lesquels furent rebelles alors qu'aux jours de Noé la longanimité de Dieu attendait durant la construction de l'Arche... C'est pourquoi l'Évangile a été annoncé aussi aux morts ; afin qu'ils puissent, après avoir été jugés comme sont jugés les hommes pour ce qui concerne la chair, vivre selon Dieu pour ce qui concerne l'esprit ». Et Paul, qui sut des choses divines plus qu'il ne lui fut permis d'en dire, affirme que Jésus « était aussi descendu aux régions inférieures de la terre ». Le Symbole des Apôtres a ratifié sans appel l'antique certitude chrétienne.

La fantaisie des anciens peuples avait plus d'une fois rêvé de la descente aux Enfers. A Babylone, on racontait comment Istar avait pénétré dans le terrible royaume de Nergal pour ramener Tammuz chez les vivants ; et comment y était allé aussi le héros Izdubar pour demander au sage Sithnapistim le secret de l'éternelle jeunesse. En Grèce, les poètes chantaient comment Hercule était descendu au monde inférieur par une fissure du cap Ténare et en avait ramené pour trophée l'épouvantable Cerbère ; Thésée et Pirithoüs s'y étaient aventurés pour reprendre Perséphone à Pluton ; Dionysos voulut en arracher Sémélé sa mère ; Orphée, Euridice perdue ; Ulysse, par l'enchantement du sang, força les ombres à accourir vers lui pour que Tirésias put lui enseigner le chemin de son retour ; Virgile conduit Enée aux Enfers pour avoir le moyen de louer les héros à naître. On disait aussi de Pytagore qu'il était allé

dans le Hadès mais le seul récit qui nous reste de son voyage est une tardive parodie.

Les héros de ces fabuleuses légendes veulent tous donner une preuve de leur audace, savoir une chose qui n'importe qu'à eux seuls, comme Izdubar et Ulysse, ou bien — et c'est le cas le plus fréquent — ils désirent libérer de la mort un être qui à eux seuls fut cher. Quand il ne s'agit pas, comme dans l'Enéide d'un simple expédient littéraire. Mais aucun ne va sauver les morts oubliés, les soustraire aux puissances infernales, leur porter à eux aussi le message d'une vie plus haute. Istar, pour effrayer le portier de l'Arallu, menace de ressusciter les morts, mais avec quelles sauvages intentions! « Je ressusciterai les morts, dit la fille de Sin, pour qu'ils aillent manger les vivants et ainsi plus que les vivants les morts seront nombreux ».

En ces imaginations trop humaines de la mythologie populaire rien ne rappelle la Descente aux limbes. Le Christ est mû par l'impulsion divine d'une justice qui ne connaît pas les humaines divisions du temps. Parmi ceux qui dorment du sommeil de la terre il n'y a pas seulement les brutes qui ne connurent que leurs bêtes et leur femme; les mauvais qui souillèrent leur âme de toutes les convoitises et leurs mains du sang fraternel; les paresseux qui se chauffèrent au soleil sans y reconnaître l'image bienfaisante du Père; les riches qui n'eurent d'autres dieux que l'Avoir et le Négoce; les rois qui furent, comme disait Achille irrité, non point pasteurs mais dévoreurs de peuple; les idolâtres qui crurent se concilier les dieux en adorant des images de pierre, en se roulant dans l'orgie lascive, en assommant hommes et bêtes, aveuglés de superstitions abominables; les satisfaits qui, ayant trouvé leurs aises dans la libéralité des grossières lois primitives, se crurent parfaits dans un monde parfait, sans l'espoir, sans l'idée même d'une future rénovation.

Rares et dispersés dans l'infini cimetière des siècles, il y avait ceux qui, sans le secours d'une révélation complète, étaient parvenus à une pureté de vie très éloignée sans doute de la perfection mais qui lui ressemblait comme le noir dessin de l'ombre au corps coloré et vivant. Quelques-uns n'avaient pas seulement fixé les premières lois, les alliances précaires des humains mais les avaient rendues meilleures et parfois même les avaient dépassées. Les plus grands avaient rassemblé des peuples divisés en tribus féroces pour en faire une seule nation au sein de laquelle, au moins, était adouci et réfréné le droit de la guerre sans merci ; d'autres avaient libéré leur peuple de la servitude ou avaient enseigné les arts qui rendent la vie moins peineuse et ceux qui peuvent un instant nous distraire de la douleur. Parmi l'innombrable vermine de loin en loin un homme avait surgi, d'une trempe plus noble, qui n'avait pas refusé au pauvre le pain et le feu, qui avait su dompter son corps, maîtriser ses passions les plus ignobles et avait tenté, confusément, péniblement, d'obéir à une règle intérieure qui était comme un pressentiment de la sainteté. Enfin, parmi le peuple que Jésus avait choisi pour sien, il y avait eu les Patriarches, gardiens de troupeaux et de familles ; les Législateurs qui écoutèrent sur la montagne, au milieu des flammes, les commandements de l'Éternel ; les Prophètes qui, durant tant de siècles, avec tant d'amour et d'espoir, annoncèrent la venue d'un Libérateur qui dissoudrait les injustices et les douleurs du monde comme le mistral balaie les brouillards lourds de la plaine.

Pour ces rares hommes — prémices de sainteté avant les saints, bienfaiteurs des hommes avant le Sauveur, annonciateurs de Jésus et préparateurs de ses voies, larves de chrétiens avant le Christ — la Descente aux limbes était nécessaire de cette nécessité qui est aussi justice et amour. Celui qu'ils avaient préfiguré sans

savoir son nom, celui qu'ils attendirent et qu'il ne leur fut pas donné de voir à la lumière du soleil se souvient d'eux, à peine il se réveille à la vraie vie et descend les libérer pour les conduire avec lui dans sa gloire.

Un vieux texte apocryphe raconte cette Descente : les portes renversées, Satan vaincu, les Justes de l'ancienne Loi exultants, la petite troupe des bienheureux montant au ciel. Et tandis qu'ils retrouvent là-haut Énoch et Élie qui n'étaient pas morts sur la terre comme les autres, ils voient venir un homme nu et sanglant avec une croix sur les épaules. C'est le Bon Larron à qui Jésus tient la promesse qu'il lui a faite au Calvaire. Ce sont là des imaginations plus belles que sûres. Mais la tradition chrétienne, sans prétendre connaître l'Histoire de la Descente et les noms des Libérés, a fait un article de foi de l'évangélisation des morts et l'ombre de Virgile, treize siècles plus tard, pouvait rappeler à Dante, parmi la fumée de l'Enfer, la venue du « Puissant, couronné d'un signe de victoire ».

CELUI QUE VOUS CHERCHEZ N'EST PAS ICI

Le soleil du jour qui est pour nous celui du Seigneur n'était pas encore levé quand les Femmes revinrent au jardin. Mais vers l'Orient, sur les collines, une espérance blanche, légère comme le reflet d'un monde revêtu d'argent et de lys, s'élevait parmi les constellations tremblantes et triomphait peu à peu des lueurs et des scintillements de la nuit. L'aube sereine faisait penser au sommeil des innocents, l'air limpide et propice semblait ému par le vol des anges. Pâleurs transparentes, joie pudique, frissons et candeurs annonçaient la journée vierge.

Les Femmes, absorbées par leur tristesse marchaient dans le vent matinal et une inspiration qu'elles n'auraient pu justifier les enchantait. Revenaient-elles pour pleurer sur le roc ? Pour revoir une dernière fois celui qui sut prendre les cœurs sans les meurtrir ? Pour embaumer le corps de l'Immolé d'aromes plus puissants que ceux de Nicodème ? Parlant entre elles, elles disaient :

— Qui nous ôtera la pierre du sépulcre ?

Elles étaient quatre. Car Jeanne de Cuza et Salomé accompagnaient Marie de Béthanie et Marie de Magdala. Mais elles n'étaient que des femmes et affaiblies par le chagrin.

Quand elles furent au sépulcre la stupeur les arrêta. L'entrée de la grotte s'ouvrait sur les ténèbres. Doutant de ses yeux la plus audacieuse chercha le seuil de sa main tremblante. A la lumière du jour qui prenait force à chaque instant elles découvrirent la pierre appuyée contre les roches voisines.

Muettes de peur les Femmes se retournèrent comme pour chercher qui pourrait leur dire ce qui était arrivé pendant ces deux nuits. Marie de Magdala pensa aussitôt que les Juifs avaient dérobé le corps du Christ, non satisfaits encore des souffrances qu'ils lui avaient infligées de son vivant. Ou peut-être, irrités à cause de cette sépulture trop honorable pour un hérétique, l'avaient-ils fait jeter dans la fosse infâme des lapidés et des crucifiés ?

Mais ce n'était qu'un pressentiment. Peut-être Jésus était-il encore là dans ses bandelettes odorantes ? Elles n'osaient pas entrer ; pourtant elles ne pouvaient se résoudre à partir sans avoir rien appris de certain. Et à peine le soleil, émergeant enfin des collines, éclaira l'ouverture de la grotte, elles prirent courage et entrèrent.

D'abord elles ne virent rien, puis une terreur nouvelle les

saisit. A leur droite, un jeune homme vêtu de blanc — son vêtement, dans l'obscurité, brillait comme la neige — était assis et semblait les attendre.

— Ne vous effrayez point. Celui que vous cherchez n'est pas ici : il est ressuscité. Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? Ne vous souvient-il plus de ce qu'il dit en Galilée : qu'il serait livré aux mains des pécheurs et qu'il ressusciterait le troisième jour.

Les Femmes écoutaient, éperdues, sans pouvoir répondre. Et le jeune homme poursuivit :

— Allez trouver ses frères et dites-leur que Jésus est ressuscité et qu'ils le reverront bientôt.

Toutes quatre, tremblantes d'épouvante et de joie, quittèrent la grotte et coururent aussitôt où on les envoyait. Quand elles eurent fait quelques pas et qu'elles se trouvaient presque hors du jardin, Marie de Magdala s'arrêta et les autres continuèrent vers la ville, sans l'attendre. Elle ne savait pas elle-même pourquoi elle demeurait. Peut-être les paroles de l'Inconnu ne l'avaient-elles pas persuadée et ne s'était-elle pas assez assurée que le tombeau était vide ; n'avaient-elles pas été trompées par quelque complice des prêtres ?

Soudain elle se retourna et vit, près d'elle, contre la verdure et le soleil, un homme. Mais elle ne le reconnut point, même quand il parla :

— Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?

Marie crut que c'était le jardinier de Joseph, venu là de bonne heure pour travailler.

— Je pleure parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. Si c'est toi, dis-moi où tu l'as mis et je l'emporterai.

L'Homme, attendri par cette candeur passionnée, par cette pué-

rilité naïve, ne répondit que d'un mot, un seul nom, son nom à elle, mais avec un accent de nostalgie et de regret, avec cette voix touchante et inoubliable qui l'avait appelée tant de fois :

— Marie !

Alors, comme réveillée en sursaut, la Désespérée retrouva l'Être perdu.

— Rabboni ! Maître !

Et elle tomba à ses pieds dans l'herbe humide et elle serra dans ses mains les pieds nus qui montraient encore la double rougeur des clous.

Mais Jésus lui dit :

— Ne me touche pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père ; mais va chez mes frères et dis-leur que je monte vers mon Dieu et votre Dieu. Et dis-leur que je les précéderai en Galilée.

Il se détacha soudain de l'Agenouillée et il s'éloigna dans le jardin, couronné de soleil.

Marie le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu ; puis elle se releva, le visage bouleversé, aveugle de joie et elle courut où étaient allées ses compagnes.

Celles-ci étaient arrivées depuis peu à la maison où se cachaient les disciples et elles avaient raconté, avec des paroles haletantes, la chose incroyable : le sépulcre ouvert, le gardien vêtu de blanc, la résurrection du Maître.

Mais les hommes, encore confondus par la catastrophe (eux qui s'étaient montrés en ces jours de péril plus oublieux et moins prompts que ces pauvres femmes), ne voulaient pas croire à d'aussi extravagantes nouvelles. Délires, visions de femmes, disaient-ils. Comment peut-il être ressuscité après deux jours ? Il nous a dit qu'il reviendrait, mais non pas aussitôt : tant de choses terribles doivent se passer avant ce jour !

Ils croyaient que le Maître ressusciterait en même temps que tous les morts : il viendrait alors dans sa gloire et fonderait le Royaume. Aujourd'hui, c'était trop tôt : ces songes exaltés ne pouvaient être véridiques.

Cependant survint, essoufflée par l'émotion et par la course, Marie de Magdala. Ce qu'avaient dit les autres était vrai, entièrement. Bien plus : elle-même l'avait vu de ses yeux, lui avait parlé ; elle ne l'avait pas reconnu d'abord, mais seulement quand il prononça son nom ; elle lui avait touché les pieds avec ses mains et elle avait vu les blessures de ses pieds ; c'était lui, vivant, comme autrefois ; et il lui avait renouvelé le commandement de l'Inconnu : Va chez mes frères afin qu'ils sachent que je suis ressuscité selon ma promesse.

Simon et Jean, enfin ébranlés, se précipitèrent dehors et coururent au jardin de Joseph. Jean, le plus jeune, arriva le premier au Sépulcre. Il se pencha sur l'ouverture et vit à terre les bandelettes, mais il n'entra point. Simon le rejoignit, hors d'haleine, et se rua dans la grotte. Les linges étaient dispersés sur le sol ; le suaire qui avait recouvert la tête du cadavre était replié. Alors Jean entra, vit et crut. Sans un mot et bien vite ils retournèrent à la maison, comme s'ils s'attendaient à retrouver Jésus au milieu des autres disciples.

Mais Jésus, ayant quitté Marie, s'était éloigné de Jérusalem.

EMMAÜS

Pour tous, après la trêve solennelle de la Pâque, recommence le travail des pauvres jours monotones.

Deux amis de Jésus, de ceux qui étaient dans la maison des

disciples, devaient aller ce matin-là, pour leurs affaires, à Emmaüs, petit village à deux heures de chemin de Jérusalem. Ils partirent aussitôt après que Simon et Jean furent revenus du Sépulcre. Toutes ces nouvelles stupéfiantes les avaient étourdis mais sans les convaincre complètement d'un fait aussi monstrueux et inattendu. C'étaient des hommes à qui il fallait du solide et qui ne se laissaient pas jouer. Si le corps du Maître n'était plus là ne pouvait-il pas avoir été enlevé ? Ils ne pouvaient croire que tout ce qu'ils avaient entendu fût vrai.

Cléophas et son compagnon étaient deux bons Juifs, de ceux qui laissaient une place à l'idéal dans un esprit encombré de soucis très matériels. Mais cette place ne pouvait pas être trop grande et l'idéal devait s'y adapter de son mieux sous peine d'être expulsé comme un hôte importun. Eux aussi, comme presque tous les disciples, attendaient la venue d'un libérateur mais qui viendrait libérer, avant tout, Israël. Un Messie, en somme, qui fût fils de David plutôt que fils de Dieu ; guerrier à cheval plutôt que piéton misérable, le fléau des ennemis et non pas l'ami caressant des enfants et des malades. Les paroles du Christ avaient tant bien que mal dissous le vieux poison de leur messianisme charnel, mais la crucifixion les troubla. Ils aimaient Jésus et souffrirent de sa souffrance, mais cette fin inattendue, infamante, sans résistance et sans gloire était trop contraire à ce qu'ils attendaient — et surtout à ce qu'ils eussent désiré. Qu'il fût un Sauveur humble, chevauchant l'âne paisible plutôt que le cheval de bataille, qu'il fût un peu plus doux et moins charnel qu'ils n'auraient voulu, ils pouvaient, en s'y efforçant, le comprendre et, à contre cœur, le supporter. Mais que le Libérateur n'ait su libérer ni les autres ni lui-même, que le Sauveur n'ait rien fait pour se sauver, que le Messie des Juifs fût mort par la volonté de tant de Juifs sur le gibet des larrons et des parricides, c'était là une désillusion trop

forte et un inexcusable scandale. Ils plaignaient — et très sincèrement — le Crucifié mais en même temps ils étaient tentés de supposer qu'il s'était mépris sur sa nature véritable. Cette fin — et quelle fin ! — prenait dans leurs âmes étroites de gens pratiques le douloureux aspect d'une faillite.

De toutes ces choses ils allaient devisant ensemble sous le bon soleil de midi ; et par moment ils s'échauffaient car ils n'étaient pas toujours d'accord. Tout à coup, du coin de l'œil, ils aperçurent une ombre à terre. Un homme les suivait comme pour écouter ce qu'ils disaient. Ils s'arrêtèrent, selon l'usage, pour saluer le voyageur qui continua sa route avec eux. Son visage ne leur semblait pas nouveau mais ils avaient beau le regarder quelque chose empêchait que leurs yeux le reconnussent. Le voyageur, au lieu de répondre aux questions muettes, interrogea :

— Quels discours teniez-vous chemin faisant ?

Cléophas, qui devait être le plus vieux, répondit avec un mouvement de surprise :

— Es-tu donc un étranger si solitaire en Jérusalem pour n'avoir rien appris des choses qui se sont passées ces derniers jours.

— Quelle chose ? demanda l'inconnu.

— Touchant Jésus de Nazareth qui fut un prophète puissant en œuvres et en paroles devant le peuple et devant Dieu ; et que les princes des prêtres et nos juges ont fait condamner à mort et crucifier. Nous, cependant, nous espérions que c'était lui qui devait racheter Israël ; mais c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses sont arrivées. Il est vrai que certaines femmes nous ont effrayés : car, étant allées ce matin de bonne heure au sépulcre elles l'ont trouvé vide et disent qu'elles ont eu des visions et que Jésus est vivant. Deux des nôtres sont allés au sépulcre et l'ont trouvé désert comme l'avaient dit les femmes, mais lui ils ne l'ont pas vu.

— Insensés que vous êtes, s'écria l'étranger, comme vous êtes lents à croire ce que les prophètes ont dit. N'était-il pas nécessaire que Jésus souffrît toutes ces choses avant d'entrer dans sa gloire ? Ne vous souvient-il pas de ce qui fut annoncé depuis Moïse ? N'avez-vous point lu Ezéchiel et Daniel ? Ne connaissez-vous pas nos chants au Seigneur et ses promesses ?

Et, d'une voix presque indignée, il récitait les antiques paroles, expliquait les prophéties, rappelait les traits de l'Homme de Douleur. Ils l'écoutaient, dociles et attentifs, sans répondre, car il parlait avec feu et que les vieilles admonitions prenaient dans sa bouche une chaleur nouvelle et un sens si clair qu'il semblait impossible qu'on ne l'ait pas saisi plus tôt. Ces discours étaient pour eux comme l'écho d'autres discours semblables, entendus jadis, mais confusément comme une voix derrière un mur.

Cependant ils arrivaient aux premières maisons d'Emmaüs et le voyageur prit congé comme s'il voulait aller plus avant. Mais maintenant les deux amis ne pouvaient se détacher du mystérieux compagnon et ils le supplièrent de rester avec eux. Le soleil déclinant dorait plus chaudement la campagne mais les trois ombres grandissaient sur la poussière de la route.

— Reste avec nous, car le soir est proche et le jour est à son déclin. Toi aussi, tu dois être las et affamé.

Et l'ayant pris par la main, ils le firent entrer dans la maison où ils allaient.

Quand ils furent à table, l'Hôte, qui était assis entre eux, prit le pain, le rompit et en donna un morceau à chacun. Alors leurs yeux s'ouvrirent comme dans un réveil soudain, quand le soleil est sur le lit. Tous deux avec un frisson se levèrent, pâles et ils reconnurent Celui qu'ils n'avaient point compris et qu'ils avaient calomnié. Mais avant qu'ils aient pu lui donner un baiser, Jésus sortit de la maison et disparut.

Ils n'avaient su le reconnaître ni aux traits de son visage, ni à ses paroles, ni à la lumière de ses yeux ni au son de sa voix. Mais il suffit qu'il prit ce pain comme le père qui le partage à ses fils, le soir, après une journée de fatigue ou de voyage — et dans ce geste d'amour, son geste familier des cènes d'autrefois, ils découvrirent, enfin, ses mains — ses mains blessées et bénissantes — et le brouillard s'écarta et ils se trouvèrent face à face avec la splendeur du Ressuscité. Ils n'avaient pas reconnu l'ami ; ils n'avaient pas retrouvé le maître : mais dans l'affectueuse fonction de celui qui sert son serviteur et qui donne le pain — vie et espérance de vie — alors, pour la première fois, ils le virent.

A jeun et las comme ils étaient, ils reprirent le chemin de Jérusalem et y arrivèrent dans la nuit.

Ils se disaient avec honte :

— Notre cœur ne brûlait-il pas en nous quand il nous parlait et nous expliquait les Écritures ? Pourquoi n'avons-nous pas su le reconnaître alors ?

Les Disciples veillaient toujours. Sans reprendre haleine les deux voyageurs racontèrent leur rencontre et ce que Jésus leur avait dit et comment ils ne le reconnurent qu'à la fraction du pain. En réponse à cette confirmation nouvelle plusieurs voix criaient ensemble :

— Oui ! le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu aussi à Pierre.

Mais ces quatre apparitions, ces quatre témoignages n'avaient pas suffi à lever tous les doutes. A certains, cette résurrection si prompte, qui s'était accomplie la nuit d'une façon occulte et suspecte, semblait plutôt une hallucination de la douleur et du désir qu'une effective réalité. Qui prétendait l'avoir vu ? Une femme lunatique et jadis possédée ; un homme dans la fièvre qui n'était plus lui-même depuis qu'il avait renié le Maître ; et deux

simples qui n'étaient pas de vrais Disciples et qu'aujourd'hui Jésus aurait préféré — qui sait pourquoi? — à ses amis plus chers. Marie avait pu être trompée par un fantôme; Pierre voulait se relever d'une humiliation qui le rendait fou; les deux autres étaient peut-être des imposteurs, tout au plus des visionnaires. Si le Christ était vraiment ressuscité, ne se montrerait-il pas à eux tous tandis qu'ils étaient réunis? Pourquoi ces préférences? Pourquoi cette apparition à soixante stades de Jérusalem?

Ils imaginaient la résurrection comme l'un des signes du suprême bouleversement du monde, quand les temps seraient accomplis. Mais maintenant qu'ils se trouvaient en face de sa Résurrection solitaire; que le reste du monde n'était point changé; que la vie revenait dans une chair d'où elle avait été arrachée par le bourreau, cette idée de résurrection revenant du futur lointain au présent immédiat choquait toutes les autres conceptions qui formaient la trame de leur esprit. Ce contraste existait en eux mais à leur insu. Maintenant ils le découvraient grâce au rapprochement brusque de ces deux ordres de faits situés jusque-là sur deux plans différents : le miracle et la vie quotidienne.

Si Jésus est ressuscité il est vraiment Dieu, mais aurait-on pu concevoir que le vrai Dieu, le fils de Dieu devait subir une aussi honteuse mort? Si sa puissance est telle qu'il triomphe de la mort, pourquoi n'a-t-il pas foudroyé ses juges, confondu Pilate, pétrifié les bras de ceux qui le clouaient? Par quel absurde mystère l'Omnipotent s'est-il laissé traîner à l'ignominie des faibles?

Ainsi parlaient entre eux certains disciples qui avaient écouté et n'avaient pas compris. Prudents comme tous les sophistes, ils ne se risquaient pas à nier nettement la résurrection en face des

exaltés mais ils réservaient leur jugement, ruminaient à part eux les raisons du possible et de l'impossible, désirant une preuve manifeste qu'ils ne parvenaient pas à espérer.

Aucun dans l'émoi de ce jour n'a mangé. Mais les femmes ont préparé le repas et ils se mettent à table. Simon se souvient du dernier jeudi :

— Faites ceci en mémoire de moi.

Et un flot de larmes lui obscurcit les yeux tandis qu'il rompt le pain et le partage.

N'AVEZ-VOUS RIEN A MANGER?

A peine avaient-ils mangé la dernière bouchée qu'apparut au seuil de la porte, grand et pâle, Jésus. Il les regarda un à un et de sa voix mélodieuse les salua :

— La Paix soit avec vous !

Nul ne répondit. Le trouble dominait la joie, même chez ceux qui l'avaient déjà revu. Sur presque tous ces visages, le Ressuscité devina un doute, une demande qui n'osait s'exprimer par des paroles :

— Est-ce vraiment toi ? Ou est-ce une ombre qui vient du séjour des morts pour nous séduire ?

— Pourquoi êtes-vous troublés ? dit le Trahi. Et quelles pensées naissent dans votre cœur ? Regardez mes mains et mes pieds — regardez-moi, touchez-moi.

Et il tendit ses mains vers eux, leur montrant sur le dos et la paume les marques des clous et il ouvrit son vêtement pour qu'ils puissent voir à son côté la déchirure du coup de lance. Quelques-uns se levèrent de leur lit et s'agenouillèrent et alors ils virent les trous profonds de ses deux pieds.

Ils n'osaient le toucher, craignant qu'il ne s'évanouît soudainement comme il était apparu. Sentiraient-ils, en l'embrassant, un corps tiède et solide, ou leurs bras seraient-ils déçus par l'inconsistance d'une ombre vaine ?

C'était lui avec son visage et sa voix, avec les traces irrécusables de la crucifixion : et pourtant quelque chose était changé dans son apparence, qu'ils n'auraient su décrire. Les plus rétifs étaient forcés de croire que le Maître était devant eux, mais leurs derniers doutes tourbillonnaient dans leur esprit et ils restaient muets, effrayés presque de devoir se fier à leurs sens, comme s'ils allaient s'éveiller d'un moment à l'autre et ressaisir le monde perdu des réalités familières troublé par ce flagrant cataclysme. Simon aussi se taisait : qu'aurait-il pu dire sans que ses pleurs le trahissent à celui qui lui avait jeté ce regard dans la cour de Caïphe alors qu'il jurait ne l'avoir jamais connu ?

Pour détruire les dernières incertitudes Jésus demanda :

— N'avez-vous rien à manger ?

Il n'avait plus besoin désormais d'autre nourriture hors celle qu'il avait demandée en vain toute sa vie. Mais pour ces hommes charnels une preuve charnelle était nécessaire ; à qui n'a foi qu'en la matière et se nourrit de la matière, il faut cette matérielle démonstration. Ils avaient mangé ensemble le dernier soir ; aujourd'hui il mangera encore avec eux :

— N'avez-vous rien à manger ?

Il restait un morceau de poisson rôti. Simon poussa le plat devant le Maître qui s'approcha de la table et mangea le poisson avec un morceau de pain. Tous le regardaient fixement comme s'ils ne l'avaient jamais vu manger.

Quand il eut fini, il leva les yeux et leur dit :

— Êtes-vous convaincus ou ne comprenez-vous point encore ? Vous semble-t-il possible qu'un fantôme puisse manger comme

j'ai fait en votre présence? Souvent je vous ai reproché votre dureté de cœur et votre peu de foi. Et voici, vous êtes restés ce que vous étiez et vous n'avez point voulu croire à ceux qui m'avaient vu. Pourtant je ne vous avais rien caché de ce qui devait arriver en ces jours. Mais vous, sourds et sans mémoire, vous écoutez et vous oubliez, vous lisez et vous ne comprenez point. Ne vous disais-je pas, quand j'étais avec vous, que devaient s'accomplir toutes les choses qui sont écrites et celles que je vous annonçais? Que le Christ devait souffrir et que le troisième jour il ressusciterait d'entre les morts et qu'en son nom on prêcherait le pardon et le repentir à tous les peuples, en commençant à Jérusalem? Maintenant vous êtes témoins de ces choses et je tiendrai les promesses que mon père vous a faites par ma bouche. Allez donc par le monde et prêchez l'Évangile à toute créature. Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Et comme le Père m'a envoyé je vous envoie. Allez donc et enseignez aux peuples, leur apprenant à observer toutes les choses que j'ai dites. Et qui aura cru sera sauvé et qui n'aura pas cru sera condamné. Je resterai ici-bas encore un peu de temps et nous nous reverrons en Galilée et même ensuite je serai avec vous jusqu'à la fin de cet âge.

A mesure qu'il parlait l'espoir illuminait à nouveau le visage des Disciples; les yeux brillaient comme dans l'ivresse. Heure de consolation après l'accablement des derniers jours. Sa présence indubitable démontrait que l'impossible était certain, que Dieu ne les avait pas abandonnés et ne les abandonnerait plus. Ses ennemis qui avaient semblé victorieux étaient vaincus : la vérité visible entrait, obéissante, dans le cadre des prophéties. Ils connaissaient déjà ces choses qu'il avait dites, mais elles ne vivaient vraiment en eux qu'au moment où sa bouche les répétait.

Si le Roi était revenu le Règne était proche; ses frères au lieu

d'être moqués et persécutés règneraient avec lui pour toujours. Ces mots avaient réchauffé les plus tièdes, ranimant le souvenir d'autres discours, d'autres heures plus ensoleillées. Ils étaient soulevés soudain, ils retrouvaient l'ardeur d'autrefois, ils ressentaient un désir plus fort de s'étreindre, de s'aimer, de ne plus se désunir. Si le Maître était ressuscité, eux ne pouvaient mourir ; s'il avait pu sortir de la grotte funéraire, ses promesses étaient les promesses d'un Dieu et il les maintiendrait jusqu'à la dernière. Ils n'avaient pas cru en vain, ils n'étaient plus seuls : la crucifixion n'avait été qu'un jour de ténèbre pour qu'une plus vive lumière éclairât tous les jours à naître.

THOMAS LE JUMEAU

A cette scène manquait Thomas dit le Jumeau. Mais le jour suivant ses amis coururent le chercher, encore tout exaltés par les discours de Jésus.

Nous avons vu le Seigneur, lui disaient-ils ; c'était bien lui ; il nous a parlé ; il a mangé avec nous, comme un vivant.

Thomas était de ceux que la honte du Golgotha avait profondément bouleversés. Une fois, il s'était déclaré prêt à mourir avec son Maître mais il avait fui comme les autres à l'approche des sbires, au mont des Oliviers. Dans les ténèbres qui couvrirent le Lieu du Crâne sa foi s'était obscurcie. En dépit des avertissements, il n'avait jamais imaginé ainsi la mort de Jésus. Sur le sommet d'infamie, son Maître s'était laissé conduire avec la passivité d'une brebis sans force ; et cette pensée le faisait plus souffrir que la perte de celui qu'il aimait. Ce démenti à toutes ses espérances l'avait offensé comme la découverte d'une fraude

et excusait à ses yeux jusqu'à l'opprobre de l'abandon. Thomas, comme Cléophas et ses pareils, était un sensualiste qu'un coup d'aile, à l'appel puissant du Christ, avait emporté trop haut, en un monde qui n'était pas le sien. La foi l'avait assailli par traîtrise, comme une contagieuse fureur. Mais à peine la flamme qui chaque jour le rallumait fut-elle — ou parut-elle — étouffée sous le boisseau de la haine, son âme s'éteignit et gela et reprit sa nature première. Sa vrai nature, qui cherchait, avec les sens, les choses sensibles ; espérait, de la matière, des changements matériels ; attendait, de la matière seule, des certitudes et des consolations matérielles. Ses yeux se refusaient à regarder ce que ses mains n'auraient pu toucher et c'est pourquoi ils étaient condamnés à ne jamais voir l'invisible : grâce réservée à ceux-là seuls qui croient en sa possibilité. Il espérait le Règne, surtout quand les paroles et la présence de Jésus imposaient le ciel à son cœur terrestre, mais un règne qui n'eût pas été de purs esprits, volant parmi les nuages éthérés, un règne où des hommes vivants, pleins d'un sang chaud, auraient mangé et bu sur des tables solides et gouverné par de justes lois une terre plus belle, au nom de Dieu.

Thomas, après le scandale du Calvaire, était loin d'être disposé à croire par ouï-dire à la résurrection. Il s'était vu tromper trop cruellement une première fois pour se fier aux compagnons de son erreur. A ceux qui lui portaient tout en fête la nouvelle, il répliqua :

Si je ne vois pas dans ses mains les plaies des clous et si je ne mets pas mon doigt dans la plaie des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point.

Il a d'abord dit : si je ne vois pas ; mais il se reprend aussitôt : les yeux mêmes peuvent trahir et beaucoup furent éblouis par des visions. Sa pensée court à l'expérience charnelle, à la preuve

brutale et atroce : mettre le doigt là où furent mis les clous ; mettre toute la main là où entra la lance. Faire comme l'aveugle qui parfois se trompe moins que le voyant.

Il renie la foi, vue supérieure de l'âme ; il renie la vue, le sens le plus divin du corps. Il ne met sa confiance que dans les mains : la chair qui touche la chair. Et ce double reniement le laisse dans la nuit, dans la cécité trébuchante, jusqu'au moment où la Lumière faite homme, par une ultime condescendance de son amour, lui rend la lumière des yeux et celle du cœur.

Mais cette réponse de Thomas a fait de lui un des hommes les plus fameux de tous les siècles : car il appartient au Christ de rendre éternels ceux-là mêmes qui l'ont offensé. Tous les sceptiques à trois pour un sou, les pédants de toutes les chaires et de toutes les académies, les tièdes crétins bourrés de préjugés, les casuistes, les sophistes, les cyniques, les poux de la science et ceux qui, dans la maison de la science, vident les latrines ; tous les lumignons misérables, jaloux du soleil, tous les canards qui n'admettent pas le vol de l'aigle ont choisi pour patron et protecteur Thomas le Jumeau. De lui ils ne savent rien, sinon ceci : s'il ne touche pas il ne croit pas. Et sa réponse leur semble à eux l'Himalaya du jugement humain. S'il plaît à d'autres de voir dans les ténèbres, d'entendre dans le silence, de parler dans la solitude, de vivre dans la mort, c'est trop pour eux, c'est trop pour la capacité de leur petite tête sans ouvertures. La soi-disant réalité est leur domaine et ils n'en décamperont pas. De fait, ils poursuivent l'or qui ne peut rassasier la faim, la terre où ils n'occuperont qu'un si petit trou, la gloire, chuchotement éphémère dans le silence de l'éternité, la chair qui sera une boue vermineuse et ces magnifiques et retentissantes découvertes qui, après les avoir faits esclaves, hâteront pour eux la terrifiante découverte de la mort. Telles sont les choses « réelles »

où se délectent les dévots de Thomas. Mais s'ils avaient jamais eu l'idée de lire ce qui advint après cette réponse, ils auraient peut-être douté à leur tour de celui qui douta de la Résurrection.

Huit jours plus tard, les Disciples étaient réunis dans la même maison et Thomas avec eux. Il avait espéré, ces jours-là, qu'il lui serait concédé à lui aussi de voir le Ressuscité et parfois il tremblait, pensant que cette grâce lui serait refusée peut-être, à cause de ce qu'il avait dit. Mais voici, Jésus paraît soudain sur le seuil :

— La paix soit avec vous.

Il entre et cherche Thomas des yeux. Il est venu pour lui, pour lui seul, parce que l'amour qu'il lui porte est plus fort que toute offense. il appelle son nom et s'approche de lui afin qu'il le voie bien face à face.

— Mets ici ton doigt et regarde mes mains. Avance ta main et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais crois.

Thomas n'obéit point. Il n'ose pas mettre le doigt dans la plaie et la main dans la blessure. Il dit seulement : Mon Seigneur et mon Dieu !

Par ces mots qui semblent une simple salutation, Thomas avoue sa défaite, plus belle que toute victoire ; et dès ce moment il fut tout au Christ. Jusqu'ici il l'avait vénéré comme la perfection humaine, maintenant il le reconnaît comme Dieu, comme « son Dieu ».

Alors Jésus, pour que le souvenir de son doute lui soit toujours poignant, lui répond :

— Parce que tu as vu tu as cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru !

Et voici proclamée la dernière des Béatitudes, la plus grande : Heureux ceux qui n'ont point vu et qui croient. Car les seules vérités qui ont une valeur absolue, en dépit des fouilleurs de

cadavres, sont celles qui échappent à la vue charnelle, qui se dérobent au contact des mains charnelles. Ces vérités viennent d'en haut et pénètrent sans intermédiaire dans l'âme : celui qui a l'âme de toute part enclose ne les reçoit point et ne les verra que le jour où son corps, avec ses cinq portiers défiants, sera comme une loque usée jetée sur un lit en attendant de pourrir dans la terre.

Thomas est un saint mais il ne participe pas à cette Béatitude. Une légende antique raconte que sa main resta jusqu'à sa mort rouge de sang. Légende vraie de toute la vérité de son terrible symbole, si par elle nous entendons que l'incrédulité peut-être une forme du meurtre. De tels meurtriers le monde est plein. Et ils ont d'abord tué leur âme.

LE RESSUSCITÉ REPOUSSÉ

Les premiers qui avaient suivi Jésus dans sa première vie étaient enfin assurés de sa vie seconde et éternelle. Il avait dormi comme un cadavre d'homme dans les parfums de Nicodème et dans le linceul de Joseph ; et deux jours après il s'était réveillé comme un Dieu. Mais quel doute obstiné ils avaient dû vaincre avant d'admettre le fait de son irrécusable retour !

Pourtant les ennemis du Christ, pour ôter de leur route cette trop grosse pierre, obstacle à d'autres négations, ont accusé ces mêmes disciples, surpris et perplexes, d'avoir inventé, volontairement ou non, le mythe de la Résurrection.

Selon Caïphe et ses confrères, les disciples enlevèrent le corps durant la nuit et répandirent ensuite la nouvelle du Sépulcre vide afin que de trop naïfs mystiques pussent croire Jésus réssus-

cité et pour permettre aux tendeurs de pièges de continuer leur pernicieux métier au nom du charlatan mort. Mathieu raconte que les Juifs — qui veut la fin veut les moyens — achetèrent au plus juste prix quelques honnêtes témoins pour affirmer à l'occasion avoir vu Pierre et ses complices emporter sur leurs épaules un grand corps enveloppé de blanc.

Les modernes, par un reste de respect pour ceux qui cimentèrent de leur sang l'Église indestructible — ou convaincus de la simplicité d'esprit des premiers martyrs, ont renoncé à la supposition d'une supercherie funèbre. Ni Pierre ni les autres n'étaient de l'étoffe où l'on taille les comédiens et les faiseurs de tours : il aurait fallu prêter beaucoup de malice à ces pauvres baudets séduits. Ils ont mine de dupes plutôt que de dupeurs. Plutôt que des charlatans ils furent les victimes imbéciles de leurs propres visions et des ruses d'autrui.

Les Disciples, affirment les graves abstinents du mystère, avaient un si fort espoir de voir Jésus ressusciter selon sa promesse ; cette résurrection était si nécessaire, si urgente pour contrebalancer l'ignominie de la croix qu'ils furent induits, presque contraints à l'annoncer et à la tenir pour imminente. Alors, dans cette atmosphère d'attente superstitieuse, il suffit de la vision d'une hystérique et du songe d'un halluciné pour que, dans le petit groupe desolé des survivants, le bruit des apparitions se répandît. Certains, ne pouvant concevoir que le Maître les avait trompés, en croyaient facilement ceux qui prétendaient l'avoir vu depuis sa mort et à force de se redire les fantaisies de leurs imaginations passionnées ils finirent par y attacher une foi sérieuse et par l'imposer aux plus ingénus. Seule cette confirmation posthume de la divinité du Christ pouvait maintenir l'union de ceux qui l'avaient suivi et fonder le premier groupement durable de l'Église universelle.

Mais ceux qui veulent dissoudre par leurs accusations d'imbécillité ou de fraude la certitude de la première génération chrétienne oublient trop de choses et de trop d'importance.

Avant tout le témoignage de Paul. Saul le Pharisien, instruit à l'école de Gamaliel, avait pu assister — de loin et en ennemi — à la mort du Christ et il connut certainement les hypothèses de ses premiers maîtres sur la prétendue résurrection. Or Paul qui reçut l'Évangile de la bouche de Simon et de Jacques dit le Frère du Seigneur, Paul, fameux en toutes les églises des Juifs et des Gentils, écrivait ainsi dans sa première lettre aux Corinthiens : « Le Christ est mort pour nos péchés, fut enseveli, ressuscita le troisième jour, apparut à Pierre, puis aux Douze. Puis il apparut à plus de cinq cents de ses frères rassemblés, dont la plupart sont encore vivants et dont quelques-uns sont morts ». La Ire Epître aux Corinthiens est reconnue authentique par les plus hargneux et soupçonneux chercheurs de falsifications. Cette épître ne peut avoir été écrite après le printemps de 58 ; elle est donc plus ancienne que le plus ancien Évangile. Beaucoup de ceux qui avaient connu Jésus vivant — et il ne s'agit pas d'une ou deux personnes — vivaient encore en cette année et auraient pu facilement contredire et confondre l'Apôtre. Corinthe était aux portes de l'Asie, peuplée de nombreux asiatiques, en relations constantes avec la Judée et les épîtres paolines étaient des messages publics, lus dans des assemblées publiques, copiés et envoyés aux autres églises. Le solennel et exprès témoignage de Paul pouvait parvenir et sans nul doute parvint à Jérusalem où les ennemis de Jésus — dont plusieurs survivaient — auraient pu lui opposer d'autres témoignages. Paul, s'il avait pu croire possible une réfutation valide, n'aurait jamais eu l'audace d'écrire ces mots. Que l'on pût donc, si peu de temps après l'événement, affirmer publiquement un prodige aussi contraire aux croyances

communes et aux intérêts d'ennemis en éveil, cela prouve que la Résurrection n'était pas le rêve de quelques frénétiques mais une certitude difficile à nier et facile à attester. Hors l'Epître de Paul, nous n'avons aucun souvenir de l'apparition du Christ aux cinq cents frères, mais nous ne pouvons pas un instant supposer que Paul, une des plus grandes et des plus pures âmes du premier christianisme, l'ait inventé de son chef, lui qui avait persécuté si longtemps ceux qui croyaient à la résurrection. Il est infiniment probable que l'apparition de Jésus aux cinq cents advint en Galilée, sur la montagne dont parle Matthieu et que Paul connut quelques-uns de ceux qui y furent présents.

Ce n'est pas tout. Les Évangélistes qui rapportent — avec quelque confusion mais avec une grande candeur — les souvenirs des premiers compagnons de Jésus, confessent, sans le vouloir peut-être, que les Apôtres n'attendaient pas la résurrection mais au contraire eurent de la peine à l'admettre, qu'ils continuèrent à douter longtemps, même en présence du Ressuscité. Quand les Femmes, le matin du dimanche, courent avertir les Disciples que le sépulcre est vide et Jésus vivant, ils les accusent de folie. Quand plus tard il leur apparut en Galilée « ils le virent et l'adorèrent, dit Mathieu, mais quelques-uns hésitaient à croire ». Le soir, dans la maison, ils doutent de leurs yeux et restent incertains jusqu'à ce qu'ils l'aient vu manger. Thomas doute encore et jusqu'au moment où le corps de Jésus est en face de son corps.

Ils s'attendent si peu à le revoir vivant, que le premier effet de son apparition est l'effroi : « Ils croyaient que c'était un esprit ». Ils ne sont pas si faciles à tromper que se le figurent leurs diffamateurs. Ils sont si éloignés de l'idée qu'il reviendra parmi les vivants qu'à peine ils le voient, ils le prennent pour un autre. Marie-Magdeleine croit que c'est le jardinier de Joseph; Cléophas

et son compagnon ne le reconnaissent pas sur la route. Simon et les autres, quand il vint sur la rive du lac, « ne savaient pas que c'était Jésus ». S'ils l'avaient vraiment attendu, l'esprit éveillé, chaud de désir, auraient-ils eu tant de frayeur? ne l'auraient-ils pas reconnu à l'instant? On a l'impression, à lire les Évangiles, que les amis du Christ, loin d'inventer son retour, l'ont accepté comme contraints par une triomphante évidence et après bien des hésitations. C'est le contraire en un mot de ce que voudraient prouver ceux qui les accusent de naïveté ou de fraude.

Mais pourquoi ces incertitudes? Pourquoi les avertissements de Jésus n'avaient-ils pu détruire, en ces âmes lentes et indociles, l'antique répugnance judaïque à l'idée de l'immortalité? La croyance à la résurrection des morts fut étrangère pendant des siècles à l'esprit tout temporel des Hébreux. Nous en trouvons quelques traces chez de rares prophètes, comme Osée et Daniel, mais elle n'apparaît vraiment explicite que dans un passage de l'histoire des Macchabées. Au temps du Christ le peuple en avait la confuse notion, comme d'un miracle lointain qui entrait dans l'économie des apocalypses mais qui ne pouvait se réaliser avant le jour du suprême bouleversement; les Sadducéens le niaient résolument, les Pharisiens l'admettaient, non pas comme le privilège d'un seul, mais comme la récompense éloignée et commune de tous les justes. Quand le superstitieux Antipas disait de Jésus qu'il était Jean ressuscité des morts, il voulait dire, avec une image énergique, que le nouveau prophète était un autre Jean.

La répugnance à admettre une aussi extraordinaire infraction aux lois de la mort était si profonde chez les Juifs que les Disciples mêmes du *Résurrecteur* qui avait annoncé sa propre Résurrection n'étaient pas disposés, sans épreuves et contre-épreuves, à la reconnaître. Ils avaient vu surgir pourtant, à la

parole puissante du Christ, le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, le frère de Marthe et de Marie : les trois dormants qu'avait réveillés la pitié de Jésus. Mais c'était la coutume et le destin des Douze de mal comprendre et d'oublier. Ils étaient trop imbus d'idées charnelles pour incliner aussitôt leur esprit à croire en cette revanche anticipée sur la mort. Mais quand ils furent persuadés, leur certitude fut si ferme et dure que de la semence de ces premiers témoins forcés naquit une moisson innombrable de ressuscités dans la foi. Et les siècles ne l'ont point fauchée.

Les calomnies des Juifs, les accusations des faux témoins, l'incrédulité des disciples, les embûches d'ennemis implacables, les sophismes des bâtards de Thomas, les fantaisies des hérésiarques, les grimaces des beaux esprits directement intéressés à la à la mort définitive de l'Infâme, les détours et les lenteurs des idéologues, les assauts de la haute et de la basse critique n'ont pas pu arracher du cœur de millions d'hommes cette certitude que le corps décloué de la croix réapparut, le troisième jour, pour ne plus jamais mourir. Le peuple choisi par le Christ le livra à la mort dans l'espoir d'en avoir fini avec lui, mais la Mort le refusa comme les Juifs l'avaient refusé et l'humanité n'a pas encore clos ses comptes avec le Crucifié qui sortit du sépulcre pour montrer, éternellement mis à nu par la lance romaine, son Cœur.

Les pusillanimes qui ne veulent pas croire à sa vie première, à sa vie seconde, à sa vie éternelle, se retranchent de la vraie vie ; de la vie qui est adhésion généreuse, abandon d'amour, espérance de l'invisible, certitude du non-apparent. Ces lamentables morts qui paraissent vivants le refusent, à l'égal de la mort. Ceux qui traînent sur la terre patiente le poids de leur cadavre encore respirant et chaud rient de sa Résurrection. A ces morts qui repoussent la Vie sera refusée la seconde naissance, mais non pas, au dernier jour, l'effrayante et irréfragable Résurrection.

LE RETOUR SUR LA MER

Le drame est clos par la suprême douleur et la suprême joie ; chacun revient à sa place destinée. Le Fils au Père, le Roi au Royaume, le grand-prêtre aux bassins de sang, le chœur au silence, les pêcheurs à leurs filets.

Ces filets rouis par les eaux, effilochés contre la proue, troués par les poids insolites, tant de fois réparés, rapetassés, recousus, retissés, que les premiers pêcheurs d'hommes avaient abandonnés sans un regret en arrière sur la rive de Capernaüm, d'autres avaient fini par les remettre en ordre avec la sagesse de ceux qui ne quittent pas les maisons, car les songes sont brefs et la faim dure autant que la vie. La femme de Simon, le père de Jean et de Jacques, le frère de Thomas avaient conservé l'épervier et le tramail, car ces outils pouvaient redevenir utiles et aussi en mémoire des voyageurs, comme si une voix leur disait : ils reviendront. Le Règne est beau mais de là l'avenir ; et le lac est beau aujourd'hui et poissonneux. La sainteté est sainte mais on ne vit pas d'esprit. L'affamé aime mieux un poisson sur sa table qu'une royauté future.

Et la sagesse des sédentaires, enracinés à la maison natale comme la mousse au roc, eut momentanément raison. Les pêcheurs d'hommes revinrent : ils reprirent en main leurs vieux filets. Ils en avaient reçu l'ordre de celui même qui les avait entraînés au loin pour en faire les témoins de sa passion et de sa gloire. Ils ne l'avaient pas oublié ; toujours ils parlaient de lui entre eux et à ceux qui voulaient les entendre. Mais le Revenu avait dit : Vous me reverrez en Galilée. Et eux avaient quitté Jérusalem,

courtisane dominée par les amants homicides, et avaient repris la route du doux pays où les avait captés à force d'amour le larron des âmes. C'était si beau les vieilles maisons décrépites par l'humidité et parées de leur linge comme de blancs étendards l'herbe nouvelle au pied des murs, les tables lustrées par les mains des vieux et le four qui chaque semaine lançait de sa bouche fumeuse les étincelles ; et le village quasi marin, avec ses bandes de petits garçons noirs et nus, son soleil tombant d'aplomb sur la place du marché, les sacs et les paniers dans l'ombre des hangars et l'odeur de poisson qu'y répandait la brise à chaque aurore. Mais le lac surtout était beau : turquoise liquide bigarrée de béryl dans les matins de beau temps, pâle étendue d'ardoise dans les après-midi de nuages ; bassin d'opale laiteuse ridée et mêlée de jacinthe au crépuscule ; ombre secouée frangée de blanc dans les nuits d'étoiles ; ombre argentée et anxieuse dans les nuits de lune. Sur ce lac tutélaire, leurs yeux avaient pour la première fois découvert la beauté de l'air et de l'eau, plus nobles que la terre lourde et plus fraternels que le feu. La barque avec ses voiles en trapèze, ses bancs usés, son timon écarlate, leur avait toujours été plus chère que l'autre maison, celle qui les attendait, immobile et blanche, sur le rivage. Ces heures sans fin d'ennui et d'espérance, passées à épier les reflets de l'eau, les mouvements des filets, les nuages, avaient rempli la plus grande part de leur simple et pauvre vie.

Jusqu'au jour où un Maître plus pauvre et plus puissant les avait appelés à lui, comme ouvriers d'un périlleux et surnaturel travail. Les pauvres êtres arrachés à leur univers familier s'étaient ingéniés à brûler dans cette flamme, mais la vie nouvelle dut les piétiner comme les grappes dans la cuve pour faire jaillir dans leur cœur des larmes de pitié et d'amour : pour qu'ils pleurassent un vrai pleur il fallut que la Croix se dressât sur le lieu du

Crâne ; pour que leur espérance fut réchauffée il fallut que le Crucifié revint manger le pain avec eux.

Et ils revenaient, ne rapportant que leurs pauvres souvenirs — qui devaient suffire à la transformation du monde. Car ils voulaient, avant de se rendre à la tâche prescrite, revoir ceux qu'ils aimaient dans les lieux qui leur étaient chers. Ils revenaient tout différents de ce qu'ils étaient autrefois, plus inquiets et mélancoliques, comme étrangers, comme si déjà ils avaient vu avec des yeux plus purs une terre nouvelle indivisiblement unie au ciel. Mais les filets étaient là pendus aux murs ; et les barques à l'ancre ondulaient au choc du ressac. Les pêcheurs redevinrent — par nostalgie ou par besoin — pêcheurs du lac.

Sept disciples du Christ étaient ensemble un soir dans le port de Capernaüm : Simon nommé Pierre, Thomas le Jumeau, Nathanaël de Cana, Jacques, Jean et deux autres. Pierre dit :

— Je vais pêcher.

— Nous allons avec toi, répondent ses amis.

Ils montèrent en barque et partirent mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Au point du jour, un peu fâchés de cette nuit perdue en vain, ils se rapprochèrent de la rive. Et quand ils en furent tout près ils virent dans la blancheur incertaine de l'aube un homme qui paraissait les attendre : « les disciples cependant ne connurent point que c'était Jésus ».

— Enfants, n'avez-vous rien à manger ? dit l'Inconnu.

Et ils répondirent : Non.

— Jetez les filets à droite de la barque et vous trouverez.

Ils obéirent et en peu de temps le filet fut si plein qu'ils avaient peine à le retirer. Et ils tremblaient, car ils avaient deviné qui il était.

— C'est le Seigneur, dit Jean à Pierre.

Pierre, sans un mot, se hâta de mettre son vêtement: car il

était nu et se jeta dans l'eau pour arriver avant les autres. La barque était éloignée du rivage de deux cents coudées ; bientôt les sept furent autour du Seigneur et aucun ne lui demanda : qui es-tu, parce qu'ils l'avaient reconnu.

Sur la grève ils virent des charbons allumés et au-dessus des poissons et du pain. Et Jésus dit : Venez manger.

Pour la dernière fois, il rompit le pain et le distribua, et aussi le poisson. Quand ils eurent fini, Jésus se tourna vers Simon et sous ce regard, le malheureux, qui jusque-là s'était tu, devint pâle.

— Simon fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?

Le Renieur, à cette demande pleine de tendresse mais pour lui si atroce, se sentit transporté en un autre lieu, près d'un autre brasier : et il se souvint que d'autres l'avaient interrogé et de la réponse qu'il avait faite, du regard qui devait mourir et de ses larmes dans la nuit. Il n'osa répondre comme il aurait voulu. Le Oui, dans sa bouche, eut été impudeur et jactance ; le Non, infamie et mensonge.

— Seigneur, tu sais bien que je t'aime.

Ce n'est pas moi-même qui le confesse, « c'est toi qui le sais », toi qui sais tout et vois dans les cœurs les plus clos. « Je t'aime », mais en face des autres qui savent, comment oser ajouter : plus que tous ?

Jésus lui dit : Pais mes agneaux.

Pour la seconde fois il lui demande :

— Simon fils de Jonas, m'aimes-tu vraiment ?

Et Pierre, dans son trouble, ne trouve pas d'autre réponse :

— Seigneur, tu sais que je t'aime.

Pourquoi me tourmentes-tu ? Ne sais-tu pas sans que je le dise que je t'aime comme jamais je ne t'ai aimé et que je donnerais ma vie pour ne pas renier ton amour.

Jésus dit alors : Pais mes agneaux.

Et pour la troisième fois : Simon fils de Jonas, m'aimes-tu vraiment ? Il veut que les trois reniements soient effacés par trois nouvelles promesses. Mais Pierre ne peut plus soutenir ce tourment réitéré :

— Mais, Seigneur, s'écrie-t-il presque en pleurant, tu sais toute chose et tu le sais que je t'aime.

L'épreuve est finie et Jésus reprend :

— Pais mes brebis. En vérité, en vérité je te le dis, quand tu étais plus jeune tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras vieux tu étendras les mains et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras point.

A la mort. A une croix semblable à celle où ils m'ont cloué. Sache donc ce que veut dire : m'aimer. Mon amour est frère de la mort. Parce que je vous ai aimés ils m'ont tué ; pour votre amour envers moi ils vous tueront. Songe, Pierre, au pacte que tu fais avec moi et au sort qui t'est réservé. Désormais je ne serai plus près de toi pour te reprendre, pour te rendre la paix du pardon après la chute de la lâcheté. Désormais toute défection, toute désertion sera mille fois plus grave. Tu devras répondre de tout le troupeau que je laisse à ta garde, et à la fin de tes fatigues tu auras, comme moi, pour récompense deux poutres et quatre clous — et la vie éternelle. Choisis : c'est la dernière fois que tu peux choisir et c'est un choix que tu fais pour toujours, choix irrévocable dont je te demanderai compte comme le maître au serviteur. Maintenant que tu sais et que tu as résolu, viens avec moi.

— Suis-moi !

Pierre obéit. Mais, s'étant retourné, il voit Jean qui le suit et demande :

— Et que sera-t-il de lui, Seigneur ?

— Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.

A Simon le Primat et le Supplice ; à Jean l'Immortalité et l'Attente. Celui qui porte le même nom que le précurseur de la première venue sera l'annonciateur de la seconde. L'historien de la fin du monde sera persécuté, prisonnier solitaire, mais vivra plus que tous et pourra voir de ses yeux les pierres disjointes des pierres sur la colline maudite de Jérusalem. Dans son désert sonore il verra, parmi la lumière éclatante et l'immense nuit de la mer, le geste de l'ultime Venue. Pierre a suivi le Christ, a été crucifié pour le Christ et a laissé derrière lui une dynastie éternelle de vicaires du Christ ; mais Jean n'a pu se reposer dans la mort. Il attend avec nous, contemporain de toutes les générations, silencieux comme l'Amour, éternel comme l'Espérance.

LA NUÉE

Ils retournèrent une seconde fois à Jérusalem, laissant, et pour toujours, leurs filets : pèlerins d'un voyage interrompu d'étapes sanglantes.

Au même lieu où il était descendu dans la gloire des hommes, à l'ombre des rameaux en fleurs, il doit remonter dans la gloire du ciel. Pendant quarante jours depuis celui de la Résurrection — autant qu'au désert, après la figuration de la mort dans le Jourdain — il resta parmi les hommes. Bien que son corps fût celui de jadis, sa vie semblait, tant elle était supraterrestre et suprahumaine, une extrême sublimation dans le monde de la chair et de l'apparence. Il était prêt à rentrer, esprit pur, dans l'esprit du Père dont il s'était divisé trente ans plus tôt pour ouvrir à la terre obscurcie un jour sur la magnificence des cieux.

Il ne faisait pas, comme jadis, vie commune avec les Apôtres parce qu'il était détaché de la vie des vivants, mais plus d'une fois il leur réapparut pour leur confirmer ses suprêmes promesses et peut-être pour confier aux plus dignes ces mystères qui ne furent jamais écrits, mais transmis pendant toute l'ère apostolique et au delà, sous le sceau du secret et connus imparfaitement, plus tard, sous le nom de Discipline Arcane.

Ils le virent pour la dernière fois sur le mont des Oliviers où, avant sa mort, il avait annoncé la ruine de la ville et du Temple et les signes de son retour, et où, dans les ténèbres, Satan, avant de fuir vaincu, l'avait laissé baigné de sueur et de sang. C'était un des derniers soirs de mai et les nuages, archipels d'or dans l'or du couchant, semblaient monter de la terre vers le ciel comme le parfum d'une offrande. De la cité lointaine, encore intacte, s'élevait une poussière fumeuse d'où émergeaient frontons et tours sur la blanche colline du Temple.

Et les disciples répètent encore une fois la demande qu'ils avaient adressée à Jésus le soir des deux prophéties. Maintenant qu'il est revenu, selon sa promesse, qu'attendons-nous ?

Est-ce maintenant, Seigneur, que tu entends rétablir le royaume d'Israël ?

Ils voulaient parler du Royaume de Dieu qui, dans leur pensée comme dans celle des prophètes, ne faisait qu'un avec le royaume d'Israël, car de la Judée devait commencer la divine restauration de la terre.

— Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments ; le Père les a réservés en son pouvoir ; mais vous recevrez la force quand l'esprit viendra sur vous et vous serez mon témoignage en Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités du monde.

Ayant parlé ainsi, Jésus leva les deux mains pour les bénir. Et

tandis qu'ils le regardaient il s'éleva de terre et, comme au jour de la Transfiguration, une nuée étincelante l'enveloppa et le cacha à leurs regards. Mais ils ne pouvaient détacher leurs yeux d'en haut et ils les fixaient au ciel, immobiles de stupeur, quand deux hommes vêtus de blanc vinrent à eux :

Galiléens, pourquoi regardez-vous le ciel ? Jésus qui a été enlevé au ciel d'entre vous reviendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel.

Alors, après avoir adoré en silence, ils retournèrent à Jérusalem, éclairés d'une joie mélancolique, pensant à la nouvelle journée : la première d'une œuvre qui, après deux mille ans, n'est pas achevée. Désormais ils sont seuls contre le Monde hostile et innombrable. Mais le ciel n'est plus divisé de la terre comme avant la venue du Christ. L'échelle mystique de Jacob n'est plus le songe d'un solitaire, elle est fixée au sol qu'ils foulent : et un intercesseur est là-haut qui n'oublie pas ceux qui furent un temps ses frères. « Je serai avec vous jusqu'à la fin de cet âge » : telle fut une de ses dernières promesses. Il est monté au ciel ; mais le ciel n'est plus seulement la convexité déserte où apparaissent et disparaissent les nuées d'orages, rapides et tumultueuses comme les empires, et où brûlent silencieusement, comme les âmes des saints, les étoiles. Le Fils de l'Homme est encore parmi nous, dans le monde qu'il a voulu libérer, attentif à nos paroles quand elles viennent vraiment du profond de l'âme, à nos larmes quand, avant d'être une eau amère dans nos yeux, elles furent le sang de notre cœur ; hôte invisible et bienveillant qui ne nous abandonnera plus, car la terre par sa volonté est une anticipation du Royaume des cieux et dès maintenant fait partie du ciel. La rude terre notre nourrice, la sphère qui est un point dans l'infini mais contient l'espérance de l'infini, le Christ l'a reprise comme son éternel domaine et il est autant lié à nous aujourd'hui que lors-

qu'il mangeait le pain de nos campagnes. Aucune promesse divine ne peut être effacée : les gouttes de la nuée de mai qui le cacha ne se sont pas résorbées encore et nous levons chaque jour nos yeux las vers ce même ciel où il s'est élevé et d'où il doit redescendre dans le terrifiant éclat de sa gloire.

PRIÈRE AU CHRIST

Tu es encore, chaque jour, au milieu de nous. Et tu seras avec nous pour toujours.

Tu vis parmi nous, près de nous, sur la terre qui est tienne et nôtre, sur cette terre qui t'accueillit, enfant, entre les enfants et, justiciable, entre les voleurs ; tu vis avec les vivants, sur la terre des vivants que tu aimas, que tu aimes encore ; tu vis d'une vie non humaine sur la terre des hommes, invisible peut-être à ceux-là qui te cherchent, peut-être sous l'aspect d'un pauvre qui achète son pain et que nul ne regarde. Mais voici, le temps est venu où tu dois réapparaître à nous tous et donner à cette génération un signe irrécusable et péremptoire. Tu vois, Jésus, notre besoin ; tu vois combien est grand notre besoin ; tu ne peux pas ne pas connaître combien notre nécessité est improrogeable, combien durs et vrais sont notre disette, notre indigence, notre désespoir ; tu sais que nous ne pouvons plus attendre ton intervention, ton retour.

Que ce soit même un bref revoir, une venue soudaine aussitôt suivie d'un départ soudain, une seule apparition, un apparaître et un disparaître, un seul mot à ton abord, un seul mot à ton repartir, un seul signe, un avis unique, un éclair dans le ciel, un entrebâillement du ciel ; une lumière dans la nuit, une splendeur

dans la nuit — une heure seule de ton éternité, une seule parole de ton silence.

Nous avons besoin de toi, de toi seul et de nul autre. Seul, toi qui nous aimes, tu peux avoir pour nous tous qui souffrons la pitié que chacun de nous éprouve pour soi. Tu peux seul sentir combien est grand, immensément grand le besoin de toi en ce monde, en cette heure du monde. Nul autre, nul de ceux qui vivent, nul de ceux qui dorment dans la fange de la gloire ne peut nous donner à nous besogneux, à nous plongés dans l'atroce pénurie, dans la plus effroyable des misères : celle de l'âme, le bien qui sauve. Tous ont besoin de toi, même ceux qui t'ignorent ; bien plus ceux qui l'ignorent que ceux qui le savent. L'affamé croit chercher du pain et il a faim de toi ; l'altéré s'imagine qu'il veut de l'eau et il a soif de toi ; le malade a l'illusion de désirer la santé et son mal est l'absence de toi. Qui en ce monde cherche le beau te cherche toi, sans le savoir, toi qui es la beauté entière et parfaite ; celui qui dans ses pensées poursuit le vrai te poursuit toi qui es l'unique vérité digne d'être connue ; et celui qui tend les bras vers la paix les tend vers toi qui es la seule paix où puissent reposer les cœurs. Ils t'appellent sans savoir qu'ils t'appellent et leur cri est indiciblement plus douloureux que le nôtre.

Nous, nous ne crions pas ton nom pour la vanité de voir ton visage comme le virent les Galiléens et les Juifs, ni pour la joie de regarder tes yeux, ni avec l'orgueil fou de te vaincre par notre supplication. Nous ne demandons pas, nous, la grande Venue dans la gloire du ciel, ni la lumière de la Transfiguration, ni les trompettes des anges et toute la sublime liturgie du dernier jour. Nous sommes si humbles, tu le sais, dans notre présomption tapageuse ! Nous ne voulons que toi, ta personne, ton pauvre corps troué dans sa chemise d'ouvrier pauvre. Nous vou-

lons voir ces yeux qui traversent la chair, qui guérissent quand ils blessent de leur courroux, qui font saigner quand ils regardent avec tendresse. Et nous voulons entendre ta voix qui épouvante les démons et charme les petits enfants.

Tu sais combien est grand, en ce temps où nous sommes, le besoin de ton regard et de ta parole. Tu sais bien qu'un seul de tes regards peut bouleverser nos âmes, que ta voix peut nous tirer hors du fumier de notre misère infinie : tu le sais mieux, tu le sais plus profondément que nous, que ta présence est urgente en cet âge qui ne te connaît pas.

Tu es venu, la première fois, pour sauver; tu naquis pour sauver ; tu parlas pour sauver ; tu te fis crucifier pour sauver : ton art, ton œuvre, ta mission, ta vie est de sauver. Et nous avons aujourd'hui, en ces journées grises et malignes, en ces années qui sont un amoncellement d'horreur et de douleur, nous avons besoin, sans retard, d'être sauvés.

Si tu étais un Dieu jaloux et acrimonieux, un Dieu qui tient rancune, un Dieu vindicatif, un Dieu seulement juste, tu n'accueillerais pas notre prière. Tout ce que les hommes pouvaient te faire de mal — plus après ta mort que durant ta vie — ils te l'ont fait; nous tous, et celui qui parle comme les autres, nous te l'avons fait. Des millions de Judas t'ont baisé après t'avoir vendu et non pas une seule fois et non pas pour trente deniers seulement; des légions de pharisiens et de Caïphe t'ont jugé malfaiteur, digne de la croix ; et des millions de fois leur pensée t'a crucifié ; une éternelle canaille te soufflette et te crache au visage ; les valets, estafiers et soldats des détenteurs illégitimes de l'argent et de la puissance t'ont déchiré les épaules et ensanglanté le front ; des milliers de Pilate, vêtus de noir ou de rouge, à peine sortis du bain, peignés, rasés et parfumés d'onguent t'ont livré des milliers de fois aux bourreaux après avoir

reconnu ton innocence ; d'innombrables bouches avinées ont demandé la liberté de larrons séditieux, de criminels, d'assassins reconnus pour que tu fusses, toi, traîné au Calvaire et fixé au bois par ces clous qu'a forgés la peur et qu'a rivés la haine.

Mais tu as pardonné tout et toujours. Tu sais, toi qui as vécu parmi nous, le fond de notre nature malheureuse. Nous sommes des feuilles dans le vent ; nous sommes les bourreaux de nous-mêmes ; une race bâtarde d'avortons se roulant dans le mal comme l'ivrogne dans son vomi ou le lépreux dans sa pourriture. Nous t'avons repoussé parce que tu étais trop pur pour nous. Nous t'avons condamné parce que tu étais la condamnation de notre vie. Tu l'as dit toi-même : « Je suis resté au milieu du monde et je me révélai à eux dans la chair et je les trouvai tous ivres et aucun d'eux n'était altéré et mon âme souffre pour les enfants des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur ». Toutes les générations sont semblables à celle qui te crucifia et sous quelque forme que tu viennes elles te refusent : « Elles ressemblent à des enfants assis sur la place publique et qui crient à leurs compagnons : nous avons joué de la flûte et vous n'avez point dansé, nous avons chanté des lamentations et vous n'avez point pleuré ». Ainsi nous avons fait durant soixante générations.

Aujourd'hui les hommes sont plus ivres qu'alors mais plus altérés. Aucun âge plus que le nôtre n'a éprouvé la soif dévorante d'un salut surnaturel. En aucun temps l'abjection n'a été si abjecte, la brûlure si brûlante. La terre est un enfer illuminé par la condescendance des astres. Les hommes sont plongés dans une poix faite d'ordure et de larmes, dont parfois ils émergent, défigurés et frénétiques pour se jeter dans le sang avec l'espoir de s'y laver. Voici la fin, à peine, d'une de ces ablutions atroces : et après l'immense décimation ils sont retournés déjà dans leur

fumier excrémentiel. Les pestes ont succédé aux guerres, les tremblements de terre aux pestes ; autant d'hommes qu'il en fallait jadis pour peupler un royaume pourrissent, troupeau immense de cadavres, sous un mince manteau de terre vermineuse. Et pourtant comme si tous ces morts n'étaient qu'un premier acompte de l'universelle destruction, ils continuent à se tuer et à tuer. Les nations opulentes condamnent à la faim les nations pauvres : les rebelles tuent leurs maîtres d'hier ; les maîtres font abattre les rebelles par leurs mercenaires ; de nouveaux dictateurs, profitant de la ruine de tous les systèmes et de tous les régimes, conduisent des nations entières à la famine, au carnage, à la dissolution.

L'amour bestial de chacun pour soi, de chaque caste pour elle-même, de chaque peuple pour soi seul est encore plus aveugle et plus gigantesque après ces années où la haine a couvert la terre d'ossements. L'amour de soi, après la défaite universelle et commune, a centuplé la haine : haine des petits contre les grands, des mécontents contre les inquiets, de ceux qui servent contre leurs maîtres asservis, des groupes ambitieux contre les groupes décadents, des races dominatrices contre les races vassales, des peuples sous le joug contre les peuples qui les subjuguent. Le besoin glouton du trop a engendré l'indigence du nécessaire ; la démangeaison du plaisir est devenue une torture ; la frénésie de liberté a alourdi les entraves.

Dans ces dernières années, l'espèce humaine, qui déjà se tordait dans le délire de cent fièvres, est devenue folle. Le monde entier retentit au fracas des édifices qui s'écroulent ; les colonnes s'enlisent dans la boue ; les montagnes même précipitent de leur cime des avalanches de pierraille pour que toute la terre soit transformée en une plaine égale et maligne. Ceux qui étaient restés intacts dans la paix de l'ignorance, on les a arrachés

de force à leurs terres en friche, on les a traînés dans le tumulte des villes vers la souillure et la douleur.

Partout le chaos, un tourbillon sans but, un bouillonnement qui empeste l'air, une inquiétude insatisfaite de tout et d'elle-même. Les hommes, ivres de toutes les passions, sont consumés du désir de nuire, et ils ne se délivrent de cette passion sans gloire que pour chercher, de toutes manières, la mort. Les drogues extatiques et aphrodisiaques, les voluptés qui brûlent sans rassasier, l'alcool, le jeu, les armes, détruisent par milliers chaque jour les survivants des décimations obligatoires.

Pendant quatre ans entiers, le monde fut souillé de sang pour décider qui aurait la plus grande terre, le plus d'argent dans sa bourse. Les serviteurs de Mammon ont envoyé Caliban dans d'interminables fosses pour devenir plus riches et appauvrir leurs ennemis. Mais cette épouvantable expérience n'a servi à personne. Plus pauvre, plus affamé qu'avant, chaque peuple est revenu aux pieds de fange du dieu Négoce, lui sacrifier sa propre paix et la vie d'autrui. Plus encore qu'autrefois, les saintes Affaires, la divine Monnaie obsèdent les hommes. Qui a peu veut beaucoup; qui a beaucoup veut davantage; qui a davantage veut tout. Habitués au gaspillage des années dévoratrices, les plus sobres sont devenus gloutons, les résignés, astucieux; les plus honnêtes se sont adonnés au larcin, les plus chastes au trafic illicite. Sous le nom de commerce on pratique l'usure, sous l'enseigne de la grande industrie, la piraterie et le brigandage. Malversateurs et concussionnaires ont la garde des deniers publics et la fraude est la règle de leur oligarchie. Les larrons, restés seuls à observer la justice, n'épargnent plus même les larrons. L'ostentation des richesses a cloué cette idée dans toutes les têtes que rien ne compte, sur la terre enfin libérée du ciel, que l'or et ce qu'on achète à prix d'or.

Toutes les croyances, dans ce marasme infect, dépérissent et meurent. Une seule religion domine le monde : celle qui reconnaît la suprême trinité de Wotan, Mammon et Priape. La Force qui a pour symbole l'Epée et pour temple la Caserne ; la Richesse, qui a pour symbole l'Or et pour temple la Bourse ; la Chair qui a pour symbole le Phallus et pour temple le Bordel. Telle est la religion régnante sur la terre, pratiquée, sinon professée, par tous les vivants. L'antique famille se désagrège, le mariage est détruit par l'adultère et la bigamie ; avoir des enfants paraît à beaucoup une malédiction qu'il faut éviter par toutes les fraudes et par les avortements volontaires : la fornication supplante les amours légitimes ; la sodomie a ses panégyristes et ses lupanars ; les courtisanes publiques et secrètes gouvernent un peuple immense de crevés et de syphilitiques.

Il n'y a plus de monarchies, plus de républiques. Tout régime n'est que façade et simulacre. La Ploutocratie et la Démagogie, sœurs en esprit, tendues vers le même but, servies par la médiocrité salariée, se disputent la domination des hordes séditieuses. Tandis que sur l'une et l'autre des castes en présence, la Coprocratie, réalité effective et incontestée, a soumis le haut au bas, la qualité à la quantité, l'esprit à la boue.

Tu sais cela, Christ Jésus, tu vois que la plénitude des temps est revenue et que ce monde ne mérite plus que d'être puni par un déluge de feu ou sauvé par ton intercession. Seule ton Église, l'Église fondée par toi sur la Pierre de Pierre, la seule qui mérite le nom d'Église, l'Église unique et universelle qui parle de Rome par l'infaillible parole de ton Vicaire, émerge encore sur l'océan furieux et visqueux du monde, renforcée par les assauts, grandie par les schismes, rajeunie par les siècles. Mais toi qui l'assistes de ton esprit, tu sais combien et combien, même de ceux qui y sont nés, vivent hors de sa loi.

Tu as dit : « Si quelqu'un est seul je suis avec lui. Qu'il remue la pierre et il me trouvera, qu'il entaille le bois et je suis là ». Mais pour te découvrir sous la pierre et dans le bois il faut la volonté de te chercher, et la capacité de te voir. Or, aujourd'hui, la plupart des hommes ne veulent, ne savent te trouver. Si tu ne poses pas ta main sur leur tête, si tu ne fais pas entendre ta voix dans leur cœur, ils continueront à chercher seulement eux-mêmes, et sans se trouver, car aucun, s'il ne te possède pas, ne se possède. Nous te prions donc, Christ, nous les renégats, les coupables, nous qui sommes nés hors de notre heure, nous qui nous souvenons encore de toi et nous efforçons de vivre comme toi, bien que toujours trop loin de toi ; nous les derniers, les désespérés, revenus des périples et des précipices, nous te prions de redescendre encore une fois parmi les hommes qui te tuèrent et qui te tuent chaque jour, pour nous rendre à tous, meurtris dans les ténèbres, la lumière de la vraie vie.

Plus d'une fois, après la résurrection, tu es apparu aux vivants. A ceux qui croyaient te haïr, à ceux qui t'auraient aimé même si tu n'avais pas été le fils de Dieu, tu as montré ton visage et ta voix leur a parlé. Les ascètes dans leurs déserts, les cénobites, les saints te virent et t'entendirent, et dès lors ils ne demandèrent plus d'autre grâce que la mort pour se réunir à toi. Tu étais lumière et parole sur la route de Paul, feu et sang dans la caverne de François, amour désespéré et parfait dans les cellules de Catherine et de Thérèse. Tu revins pour un seul, ne reviendras-tu pas pour tous ? Les saints méritèrent de te voir, de par le droit de leur espérance passionnée ; nous, damnés, nous invoquons ceux de notre désespérance et de notre désolation. Leurs âmes t'évoquèrent par le pouvoir de l'innocence ; les nôtres crient à toi du fond de notre faiblesse découragée. Si tu apaisas leur extase, pourquoi n'accourrais-tu pas à nos pleurs ?

N'as-tu pas dit que tu venais pour les infirmes et non pour les bien portants ? Jamais comme aujourd'hui ton message n'a été nécessaire, jamais comme aujourd'hui il ne fut oublié et méprisé. Le règne de Satan est arrivé à son épanouissement et le salut que tous cherchent à tâtons ne peut être que dans ton Règne.

La grande expérience touche à sa fin. Les hommes, s'éloignant de l'Évangile, ont trouvé la désolation et la mort. Plus d'une promesse, plus d'une menace s'est vérifiée. Nous n'avons, nous désespérés, que l'espoir de ton retour. Si tu ne viens pas réveiller les dormants accroupis dans notre bourbier infernal, c'est donc que le châtiment te semble encore trop court, trop léger pour notre trahison et que tu ne veux rien changer à l'ordre de tes lois. Et que ta volonté soit faite maintenant et toujours, sur la terre et au ciel.

Mais nous, les Derniers, nous t'attendons. Nous t'attendrons chaque jour en dépit de notre indignité et contre tout impossible. Et tout l'amour que nous pourrons exprimer de nos cœurs dévastés sera pour toi, Crucifié, qui fus torturé par amour pour nous et maintenant nous tortures de toute la puissance de ton implacable amour.

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Denis. Imp. J. Dardaillon. — 11-27

